N° 705 38e Année Tome CXCIX 1er Novembre 1927

MERCVRE

DE

FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE

—

PRIX DU NUMÉRO

France........ *4 fr.* | *Étranger*...... *4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GEORGES DUHAMEL

Le Voyage de Moscou

Volume in-16 double couronne. — Prix........ **12** f

La première édition a été tirée à 1.650 exemplaire sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1.625 ex., numérotés de 344 à 1.968, à.......... **35** f
25 ex., marqués à la presse de A à Z.. *hors commerc*

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

55 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à.................................... **150** fr

189 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 244, à.................................... **100** fr

33 exemplaires sur Ingres vert, numérotés à la presse de 245 à 277, à.................................... **100** fr

33 exemplaires sur Ingres crème, numérotés à la presse de 278 et 310, à.................................... **100** fr.

33 exemplaires sur Ingres bleu-gris, numérotés à la presse de 311 à 343, à.................................... **100** fr.

BULLETIN FINANCIER

Une petite partie des disponibilités, mises en réserve depuis de nombreux mois, a bien ntinué à prendre le chemin de la Bourse, mais cependant avec moins d'entrain que uvaient le faire espérer les quelques brillantes séances que nous eûmes en octobre. econnaissons toutefois que les affaires demeurent beaucoup plus actives qu'au cours cet été, et que loin de s'affliger d'une accalmie relative qui permet au marché de prendre haleine, il y a plutôt lieu de se réjouir de son raffermissement progressif et ns exagération, qui lui épargnera un choc en retour qui viendrait briser les bonnes spositions dont il témoigne.

Les rentes françaises, principalement celles cotées à terme, ont été moins achalandées. fonds étrangers, les russes furent fermes, le remplacement de M. Rakowski ne pount avoir pour effet d'annihiler les progrès réalisés dans les négociations relatives x dettes. Raffermissement des fonds ottomans, le budget de la Turquie prévoyant une iverture de crédit pour le service de sa dette extérieure.

Un recul assez sensible a affecté le groupe bancaire ; quelques prises de bénéfices ont mené le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris d'une vingine de francs en arrière. La Société Générale, la Banque Nationale de crédit se mainennent à leurs précédents niveaux. Parmi les banques étrangères, la Banque Ottoane est en reprise, favorablement influencée par la meilleure tenue des fonds turcs. es actions de nos grandes compagnies de chemins de fer sont lourdes, à la suite de la ublication de leurs recettes ; pareillement, les valeurs de navigation se présentent en égression. Le compartiment des houillères a été négligé, bien que l'approche de la saion d'hiver permette d'envisager la reprise de la demande pour les charbons domestiues. Bien que les conditions de la métallurgie soient peu favorables, les valeurs de ce roupe se sont bien défendues.

C'est encore la grande fermeté qui fut la note dominante des compartiments Eaux, iaz et Electricité, les mieux traités étant ceux qui se négocient au comptant. Une onne amélioration s'est produite sur les valeurs cuprifères, la consommation du métal e faisant plus active alors que la production tend à se réduire ; le Rio s'est enlevé auessus de 5200 et l'action ordinaire des Mines de Bor à 2640.

Les valeurs internationales de pétrole traitées sur notre place se sont sensiblement affermies ; la Royal Dutch, le Crédit général des pétroles, Concordia ont fait preuve de eaucoup de fermeté. Bien que les stocks de caoutchouc soient en nouvelle augmentaion, les cours de la matière et les valeurs du groupe se sont bien défendus ; une revision de la production standard, qui renforcerait le plan Stevenson, est escomptée par les cheteurs. On a traité l'action de la société des caoutchoucs d'An-Phu-Ha, qui vient d'être ntroduite sur le marché en Banque, aux environs de 300 fr.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

CHRISTIANISME ET CARTÉSIANISME[1]

Au XVII° siècle, quand le cartésianisme parut, ce ne fut pas sans soulever du côté catholique des oppositions très vives et très agissantes, qui ne devaient pas désarmer. Néanmoins le mouvement d'adhésion fut plus fort. Il eut à sa tête des personnalités beaucoup plus considérables par le renom et par le talent : Arnauld, Nicole, Bossuet, Fénelon, sans oublier Malebranche, qu'il faut mettre à part. Voici l'aspect sous lequel ces grands esprits virent la philosophie de Descartes et qui les séduisit hautement.

La vieille philosophie de l'Ecole était tombée depuis longtemps dans un discrédit qu'ils tenaient pour irrémédiable et dont ils ne songeaient pas à la relever. Mais l'autorité qu'elle perdait sur les esprits avait été regagnée par d'autres doctrines tout à fait étrangères, sinon hostiles à la foi chrétienne, doctrines naturalistes, sensualistes, monistes, empiristes, épicuriennes, sceptiques, dont l'essor, depuis les débuts du XV° siècle, avait moins pour cause la propre influence des auteurs païens remis en lumière par la Renaissance que la hardiesse rendue aux continuateurs de la libre pensée médiévale par ce mouvement général d'émancipation. Ces doctrines

(1) Cette étude appartient à la suite d'un travail dont deux volumes ont déjà paru sous ce titre : *La jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIX° siècle*, et dont il reste deux volumes encore à paraître.

constituaient pour le christianisme une menace vraiment dangereuse, et qui l'aurait été plus encore si, au lieu de protagonistes de second ordre, elles avaient trouvé plusieurs Montaigne pour leur prêter de l'éclat. La philosophie cartésienne se présentait comme une sévère réaction là contre. Elle affirmait l'immatérialité absolue de l'âme, le Dieu transcendant, infini et parfait, la possibilité pour l'homme de le connaître, l'incomparable supériorité de la connaissance « intelligible » sur la connaissance « sensible ». Ce sont là les présupposés nécessaires de la croyance chrétienne.

Ces présupposés, on s'étonnait d'autant moins de les trouver chez Descartes que l'on constatait entre sa philosophie et celle de saint Augustin, à défaut d'une communauté d'intention et d'esprit, une frappante ressemblance d'argumentation et de méthode. Pour saint Augustin comme pour Descartes, le philosophe doit commencer par fermer ses yeux et ses oreilles, par s'abstraire de toutes les images sensibles, afin de chercher par son âme seule reployée sur soi et lisant en son propre fond, les vérités premières et fondamentales destinées à servir d'assises à l'édifice entier de nos connaissances. Pour saint Augustin comme pour Descartes, Dieu ne se prouve point, ne se connaît point du dehors, par des raisonnements tirés du spectacle des choses de la nature, de leur mouvement, de leur finalité, de leur ordre ; il se prouve et il se connaît du dedans, par l'introspection des idées innées à notre raison, idées où une immuable et éternelle réalité se reflète. Ces traits d'analogie furent jugés suffisants. Saint Augustin répondit en quelque sorte pour Descartes, au système de qui les cartésiens catholiques n'entendaient pas d'ailleurs se lier. Ils le défendaient avec décision contre les attaques des théologiens de l'Ecole, qui, au nom d'une philosophie ruinée à jamais, lui opposaient leur fin de non-recevoir. A l'égard des explications théologiques particulières

qu'en tirait Descartes, notamment au sujet de la transsubstantiation, ils gardaient une entière liberté de désaveu. Plus attachés à la cause de la vérité chrétienne qu'intéressés par le « pur philosophique » dont Bossuet disait « faire bon marché », ils trouvaient que le « philosophique » de Descartes avait beaucoup de bon, du point de vue de cette vérité même, à condition qu'on sût le plier à son service, au besoin en le tempérant, comme fait Bossuet quand, préoccupé des difficultés de l'eucharistie, et se gardant d'ailleurs d'engager trop sa pensée, il convient avec Leibnitz que ces difficultés seraient diminuées, si l'on consentait un certain adoucissement à la conception cartésienne d'une matière entièrement passive, inerte et résoluble en atomes, et le retour à un certain dynamisme. Il ne s'agirait pas de remettre en honneur les « formes substantielles », qualités occultes, entités cachées de l'ancienne scolastique, définitivement exorcisées par l'irrésistible critique de Descartes, mais de ne plus séparer absolument, comme celui-ci, l'idée de matière et l'idée de force, de concevoir la matière comme étant naturellement compénétrée par certaines forces dont il s'agit pour la physique nouvelle d'apprécier le jeu et l'action au moyen de ses méthodes exactes, au lieu de s'en faire, comme la physique thomiste, des idées verbales, pures abstractions réalisées.

C'était là une position modérée, prudente, je dirais politique plutôt que philosophique, et où s'accuse un plus grand souci de maintenir le crédit du dogme, au milieu d'une science humaine renouvelée, que de ce renouvellement en lui-même.

Cette éclectique modération ne fit pas l'affaire de Malebranche. Chrétien certes, de foi et de ferveur non douteuses, mais génie philosophique hardi et entier, passionné pour la dialectique, il fut séduit à fond par Descartes et jugea qu'une doctrine de si forte et systématique unité veut qu'on en prenne ou en laisse tout. Il prit tout.

Comment la véritable philosophie ne se fût-elle pas accordée avec la vraie religion? Il s'agissait de rendre cet accord manifeste et irrécusable en réalisant la synthèse exacte et complète du cartésianisme et du christianisme, en montrant que c'est à la lumière de la philosophie cartésienne que les dogmes, autant qu'ils se peuvent humainement comprendre et interpréter, se comprennent et s'interprètent le mieux, en montrant que c'est à la conception cartésienne de la nature que la notion des réalités surnaturelles qu'ils nous affirment se laisse coordonner le plus aisement.

Cela était-il possible à montrer? Malebranche l'entreprit avec son exaltation candide. Les résultats auxquels il parvint le ravirent par leur brillante harmonie métaphysique. Mais l'orthodoxie s'inquiéta, et tout d'abord par la voix des cartésiens éclectiques, Arnauld et Fénelon, qui entrèrent en controverse avec lui, Bossuet, qui ne lui ménagea pas ses ironies sévères et menaçantes. De fait, sa témérité, du point de vue catholique, n'était pas niable, pas plus que ne l'avait été au XI[e] siècle celle de son ancêtre intellectuel, Abélard, qui, tout en avouant n'avoir pu connaître que par divine révélation le fait de la Trinité divine, prétendait l'établir après coup par raisonnement et prouvait, en réalité, l'existence en Dieu, non de trois personnes, ce qui est humainement incompréhensible, mais de trois modes ou fonctions distinctes, ce qui est totalement différent et se laisse mieux entendre de la raison. C'est exactement au même genre de grief que Malebranche prêta.

Les dogmes, au sens de l'Eglise, sont des mystères. Ce qu'ils affirment passe infiniment la portée de l'esprit humain, qui, de lui-même, et sans les oracles du ciel, ne s'en fût jamais avisé. Et sans doute, l'Eglise n'entend-elle pas pour cela que nous n'en puissions acquérir qu'une connaissance toute littérale, que nous n'ayons qu'à en accepter passivement la formule comme expres-

sion de la vérité, sans comprendre aucunement comment sont possibles les relations qu'énonce cette formule, par exemple que trois personnes, c'est-à-dire, au sens le plus éminent du mot, trois substances, trois êtres existants chacun par soi-même ne forment toutefois qu'une seule et même substance. L'Eglise enseigne, tout au contraire, que nous pouvons et devons acquérir des propositions dogmatiques quelque intelligence réelle en y appliquant avec piété nos moyens humains d'interprétation et en recourant aux analogies que les choses incompréhensibles et surnaturelles qu'elle nous oblige de croire peuvent offrir avec les choses d'ordre naturel dont notre entendement se rend compte. Qui n'apercevra cependant en se plaçant, comme nous le faisons ici, au point de vue de la foi, quelle gêne la philosophie cartésienne intégralement adoptée met à cet effort, ou comme elle l'expose à dévier de son but, qui est de rendre intelligibles dans une certaine mesure les dogmes chrétiens, tels que les propose l'Eglise, sans céder à la commodité d'en altérer la teneur ou d'en adoucir les angles pour y parvenir plus facilement? Combien l'aristotélisme des scolastiques du XIIIe siècle leur faisait pour cette entreprise la partie plus belle! Si ce commencement ou ce rudiment d'intellection des sacrés mystères nous est possible, il ne saurait nous en représenter, au plus favorable, qu'une ombre, une lueur indécise. Or, selon ces scolastiques, plus ou moins tendancieusement inspirés d'Aristote, ce caractère de vérités simplement entrevues, très incomplètement pénétrées par l'intelligence, ne suffit pas à opposer d'une manière absolue les mystères de la religion aux vérités les plus hautes de la philosophie, à creuser entre ceux-là et celles-ci un abîme, ces vérités ayant déjà en elles-mêmes du clair obscur. Pour ces vieux penseurs, dis-je, les propositions premières d'une métaphysique toute naturelle, d'une métaphysique sans révélation, ne se présentent pas à l'esprit humain dans une lumière par-

faitement transparente. Les termes dans lesquels elles s'énoncent, les concepts qu'elles mettent en jeu, ces abstractions fameuses et si décriées par la suite, de *matière* et de *forme*, de *puissance* et d'*acte*, d'*essence* et d'*accident*, de *substance* et de *mode*, de *quiddité* et de *qualité*, qu'ils supposent correspondre à ce qu'ils appellent les genres ou « catégories » universelles de l' « être », bien loin de posséder cette clarté mathématique qu'exige de toutes nos idées le cartésianisme, sont, comparativement, un mélange de clarté et d'obscurité. Obscurité vide et trompeuse aux yeux des cartésiens, qui traitent cette sorte de notions d'entités verbales. Obscurité pleine de choses et d'horizons, au sens de ces docteurs médiévaux, et qui en garantissaient pour eux la profondeur et comme l'intimité de correspondance avec le réel.

Ne tranchons pas le débat entre ces deux philosophies, qui ne représentent pas d'ailleurs toutes les positions philosophiques possibles. Observons seulement combien la plus ancienne fournissait un instrument plus commode pour l'interprétation humaine de ce que Dieu nous aurait à demi dévoilé, à demi caché. S'il y a déjà du mystère dans ce que la raison connaît ou conçoit par ses propres forces, le mystère de ce qui lui est révélé n'est plus pour elle un scandale, il offre avec ses données naturelles une espèce de continuité. Saint Thomas emploie toute sa subtilité d'esprit à raisonner sur l'unité substantielle des trois substances dans la Trinité divine, certain que ses explications, si loin qu'il les pousse, n'en défloreront pas le secret et y laisseront toujours une marge inentamée d'infini. Un cartésien conséquent qui ne reçoit pour vrai que ce qui lui est représenté sous des idées claires et distinctes, n'a là-dessus le choix qu'entre deux partis : ou bien renoncer totalement à la compréhension du mystère comme s'il s'enveloppait d'une sorte de nuit absolue où l'intelligence humaine ne peut porter le moindre rayon, ou bien essayer de force de le définir

clairement, mais ceci au prix d'en dénaturer et d'en affaiblir le sens et de le transformer, bon gré mal gré, en quelque proposition moins religieuse que philosophique, où ne saurait se reconnaître la foi.

Telle est la raison du malaise que Malebranche causa, de la surprise que durent éprouver des chrétiens de sa théologie si nouvelle. Ces deux idées fondamentales et solidaires du christianisme, la révélation, le miracle, comment pouvait-il, s'il restait pleinement d'accord avec sa philosophie, les interpréter?

Le cartésianisme considère comme la plus haute expression de la sagesse de Dieu dans le monde une mathématique universelle qui régit tous les phénomènes et qui, les enserrant d'un lien de nécessité, exclut les phénomènes miraculeux. D'où il suit qu'attribuer à Dieu des miracles, c'est dire qu'il se déjuge lui-même en dérogeant à ce qu'il a institué comme le plus conforme à sa souveraine raison. Comment notre docteur dénoue-t-il la difficulté? En supposant l'existence d'un ordre de lois cosmiques inconnues de nous, plus générales que celles que nous connaissons, sans contradiction avec celles-ci, les enveloppant et les dominant, sorte de mathématique céleste en continuité avec la mathématique de la nature, et qui la couronne. C'est à cet ordre que les événements que nous appelons miraculeux se rattacheraient. Ils ne seraient donc tels qu'en l'apparence et dans un sens relatif, et résulteraient en réalité, non d'une volonté providentielle spéciale, mais de la constitution même que Dieu a donnée à l'univers. S'il y a toutefois des miracles affirmés par l'Eglise, que leur singularité prodigieuse dérobe à ce mode d'explication et ne permet de subordonner à aucune loi concevable, Malebranche en rend compte par l'esprit charnel, le faible développement spirituel de certains peuples à qui Dieu aurait dû communiquer sous cette forme brutalement frappante des vérités, des volontés dont la pure et propre expression les eût trouvés

sourds. Autant dire que, si Malebranche ne nie pas absolument les miracles proprement dits, il se défend difficilement de les dédaigner (2).

Quant à la révélation, dont l'Eglise nous enseigne traditionnellement que les miracles divins sont les signes extrinsèques, les garanties matérielles d'authenticité et de provenance, non seulement pour les parties encore grossières du genre humain, mais pour toutes, un cartésianisme un peu poussé n'en met-il pas en péril l'idée même par l'excessive proximité qu'il admet exister entre notre esprit et son suprême objet, Dieu? Si notre raison n'avait d'elle-même nulle idée de Dieu, une révélation de lui à elle serait chose bien inconcevable. Mais si elle en a quelque idée naturellement, encore le christianisme veut-il cette idée assez incomplète pour laisser marge à une utile révélation de Dieu à l'humanité, sinon sur ce qu'il est en lui-même et dans son essence infinie, du moins sur les justes relations de l'humanité à lui, autrement dit sur la vraie

(2) Sur cette question des miracles, Bossuet, dans sa célèbre lettre d'un disciple de Malebranche (1687), s'exprime ainsi : « C'est assez qu'il se vante d'avoir le premier pensé la manière d'expliquer le déluge de Noé par la suite des causes naturelles; vous l'embrassez aussitôt, sans faire réflexion qu'à la fin elle vous conduirait à trouver dans les mêmes causes et le passage de la mer Rouge, et la terre entr'ouverte sous les pieds de Coré, et le soleil arrêté par Josué, et toutes les merveilles de cette nature. Car si, par les causes naturelles, on veut entendre cette suite d'effets qui arrive par la force des premières lois du mouvement et du choc des corps, je ne vois pas comment le déluge y pourra plutôt cadrer que ces autres prodiges : et s'il ne faut que mettre des anges, à la volonté desquels Dieu se détermine à le faire; par cette voie, quand il me plaira, je rendrai tout naturel, jusqu'à la résurrection des morts et à la guérison des aveugles nés. » On sait que Renan emprunte à Malebranche les maximes sur lesquelles il s'appuie pour nier le « surnaturel particulier », c'est-à-dire le miracle. Pour ce que j'appelle le dédain de Malebranche à l'égard des miracles traditionnels que Malebranche se voit obligé d'admettre matériellement, voici qui est assez significatif : « O mon unique maître, j'avais cru jusqu'à présent que les effets miraculeux étaient plus dignes de votre Père que les effets ordinaires et naturels, mais je comprends présentement que la sagesse et la puissance de Dieu paraissent davantage, à l'égard de ceux qui y pensent bien, dans les effets les plus communs que dans ceux qui frappent et qui étonnent l'esprit à cause de leur nouveauté. Vous êtes bien plus admirable lorsque vous couvrez la terre de fruits et de fleurs, par les lois générales de la nature, que lorsque, par des volontés particulières, vous faites tomber le feu du ciel pour réduire en cendres les pécheurs et les villes. » (7e *Méditation*.)

religion. C'est ce qu'observe la philosophie la plus orthodoxe quand elle enseigne que nous ne pouvons pas connaître Dieu immédiatement et directement, mais seulement par l'intermédiaire des choses créées et par certains raisonnements à partir de là. Telle une immense lumière dont nous sépareraient d'infinis abîmes, mais dont nous conclurions l'existence, et au moins quelques propriétés uniques, des inimitables lueurs qu'elle projette sur les choses qui nous entourent. Il serait fort intelligible, si on supposait pour source à cette lumière un être animé de bienveillance pour nous, que cet être eût ajouté à ces lueurs émanées de lui quelques rayons de surcroît, émis tout exprès pour nous mieux guider dans notre pensée et dans notre vie. Ces rayons de surcroît figurent, on l'entend bien, les vérités révélées par rapport aux vérités que nous atteignons naturellement. Le cartésianisme appartient à la tradition des philosophies hardies qui nous croient placés en vue directe de cette lumière et qui estiment Dieu une donnée immédiatement accessible à notre raison par le jeu de nos seules idées natives, sans induction tirée de la nature et de l'ordre des choses créées. Entre tous les cartésiens, Malebranche est ivre de cette doctrine. Et c'est pourquoi, recevant très docilement de l'Eglise les dogmes et les mystères chrétiens, il n'hésite pas à l'entreprise de les déduire, soit de la nature même de Dieu, où il se flatte de lire suffisamment pour cela, soit du rapport entre la nature de Dieu et la nature des choses créées. Mais est-ce bien eux qu'il en déduit?

Voici comme il raisonne sur l'Incarnation. Le monde créé, dit-il, est « fini » nécessairement, puisque l'infini n'appartient qu'à Dieu. En tant que fini, il resterait indigne de Dieu, « profane par rapport à Dieu », si Dieu ne le relevait et ne le consacrait en y descendant par son Verbe. C'est donc ce que Dieu est obligé et primordialement obligé de faire, dès là qu'il crée. L'Incarnation est

une pièce essentielle, la maîtresse pièce du plan général de l'univers. Elle seule l'a rendu possible et exécutable.

L'altération de l'objet de foi et le tort même fait à la piété ne sont-ils pas ici assez manifestes? N'est-il pas enseigné à tous les chrétiens que Dieu s'est incarné par une décision de bonté gratuite à l'égard de l'humanité pécheresse et pour la relever des terribles suites de la libre faute de son premier père? Mystère certes, impénétrable mystère, qui déconcerte au plus haut point la pensée, mais qui rend tout au moins raison de la reconnaissance éperdue et de l'adoration prosternée que la religion chrétienne nous prêche envers Jésus-Christ. Admettons, au contraire, que le relèvement de l'espèce humaine ait été, non l'intention spécifique et déterminante de l'Incarnation, mais sa conséquence seulement, que l'Incarnation ait eu pour mobile, non une pure inspiration de miséricorde vis-à-vis de nous, mais une pure convenance métaphysique, commandée à Dieu par la perfection et la dignité de Dieu lui-même. Comment Malebranche justifiera-t-il les pieux sentiments qu'il professe avec une magnifique ferveur? Et comment nous fera-t-il, en outre, comprendre, ce motif de l'Incarnation étant posé, que Dieu se soit incarné dans un seul être nommé Jésus, et non dans tous les êtres du monde, dans certains phénomènes particuliers, et non dans toute la série cosmique des phénomènes? Ce qui résulte de la nature de Dieu n'a pu être de sa part l'objet d'une volonté spéciale se limitant à certains effets physiques et historiques. Ce que la nature même de Dieu veut que soient pour être dignes de lui les êtres et les événements du monde qu'il a créé ne saurait se manifester d'une manière exclusive dans certains êtres ou certains événements de ce monde. Quant à nous, ce que nous concevons comme résultat de la nature de Dieu, quel besoin avons-nous eu que de divins oracles nous le découvrissent? Malebranche a beau noyer les conséquences rationnelles de ses prémisses dans les éblouis-

sements de sa foi, ses prémisses le mènent à Spinoza (3).

Et saint Augustin? me dit-on. Saint Augustin, à qui Malebranche fait profession ardente de s'attacher et dont il est tout nourri? Lui aussi enseigne que nous atteignons Dieu par voie intérieure, comme source des vérités éternelles, innées à notre raison. Pourtant, nul péril en lui de spinozisme. L'Eglise l'a toujours proclamé un de ses docteurs fondamentaux. — Sans doute! Mais, sans insister sur ce fait que la doctrine augustinienne n'a tout de même jamais été pour l'Eglise d'aussi parfait repos que la doctrine thomiste, puisque protestants et jansénistes s'y sont appuyés, j'observerai seulement combien les idées « claires et distinctes » du cartésianisme sont loin encore de la pensée de saint Augustin. Pour lui, les vérités éternelles de la raison n'ont pas, tant s'en faut, la circonscription rigide, la détermination rigoureuse qu'à l'exemple des notions mathématiques leur veut Descartes. Ce sont signes que nous envoie un ciel métaphysique aussi lointain qu'éblouissant. L'infini de saint Augustin n'est pas un infini mathématique, mais un infini d'amour. Il se garde de faire de l'Incarnation une nécessité que l'on puisse déduire; c'est une procédure que Dieu a librement et mystérieusement choisie. La sagesse divine et la sagesse humaine sont sans mesure commune. Entre cette manière de penser et l'esprit cartésien la différence est profonde.

(3) « L'incarnation du Verbe est le premier et le principal des desseins de Dieu, c'est ce qui justifie sa conduite, le seul dénouement de mille et mille contradictions apparentes. » (7e *Entr. mét.*) — « Toutes les fois que Dieu agit, il agit selon ce qu'il est, et il prononce le jugement éternel et immuable qu'il porte de ses attributs. Mais Dieu ne prononce jamais parfaitement ce jugement qu'il porte de lui-même que par l'incarnation de son fils, car c'est seulement en unissant son Verbe à son ouvrage qu'il prononce l'infinité de ses attributs. Tout est profane par rapport à Dieu et doit être consacré par la divinité du Fils. Il n'y a que l'Homme Dieu qui puisse joindre la nature du Créateur. » (14e *Entr. mét.*) — Fr. Bouillier ayant cité ces textes les commente en ces termes : « Au lieu d'un fait miraculeux, subordonné par la bonté infinie au péché de l'homme, au lieu d'un grand remède à un mal qui aurait pu ne pas avoir lieu, Malebranche change l'incarnation en une partie essentielle du plan de l'univers. » (*Hist. de la phil. cart.*, tome II, p. 131-132.)

En résumé, le cartésianisme offre pour le christianisme ce premier danger qu'il rapproche à l'excès la raison humaine de Dieu.

Mais il en contient un second, et qui n'est pas moindre : c'est d'éloigner de Dieu, autant qu'il le fait, le monde sensible.

§

D'après les principes cartésiens, suivis par Malebranche avec une hardiesse particulière, il n'est pas exagéré de dire que le monde sensible, c'est-à-dire tout ce que nous voyons, touchons, entendons, flairons, n'existe point par soi-même, n'a point de réalité en soi. Il n'est que l'aspect sous lequel ce qui constitue la véritable et foncière réalité des choses se présente aux sens et à l'imagination de l'homme. Cette véritable et foncière réalité consiste dans la matière universelle uniforme dont le monde est fait et dans les lois mathématiques et mécaniques universelles qui gouvernent cette matière et la disposent en mille combinaisons variées. Voilà ce que Dieu a créé proprement et directement. Le monde sensible est composé des mille figures sensibles sous lesquelles ces combinaisons atomiques et géométriques nous apparaissent en se reflétant dans notre imagination et nos sens, et qui forment la multitude sans cesse renouvelée des êtres et des phénomènes de la nature. Pour un cartésien systématique, la majesté de la nature, ce qui la rend digne de son créateur, ne se révèle donc pas tant au spectacle qu'elle nous offre qu'à son armature « intelligible » et cachée aux yeux. Et elle est mieux appréciée par le philosophe et le géomètre, qui dégage cette armature grâce aux savants moyens du calcul, qu'elle ne peut l'être par l'homme ignorant, fût-il le plus pieux des ignorants, qui ne connaît des choses que leur marche et leur constitution apparentes, qui ne sait rien des graphiques de la gravitation, mais regarde les étoiles suivre leurs routes, qui ne soupçonne pas la ré-

ductibilité de tant d'espèces animales et végétales à l'unité d'une architecture anatomique commune, mais admire l'instinct et les mœurs des animaux et des plantes dans leurs diversités merveilleuses, ainsi que le providentiel retour des saisons.

Or, c'est l'inverse dans la *Genèse*. Ici, Dieu est représenté comme ayant primordialement conçu et voulu tout ce qui compose la figure sensible de l'univers, le ciel, la terre, les mers, toutes les espèces des êtres animés et inanimés qui les peuplent, et comme ayant façonné les lois et les équilibres de cet univers en vue de cette ravissante et sublime figure à lui conserver. Les lois universelles du monde physique sont ici les servantes et les ministres de l'art divin, et non pas son propre et direct objet, sa propre et directe expression. Dieu les a faites pour la touchante beauté des effets, et non les effets pour leur beauté rationnelle et quasi abstraite. Conception plus aisée à mettre d'accord avec le finalisme aristotélicien et la philosophie platonicienne du beau et de l'harmonie qu'avec le mécanisme universel de Descartes, pour qui les bêtes sont pures machines, sans en excepter les doux fauves qui léchaient les pieds d'Adam et jouaient avec Eve dans le Paradis terrestre. Le spectacle de la nature, que la religion enseigne devoir incliner les cœurs à l'adoration de Dieu, ne répond pour le philosophe cartésien qu'à un mode de perception vulgaire et confus dont la conception rationnelle et scientifique de la nature ne retient rien.

Plus vive encore qu'en ce qui concerne la nature visible et sa dignité apparaît cette opposition de points de vue en ce qui concerne l'histoire. Descartes, Malebranche professent pour les sciences historiques et l'érudition un dédain parfaitement conséquent avec leur doctrine, estimant que la vérité sur Dieu et sur la nature des choses a seule du prix et que la connaissance de tout ce que les hommes ont fait, de tout ce qui a pu leur passer par l'es-

prit dans le cours des siècles nous y avance moins qu'une heure de méditation philosophique, conduite avec méthode et appliquée à des données justes. Mais, comme chrétiens, peuvent-ils s'en tenir à ce sentiment? Si la religion, en général, a pour objet Dieu, le christianisme a pour objet Dieu manifesté dans l'histoire par un ensemble d'événements miraculeux auxquels tous les autres événements historiques se rattachent et se subordonnent comme les ayant motivés ou suivis, comme en ayant été la préparation ou la conséquence, ce qui confère à l'histoire la plus haute consécration. Ces événements miraculeux sont les actes accomplis par la bonté divine pour relever l'homme des suites de la faute originelle qui l'a fait déchoir de l'immortelle condition de sainteté et de justice où il avait été constitué primitivement, et qui l'a voué à la misère d'une condition perpétuellement errante et changeante. C'est là que le secours divin a dû aller le chercher. Dieu pour sauver l'homme a dû intervenir dans l'histoire et, pour ainsi dire, s'y incorporer. Dans le fait et les modalités de cette intervention dramatique et providentielle, certaines propriétés de la nature divine se sont révélées, que d'elle-même la nature humaine n'eût pu concevoir. Mais ce serait fausser la notion chrétienne du dessein divin que de faire consister uniquement ce dessein dans la communication à l'homme de ces connaissances métaphysiques surnaturelles et de concevoir cette communication à part de l'acte historique qui l'a portée, à part des besoins humains qui l'ont provoquée et des capacités humaines qui l'ont mesurée. Ce serait faire abstraction du péché originel et confondre la réceptivité aux vérités divines de l'homme pécheur et en peine pour son salut avec la réceptivité de l'homme sauvé, entré dans la vie éternelle, et ouvert par là à leur radieuse lumière. Ce serait oublier la différence essentielle de la religion naturelle et de la religion chrétienne, la première s'adressant à Dieu à cause de sa nature bonne et parfaite,

telle que la métaphysique nous la démontre ou se flatte de la démontrer, la seconde ayant pour raison et pour fondement certaines actions divines que l'imagination populaire, réfractaire aux démonstrations métaphysiques, se représente avec émotion et qui forment comme la geste salvatrice de Dieu dans le temps. Malebranche, nonobstant la sincérité de sa foi et de sa piété personnelle, aurait tendance à perdre cela de vue et à ne pas considérer que la véritable pensée chrétienne sur Dieu s'exprime moins naturellement dans un exposé de métaphysique absolue que dans un « discours sur l'histoire universelle », lequel ne peut d'ailleurs aller sans métaphysique.

Je n'insisterai pas sur les difficultés particulières qu'on pouvait élever, du point de vue catholique, et que Bossuet éleva, en effet, contre la théorie malebranchiste sur la théorie malebranchiste de la grâce et des sacrements. Je signalerai seulement, comme résumant bien des choses, une significative impression de gêne que l'on éprouve quand on lit avec quelque sensibilité ce grand philosophe. Il a sans cesse des effusions ardentes dans le tour et le ton de saint Augustin. Si sincères soient-elles, l'âme du lecteur y participe moins qu'auprès de ce Père, parce que les entités auxquelles elles s'adressent, le Verbe incarné par exemple, Malebranche les définit avec la froideur d'une dialectique sublime et sévère plutôt qu'il n'en fait sentir le rayonnement chaleureux et affectueux, ce qui semble ôter du naturel à ces effusions. L'étreinte est brûlante. On dirait que ce qu'elle étreint est glacé.

Malebranche théologien n'eut pas de postérité, du moins jusqu'au XIXe siècle, où ses idées retrouvèrent fortune auprès des ontologistes qui firent quelques recrues dans la compagnie de Saint-Sulpice et dont l'école fut promptement dispersée par les anathèmes de Rome. Mais ce furent les hardiesses de Malebranche qui ouvrirent les yeux de Bossuet aux dangers latents du cartésianisme.

Dans le dur et ironique réquisitoire qu'il dresse contre ses témérités de doctrine, il ne s'en prend pas pour autant à Descartes dont il dit accepter volontiers les conceptions telles que celui-ci les explique et les applique en personne. Il pressent seulement le grand parti que l'on en pourra tirer, en les interprétant en un certain sens contre la pensée catholique, et le « grand combat » qui sera mené contre l'Eglise sous leur couvert. Quand ce grand combat, annoncé du dehors par le *Traité théologico-politique* de Spinoza, se déclara en effet dans notre pays, quand l'irréligion, qui gagnait du terrain dans la société, chercha dans la philosophie cartésienne des armes et que l'exemple de cartésiens comme Bayle et Fontenelle attesta le bon ménage qu'elle pouvait faire avec l'incrédulité, l'Eglise ne se décida point à l'abandonner pour cela. Elle n'y souscrivit seulement que sous plus de réserves et en y apportant de telles altérations qu'on peut se demander si ce qu'elle en gardait, ce n'était pas l'étiquette sans la marchandise, le cadre sans le tableau. « Des principes cartésiens mal entendus, écrit Bossuet, un inconvénient terrible gagne insensiblement les esprits; car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable), chacun se donne liberté de dire : j'entends ceci, et je n'entends pas cela; et sur ce seul fondement, on approuve ou on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas de renfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. »

Attacher du prix et même un haut prix à certaines idées confuses, n'était-ce pas rompre avec Descartes sur un point vital? Et nous allons voir dans quelle acception relâchée, qui véritablement n'a plus rien de cartésien, Fénelon, à son tour, prend cette notion d' « idées claires », sur quoi tout le cartésianisme repose.

§

C'est Fénelon, de ces deux grand hommes, qui importe le plus à notre sujet, quoique Bossuet fût des deux le plus philosophe, comme on pourrait l'établir. Peu original et sans invention, Bossuet voit au moins les véritables problèmes et sait les poser. Il a pour cela une rigueur et une carrure technique qui manquent à son émule, trop enclin à en amollir les termes aux ondes de sa brillante et douce éloquence, et qui ne compense pas réellement cette fluidité dangereuse par plus d'originalité dans le fond. Mais, en fait, de leurs respectives influences sur la philosophie catholique et la scolastique des séminaires au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe, celle de Fénelon a sensiblement été la plus grande. Faut-il l'expliquer par cette raison que son *Traité de l'existence de Dieu,* joint à ses *Lettres sur la métaphysique et la religion,* forment un ensemble d'argumentation plus complet que la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet? Ou bien par ce motif que les voies qu'il ouvre à la pensée ont pour elle l'attrait d'un moindre effort? Quoi qu'il en soit, c'est par l'intermédiaire de Fénelon que s'est opérée la paradoxale conjonction de ces deux contraires, cartésianisme et philosophie écossaise, dont s'est formée, disions-nous, la faible philosophie enseignée aux clercs, du temps de Renan.

Nous en avons pour garant formel un ouvrage dont les renseignements présentent d'autant plus d'intérêt pour nous qu'il a pour auteur M. Gosselin, supérieur d'Issy en ce même temps, et de qui Renan a tracé dans ses *Souvenirs* le sobre et merveilleux portrait que l'on sait. Il s'agit de son *Histoire littéraire de Fénelon* (4),

(4) L'ouvrage publié à Lyon en 1843 et signé par M..., directeur au séminaire de Saint-Sulpice, « est formé de la réunion des notices, analyses et autres éclaircissements, disséminés dans l'édition complète des *Œuvres de Fénelon,* commencée à Versailles en 1820 et terminée à Paris en 1830 ».

dont la quatrième partie traite des idées de Fénelon sur le « fondement de la certitude ». M. Gosselin y croit reconnaître les pures idées de Descartes, « adoptées par les plus grands hommes du siècle de Louis XIV ». Sa confiance à ces idées est absolue.

Ce n'est pas, écrit-il, que la philosophie cartésienne, sur ce point, n'ait trouvé dès le principe, comme elle a trouvé encore dans la suite, un certain nombre d'adversaires. Mais leur opposition n'avait pu l'empêcher de prévaloir en peu de temps, dans les écoles catholiques, où elle était bien moins regardée comme une invention de Descartes, que comme l'expression fidèle du sentiment commun des vrais philosophes de tous les siècles.

Ces derniers mots nous font assez préjuger ce qu'a de mol et de prodigieusement inexact la notion que se forme M. Gosselin du cartésianisme. Ne va-t-il pas jusqu'à identifier le « doute méthodique » appliqué par Descartes à toutes nos croyances naturelles et spontanées, et qui aboutit à ne recevoir comme immédiatement et irrécusablement certaine que l'existence du moi pensant, l'affirmation du *Cogito, ergo sum* (je pense, donc je suis) avec la méthode scolastique, telle que la pratique spécialement saint Thomas, et qui consiste à développer, comme entrée de jeu, toutes les objections possibles contre la thèse qu'on croit la bonne, afin de les réfuter victorieusement après. Vous voyez, dit le bon M. Gosselin, saint Thomas lui-même fait comme s'il doutait de l'existence de Dieu ou de l'immortalité de l'âme; mais ce n'est que pour mieux confondre ceux-là qui les nient en se montrant plus maître qu'eux-mêmes de leurs arguments. Quel enfantillage de la pensée! Nous ne dirons certes pas que sur cet article même Fénelon y tombe. Mais en ce qui concerne la nature des idées claires selon Descartes, point qui nous importe ici avant tout, il a une façon de définir la nature de ces idées, qui, autant elle satisfait M. Gosselin et le rend heureux, autant elle étonne ceux

qui ont lu Descartes avec quelque soin. D'après M. Gosselin, qui l'en félicite, elles « ne sont au fond pour lui... que la *raison* ou le *sens commun* ». Il cite avec enchantement ce passage du *Traité de l'existence de Dieu* :

Demandez à un enfant de quatre ans si la table de la chambre où il est se promène d'elle-même, et si elle se joue comme lui; au lieu de répondre, il rira. Demandez à un laboureur bien grossier, si les arbres de son champ ont de l'amitié pour lui, si ses vaches lui ont donné conseil dans ses affaires domestiques, si sa charrue a bien de l'esprit; il répondra que vous vous moquez de lui. En effet, toutes ces questions ont une impertinence qui choque même le laboureur le plus ignorant et l'enfant le plus simple. En quoi consiste cette impertinence? à quoi précisément se réduit-elle? à choquer le *sens commun*.... Ce sens qui est toujours et partout le même, qui est celui de tout homme, qui n'attend que d'être consulté, mais qui se montre au premier coup d'œil, n'est-ce pas ce que j'appelle mes idées?
Les voilà donc, ces idées ou notions générales, que je ne puis ni contredire ni examiner, suivant lesquelles, au contraire, j'examine et je décide tout : en sorte que je ris au lieu de répondre, toutes les fois qu'on me propose ce qui est clairement opposé à ce que ces idées immuables me représentent (5).

Les exemples de Fénelon ne sont peut-être pas choisis à merveille pour ce que M. Gosselin veut prouver. L'enfant de quatre ans et même le « laboureur bien grossier », bien loin que l'idée d'un arbre qui parle ou d'une vache qui pense leur semble la plus monstrueuse du monde, inclineraient plutôt à une certaine conception d'animisme universel. La preuve, c'est qu'ils n'ont pas généralement d'objections contre les récits du temps où les bêtes parlaient et où les choses inanimées étaient souvent remplies de malice. L'anticartésien La Fontaine, d'ailleurs le moins scolastique des hommes, eût été pour eux sur ce point un bien plus fidèle interprète. Il est vrai que des

(5) *Histoire littéraire de Fénelon*, p. 341. *Traité de l'existence de Dieu*, 2e partie, pp. 32 et 33.

bêtes et des objets qui nous entourent et dont nous avons la familière expérience, ils n'attendent pas semblables manifestations, dont la seule hypothèse les ferait rire en effet. Et c'est ce dont on peut faire honneur à leur sens commun. Mais ce que leur sens commun leur en dit est visiblement d'inspiration pratique, non théorique, fondé sur la pure habitude qu'ils ont de voir certains êtres se comporter d'une certaine manière, non sur une analyse rationnelle, sur une notion parfaitement déterminée et adéquate de l'essence constitutive de ces êtres et de ce qu'elle exclut ou n'exclut point par soi-même. Tel est en général le caractère des vues où le sens commun nous conduit, non moins sur les questions complexes et élevées qui intéressent le philosophe que sur celles que le vulgaire trouve à sa portée, et qui suffit à faire des données de sens commun d'une part, des idées claires et distinctes d'autre part, deux modes de connaissance irréductibles entre eux. Le praticisme ou pragmatisme du premier des deux est d'ailleurs loin d'empêcher que dans plus d'un cas il ne pénètre dans les choses et n'en saisisse la vérité mieux que le second. C'est ainsi qu'en ce qui concerne les rapports de l'âme et du corps, ce que le sens commun nous porte à penser de l'intimité de leur naturelle union, peut être jugé plus vrai, plus profond, malgré tout ce que cette union a d'obscur et d'inexplicable, que la doctrine cartésienne qui, sur la foi d'une certaine idée « claire et distincte » de l'un et de l'autre, affirme l'impossibilité d'une action directe et immédiate de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. C'est ainsi encore que la poétique sagesse de La Fontaine, ne refusant pas aux bêtes une certaine âme, peut être trouvée plus philosophique que l'idée « claire », qui, selon Descartes, en fait des machines. Quoi qu'il en soit, idées claires et notions du sens commun sont deux genres de représentations essentiellement différents, ou, pour mieux dire, opposés, puisque les notions de sens commun ne sont jamais parfaite-

ment claires, il s'en faut beaucoup. Et c'est vainement que M. Gosselin parle d'un certain « moyen naturel » de concilier la philosophie cartésienne « des idées claires » avec « la philosophie écossaise du sens commun ». L'essai qu'il en fait est tout à fait confus et verbal (6).

Cette confusion était perpétuelle dans les manuels sulpiciens de l'époque. La *Philosophie de Bayeux* met les idées claires et le sens commun ou droit sens (*rectus sensus*) sur le même pied comme critériums de certitude. Et comment définit-elle les idées claires? Comme des idées dont le rejet implique contradiction. Quoi de plus inexact, de plus étourdi? Est-il besoin d'insister? Aristote et saint Thomas définissent l'âme la « forme du corps ». Cette idée, dont les cartésiens se sont tant moqués, n'est pas du tout « claire », au sens où ils l'entendent, et n'y prétend pas, au surplus. Qu'a-t-elle donc de contradictoire? Inversement, si Descartes trouve plus « clair » de définir la matière comme essentiellement inerte que de toute autre façon, est-ce à dire qu'il jugerait contradictoire de la définir comme animée ou dynamique essentiellement? Pas du tout, car c'est ce que fait Leibniz, qui, en cela, ne se contredit pas davantage. La contradiction suppose une notion avec laquelle on se met en désaccord après l'avoir acceptée. Elle ne pourrait ici consister qu'à prêter à la manière préalablement définie inerte des caractères qui la supposeraient animée, ou bien réciproquement (7).

(6) Voici le texte : « Il est aisé de voir que la certitude des *premières vérités* repose nécessairement sur le témoignage de l'*idée claire*, au sens où Fénelon l'explique avec tous les philosophes cartésiens. Supposez, en effet, que les philosophes écossais n'aient l'idée claire ni d'un *premier principe*, ni d'une première vérité, ou que cette idée claire n'ait pas une autorité suffisante pour établir la certitude des *premières vérités*, il est manifeste que la doctrine écossaise, sur le principe de la certitude, n'a plus aucun fondement raisonnable. C'est ce qui a fait dire à un écrivain récent que la doctrine des philosophes écossais, qui place le *fondement de la certitude* dans un certain nombre de *principes de sens commun*, n'est que le *cartésianisme développé, complété, et mis sous son vrai jour*. » Les expressions soulignées le sont par M. Gosselin. L'auteur qu'il vise est M. Mazure dans son *Cours de philosophie* (1833).

(7) « *Innitur methodus cartesiana in principio contradictionis; omnia*

C'est contre cette faiblesse, cette incohérente timidité d'une doctrine moins animée à la poursuite de la vérité qu'à la fuite de l'erreur dont elle se voit menacée en tous sens que la protestation du jeune Renan s'élève. Une philosophie du sens commun pleinement consciente de soi, de ses raisons d'être et de ses infranchissables limites, qui commencerait par mettre vigoureusement hors de cause les prétentions d'un rationalisme universel trop poussé, aurait de quoi le séduire. En fait, l'étudiant laïque et déjà très avancé en philosophie qu'il va être pendant trois ans après avoir quitté Saint-Sulpice, témoignera pour l'école écossaise d'une grande estime tempérée du regret d'un certain envol platonicien qui manqua à la pratique et religieuse sagesse de cette école d'honnêtes pasteurs. Un cartésianisme également franc et décidé, sans avoir, je crois, beaucoup d'attraits pour son esprit tout en nuances et délicatesses, satisferait au moins le besoin de consistance intellectuelle et de force qu'il joint à sa subtile entente des choses morales. Mais ce débile entre-deux, comment s'emparerait-il de la tête déjà forte, de la nature peu soumise que nous lui savons? Il honore dans l'enseignement de ses maîtres un « rationalisme fort respectable » dont cet enseignement portait en effet l'empreinte, et même l'empreinte excessive, dans sa manière scrupuleuse, toute scolastique et syllogistique de raisonner à partir de certains principes admis, non pas autant dans le choix de ses principes fondamentaux. Confondant un peu la sobriété littéraire,

ex ea probare conantur cartesiani, rejiciuntque ea quæ in eo non sunt innixa... aliæ veritates innituntur evidentia ex contradictione; aliæ vero evidentia ex rectu unimi sensu. » C'est la confusion formelle du principe de contradiction et du principe des idées claires. De mon temps, elle eût fait coller un candidat au baccalauréat. Je dis : de mon temps. Car aujourd'hui l'histoire de la philosophie a été supprimée du programme de la classe de philosophie. C'est une monstruosité. On n'enseigne pas aux jeunes gens le premier mot de l'histoire de l'esprit humain. Mais on leur enseigne les expériences toujours douteuses, souvent ridicules, de la « psycho-physique » et des billevesées de sociologie aussi transitoires qu'une profession de foi électorale.

qui était chez eux excessive, avec la sévérité de méthode philosophique dont les réelles exigences leur échappaient, les sulpiciens dédaignaient La Mennais et ce qu'ils eussent volontiers appelé les éloquentes fantaisies de son apologétique nouvelle. On peut leur contester l'autorité voulue pour cela et remarquer, d'autre part, combien leur esprit trop confiné était peu fait pour sentir les puissants courants d'expérience humaine et sociale où La Mennais puisait sa pensée.

En définitive, la nourriture philosophique administrée à ce jeune clerc est trop faible pour son exceptionnelle puissance de digestion. Un jour, son maître lui donne comme devoir l'analyse d'une conférence de M. de Frayssinous sur *les causes de nos erreurs*. Les causes, au dire du judicieux orateur, seraient les suivantes : la faiblesse de la raison, l'ignorance, le demi-savoir, la science même, la fausse application des divers principes de vérité, la préoccupation, l'excessive curiosité, les passions. « Non! interjette Renan, il n'y a qu'une cause d'erreur : c'est la bêtise ». A la lettre, il a tort. L'orgueil en est une autre, il rend stupide le plus intelligent. Mais les honorables développements de M. de Frayssinous sont bien ennuyeux. Ils sentent la poussière. Et nous voyons ici Ernest Renan la secouer.

PIERRE LASSERRE.

VOLTAIRE
ET LES FICHES DE POLICE

—

Maniæ infinitæ sunt species.
AVICENNE.

Voilà de tristes choses, direz-vous, mais il faut vous souvenir que je ne les ai pas inventées et que je me suis borné à les interpréter.
SIGM. FREUD.

M. Andrieux, l'ex-préfet de police, n'a pas manqué, dans ses *Souvenirs*, de faire allusion aux dossiers secrets de son administration, ces fameux « dossiers blancs », qui ne concernent pas les malfaiteurs de profession, mais les « gens de bien » ou ce que l'on a accoutumé de nommer tels, c'est-à-dire les notabilités du jour, les individualités marquantes de la Politique, de la Finance, des Arts, des Lettres, du Boulevard et des Salons. Leur vie intime y est consignée, et beaucoup y figurent, qui ne le soupçonnent guère, parce qu'ils s'enveloppent de prudence dans leurs écarts et qu'ils ont soin, avant de se mettre au lit, d'éteindre la lumière et de tirer les rideaux, mais la police a de bons yeux. Elle y voit sans chandelle et, quand ses yeux ne lui suffisent point, elle emprunte ceux des autres. C'est une vieille tradition dont elle ne s'est jamais départie depuis son origine.

— « Où donc recrutez-vous vos informateurs pour être si bien instruit des secrets de ma cour ! » demandait Louis XIV à son lieutenant de police d'Argenson.

— « Parmi les ducs et les laquais, Sire ! » répondait le magistrat.

— « Parmi les ducs ?... s'étonnait le monarque, ce n'est pas possible ! »

— « Sire, il suffit d'y mettre le prix. »

Ce que d'Argenson omettait de dire à Louis XIV, c'est qu'il recrutait aussi ses informateurs dans le monde de la galanterie, ce qui lui coûtait moins cher, car ces demoiselles s'estimaient suffisamment payées d'un relâchement de rigueur et de menues tolérances, indispensables au libre exercice de leur profession. Et ce qui avait servi, d'abord, à la sécurité du prince, allait servir à son amusement. Ce n'est pas seulement Louis XV qui aimait à s'entendre narrer les comportements intimes de ses sujets. Louis XIV y prenait grand plaisir. La coutume s'en est poursuivie de nos jours, par simple routine, et pour la seule édification des gens du bâtiment.

On devine de quoi se composent ces dossiers. M. Andrieux nous a entr'ouvert celui de Gambetta et donné un extrait de sa « filature ». Les agents, chargés d'une surveillance, rendent compte, par rapport, de leur mission. Ils disent ce qu'ils ont vu et entendu, sans négliger même les commérages de concierges et les ragots d'office. A ces rapports se joignent des bruits de couloir, des découpures de journaux et jusqu'à des dénonciations anonymes. C'est dire que le vrai s'y mêle au faux. Il n'est pas jusqu'aux rapports d'agents qui ne soient, parfois, sujets à caution, car s'il est des agents scrupuleux et avisés, il en est de négligents et d'étourdis. C'est ainsi que M. Goron, l'ancien chef de la Sûreté, nous parle dans ses *Mémoires* d'un brigadier-chef de son service, qui, chaque fois qu'il avait à enquêter sur un célibataire, vivant sans maîtresse connue, n'hésitait pas à lui prêter des mœurs inavouables. Telle était l'opinion de ce brave agent sur les hommes qu'il les jugeait incapables de réserve ou de continence, et qu'il les voulait adonnés à la dissipation, dans un sens ou dans l'autre. Psychologie par trop rudimentaire, mais naturelle aux gens de sa condition, peu enclins, par expérience, à s'illusionner sur la vertu de leurs contemporains.

Ces dossiers renferment donc des allégations mal con-

trôlées, faute de temps ou d'autre chose, ce qui offre peu d'inconvénients tant qu'ils demeurent sous clé, confiés à la discrétion des magistrats, soucieux du secret professionnel. Le malheur, c'est qu'ils sont exposés à tomber, un jour, dans le domaine public, comme il est advenu pour les dossiers de l'ancien régime. Les morts ne sont plus là pour se défendre et bien des mémoires peuvent avoir à pâtir, injustement, de leur divulgation. Ce serait le cas pour Voltaire si sa vie, moins connue, pouvait laisser planer le moindre doute sur ses mœurs. Ces mœurs, pourtant, sont qualifiées d' « infâmes » sur les registres de la police, ainsi qu'il appert d'une note datée de mai 1725. Voltaire avait alors 31 ans. Il était déjà, comme dit Saint-Simon, avec sa morgue habituelle et son mépris pour ce fils de robin, « une manière de personnage dans la République des lettres, une manière d'important, parmi un certain monde ». Ce n'est donc pas par inadvertance que son nom a pu se glisser dans les fiches de police sous cette inculpation. Il y fallait au moins un faux-semblant, une ombre de prétexte, mais pour mieux expliquer les circonstances de cette erreur — car c'en est une — et en découvrir les sources, il sied de jeter un coup d'œil sur l'état des esprits en l'an de grâce 1725. Un bref résumé de la situation politique devient, ici, d'autant plus nécessaire qu'il s'agit d'incidents dont la plupart des historiens ne parlent qu'à mots couverts, quand ils ne les taisent pas, par pruderie, et dont la clé ne se trouve que dans les archives de la police des mœurs.

§

En 1725, Louis XV avait quinze ans. Monsieur le Duc avait succédé au Régent. « C'était, dit Duclos, un prince d'une bêtise presque stupide. » Il n'y voyait que d'un œil. Encore les deux étaient-ils si congestionnés de sang, fruit de sa gloutonnerie, qu'on ne pouvait distinguer le bon du mauvais. Il n'aimait que son plaisir et la chasse, mais il était stimulé par sa maîtresse, la Berthelot de Prie, femme

cupide et rouée, d'une ambition démesurée, qui le poussait aux aventures. C'est elle, en réalité, qui gouvernait. Dès l'avènement de Monsieur le Duc, elle s'était flattée d'anéantir Fleury, seul obstacle demeuré entre elle et l'enfant roi, pour confisquer ce dernier, qu'elle savait faible et irrésolu. On ne s'assure des rois que par leurs vices. Mme de Prie voulait s'assurer de Louis XV par les femmes, et, tandis qu'elle intriguait pour faire rompre son projet de mariage avec la jeune infante d'Espagne, et lui faire épouser une princesse de son choix, elle lui avait jeté en appât pour maîtresse Mlle de Charolais, sœur de Monsieur le Duc. Louis XV n'avait pas mordu à l'hameçon. On sait que ce prince demeura, jusqu'à l'âge de vingt ans, de complexion si neutre que l'on craignait qu'il n'eût hérité des inclinations de son aïeul Louis XIII, et qu'il ne manifestât, au cours de son règne, ce que l'on appelait alors le « goût italien ». Et la leçon du passé n'était pas faite pour écarter ces appréhensions.

Depuis longtemps, le « goût italien » alternait, périodiquement avec l'autre, sur le trône de France. Les dames, triomphantes sous Charles IX, avaient cédé la place aux favoris sous Henri III, pour la reprendre avec Henri IV, et la perdre à nouveau sous Louis XIII. Elles avaient ressaisi leur empire sous Louis XIV.

— C'est donc, s'écriait la duchesse de la Ferté, en apprenant sa mort, que le tour des Favoris est revenu (1) !

Le mot avait fait fortune. La jeunesse de la Cour en avait accepté l'augure et, toujours prête à se modeler sur ses rois, escomptait l'avenir, en affichant des mœurs en conséquence, encouragée par les débris non-conformistes de l'ancienne cour, qui, désemparés et dispersés depuis la mort de Monsieur, frère de Louis XIV, leur providence, y saisirent l'occation de regrouper leurs forces et de se dé-

(1) Que les moralistes étrangers qui seraient tentés de prendre texte de ces choses, pour nous en accabler, veuillent bien relire leur propre histoire. Ils y verront que les dérèglements de la cour de France n'ont jamais surpassé, ni même égalé, ceux qui se sont produits dans la leur, en quelque royaume ou principauté d'Europe que ce soit.

nombrer, en instituant *l'ordre de la Manchette* (2). C'est ce parti remuant, que la Prie avait trouvé, en arrivant au pouvoir, dressé contre elle et ses secrets desseins. Elle n'ignorait ni sa puissance occulte ni ses coups d'audace. Elle n'oubliait pas le scandale de cette nuit d'avril 1722, où l'on avait surpris six jeunes seigneurs, des plus considérables (3), se livrant, au clair de lune, dans le parc de Versailles, à des abominations, sous les fenêtres du roi, dans l'espoir de l'y attirer et de lui imprimer, avec l'image de leurs jeux, le goût de les partager. Heureusement, Louis XV n'en avait rien su. Cela s'était passé du temps du Régent, sous le ministère Dubois. On avait rendu à leur famille tous ces petits polissons, donc cinq ne comptaient pas encore vingt ans.

Seul, l'un d'eux, le marquis de Rambures, coupable, en outre, d'avoir déjà trop entrepris sur le petit abbé de Clermont, de l'âge du roi, et d'avoir osé se présenter, le lendemain de cette fâcheuse équipée, en habit de gala, devant Sa Majesté, avait été envoyé, pour un court laps de temps, à la Bastille. Il y avait, d'ailleurs, été traité avec tous les égards dus à son rang, prenant ses repas à la table du gouverneur. Les enragés de la *Manchette* n'en avaient pas désarmé pour cela. Mme de Prie craignait qu'ils ne servissent d'instrument à ses ennemis politiques, à la faction du duc de Chartres ou à celle du ministre Chauvelin, et c'est pourquoi elle en avait juré la perte. Son premier soin avait été de se défaire du lieutenant de police d'Argenson, qui lui était suspect comme protégé de la famille d'Orléans, et

(2) En imitation de l'ordre, de même nature, créé vers 1675, dont parle Bussy, au chapitre de son *Histoire des Gaules* intitulé : *La France devenue italienne*, et dont les grands Prieurs étaient le comte de Longueval, le duc de Grammont, le chevaliet du Tillader, lieutenant-général, et le marquis de Biran, depuis duc de Roquelaure et maréchal de France.

(3) Je ne vois aucun inconvénient à citer ici leurs noms, puisqu'on le trouve chez les mémorialistes du temps. C'étaient : le marquis de Meuse (Choiseul), le marquis d'Alincourt, le comte de Ligny, le duc de Boufflers, tous deux élevés depuis au grade de lieutenant général, le marquis de Rambures et, dit-on, le duc de Retz, ce dernier âgé de 25 ans.

de nommer, à sa place, un homme à elle, un homme qui lui était attaché par les liens du sang, son cousin-germain, Ravot, seigneur d'Ombreval, en lui intimant l'ordre de pourchasser rigoureusement les affiliés de l'ordre et tout ce qui leur appartenait de près ou de loin. Ombreval se l'était tenu pour dit, et, sitôt entré en fonctions, avait cru jeter la panique chez la secte ennemie, en criant bien haut qu'il venait purger Paris et Versailles et y faire régner la vertu. Pour donner des gages de loyalisme à sa cousine, il avait exhumé, de la poussière, des ordonnances du temps de saint Louis, où il n'était question que de « tourner les libertins au pilori » et de les « ardre » (brûler). C'était manquer d'à-propos au lendemain du gouvernement des roués de la Régence. Ses foudres, comme toujours, allèrent frapper d'abord de pauvres diables, d'inoffensifs comparses. Elles n'avaient eu pour résultat, chez les coupables de qualité, que d'augmenter le nombre des rieurs.

Brusquement, le 26 juin 1724, Mme de Prie apprenait qu'en dépit de toutes ses précautions, le parti de la *Manchette* avait réussi à mettre la main sur le roi. Louis XV s'était laissé enjôler par le jeune duc de la Trémouille, son aîné de deux ans, et son premier gentilhomme de Chambre. C'était un joli garçon (on sait que Louis XV n'a jamais pu supporter de vilain visage autour de lui), mais d'une hardiesse effrénée, « faisant parade de tout ce que les autres cachent ». On l'avait surpris en tête-à-tête par trop intime avec sa Majesté. Il s'en était suivi bien du tumulte, et tandis que le prince de Tallemont, l'oncle de la Trémouille, sommé d'écarter incontinent son neveu de Versailles, l'enlevait en carrosse, pour l'aller marier sans délai, par pénitence, à Melle de Bouillon, Mme de Prie emmenait Louis XV à Chantilly, pour lui faire changer d'air, irritée d'autant plus de l'incident qu'elle y saisissait la cause du *fiasco* de Mlle de Charolais. La Trémouille s'était vanté de l'avoir « fait manquer » au roi « en se portant hardiment son adversaire et rival ».

On avait pris soin de n'emmener avec le roi, à Chantilly, que des dames, les plus fines et les plus agréables de la cour. Les jeunes gens avaient été soigneusement écartés. Les dames, parmi lesquelles étincelaient la radieuse marquise de la Vrillière et la toute jeune et délicieuse duchesse d'Epernon, avaient reçu mission de déployer leurs grâces pour captiver le roi et le convertir, mais Louis XV fut, sans doute, plus impressionné, à Chantilly, par les souvenirs qu'y avait laissés le Grand Condé, à qui pourrait s'appliquer le vers :

Imitateur du premier des Césars

que par la beauté des dames, car il ne fit pas mine de s'apercevoir de leurs agaceries, et il sortit de leurs mains aussi vierge qu'il y était venu.

Mme de Prie n'en était que plus résolue à chercher sa guérison dans un mariage. Son choix s'était porté sur Marie Leczinska, la fille du roi de Pologne, détrôné, jugeant que cette princesse lui serait reconnaissante de l'avoir tirée de sa malheureuse condition, et que son pouvoir s'en trouverait accru. Or, le 27 mai 1725, le roi, après bien des tergiversations, dont la cour et la ville avaient fait mille gorges chaudes, se décidait à annoncer publiquement ses fiançailles avec Marie Leczinska La de Prie triomphait. Elle dut déchanter au lendemain de la nuit de noces. La pauvre reine lui avouait, tout en larmes, que le mariage n'avait pas été consommé, et que le roi, insensible et froid, avait dormi près d'elle comme une souche. Il ne lui avait pas adressé la parole de la nuit. Quel espoir que cette reine infortunée, laide et âgée de huit ans de plus que le roi, pût jamais se l'attacher ? Et le bruit revenait, en même temps, à Mme de Prie que Louis XV n'avait pas renoncé à ses vicieuses pratiques. Il restait prisonnier de petits camarades. Le duc de Gesvres avait remplacé la Trémouille.

Ce duc de Gesvres, déjà gouverneur de Paris, bien qu'il n'eût que quinze ans, vraie poupée maquillée, entretenait avec des bains de lait la fraîcheur de son teint. On l'avait

surnommé le « colifichet », parce qu'il ne se plaisait qu'aux ouvrages de dames. C'est lui qui avait dénoncé la Trémouille. Il apparaissait, dès lors, qu'il n'avait agi que par dépit, poussé par le démon de la jalousie. Et les soupçons en venaient à se porter, aussi, sur l'autre gentilhomme de chambre, le petit duc d'Antin, qui n'avait pas son pareil pour faire sortir, d'une navette, les « nœuds de contentement » alors fort à la mode. Tous deux s'enfermaient avec le roi pour lui apprendre à filer, à tisser, à manier les dentelles et les chiffons.

Mme de Prie voyait donc, encore une fois, le roi lui échapper. Elle fit mander son lieutenant de police, le reçut, pleine de cris et d'éclats de rage, s'emporta contre sa mollesse, son impuissance à sévir. L'autre protestait de sa diligence, mettait en avant les résultat déjà acquis. Il venait d'identifier le marquis de Préau, le principal appareilleur de la bande, celui qui détenait tous leurs secrets et dont l'arrestation n'était plus qu'une question d'heures, en dépit du soin qu'il prenait de se dissimuler. L'enquête en cours avait déjà permis d'établir une liste de deux cents suspects. On avait procédé à des coups de filet, des arrestations en masse, saisi des documents d'une importance capitale. On avait fouillé tous les repaires « d'infâmes »; les *Porcherons*, l'établissement de bains du sieur Bonco, rue des Saints-Pères, les cabarets du *Petit-Suisse*, rue Saint-Roch, de la *Pomme d'Or*, rue Bailleul, des *Trois-Pigeons*, rue Saint-Honoré, de *la Galère*, rue de Seine, des *Francs d'Amiens*, à la Halle, de la *Croix de Lorraine*, rue des Vieux-Augustins... On avait opéré des descentes chez Floquet, rue Prunière, à l'*Hôtel d'Espagne*, rue du Vieux-Colombier, à l'*Hôtel du Cirque*, rue des Poulies, à celui du *Saint-Esprit*, vis-à-vis des Capucins du Marais, à l'*Hôtel de Laon*, rue Poupée, paroisse Saint-Séverin, dont le tenancier, Lecerf, fournissait de garçons les mousquetaires noirs, sans compter les rafles incessantes sur les berges, dans les jardins des Tuileries, du Luxembourg, de la Porte-Maillot, à la *Demi-*

Lune du faubourg Saint-Antoine, sous les arcades de la Place Royale... Mais tout cela s'était fait dans l'ombre, et Mme de Prie voulait que tout fût mené avec un éclat retentissant, que le bruit en vînt frapper les oreilles de ceux qu'on ne pouvait atteindre. Elle voulait qu'on rallumât les bûchers et, si l'on n'y brûlait que des gens de peu, du moins que le reflet des flammes s'en étendît jusqu'à Versailles, pour faire honte de son vice au roi.

Ombreval n'eût pas demandé mieux que de casser les vitres, mais à peine avait-il réussi à se saisir du marquis de Préau, lequel, d'ailleurs, n'était qu'un faux marquis et s'appelait en réalité Deschauffours, que la troupe de ses émules et complices, alarmée, machina un coup d'Etat. Elle avait la partie belle, car ni Monsieur le Duc, ni Ombreval, n'avaient les mains nettes. Ils se livraient à un furieux agiotage sur les blés. Le peuple criait. On attisa son mécontentement. En août 1725, des émeutes éclatèrent. Monsieur le Duc et la Prie, menacés, essayèrent de se maintenir, en sacrifiant Ombreval. Il fallait bien jeter une victime en pâture au mécontentement populaire. Tout ce qu'ils purent obtenir pour lui éviter une disgrâce complète fut de le faire permuter avec le sieur Hérault, intendant à Tours, qui prit sa place de lieutenant de police. Le sieur Hérault, âgé de 32 ans, était « un honnête homme et de beaucoup d'esprit ». Il en avait assez pour ne pas tomber dans les excès ni les bévues de son prédécesseur, outre qu'il n'avait pas les mêmes raisons d'épouser les rancunes de Mme de Prie. Lorsqu'il trouva, sur son bureau, la liste des deux cents suspects, établie en vue d'une arrestation imminente, il recula épouvanté. Ce n'étaient, pour la plupart, que hauts prélats, grands dignitaires, ducs à brevet, cordons bleus, chevaliers de l'Ordre de Saint-Lazare, chevaliers de Malte. Il s'y mêlait à des gens du peuple des secrétaires du roi, le capitaine de sa garde, l'aide-major des gardes-françaises, des magistrats, des conseillers au Châtelet, le grand-maître des Eaux et Forêts, le prévôt de Paris !...

Hérault remisa tout cela, estimant plus sage de ne pas déchaîner un pareil esclandre. Mme de Prie le sut. Elle essaya de l'intimider en obtenant, par l'entremise de Monsieur le Duc, à la date du 26 février 1726, un arrêt du Conseil d'Etat, ainsi conçu :

Le roi, ayant été informé qu'une licence effrénée a porté des particuliers à se livrer à des crimes honteux, que plusieurs n'ont pas rougi de leur faciliter, en prêtant leurs maisons pour y commettre ces crimes et y recevoir ou séduire, par surprise ou à prix d'argent, les malheureux complices de ces désordres, Sa Majesté charge le sieur Hérault, conseiller en ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, lieutenant général de police en cette Ville, prévosté et vicomté de Paris, d'appliquer tous ses soins et de se donner tous les mouvements nécessaires pour découvrir les auteurs et les complices de ces désordres, de tout temps en horreur à toutes les nations, qui les ont toujours fait punir avec une égale sévérité.

Hérault n'en persista pas moins dans son dessein, sinon d'étouffer l'affaire, du moins de la réduire à ses moindres proportions. Il savait les jours de Monsieur le Duc comptés et, sans doute, agissait-il avec le secret assentiment de Fleury et la complicité de Maurepas. Cette fine mouche de Fleury n'avait fait nommer Monsieur le Duc, qu'il n'aimait guère, premier ministre, que pour barrer la route au duc de Chartres, le fils du Régent, et se déblayer les voies en vue de sa propre dictature. Il ne lui avait transmis, d'ailleurs, qu'un demi-pouvoir, se réservant pour lui la feuille des grâces et des bénéfices, lui ôtant ainsi toute chance de se recruter des partisans. Monsieur le Duc était impopulaire. Fleury savait que se servir de lui, c'était l'user, et l'user d'autant plus vite qu'il lui laisserait les mains libres. L'heure approchait de s'en débarrasser. Pour Maurepas, ministre à quinze ans, on ne sait que trop de quel côté allaient ses préférences, puisqu'il enseigna toute sa vie, comme dit Michelet, « l'horreur, le mépris des femmes ».

Hérault se contenta de livrer Deschauffours à la justice.

Celui-là méritait un châtiment exemplaire, moins pour avoir tenu Académie de débauche que pour ses crimes. Il avait volé, vendu et violenté des enfants. L'un d'eux était mort, à l'hôpital, victime de ses mauvais traitements. Avec la meilleure volonté du monde, il n'était pas possible de l'épargner. Il fut brûlé en place de Grève, le 24 mai 1726, avec les pièces de la procédure. La seule relation officielle qui en existe a été maquillée pour détruire l'effet de ses révélations. Pas un nom connu n'y figure, pas même celui de Jean-Baptiste Nattier, qui serait demeuré, comme les autres, enfoui dans les archives de police, si ce malheureux peintre, arrêté en même temps que Deschauffours, et détenu à la Bastille, n'avait eu la fâcheuse inspiration de s'y trancher la gorge, dans la nuit du vendredi au samedi 20 septembre (1725) et de se dénoncer ainsi lui-même. J.-B. Nattier, alors âgé de 40 ans, était en pleine possession de sa renommée. Il appartenait à l'Académie de peinture. Il s'y était mérité les honneurs de la réception avec un tableau représentant *Joseph et la femme de Putiphar*. Bien entendu, ses collègues de l'Académie, à la nouvelle de son suicide, s'étaient empressés de prononcer sa déchéance et de faire disparaître le tableau. Moins fortuné que son confrère Largillière (le fils), qui se tira indemne de la même affaire, moins fortuné, surtout, que son illustre prédécesseur, le peintre Antonio Bazzi, dont le surnom de *Sodoma* a propagé la gloire, Jean-Baptiste Nattier y vit sombrer la sienne.

Même, des bas complices de Deschauffours, de la valetaille à son service, de toute la clique des rabatteurs soudoyés qui l'assistaient dans son trafic, pas un seul ne fut supplicié. La police enrôla les uns comme « mouches ». Elle en fit ses agents provocateurs. Elle envoya les autres à la Bastille, à la Salpêtrière et à Bicêtre, d'où la plupart furent tirés bientôt, grâce à l'influence de leurs hauts protecteurs. Le reste acheva d'y pourrir. Ce n'est qu'en 1740, à l'avènement de Frédéric II comme roi de Prusse, que s'offrira à

la police une façon plus humaine de se désencombrer de cette sorte de gibier.

Frédéric envoyait partout des émissaires chargés de lui recruter les plus beaux hommes qu'ils pourraient trouver, pour son armée. Nos prisons étaient pleines de bardaches, vigoureux et bien faits de leur personne, puisque c'était une condition essentielle de leur office. On se hâta de les lui expédier et, de ce que nous considérions comme des déchets d'humanité, Frédéric fit l'élite de ses grenadiers, qui lui servirent à dorer son règne d'une série de victoires.

§

On a vu, par cet exposé, que l'année 1725 marquait le point culminant de la lutte engagée par M[me] de Prie contre les affiliés de la *Manchette*. C'est l'année où les exempts Haymier et Simonnet, chargés spécialement de la surveillance des « Infâmes », avaient été amenés à redoubler de zèle. Tous leurs collaborateurs, les sergents, le peuple des « mouches », excités par l'espoir d'une prime, les dénonciateurs bénévoles, s'en étaient donné à cœur joie. Parmi ces derniers, se distinguaient deux jésuites, deux régents du Collège des *Quatre Nations*, l'abbé Théru et l'abbé Dupuy (1). Certes, il leur appartenait de soustraire à la corruption l'enfance confiée à leurs soins, et ils n'eussent mérité que des éloges, s'il avaient montré dans leur besogne épuratrice un peu plus de discernement ; mais la crainte des corrupteurs se tournait, chez eux, en idée fixe et leur en faisait voir partout. Ils ne cessaient de battre à la porte de Rossignol, secrétaire de la lieutenance de police, et de lui dénoncer les gens à tort et à travers. Or, c'est de l'abbé Dupuy que provenait la dénonciation contre Voltaire.

On avait arrêté l'abbé Guyot-Desfontaines, « grand corrupteur de jeunes gens », disait sa fiche, mais c'était aussi un littérateur estimé, rédacteur au *Journal des Savants*, très lié avec les futurs encyclopédistes et mêlé à la haute

(1) Cf. Paul d'Estrée : *Les Infâmes sous l'ancien régime* (Gougy, Paris, 1902).

à 25 ans de distance !!

société, puisqu'il était parent de la présidente de Bernières. De puissantes interventions ne pouvaient manquer de se produire en sa faveur. L'abbé Dupuy, informé que Voltaire avait sollicité son élargissement, imagina d'en prévenir les effets, en écrivant au lieutenant de poliee :

Si l'on veut s'informer de la vie que ce poète a menée depuis sa sortie du Collège des Jésuites, et si l'on examine de près les gens qu'il a fréquentés, on n'aura point d'égards à ses prières.

A la sortie dudit collège, il fut pensionnaire au collège des Grassins, et il était, alors, en commerce avec quelques infâmes, entre autres le chevalier Ferrand, ancien et fameux corrupteur, demeurant rue de Bièvre.

Je ne sais si Voltaire a jamais appartenu au collège des Grassins. Il y aurait donc là une première inexactitude, mais le chevalier Ferrand, rimeur intrépide et d'une fantaisie débridée, avait de quoi retenir l'attention de Voltaire autrement que par ses mœurs. Voltaire l'avait connu à la maison du Temple, où les deux Vendôme réunissaient la fleur des beaux esprits, et où l'avait introduit son parrain, l'abbé de Chateauneuf, du temps qu'il poursuivait encore ses études à Louis-le-Grand. On y tenait, certes, des conversations peu édifiantes, et le frère du Grand Prieur, le maréchal de Vendôme, ne s'y cachait guère de ses goûts socratiques, mais la Fare, Chaulieu, Courtin, y récitaient leurs vers, et tout le monde y était de noble race, sinon de haute vertu, y compris l'abbé Servien, que Saint-Simon reconnaît lui-même, après l'avoir décrié pour ses débauches, « d'excellente compagnie et de beaucoup d'esprit ».

D'ailleurs, où qu'il allât, Voltaire était exposé à se heurter à cette spécialité de galants. C'était un vice, alors très bien porté, du moins chez les grands et leur entourage, car le gros du peuple y demeura, toujours, chez nous, réfractaire. On le disait « un goût de prince ». Je ne dis pas qu'il fût plus répandu qu'aujourd'hui (depuis que la France existe, nation saine entre toutes, la proportion des anor-

maux, plus minime que partout ailleurs, n'y varie guère) (5) mais l'on en parlait plus librement et l'on se masquait moins d'hypocrisie. La preuve, c'est qu'aussitôt sorti du collège, Voltaire, admis à fréquenter chez les nobles, en oyait discourir ouvertement, dans ses villégiatures, à Vaux, chez le vieux maréchal de Villars, le vainqueur de Denain, dont le fils, Honoré-Armand, prince de Martigues, pair de France à six ans, maître de cavalerie à seize, depuis grand d'Espagne, gouverneur de Provence et membre de l'Académie française, s'était mérité le surnom « d'ami des hommes » dans un autre sens que celui qui s'appliquera, tout à l'heure, au célèbre économiste Mirabeau.

J'ai dit que l'abbé Desfontaines était apparenté à Mme la présidente de Bernières. Il était son cousin. C'est chez elle que l'avait connu Voltaire, ainsi que l'abbé Damfreville, autre ornement de la Coterie, mais d'une conversation étincelante, si riche d'aperçus et de vives reparties que ses auditeurs en demeuraient émerveillés.

Les fréquentations de Voltaire, en 1725, s'expliquaient donc, et n'incriminaient pas plus ses mœurs que ne le feront, plus tard, ses relations avec le roi de Prusse, le « Salomon du Nord »,

Qui n'a jamais connu l'ivresse
Qu'entre les bras de ses tambours.

Dieu sait pourtant si sa correspondance avec lui prêtait à la médisance ! On dirait d'un assaut d'afféteries entre deux grandes coquettes. C'est ainsi, du reste, que leurs contemporains les avaient surnommés. Voltaire parle des « appas » du roi caporal. Il lui écrivait : « Votre idée

(5) L'armée et le clergé de France étaient, certes, fort contaminés, sous l'ancien régime, mais cela tenait, pour l'armée, à l'emploi de mercenaires étrangers et, pour le clergé, à ce que l'on y fourrait un tas de gens sans vocation. Songez, pour ne citer qu'un exemple, qu'un libertin athée, de la trempe de Boisrobert, parce qu'il était pourvu d'une abbaye, avait pour obligation de dire la messe. « Voilà toute ma religion évanouie », disait Mme Cornuel, en l'apercevant un jour qu'il officiait. Sa chasuble lui semblait faite d'une jupe de Ninon de l'Enclos. Et elle s'engageait à ne plus aller désormais au sermon, assurée, puisqu'elle avait vu Boisrobert à l'autel, qu'il lui arriverait de trouver Trivelin en chaire.

m'occupe le jour et la nuit. Je rêve à vous comme on rêve à sa maîtresse.» Il lui mandait de Belgique : « S'il était vrai que votre humanité passât par Bruxelles, je la supplie de faire apporter des gouttes d'Angleterre, car je m'évanouirais de plaisir » (25 août 1740).

— « Ce sera le plus beau jour de ma vie, répondait l'autre. Je crois que j'en mourrai, mais on ne peut choisir de genre de mort plus agréable. »

Bien fou qui s'aviserait de tirer de graves conséquences de toutes ces gentillesses de cour.

Ce que la calomnie pouvait exploiter contre Voltaire, c'était, plus encore que ses fréquentations, sa liberté de langage, le cynisme de ses lettres, mais il usait du style de son temps, admis jusque chez les princesses, comme il se voit assez par les lettres de la Palatine. J'avoue qu'il a décoché des flèches bien imprudentes. Telle cette épigramme où, pour se défendre d'avoir comparé le Régent à Loth, le père doublement incestueux des Ammonites et des Moabites, il lui disait :

Brancas vous répondra de moi.
Un rimeur, sorti des jésuites,
Des peuples de l'ancienne loi
Ne connaît que les Sodomites.

Ce Brancas (duc de Villars-Brancas), notoire pédicant désigné sur les fiches de police, comme « demeurant rue Saint-Dominique », ne doit pas être confondu avec le fils du maréchal de Villars, son coreligionnaire, que les mêmes fiches disent demeurer rue de Grenelle.

Evidemment, Voltaire affectait de parler de ces choses en badinant. Pour leur ôter tout venin, il les qualifiait d'un terme d'allures presque innocentes : *le Péché philosophique*, mais il ne faut pas oublier qu'il s'était élevé contre elles, dans son poème intitulé l'*Anti-Giton*, écrit en 1714 à l'effet d'amener son ami, le marquis de Courcillon, à :

Sacrifier au véritable amour.

Le marquis Egon de Courcillon, fils de l'annaliste Dan-

geau, donnait, effectivement, dans l'hérésie sentimentale, mais il était, du moins, la preuve que cette hérésie n'implique pas forcément l'efféminatien, et qu'elle peut se concilier avec de mâles vertus. Il n'y avait pas d'homme plus brave à la guerre ni d'une plus solide trempe d'âme. Blessé deux fois à la bataille de Malplaquet, opéré puis amputé de la cuisse, sur un lit de camp, avec des moyens de fortune, il n'avait cessé, durant qu'on le « charcutait », de rire et de plaisanter avec ceux qui l'entouraient. C'est, peut-être, ce qui explique la mansuétude de Voltaire à son égard, qui ne le chapitre qu'avec ménagement et qui n'est pas loin de faire à sa doctrine quelques concessions. Le « péché philosophique » ne lui paraissait pas si haïssable, pourvu que :

D'un beau marquis, il ait pris le visage.

Voltaire faisait une distinction, assez subtile, entre le vice paré, fardé, le vice élégant, et le vice crapuleux. Il ira même, ailleurs, jusqu'à admettre « que la fraîcheur du teint, l'éclat des couleurs, la douceur des yeux, qui font ressembler, pendant deux ou trois ans, un jeune garçon à une jeune fille » puissent excuser cette méprise des sens. Ce n'est plus que chez « un matelot hollandais, ou chez un vivandier moscovite » qu'il la tient pour une « abomination dégoûtante ».

Voltaire, en 1725, n'en était pas encore venu, contre ce vice, à l'état d'exaspération où le jettera, sur la fin de ses jours, la persécution des gens d'Eglise, alors que ce vice ne lui apparaîtra plus que sous les traits de ses calomniateurs, qu'il y savait adonnés, comme l'ex-jésuite Desfontaines, devenu son implacable ennemi, l'abbé Larcher et le Révérend Père Polycarpe, carme déchaussé de sa petite ville de Gex. Le vice lui semblera alors une conséquence du célibat religieux et cet ami de la tolérance mettra à le combattre une sorte de fanatisme (6).

(6) C'est par la même erreur qu'un autre ennemi du célibat des prêtres, M. Dubois-Desaulle, a publié, de nos jours, en 1902, aux éditions du journal

Sans doute, si libéré de préjugés que fût Voltaire en 1725, il ne pouvait considérer l'inversion avec les yeux d'un psychiatre et d'un psychanalyste de nos jours. La science n'avait pas encore apporté ses lumières à la solution de cet inquiétant problème. Voltaire n'allait pas jusqu'à considérer l'inversion comme une chose « louable » à la façon de Mlle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, répondant au libertin Théophile, qui croyait l'embarrasser en sollicitant malignement son avis sur ce point : « A Dieu ne plaise que je condamne ce que Socrate a approuvé ! » Voltaire considérait l'inversion comme un vice, mais un vice de sa mesure et non comme la pire des scélératesses. Il s'étonnait d'entendre, en Hollande, les bandits, les assassins, les détrousseurs de grands chemins, condamnés à mort, solliciter de leur gouvernement, comme une grâce insigne, de n'être pas exécutés en compagnie de sodomites, estimant leurs propres crimes bagatelles au prix du leur. Le gouvernement leur avait accordé cette grâce en 1730. On ne dit pas si, dans son souci d'être agréable aux solliciteurs, il y avait joint des félicitations à leur adresse.

Voltaire s'étonnait également qu'on eût brûlé Deschauffours, par une application abusive des *Etablissements de Saint-Louis* qui, selon lui, désignaient sous le nom de « bougres » (*Boulgres, Bulgares, Turcs*) les infidèles et les mécréants. Et, même, brûler des mécréants lui semblait une coutume sauvage, un reste de l'ancienne barbarie, indigne d'un peuple civilisé.

anticlérical *La Raison*, un volume d'extraits de dossiers de police concernant les seuls ecclésiastiques (*Prêtres et moines non conformistes*) sans prendre garde qu'il altérait la vérité au bénéfice de sa cause. Des extraits concernant uniquement la noblesse, l'armée ou le peuple, ne seraient pas plus recevables à leur dommage, car il ne s'agit que d'exceptions négligeables, si nombreuses soient-elles, et nulle catégorie sociale n'est indemne de contagion. L'attitude de M. Dubois-Desaulle s'explique d'autant moins qu'il avait fait son étude de l'inversion et qu'il était instruit de tous les travaux des spécialistes en cette matière (Tarde, Lacassagne, Moreau, Moll, Hammond, Tarnowsky, Chevalier) et qu'il en avait été assez impressionné pour écrire, dans sa préface, en guise de conclusion : « Aucune théorie morale n'offre de base assez solide ni assez universelle pour permettre de juger, en son nom, la moindre action humaine. »

A 30 ans, Voltaire n'approuvait pas aussi complètement qu'il le fera à 70 ans l'arrêté du Conseil d'Etat, plus haut cité, disant que ces « désordres », en horreur à toutes les nations, y avaient été, de tout temps, sévèrement réprimés. Ce n'est que chez les Juifs et chez les Chrétiens (qui ont reçu des Juifs leurs traditions) que ces désordres aient jamais fait l'objet de sanctions. Encore la Rome papale s'était-elle relâchée de sa sévérité à leur encontre, si l'on en croit le distique qui y circulait, au temps de Sixte IV, l'illustre créateur de la Chapelle Sixtine :

Roma, quod inverso delectatur amore,
Nomen ab inverso nomine fecit Amor ;

mais il n'y avait pas si longtemps que Paris et Versailles avaient reçu la visite des envoyés extraordinaires de Perse et de Turquie, s'exhibant en tous lieux, avec l'élite de leur sérail masculin, leurs *pouchts* et leurs icoglans préférés, spectacle bien propre à démontrer que ces mœurs, honnies en Occident, n'avaient rien de si exceptionnel ni de si monstrueux puisqu'elles étaient reconnues et tolérées sur les côtes méditerranéennes, en Turquie, en Afrique et dans l'immense Asie, c'est-à-dire sur la majeure partie de l'ancien continent. Montaigne en touche un mot dans ses *Essais* à propos du royaume indien de Pégu, sans prendre le temps de s'en scandaliser. Et les relations des missionnaires ne signalaient-elles pas, aussi, ces mœurs en honneur dans les régions du Nouveau Monde qu'ils avaient explorées ? N'avaient-ils pas découvert, au Mexique et au Pérou, notamment, une prostitution masculine, prostitution sacrée, avec ses temples et ses prêtres ? D'ailleurs, si ces mœurs n'avaient pas existé au Nouveau Monde, les Espagnols auraient suffi pour les y introduire, car, selon la remarque du comte Robert de Montesquiou, « l'on pourrait appeler le goût *italien* du nom de toutes les autres nations, sans se tromper beaucoup ».

Mais trouver des circonstances atténuantes au vice, ce

n'est point l'admettre, et, même, l'admettre au double point de vue historique et pathologique, ce n'est point le pratiquer. J'ai fouillé tous les dossiers, épluché tous les aveux des « mouches » et des gitons professionnels du temps (Spec, Verdun, Candeau, dit la *belle abbesse*, Lebrun, dit *la duchesse de Nemours*, Pierre, dit *Margot-la-boulangère*, Jean, dit *Agnès de Chaillot*, etc...) sans y rencontrer le nom de Voltaire ailleurs que sous la plume de Dupuy. Et ce qui me laisse douter de la bonne foi du jésuite, c'est la dernière phrase de sa lettre, que j'avai omise à dessein et qui dit de Voltaire :

> *Si on voulait le faire visiter, on trouverait qu'il a, actuellement, du mal qu'on ne gagne point à faire des vers.*

Admirez ici la roublardise du bon père, rompu aux exercices de la restriction mentale ! On voit bien ce qu'il suggère, sans oser l'affirmer. On entend bien, à défaut de clarté cristalline, qu'il fait allusion à un dommage empoché du mauvais côté, car que signifierait, dans le cas qui nous occupe, une blessure de droit fil, loyalement reçue ?

Or, Voltaire était malade à ce moment. Il le dit assez dans ses lettres. Il avait été gravement atteint de la petite vérole deux ans plus tôt, et, s'il en demeura débile et faible de santé jusqu'à la fin de ses jours, peut-être en faut-il accuser les suites d'un mauvais traitement. Je n'avance là qu'une hypothèse, car les médecins du temps ne nous ont jamais dit en quoi consistait exactement ce que « l'éternel valétudinaire » appelait sa « grande maladie », mais s'il s'était agi de la maladie spéciale que donne à penser Dupuy, les ennemis de Voltaire l'auraient su et nous en aurions eu les oreilles assourdies. M. le Dr Rathel, qui a publié, en 1883, une thèse médico-littéraire remarquable sur Voltaire, pense qu'il s'agissait d'une « néphrite interstitielle » et de « cystite chronique, accompagnée d'hypertrophie prostatique ».

L'autopsie de Voltaire, que l'on soupçonnait mort de poison, avait révélé un rein droit gangrené, une décomposi-

tion de la vessie et des lésions de la vésicule biliaire, mais le cerveau et le cervelet étaient très sains.

En résumé, d'après ces constatations, Voltaire serait mort « d'urémie consécutive à un catarrhe vésical chronique, passé à l'état aigu, avec infection urinaire, par perforation de la vessie (7) ». Je ne vois là rien qui ressemble au mal que désigne Dupuy, outre que Voltaire est mort à 84 ans, ce qui serait d'une longévité bien extraordinaire pour un homme atteint, dès sa jeunesse, de l'avarie des mignons de couchette.

L'allégation de Dupuy serait donc fort négligeable, puisqu'elle se produisait sous une forme dubitative et n'engageait que lui. Sa lettre classée, sans aucune mention, dans le dossier de l'abbé Desfontaines, semblerait même indiquer que Ravot d'Ombreval n'y avait pas attaché plus d'importance qu'elle n'en méritait, car il n'oublait jamais d'inscrire ses observations en marge des pièces de cette nature. Mais un fait beaucoup plus grave s'est produit depuis (1730), qui, cette fois, engage la responsabilité de la police. C'est un rapport du lieutenant de police Hérault au ministre Fleury, où il est parlé de l'abbé Desfontaines et de l'intervention de Voltaire, « *aussi infâme que l'abbé* ».

Hérault avait réputation « d'honnête homme ». Comment aurait-il osé se porter garant d'une inculpation pareille, s'il n'avait détenu en mains une preuve autrement convaincante que les insinuations de Dupuy ? C'est ce que ne manqueront pas d'alléguer les malveillants, mais si Hérault avait réputation « d'honnête homme », on le savait aussi « grand ami des jésuites » et prêt à les soutenir en toute occasion. Et ce qui m'assure de la duplicité de son rapport, c'est qu'il y joue d'une équivoque. On avait saisi chez l'abbé Desfontaines des images et des livres obscènes. « Voltaire, disait Hérault, a réclamé *des* livres ». C'était laisser supposer qu'il s'agissait de mauvais livres. Or, ce que Voltaire

(7) Cf. Dr Fernel : *Ce que furent les derniers moments de Voltaire* (« Revue des Alcaloïdes », juillet-août 1926).

avait réclamé, c'était le dictionnaire de Bayle et un exemplaire de la *Henriade* « relié en veau in-8°, avec des feuillets blancs, à chaque page, remplis de notes ». Hérault pouvait l'ignorer, puisque la réclamation de Voltaire, écrite de sa main, existait, et existe encore, dans les archives de police. Après cela, il me semble que la cause soit entendue. Voltaire peut dormir tranquille.

Son « infamie » n'était qu'un faux bruit. Ses mânes n'en seront point troublés sous le dôme du Panthéon, s'il est vrai qu'ils y reposent, puisqu'on a parlé de leur substitution, tant l'histoire n'est qu'un tissu d'énigmes et de controverses sournoises. Mais, comme dit Anatole France, « l'histoire qui ne mentirait pas serait fort maussade». Elle n'intéresserait personne. Toutefois, les évangélistes uranistes d'outre-Rhin, les apôtres du *Drittes Geschlecht*, pressés de recenser leurs martyrs et leurs saints, à travers l'histoire universelle, pour s'en annexer le profit et l'honneur, devront en faire leur deuil. Voltaire ne leur appartient pas. Si sa gloire, comme on l'a dit, demeure litigieuse, c'est à un autre point de vue. Il ne s'est point acquis le droit de figurer sur leur *livre d'or*. Il s'y serait, sans doute, trouvé en bonne compagnie, à côté de tant d'artistes et de poètes fameux : Homère, Eschyle, Platon, Virgile, Horace, Michel-Ange, Shakespeare... et il y aurait suppléé à l'absence de couleurs françaises (littérairement s'entend) que n'y portent — pour l'époque — que des princes et des grands capitaines ; mais son ombre s'en consolera, en songeant qu'elle y gagne une vertu bienfaisante. Lui qui fut, de son temps, l'apologiste de La Barre, le défenseur de Sirven et de Calas, il reste, après sa mort, à cause de sa mésaventure même, l'avocat des justes causes, le recours des opprimés. Sa mésaventure tourne à leur profit, puisqu'elle discrédite les fiches de police, et que tous ceux contre lesquels il n'existe pas d'autre témoignage pourront, désormais, se prétendre, à son exemple, injustement diffamés.

ERNEST RAYNAUD.

LE STYX

—

La longue aride nuit de l'existence expire,
Et le jour est la cendre, enfin! de la Lumière.
Renaître! Non! mais naître une florale lyre :
Oubli de l'asphodèle est la rose trémière.

Veux-tu que je suppute un Dinard éternel
Qu'habite la cigale et qu'envoûte l'Eté?
Arles y voue un Rhône, Aix y sçulpte son ciel
Et le hêtre à Virgile apprend la Vicomté.

Lys sensuel gonflé par les tiédeurs de l'aube
Tu regardes nous luire un fleuve de rosée :
C'est le Styx! Chair stellaire, ô radieuse robe!
Ariane n'est plus que sa soif apaisée.

Mais de l'éther liquide et de l'abîme feu
Exorcise surtout le squelette idéel :
Ouis un rire, goûte un spasme, odore un jeu,
Vois et touche! Le Styx est un fleuve réel.

Sapho hante les bords de cette Goule aux Fées
Où Phèdre enlace Enée et Didon Hippolyte
Et le râle des mers a, toutes dégraffées,
Crispé sur un lit d'or les vagues d'Aphrodite.

L'aujourd'hui de la mort qu'il est beau sur le Styx
Dont Nau règle l'essor vers de vrais gouffres bleus :
Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx
Baudelaire irradie entre les autres feux.

Et cette onde c'est toi, de ma mort oppressée,
L'antique septuor devenu les Sept cordes :
T'avais-je assez rêvée, ô quêteuse passée,
Dans cette identité qu'au Néant tu m'accordes!

JEAN ROYÈRE.

LES DEUX MESSIES[1]

—

> L'histoire n'étudie pas seulement les faits matériels et les institutions: son véritable objet est l'âme humaine. Elle doit aspirer à connaître ce que cette âme a cru, a pensé, a senti.
>
> FUSTEL DE COULANGES.

I. — LE MESSIE TERRESTRE

La naissance d'une religion ne se fait pas à de basses températures morales. Il y faut de la frénésie. Entre les passions propres à échauffer les âmes, l'espérance est celle qui peut le mieux les porter à ce point d'incandescence où les grandes mutations religieuses sont possibles.

Le christianisme est né d'une explosion contrariée d'espérance, ou plutôt d'un conflit d'espoirs qui se sont affrontés avant de s'unir, et se sont fondus, en se refroidissant. Deux espoirs antagonistes ont soulevé le volcan chrétien. L'un se rapportait au Messie terrestre. L'autre au Messie céleste. Tous deux sont nés de la misère d'Israël.

Le premier a jailli du cœur de la Palestine une soixantaine d'années avant notre ère. Il s'est perpétué plus de deux siècles dans le christianisme primitif. A peine serait-il compris aujourd'hui par le sioniste le plus exalté. Il se rapporte à un roi juif de Palestine, qui, restaurant le trône de David, devait être l'empereur pacifique du monde.

Il s'est exprimé d'abord dans des chants graves et nobles, les *Psaumes de Salomon,* qui furent composés à l'époque où la monarchie maccabéenne, ointe jadis dans l'ivresse nationale, s'abîma dans l'impuissance. Les juifs, du moins

(1) Voir *L'Homme sur la Nue,* Mercure de France, 1er septembre 1924.

la partie la plus sévère d'entre eux, les *séparés*, les *pharisiens*, détachèrent leur amour des descendants dégénérés du Marteau. Ils voyaient ces misérables princes perdre le pays par leurs querelles et Pompée, qu'on avait cru un allié, violer Jérusalem et, par ruse et force, installer son protectorat.

Alors seulement on se souvint qu'Iahvé autrefois avait promis à la maison de David une éternelle royauté (2). L'oracle antique avait été oublié au temps des rois-prêtres. On n'avait rêvé qu'aux prérogatives de Lévi, ancêtre des Maccabées (3). Maintenant, en pleurant on se souvenait de David. Le cœur déchiré, on suppliait Iahvé de faire ce miracle : rendre à Israël son roi légitime.

Iahvé, toi notre roi pour toujours, pour toujours !

On lui remémorait les termes exprès de sa promesse, l'impiété des usurpateurs maccabéens :

Toi, Iahvé, tu élus roi David, sur Israël,
toi, tu lui juras, pour sa postérité à jamais,
que devant toi ne s'éclipserait pas sa royauté.

Par nos péchés se ruèrent sur nous des pécheurs ;
ils nous assaillirent, nous chassèrent :
eux à qui tu n'as pas promis, ils prirent de force !

Que cesse le désordre ! Vienne le fils de David qui délivrera les Israélites de leurs tyrans !

Vois, Iahvé, et dresse-leur leur roi, fils de David,
au temps que tu connais, toi, Dieu,
pour régner sur Israël, ton serviteur ;
ceins-le de force
pour briser les chefs injustes !

Ce roi bien-aimé, ce très doux prince ne sera pas une trogne à épée. Il n'a pas besoin de cavalerie, ni de trésor de guerre. Sa force, elle est dans sa grande âme. Il est un

(2) II Samuel VI, 16 : *Ta maison et ta royauté dureront à jamais devant moi, ton trône sera ferme pour toujours.* Cf. Psaumes LXXXIX, 4-5, 31-36 ; CXXXII, 11-12 ; Jérémie XXXIII, 20.

(3) Voir R.-H. Charles : *A critical history of a future life*, 2e éd., London, 1913, p. 224.

rabbin sublime, un roi si miraculeusement juste et saint que le monde entier, subjugué par sa vertu, n'osera plus commettre d'injustice. Idée splendide ! Que le roi des juifs atteigne à cette cime de beauté et l'univers sera sous sa loi :

Il jugera peuples et nations en la sagesse de sa justice,
il aura les peuples des nations pour servir sous son joug,
il glorifiera Iahvé au vu de toute la terre !

Il fera Jérusalem pure et sainte comme à l'origine,
pour que les nations viennent du bout du monde
voir sa gloire,
lui rapportent en offrande ses fils épuisés,
et voient la gloire d'Iahvé dont Dieu la glorifie !

Lui, sur eux il est roi juste, instruit de Dieu ;
pas d'injustice, pendant ses jours, parmi eux,
car tous sont saints et leur roi est Messie d'Iahvé (4).

Il n'espèrera dans le cheval, le cavalier ni l'arc,
ne s'amassera or ni argent pour la guerre,
ne concentrera pas d'espoirs sur un jour de bataille :
Iahvé est son roi,
espoir de qui est fort par l'espoir en Dieu !

Clément à toutes les nations qui tremblent devant lui,
il soumettra la terre à jamais, d'un mot de sa bouche ;
il bénira Israël dans la sagesse et la joie.

Lui, il sera pur de péché,
pour commander de grands peuples,
lancer les chefs, détruire les pécheurs par force de parole.

Sur son Dieu, pendant ses jours, il ne faiblira pas
car Dieu le fit fort en esprit saint,
sage en conseil d'intelligence, fort et juste :
la bénédiction d'Iahvé est sur lui avec force.

Il ne faiblira pas : son espoir est sur Iahvé.
Qui peut contre lui ?
Il est fort par ses actes, puissant par crainte de Dieu.

Paissant les brebis d'Iahvé en fidélité et justice,
il n'en laissera pas languir en leur pâtis ;

(4) Lire χριστὸς Κυρίου, d'après XVIII, 6. Le mot *Messie* (χριστὸς en grec) veut dire *oint*, c'est-à-dire investi d'un pouvoir, par Iahvé.

avec égalité il les mènera toutes :
elles n'auront pas l'orgueil de s'opprimer entre elles...

Heureux ceux qui seront en ces jours
pour voir le bonheur d'Israël en l'assemblée des tribus !
Dieu le fasse !

Que Dieu hâte sur Israël sa pitié !
Il nous délivrera de la souillure de sales ennemis,
Iahvé, lui notre roi, pour toujours, pour toujours (5) !

Le fils de David, que cette prière appelle, fera rentrer au bercail d'Israël les tribus perdues, équipera les colons et renverra les Romains chez eux. De sa Jérusalem si pure, il adressera aux consuls et aux rois ses remontrances et *par force de parole* dissipera les pécheurs.

C'est un rêve de pure candeur, trop beau pour l'humanité. Il présage ce que rêveront, bien plus tard, des catholiques idéalistes : un pape tout blanc faisant la leçon aux princes et régnant sur le monde par le prestige de la sainteté.

Ce fut le rêve de la portion sérieuse d'Israël. Il entra dans ces *Dix-huit bénédictions*, qui sont autant de requêtes, et qui, depuis cette époque (6), sont récitées à chaque office de la synagogue, une fois mentalement, une fois à voix haute : « *Aie pitié de Jérusalem et de la royauté de la maison de David, le Messie de ton salut* (7). » Dans la prière qui précède chaque repas (8), on ne manqua plus de bénir la *royauté de David*. Royauté virtuelle et toute d'espérance, mais qu'au fond du cœur on tient pour la seule véritable.

Le germe de David n'a pas germé, jusqu'à nos jours. A

(5) *Psaumes de Salomon*, XVII (texte et traduction dans J. Viteau : *Les psaumes de Salomon*, Paris 1911). Mgr S. Eustratiadès a bien voulu me permettre de collationner un manuscrit qu'il possède.

(6) Voir Israël Lévi : *Les dix-huit bénédictions et les psaumes de Salomon* dans *Rev. des Et. juives*, avril 1896.

(7) Recension palestinienne des *Dix-huit bénédictions*, 14, (G. Dalman : *Die Worte Jesu*, I, Leipsig, 1898, p. 299.) Dans la recension babylonienne, 10 : « *Fais germer le germe de David et élève sa corne par ton secours !* »

(8) Attestée au temps d'Eliézer ben Hyrkanos, vers 120, mais certainement plus ancienne (G. Dalman, p. 261).

sa place, on vit venir une brute assez superbe, tyran des juifs, valets des Romains, Hérode-le-Grand, demi-juif qui se mêla d'embellir la Palestine et d'agrandir le Temple. Après le lion vinrent les fils d'Hérode, des renards. Puis les Romains cantonnèrent près du Temple saint une cohorte de la Légion dont l'enseigne était un porc. Ils envoyèrent à la triste Jérusalem les plus grossiers de leurs fonctionnaires coloniaux. Ils vexèrent tant le pays que la révolte fatale éclata.

Tout cela était bien loin du royaume pacifique du Messie. Qu'importe! La prière chimérique n'était récitée qu'avec plus de ferveur. Plus la réalité était noire, plus les yeux s'attachaient aux paroles de feu du Livre qui ne peut pas mentir.

D'où viendrait le fils de David ? Là-dessus on disputait. Il ne manquait pas de familles obscures qui prétendaient descendre de Zéroubbabel et de Salathiel, par conséquent de David. Est-ce de l'une d'elles qu'allait surgir brusquement le Roi Messie ? C'est bien ce que les prophètes semblaient dire. Beaucoup l'espéraient.

Les Romains même s'en inquiétèrent. Ils savaient qu'un oracle contenu dans « les antiques écritures des prêtres » annonçait que « ceux qui venaient de Judée posséderaient le monde » (9). Eux, ils crurent l'oracle réalisé par l'avènement à l'empire du général de l'armée de Judée, Vespasien. Mais à moins d'être aussi traître que Flavius Josèphe (10), le Juif protestait. Vespasien lui-même ne s'y fiait pas. L'historien chrétien Hégésippe rapporte qu' « après la prise de Jérusalem, Vespasien fit rechercher tous les descendants de David, afin qu'il ne restât plus chez les Juifs personne de la tribu royale » (11).

Sous Domitien encore, deux descendants de David furent dénoncés et envoyés à l'empereur. Voici le curieux récit d'Hégésippe :

(9) Tacite : *Hist.*, V, 13. Cf. Suétone : *Vesp.*, 4.
(10) *De bello jud.*, VI, 5, 4.
(11) Dans Eusèbe : *Hist. eccl.*, III, XII (éd. et trad. Grapin, Paris, 1905, p. 274).

Le vétéran les amena à Domitien César. Celui-ci craignait, comme Hérode, l'avènement du Messie. Il leur demanda s'ils étaient de la race de David. Ils l'avouèrent. Alors il demanda quels biens ils avaient, de quelles richesses ils disposaient. Ils dirent qu'à eux deux ils n'avaient que neuf mille deniers, chacun la moitié, non pas en argent, mais à l'évaluation d'une terre de trente-neuf arpents seulement, pour laquelle ils payaient les impôts et dont ils vivaient en la travaillant eux-mêmes.

Puis ils firent voir leurs mains et, à preuve qu'ils travaillaient eux-mêmes, montrèrent la dureté de leurs corps et les cals incrustés dans leurs mains par le travail continu. Interrogés sur le Messie et sa royauté : qu'était-elle, où et quand devait-elle apparaître, ils répondirent : qu'elle n'était pas du monde ni de la terre, mais céleste et angélique, qu'elle serait à la fin de l'Age, quand le Messie viendrait en gloire juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses actes.

Domitien ne trouva rien là contre eux, mais, les méprisant comme des croquants, les renvoya (12).

Opportunément, ces deux madrés culs-terreux, héritiers de David, s'étaient convertis au Messie céleste, plus puissant certes que David, mais moins compromettant.

Etait-il sûr, après tout, que le fils de David serait trouvé parmi les contemporains qui avaient en eux le sperme de David ? L'imagination juive n'est limitée par rien de matériel. De l'impossible et du possible le livre restait la seule mesure.

A force de tâter les inébranlables prophéties, on prit garde que, dans le livre d'Isaïe, l'annonce de la destruction du Temple (X, 34 : *les cèdres du Liban sont jetés à terre*) précède immédiatement celle de la naissance du Messie (XI, 1 : *Un rameau sortira de la souche de Jessé*). Que veut dire cela ? Sans aucun doute, que le fils de David est né à l'heure même où les Chaldéens ont renversé le Temple (13). Il est donc né depuis plusieurs siècles. Qu'est-il

(12) Dans Eusèbe : *Hist. eccl.*, III, xx (éd Grapin, p. 284-286).

(13) C'est le raisonnement de R. Aboun dans *Berachot* 5 *a* (trad. M. Schwab, Paris, 1871, p. 43).

devenu ? Il a dû être enlevé et gardé vivant au ciel, comme Hénoch et Elie.

Sur cette donnée, on imagina le ravissement du Messie enfant. C'est le thème d'une complainte populaire, transmise par le rabbin Aïbo, conservée dans le Talmud de Jérusalem et dans le commentaire rabbinique des Lamentations (14), précieux morceau de folklore juif :

Il arriva une fois à un Juif qui labourait
que sa vache se mit à meugler.
Un Arabe qui passait, entendant le meuglement :
Juif, juif, dételle ton bœuf, dételle ta charrue,
car voici que le Temple est détruit !

La vache meugla une seconde fois :
Juif, juif, attelle ton bœuf, attelle ta charrue,
car voici que le roi Messie est né !

Quel est son nom? — Ménahem.
Et le nom de son père ? — Ezéchias.
D'où est il ? — De la ville royale de Bethléem en Judée.

Il alla vendre ses bœufs et ses charrues
et se fit marchand de langes pour enfants,
passant d'une ville à l'autre.

Il arriva ainsi à cette ville :
toutes les femmes lui en achetèrent,
sauf la mère de Ménahem.

Il entendit les femmes dire :
Mère de Ménahem, mère de Ménahem,
viens en acheter pour ton fils !

Elle répondit : Que plutôt je l'étrangle,
car le jour où il est né
le Temple a été détruit !

Alors le marchand : j'ai foi :
comme en son temps le Temple a été détruit,
en son temps il sera rebâti !

(14) *Talmud de Jérusalem, Berachot* 5 *a* (trad. Schwab, p. 42) et *Echa Rabbati* I, 16 (trad. Israël Lévy dans *Rev. des Et. juives*, avril 1922, p. 116). M. le rabbin, Liber, a bien voulu me donner une traduction nouvelle du texte de *Berachot*. R. Aïbo est du IIIe siècle, mais la complainte est bien plus ancienne que lui. Elle ne connaît pas la destruction du Temple par Titus.

Elle dit : je n'ai pas d'argent.
Le marchand : Que m'importe ?
Achète pour lui tout de même ;
si tu n'as pas aujourd'hui,
je reviendrai plus tard et recevrai.

Plus tard il revint à cette ville,
à la mère demanda ; Que fait l'enfant ?
Elle répondit : Dès le jour où tu l'as vu,
vents et orages sont venus
et l'ont arraché de mes mains !

Vespasien et Domitien César auront beau rechercher et verser tout le sang de David. Il y a un fils de David qu'ils n'atteindront pas ! C'est celui qui est né il y a plus de six siècles et que Dieu a mis en réserve au ciel (15) !

Plus le Romain augmentait sa pesée pour extirper de la Palestine le Juif rebelle, plus le Juif espérant embrassait cette terre sacrée. Il s'accrochait au titre de propriété que par cinq fois Iahvé avait donné à Abraham : « Je donnerai ce pays à ta postérité... Tout le pays que tu vois, je te le donnerai, ainsi qu'à ta postérité, pour toujours... Je donne à tes descendants ce pays-ci; du torrent d'Egypte jusqu'au Grand Fleuve... Je donnerai le pays où tu séjournes, tout le pays de Canaan, comme possession perpétuelle à toi et à tes descendants après toi... Ta postérité saisira la porte de tes ennemis (16). »

Cette terre sienne, il ne la voyait pas comme elle est en réalité, mince et brûlée, généreuse par bonds comme le cheval arabe, et comme lui vite fatiguée. Il la voyait grasse, humectée, plantureuse, telle qu'elle a été promise à Jacob par le vieil Isaac :

Que Dieu te donne
la rosée des cieux,

(15) Le thème du ravissement au ciel du Messie enfant reparaîtra dans l'Apocalypse, XII, 1-5. Le thème de la préservation miraculeuse du Messie enfant dans Mathieu, II, 13-18, en est une forme atténuée.

(16) *Genèse*, XII, 7; XIII, 15; XV, 18 ; XVII, 8 ; XXII, 17.

la graisse de la terre,
du blé et du vin *dix mille* (17) !

Ce *dix mille* faisait rêver. Que voulait-il dire ? Les peuples antiques pensaient que la fertilité du sol dépendait directement de la vertu du roi. Aux jours du Roi Messie, modèle de vertu, on allait donc avoir dix mille fois plus de grains de blé et de grappes de raisin !

Telle était la révélation soi-disant faite par Dieu au secrétaire de Jérémie, Baruch, composée en réalité peu avant l'incendie de Jérusalem par Titus, insérée dans l'*Apocalypse de Baruch* (18).

Après que dix fléaux terribles auront ravagé la Palestine, le Roi Messie surgira de sa cachette et la terre se mettra à exubérer :

Il arrivera, une fois accompli tout ce qui doit arriver,
que le prince Messie sera révélé...

La terre portera son fruit dix mille fois ;
sur une vigne il y aura mille branches !
Une branche donnera mille raisins,
un raisin mille grains,
un grain, une amphore de vin !

Ceux qui ont eu faim seront en liesse ;
ils verront d'autres miracles tous les jours !
Les vents s'élanceront devant moi
pour porter, le matin, l'haleine des fruits parfumés,
le soir, des nues distillant la rosée salutaire !

Rêve touchant d'hommes traqués, affamés, agonisants. Le règne du Messie sera une cocagne. La saignante et famélique Palestine deviendra le pays béni des bombances, des beuveries, de toutes les fraîcheurs, de tous les aromes.

Il est important de voir comment ce rêve national, ce bucolique et bachique rêve, se transmettra des Juifs aux chrétiens.

(17) *Genèse*, XXVII, 28. Mauvaise lecture pour « du blé et du vin *en abondance* ». Rendel Harris : *Expositor*, 1895, pp. 438-449.
(18) R.-H. Charles : *The Apocalypse of Baruch*, London, 1896, ch. XXIV.

Le gros des chrétiens, bien qu'il ne soit qu'en petite partie de race juive, bien qu'il vive très loin de Jérusalem, se prétendra la vraie postérité d'Abraham (19). C'est à lui-même qu'il appliquera les promesses faites par Iahvé à Abraham et à Jacob. Il se dira l'héritier légitime de la terre de Canaan, le titulaire des amphores de vin et des félicités. Il attendra fermement le Messie terrestre.

Voici l'évêque d'Hiérapolis en Phrygie, Papias, qui vivra dans la première moitié du deuxième siècle. Il ne verra pas les merveilles qui seront sous ses yeux, sources chaudes, piscines naturelles, cataractes de marbre. Il n'aura d'yeux que pour Jérusalem, où doit se réaliser le bonheur qu'il attend. Le même oracle pantagruélique scandé par le Juif de l'*Apocalypse de Baruch*, il le reprendra, en l'amplifiant :

Viendront des jours où des vignes naîtront,
chacune aura dix mille ceps,
sur un seul cep dix mille sarments !

Sur chaque sarment dix mille raisins,
sur chaque raisin dix mille grains,
chaque grain pressé fera vingt-cinq pots de vin !

Dès que l'un des saints aura pris un raisin,
un autre criera : Raisin meilleur je suis !
prends-moi, par moi bénis Dieu !

De même, un grain de blé fera dix mille épis,
un épi dix mille grains,
un grain cinq livres de semoule claire et monde.

Le reste des fruits, des semences, des herbes
croîtra à l'envi.
Tous les animaux qui mangeront les produits du sol
seront pacifiques et d'accord entre eux,
soumis à l'homme en toute soumission.
Aux croyants ces choses sont croyables (20).

Voici encore Justin, avocat chrétien qui vivra à Ephèse

(19) Voir Romains, ch. IV et IX, Galates, III, 8-29, etc.
(20) Papias dans Irénée, *Haer.* V, 33, 7. Papias met l'oracle dans la bouche de Jésus. Judas fait une objection. Il y a là un rudiment d'évangile.

et à Rome au milieu du IIe siècle. Dans un dialogue fictif, le Juif Tryphon lui demandera :

Dis-moi, professez-vous vraiment que cet emplacement de Jérusalem sera rebâti ? Comptez-vous que votre peuple s'y assemblera et s'y ébattra avec le Messie, en compagnie des patriarches, des prophètes et des saints de notre race ?

Le chrétien répondra :

Je ne suis pas assez misérable, Tryphon, pour dire autrement que je ne pense. Je t'ai déjà déclaré que moi et tant d'autres chrétiens de doctrine pure et sainte, nous le pensons si bien que nous savons parfaitement que cela arrivera. Mais je t'ai signalé que plusieurs ne le pensent pas (21). Les gens soi-disant chrétiens, en réalité hérétiques, athées et impies, je t'ai montré qu'ils ont des doctrines tout à fait blasphématoires, athées et impies.

Il y aura donc sur ce point de violentes polémiques entre les chrétiens. Mais Justin tranchera :

Moi et tous ceux qui sont chrétiens intégralement orthodoxes, nous savons qu'une résurrection charnelle aura lieu pendant mille ans dans Jérusalem rebâtie, embellie et agrandie, comme les prophètes Ezéchiel, Isaïe et les autres l'affirment (22).

Et voici, à la fin du IIe siècle, Irénée, évêque de Lyon. De son côteau de Fourvière, il ne verra ni la vigne qui rafraîchit ses yeux ni, dans la vallée du Rhône, la neige fleurie des cerisiers. Il ne pensera plus à la brillante Smyrne d'où il est venu. Mort, il veut cheminer sous terre, et ressusciter citoyen pour mille ans de la copieuse Palestine.

Selon lui (23), avant de monter au ciel, les chrétiens doivent recueillir l'héritage de la terre. Ils recevront tout le pays de Canaan. Au milieu d'eux, le Messie habitera Jérusalem reconstruite. Ce sera l'ère de la jouissance et de la paix. Toute créature prendra une vigueur nouvelle. Les animaux féroces, comme ils servaient Adam, serviront les

(21) Le texte a été troublé. Il faut adopter la correction d'Otto, pour ne pas mettre l'auteur en contradiction avec lui-même.

(22) *Dialogue avec Tryphon*, ch. LXXX (éd. G. Archambault, Paris, 1909).

(23) *Haer.* V, ch. XXXI à XXXVI.

chrétiens. La fécondité du terroir sera telle que le lion se nourrira de paille, selon la prophétie d'Isaïe. « Si le lion se nourrit de paille, s'écrie Irénée, quel sera le blé lui-même dont la paille servira à la nourriture du lion (24) ! »

En Orient jusqu'à Origène, en Occident jusqu'à Augustin, les chrétiens attendront le Messie terrestre (25). C'est un grand fait qui éclaire les origines du christianisme.

A ce rêve matériel, très naïf, assez modéré, un espoir surnaturel va s'opposer, un sublime espoir frénétique et mystique. Dans la grande symphonie chrétienne, il prendra toutes les parties hautes et chantantes. Mais sous ses arpèges suraigus, obstinément reviendra le thème grave et plein du fils charnel de David.

II. LE MESSIE CÉLESTE

Le fils de David, Messie terrestre, contribuera à former Jésus. Il lui transmettra un corps de chair, de fausses attaches à l'histoire et au monde matériel. Mais Jésus a tiré d'ailleurs son être essentiel. Il est avant tout une personne divine.

Aux temps inquiets où la partie clairvoyante d'Israël retirait sa foi aux successeurs de Juda Maccabée, voyait grandir la main de Rome pressentait un livide destin, tous les cœurs ne se tendirent pas vers le retour d'un rejeton royal. Certains souhaitèrent une plus haute révolution. Un changement de règne humain ne leur suffisait pas. Ils voulurent l'avènement du règne de Dieu, l'univers mis en pièces, la création d'une nouvelle terre et de nouveaux cieux.

Il était de croyance générale en Israël qu'à ce monde-ci devait succéder un monde futur, où toutes les injustices seraient réparées, toutes les larmes séchées. Les pharisiens pensaient que le règne du fils de David les acheminait à cet âge inouï. Les impatients voulaient brûler l'étape. A quoi bon un intermède inutile ? Le rejeton de David se-

(24) *Haer.* V, XXXIII, 4.
(25) Voir Léon Gry : *Le Millénarisme dans ses origines et son développement*, Paris, 1904.

rait-il assez puissant ? Serait-il même assez fidèle ? L'exemple des mauvais successeurs de David laissait place à tous les doutes. Non ! Que Dieu en finisse tout de suite ! Que le jugement du monde retentisse : que Iahvé fasse rugir la voix qui tire les choses du néant et rejette les choses au néant !

Il n'était pas difficile de trouver dans le livre sacré de flamboyants passages où le jour d'Iahvé était annoncé sans préambule de règne humain. Le livre sacré, recueil refroidi des brasiers d'autrefois, gardait, sous la cendre, des tisons pour les ardeurs diverses du présent.

Comment Iahvé allait-il intervenir ? L'idée nouvelle qu'on se faisait de lui sous l'influence des philosophes grecs et sur le modèle du *Dieu Très Haut* des Syriens, détournait de penser qu'il apparaîtrait lui-même et qu'il agirait directement.

C'est ainsi qu'on donna un sens concret à l'oracle du livre de Daniel qui énonce qu'une figure en ressemblance d'Homme, volant sur les nuées, viendra renverser le monde pour ouvrir un nouvel empire. En cette silhouette humaine on ne vit plus ce qu'elle était : un symbole. On y vit un personnage réel, mystérieux, divin, existant éternellement près de Dieu, chargé par Dieu des suprêmes accomplissements. Iahvé est sans forme. A côté de lui, le ciel contient un être visible, antérieur à toute création. Cet envoyé d'Iahvé, ce vicaire de Dieu a une forme humaine. Telle est la belle hérésie d'où sortira une religion nouvelle.

Elle est confessée déjà et clairement exprimée, quatre-vingts ans environ avant l'ère chrétienne, dans le livre des Paraboles d'Hénoch, apocalypse qui fut composée, semble-t-il, vers la fin du règne d'Alexandre Jannée (104-78 av. J.-C.) (26). Elle est insérée dans une rhapsodie apocalyp-

(26) Voir R. H. Charles : *The Book of Enoch*, 2e éd., Oxford, 1912, p. LIV, et L. Gry : *Les paraboles d'Hénoch et leur messianisme*, Paris, 1919, p. 163.

tique, *le Livre d'Hénoch*, qui nous est parvenue dans une traduction éthiopienne (27).

Cette apocalypse juive est grosse du christianisme. Les tableaux qu'elle décrit ont déterminé le rêve chrétien. Comme elle est peu lue aujourd'hui, il est utile de la situer dans l'histoire spirituelle qui va de Daniel à saint Paul.

Elle nous emporte, au delà de l'espace et des jours, dans un éther où rien n'existe que l'éternel. Les querelles sur la race de David et sa légitimité y paraissent infimes. Le monde matériel tout entier n'est plus qu'une vapeur qui s'évanouit. Renonçons au lieu et au temps, pauvres béquilles de notre esprit boiteux. Ecoutons l'homme qui n'est pas mort, le septième homme depuis Adam, Hénoch, qui fut ravi au ciel où il plane toujours. Il peut nous dire le secret du monde.

Le secret du monde, c'est que les choses matérielles n'existent qu'en apparence. Il n'y a qu'esprits. L'univers est une hiérarchie d'esprits. Au sommet se trouve Dieu, qui de son vrai nom s'appelle le *Maître des esprits*.

Si l'univers présent va mal, c'est que des esprits rebelles en ont passagèrement usurpé l'empire. Les méchants rois et les prêtres injustes dont souffre Israël ne sont que les jouets de ces anges pervers. Il est vain de poursuivre une révolution humaine. Tout viendra, d'un coup, par une révolution angélique. La longanimité du *Maître des esprits* a un terme. En un seul jour, les anges et les hommes seront jugés, le monde rétabli dans la justice.

Que l'attente ne se suspende pas à l'incertaine semence de David ! Que l'espoir fasse place à la foi ! Rien n'est dans le futur qui ne soit déjà dans le présent. Les réalités consolantes ne sont pas dans le futur. Elles sont présentes, là, derrière la nue mouvante qui nous cache l'éternité.

Elles ne se résument pas en un homme éphémère, pourri

(27) Elle y forme les chap. XXXVI-LXII. Traduction française F. Martin: *Le Livre d'Hénoch*, Paris, 1906.

de boue et de sang. Elles s'appuient sur un homme céleste, pur comme Dieu, éternel comme Dieu. En lui habite la suprême justice et cette justice n'est pas sujette à corruption.

L'Homme céleste apparaîtra dans le monde. Par sa seule présence, tout sera renversé. Les morts ressusciteront. Les anges révoltés seront précipités au feu de l'abîme. Les rois et les puissants crieront pitié et seront hachés sans merci. Les justes et les élus se lèveront pour endosser un corps de gloire. Le scénario est sûr. Il est prêt. Rien ne peut arrêter son déroulement. Il existe de toute éternité, comme l'Homme céleste lui-même.

L'HOMME CÉLESTE (28).

Je vis là le Chef des jours (29),
la tête blanche comme laine,
avec lui un autre, comme une vision d'Homme,
l'air gracieux comme un des anges saints.

Je demandai à un ange qui allait avec moi
et me dévoilait tous les secrets :
Qui est ce Fils d'Homme et d'où vient-il ?
Pourquoi est-il avec le Chef des jours ?

Il me répondit :

C'est le Fils d'Homme à qui appartient la Justice,
avec qui habite le Droit,
qui révèle tous les trésors secrets
parce que le Maître des esprits l'a élu : (30)
devant le Maître des esprits prévaut sa justice à jamais !

Ce Fils d'Homme que tu as vu
fait lever de leurs lits les rois et les puissants,
de leurs trônes les forts ;
il rompt les rênes des forts,
il brise les dents des pécheurs !

INVESTITURE DE L'HOMME CÉLESTE (31).

En ces jours la prière des justes a monté,
de la terre le sang du juste, devant le Maître des esprits.

(28) *Le Livre d'Hénoch*, XLVI, 1-4. Traduction nouvelle.
(29) Dieu, comme dans Daniel, VII, que cette vision imite.
(30) Le *Fils d'Homme* de Daniel est combiné à l'*Elu* du second Isaïe.
(31) XLVII, XLVIII, 3-7.

En ces jours les saints (32) qui habitent le haut des cieux
d'une seule voix supplieront et réclameront,
sur le sang des justes qu'on a versé,
que la prière des justes ne soit pas vaine,
que justice leur soit faite,
qu'ils n'aient pas toujours à pâtir !

En ces jours je vis le Chef des jours
siéger au trône de sa gloire ;
les livres des vivants furent ouverts devant lui.

Toute son armée céleste et ses conseillers
se tinrent devant lui ;
le cœur des saints s'emplit de joie,
car le nombre des justes est atteint,
la prière des justes écoutée,
le sang du juste vengé devant le Maître des esprits !

A cette heure,ce Fils d'Homme fut nommé
en face du Maître des esprits,
son nom (33) devant le Chef des jours.

Avant que fussent créés le soleil et les constellations,
avant que fussent faites les étoiles du ciel,
son nom fut nommé devant le Maître des esprits.

Il sera le bâton où les justes s'appuieront sans choir,
il sera *la lumière des nations*,
l'espoir de *ceux dont le cœur est brisé* (34).

Tout ce qui est sur terre, se prosternant pour l'adorer,
louera, bénira, chantera le Maître des esprits.
C'est pour ce jour qu'il fut élu et caché devant Lui,
avant la création du monde et pour l'éternité.

La Sagesse du Maître des esprits révéla aux justes et aux saints
qu'il est le garant du sort des justes
qui ont haï et méprisé le monde d'injustice,
en ont haï l'œuvre et les voies, au nom du Maître des esprits,
car en son nom ils seront sauvés (35)
et il est le vengeur de leur vie.

(32) C'est-à-dire les anges.

(33) Le nom n'est pas révélé. Saint Paul nous apprendra que ce nom est Jésus (*Phil.* II, 10).

(34) Traits empruntés à l'élu, ou serviteur d'Iahvé. Isaïe, XLII, 6 ; XLIX, 6 ; LXI, 2.

(35) Dans les *Actes*, IV, 12, Pierre dira en parlant du nom de Jésus : « Il n'a pas été donné aux hommes dans le ciel d'autre nom par lequel nous devions être sauvés. »

CHATIMENT DES ROIS D'ISRAEL (36).

En ces jours les rois de la terre courberont le dos
et les puissants de la terre, à cause de leurs œuvres.

Au jour de leur détresse, ils ne se sauveront pas :
dans les mains de mes élus je les jetterai.
Comme paille au feu ils flamberont devant les saints,
comme plomb dans l'eau ils sombreront devant les justes.

Au jour de leur détresse, la paix viendra sur terre :
devant eux (37) ils tomberont et ne se relèveront plus.
De leurs mains nul ne les arrachera pour les relever,
car ils ont renié le Maître des esprits (38).

Au jour de leur détresse, le malheur écrasant les pécheurs,
il (39) le montrera à d'autres pour qu'ils se repentent
et renoncent à l'œuvre de leurs mains.
Qui ne se repentira devant lui périra :
après cela, plus de miséricorde (40) !

LA RÉSURRECTION (41).

En ces jours, la terre rendra son dépôt,
l'enfer rendra ce qu'il a pris,
la mort rendra ce qu'elle doit.

Il (42) choisira dans le nombre les justes et les saints :
le jour est proche où ils seront sauvés.

En ces jours, l'Elu siègera sur son trône ;
de sa bouche sortiront les secrets de science
dont l'a glorieusement doué le Maître des esprits !

En ces jours, les montagnes sauteront comme béliers,
les collines bondiront comme agneaux gorgés de lait.
De tous les anges au ciel le visage brillera de joie,
car en ces jours l'Elu se lèvera.

La terre se réjouira,
les justes l'habiteront,
les élus s'y promèneront.

(36) XLVIII, 8-10 ; L, 2-5.
(37) Devant les saints et les justes.
(38) Il s'agit des rois qui ont renié Dieu, c'est-à-dire des rois maccabéens.
(39) Le Fils d'Homme.
(40) Il y aura un court temps pour le repentir avant le jugement final. Ce sera l'idée de la prédication de Jean-Baptiste. Les trois dernières strophes sont restituées d'après L. Gry : *Les paraboles d'Hénoch*, p. XI.
(41) LI.
(42) Le Fils d'Homme.

JUGEMENT DES ANGES (42 *bis*).

Je regardai d'un autre côté de la terre :
je vis dans un val profond un feu qui flambait (43).
On amena les rois et les puissants,
on commença à les jeter au val profond.

Là mes yeux virent forger des fers,
des chaînes de fer qu'on ne saurait peser.
Je demandai à l'ange qui allait avec moi :
Pour qui ces chaînes sont-elles préparées ?

— Elles sont préparées pour les suppôts d'Azazel (44),
qu'on prendra et jettera à l'abîme de toute damnation ;
on couvrira leurs gueules de pierres brutes (45)
comme l'a prescrit le Maître des esprits.

Mikhaël, Gabriel, Raphaël, Phanuel (46)
en ce grand jour les saisiront
et les lanceront à l'ardente fournaise
pour que se venge d'eux le Maître des esprits,
pour le péché de s'être soumis à Satan
et d'avoir détourné les habitants de la terre.

JUGEMENT DES HOMMES (47).

Le Maître des esprits le (48) fit siéger au trône de sa gloire :
l'esprit de justice sur lui fut versé.
Un mot de sa bouche tue tous les pécheurs,
les méchants sont anéantis devant sa face.

En ce jour seront debout les rois, les puissants,
les illustres, ceux qui possèdent la terre.
Ils le verront et le reconnaîtront
à ce qu'il siège au trône de sa gloire.
La justice se juge devant lui,
nulle parole creuse ne se dit devant lui.

(42 *bis*) LIV, 1-6.

(43) La vallée de la Géhenne.

(44) Le chef des anges révoltés. On l'appelle aussi Satan.

(45) Comparer le rite qu'on pratique aujourd'hui encore à la Mecque en jetant des pierres sur *Satan le Lapidé*.

(46) Les quatre archanges ou quatre Faces de Dieu.

(47) LLII, 3-4, 9-16. Cette description sera imitée dans Matthieu XXV, 31-45, où elle prendra un tour de moralité. Voir F. C. Burkitt : *Jewish and christian apocalypses*, London, 1914, p. 23-25.

(48) Le Fils d'Homme.

La douleur les prendra comme la femme en travail
quand l'enfant est à la bouche du ventre
et qu'elle geint pour accoucher...

Tous les rois, les puissants,
les illustres, ceux qui dominent la terre,
tomberont devant lui sur leurs faces,
l'adoreront, espéreront en ce Fils d'homme,
le supplieront, se mettront à sa merci.

Mais ce Fils d'Homme (49) les forcera
de disparaître aussitôt de sa vue.
Leurs visages seront pleins de honte,
l'ombre s'épaissira sur leurs faces.

Il les livrera aux anges du supplice
pour les punir d'avoir opprimé ses élus.
Ils seront en spectacle aux élus
qui riront de les voir,
car la colère du Maître des esprits les frappe
et son épée s'enivre de leur sang !

En ce jour, les justes et les élus seront sauvés ;
ils ne verront plus la face des pécheurs et des méchants.
Le Maître des esprits demeurera sur eux
et avec ce Fils d'homme ils mangeront,
se coucheront, se lèveront,
pour toujours, pour toujours !

Les justes et les élus se dresseront de terre,
ils auront fini de se courber.
Ils seront vêtus de vêtements de gloire,
de vêtements de vie par le Maître des esprits (50).
Vos vêtements ne vieilliront pas,
votre gloire ne passera pas, devant le Maître des esprits !

Dans cette psalmodie où se répondent le cor féroce et la harpe suave, *ce Fils d'Homme* est désigné sans être nommé. Son nom reste secret. Ç'est par ce nom secret que les justes seront sauvés.

Il a pour fonction de juger le monde, c'est-à-dire de renverser l'ordre des choses. Il siège, comme Dieu, sur un trône de gloire. On se prosterne devant lui. Il reçoit sur

(49) Correction de W. Bousset, d'après LXIII, 11.

(50) Ces vêtements qui désignent des corps glorieux reparaîtront dans saint Paul, II *Cor.* V, 2-4.

terre les louanges et les adorations qu'on a coutume de réserver à Dieu. Il a des traits communs avec l'*Ange d'Iahvé*, qui ne se distingue pas d'Iahvé lui-même. Pourtant, il a une personnalité propre. Il a l'extérieur d'un homme. A la fin des temps, les hommes pourront frayer avec lui lorsqu'ils revêtiront un corps de gloire semblable au sien.

Ce personnage divin est déjà Jésus naissant, Jésus prêt de naître. Il est une vivante synthèse de l'Homme céleste pris au livre de Daniel, et de l'Elu, ou Serviteur d'Iahvé, pris au livre d'Isaïe. Le trône, l'habitat sidéral, les attributs divins, le corps glorieux lui viennent de Daniel. Et selon Isaïe, il est *élu et caché devant Dieu*, *lumière des nations*, consolateur des *cœurs brisés*. A Daniel, il emprunte le titre énigmatique de *Fils d'Homme*. A Isaïe, des traits proprement humains. Il a déjà deux natures parce que son origine est double. Etrange composé théologique où se mêlent Dieu et l'homme. Il n'a pas surgi tout formé. Il unit, dans la logique contradictoire de la foi, les deux plus belles créations mythiques d'Israël. C'est la combinaison en un être spirituel unique de deux personnages allégoriques qui, dans la Bible, sont séparés et n'ont pas d'autre rapport que d'être, chacun à sa façon, glorieusement ou douloureusement, la personnification d'Israël.

En cette synthèse créatrice, le personnage venu du livre d'Isaïe, moins brillant que l'autre, est plus riche et profond. Il n'a pas donné encore tout ce qui est en lui. Il n'est pas seulement un consolateur, il est un supplicié. Il n'est pas seulement l'Elu de Dieu, il est le rédempteur des hommes. Il est l'Homme de douleurs dont la souffrance est expiatoire. Quand le *Fils d'Homme* de Daniel aura assimilé tout l'*Homme de douleurs* d'Isaïe, Jésus sera né.

Ceux qui adorent le *Fils d'Homme* sous sa double forme d'Homme céleste et d'Elu de justice, sans oser croire encore qu'il est le divin Souffrant, ne sont pas encore des chrétiens. Ils ne sont plus de purs Juifs.

Leur apocalypse est d'un autre souffle que les chants qui

soupiraient après le fils de David. Elle respire l'orgueil mystique de saints qui ont « haï et méprisé le monde », qui damnent avec joie les puissants d'Israël, et ne s'attachent pas davantage aux devoirs mesquins des dévots. Ils se croient prédestinés dès l'éternité, élus par la grâce divine tout comme l'Elu suprême. Ces sentiments ne sont pas ceux d'un bon pharisien. Ils s'épanouiront dans le christianisme.

Les Juifs orthodoxes ont rejeté *le Livre d'Hénoch*. Les chrétiens au contraire l'ont lu, scruté, dévoré comme écriture sainte (51). L'apocalypse chrétienne et les épîtres de Paul seront bâties sur lui. Le héros du poème grandira. Son nom secret sera dévoilé. Son histoire mythique se développera. Mais, à l'arrière-fond, le scénario apocalyptique restera le même. La question qui sera posée est celle-ci : quand le merveilleux déroulement va-t-il commencer ?

La misère d'Israël alla s'aggravant. Les Maccabéens disparus, Hérode fut pire qu'eux. Hérode mort à Jéricho, en ordonnant de massacrer les notables dans l'hippodrome, son fils Archélaos fut plus haï encore. Archélaos déposé, les Romains saisirent la Judée. Ce fut le pire de tout. On crut que la souffrance était au comble et que le grand jour ne pouvait plus tarder.

Un vieil oracle disait :

Le sceptre ne sera pas arraché à Juda,
le bâton de commandement d'entre ses pieds
jusqu'à la venue de l'Envoyé
à qui les peuples obéiront (52).

Archélaos pouvait encore passer pour Judéen. Le sceptre lui était arraché par le Romain odieux. L'oracle divin devait donc s'accomplir.

Peu après la déchéance d'Archélaos (an 6 de notre ère),

(51) Il est cité à ce titre dans l'épître de Jude. Au temps de Tertullien, il aura achevé son rôle d'incitateur, et commencera à être mis à l'écart par quelques-uns (*De cultu fem.* I, 3 : *non recipi a quibusdam*).

(52) *Genèse*, XLIX, 10. Le mot Envoyé est incertain. C'est une conjecture ancienne, comme en témoigne la Vulgate.

une nouvelle révélation circula, *l'Assomption de Moïse*, dont une traduction latine a été retrouvée (53). Cette fois, c'était Moïse qui prophétisait. Au moment de mourir et de monter au ciel, il avait parlé à Josué. Il lui avait annoncé toute l'histoire d'Israël jusqu'aux fils d'Hérode. A la fin, un Juif et ses sept fils, plutôt que de renier la loi, se laisseront mourir de faim dans une caverne. Ce sacrifice éclatant complétera le nombre des justes et fera lever Dieu.

En tercets claironnants, Moïse décrit l'écroulement du monde et l'envol d'Israël dans l'azur, sur les ailes de Dieu :

> Alors apparaîtra son règne sur toutes ses créatures,
> alors le Diable (54) aura sa fin
> et l'affliction avec lui s'en ira.
>
> Alors seront emplies les mains de l'Envoyé (55),
> qui est établi en haut,
> qui soudain les vengera de leurs ennemis.
>
> L'Etre céleste se lèvera du trône de son règne
> et surgira de sa sainte demeure
> en furie et colère, pour ses fils.
>
> La terre tremblera, secouée de bout en bout,
> les hauts monts seront abaissés et secoués,
> les vallées tomberont.
>
> Le soleil ne donnera plus de lumière,
> les cornes de la lune noirciront et casseront (56),
> la ronde des étoiles sera rompue.
>
> La mer coulera à l'Abîme,
> les sources d'eau tariront,
> les fleuves sécheront.
>
> Car se lève le Dieu Haut, seul éternel :
> il viendra en gloire se venger des nations,
> anéantir toutes leurs idoles.

(53) R. H. Charles : *The assumption of Moses*, London, 1897.

(54) Le même personnage qui est appelé ailleurs Satan, Azazel, Béliar.

(55) Le même que le *Fils d'Homme*. Le nom qui lui est donné ici : Envoyé, (*Nuntius*) est en rapport avec l'oracle de la *Genèse*, XLIX, 10.

(56) Glose : *elle se changera tout entière en sang*.

Alors tu seras heureux, Israël !
tu monteras sur le dos et les ailes de l'Aigle :
elles se déploieront !

Dieu t'emportera haut
et te fixera au ciel des étoiles
au lieu où ils (57) habitent.

D'en haut tu regarderas,
tu verras tes ennemis par terre,
tu les reconnaîtras et riras,
tu remercieras et loueras ton Créateur (58).

Ramassés en une fanfare, on reconnaît les thèmes d'Hénoch. L'Envoyé, vengeur des justes, n'est autre que le Fils d'Homme (59). Iahvé ici agit par lui-même. Il paraît : la terre s'effondre dans la nuit. Il est le grand Aigle qui des décombres de l'univers sauve Israël et l'accroche aux étoiles.

L'idée du règne prochain d'Iahvé inspira la révolte de ce Juda le Galiléen qui, au moment où le légat Quirinius fit le recensement de la Judée pour en prendre possession (an 7 de notre ère), tenta de s'y opposer en proclamant que seul Iahvé devait régner sur la terre sainte (60).

Une vingtaine d'années plus tard, vers l'an 30 de notre ère (61), un prophète se leva en Israël. Cela ne s'était pas vu depuis le temps si lointain de Zacharie. On s'était accoutumé à lire des apocalypses soi-disant écrites par des sages fabuleux. Cette fois, Israël voyait et entendait un homme vivant qui avait en lui la parole d'Iahvé. Cela aussi, d'après la prédiction de Joël (62), était un indice de la fin des jours.

L'activité prophétique de Jean-Baptiste a produit un ébranlement immense. Elle est à l'origine de deux sectes messianistes qui se sont séparées du judaïsme. Un filet

(57) Dieu et l'Envoyé.
(58) *Assomption de Moïse* X, 1-10.
(59) Voir Lagrange : *Le messianisme chez les Juifs*, Paris, 1909, p. 86, n. 1.
(60) Josèphe : *Antiq.* XVIII, I, 1 et 7.
(61) Si l'on accepte le synchronisme de Luc III, 1.
(62) Joël II, 28.

d'eau, et un océan. L'une, la secte mandéenne, s'est perpétuée jusqu'à nos jours dans la région du Bas-Euphrate. L'autre, la chrétienne, a couvert le monde.

Un oracle de Jean-Baptiste nous est parvenu en version grecque (63). Il est d'une singulière force :

Portée de vipères (64),
qui vous apprendrait
à fuir la Colère qui vient ?
Faites donc de bons fruits de repentir !

N'allez pas vous dire :
Pour père nous avons Abraham !
Je vous dis que Dieu peut,
de ces pierres, faire des enfants à Abraham (65) !

La hache déjà
est posée au pied des arbres.
Tout arbre qui ne fait pas un beau fruit
est coupé et jeté au feu !

Celui qui vient derrière moi est plus fort que moi ;
je ne suis pas capable de dénouer ses sandales.
Moi, je vous plonge dans l'eau :
lui, il vous plongera dans le vent et le feu (66) !

La pelle est dans sa main
pour balayer son aire :
amasser le blé dans son grenier,
flamber la paille au feu éternel !

Le personnage dont un homme n'est pas capable de dénouer la sandale et qui, dans l'orage et le feu, va nettoyer son aire, c'est le *Fils d'Homme*. L'oracle de Jean dépend

(63) Luc. III, 7-8 ; Matthieu, III, 7-9. Voir M. Dibelius : *Die altchristliche Ueberlieferung von Johannes dem Taeufer*, Göttingen, 1911, p. 54-59.

(64) La vipère, d'après la croyance courante, était le seul serpent qui pouvait se cacher sous la terre. Voir Pline, *Hist. nat.*, XIII, 59, 1.

(65) Jeu de mots : pierres (*'abenayya*) et *enfants* (*benayya*). L'idée est suggérée par Isaïe, LI, 1-2 : « Regardez les rochers où vous avez été taillés...regardez Abraham votre père. »

(66) ἐν πνεύματι καὶ πύρι. Au mot πνεύματι a été ajouté ἁγίῳ, ce qui introduit l'idée d'Esprit saint, étrangère au contexte. D'après les Actes, XIX, 2, les disciples de Jean-Baptiste n'avaient jamais entendu parler d'un Esprit saint. Le vent et le feu sont expliqués à la strophe suivante par la petite parabole du Vanneur.

directement de l'apocalypse d'Hénoch. Les images seules sont renouvelées.

Il vient *derrière* Jean. C'est dire qu'il est tout proche. Voilà ce que Jean apporte : la proclamation que le Messie céleste est en marche. C'est aux jours mêmes de Jean, c'est-à-dire aux jours du procurateur romain Pontius Pilatus, que le ciel va s'ouvrir pour laisser passer le grand Bûcheron et sa hache, le grand Vanneur et sa pelle formidable.

Il sera terrible aux pécheurs endurcis. Mais il sera doux aux repentants. Il saura les panser, les guérir, les ressusciter. C'est ce que dit un oracle dont l'inspiration remonte à Jean et qui a été conservé par les Mandéens (67) :

L'Homme céleste vient à Jérusalem
dans un vêtement de nuée.
Il marche en apparence de corps,
mais il n'a pas de vêtement corporel.
Rage et fureur ne sont pas en lui.
Il vient dans les années de Pilatus, roi du monde.

L'Homme céleste vient dans le monde
avec la force du haut Roi de lumière.
Il guérit les malades,
il fait voir les aveugles,
il nettoie les lépreux,
il redresse les paralytiques et les fait marcher,
il fait entendre les sourds,
il ressuscite les morts (68).

Voilà le programme des miracles et voilà le nom de Pilate, qui plus tard serviront de thèmes aux évangiles.

Comme dans l'apocalypse d'Hénoch, l'Homme céleste de Daniel emprunte des traits au livre d'Isaïe. De là sa double figure, ou déjà sa double manifestation, bénigne, puis terrifiante.

Hénoch avait dit qu'au jour de la détresse un court délai serait laissé au repentir. Jean crie que c'est l'heure. La hache est au pied des arbres, elle va être levée. Ne

(67) R. Reitzenstein : *Das mandaeische Buch des Herrn der Groesse.* Heidelberg, 1919, p. 23.
(68) Cette énumération (sauf les lépreux et les morts) vient d'Isaïe, XXXV, 5.

comptez pas vous cacher dans la terre, comme les vipères et leurs petits ! Repentez-vous !

Aux derniers jours, selon Ezéchiel, un fleuve jaillira du Temple. Il purifiera la Mer Morte et le Jourdain (69). Ce fleuve invisible a jailli. La Vallée est purifiée. C'est pourquoi Jean baptise dans l'eau du Jourdain (70). Le baptême était le rite d'entrée qui introduisait les prosélytes dans le judaïsme en les lavant de leurs souillures païennes. Par le baptême, Jean se hâte de réintégrer au sanctuaire les douaniers, les soldats, les pécheurs, tous les enfants perdus d'Israël. Bientôt, il ne sera plus temps ! Tous les pécheurs qui n'auront pas été plongés dans l'eau périront dans le feu !

L'émoi que déchaîna cette prophétie fut trop large pour être arrêté par la mort du prophète. Quand sont ouvertes les grandes écluses de l'espérance, l'échéance peut manquer, le courant la dépasse ; une autre échéance est vite imaginée.

Après la mort de Jean-Baptiste, l'attente du Messie céleste ne fit que s'exaspérer. On la suit tout au long du Ier siècle. Les oracles qui l'entretiennent seront insérés indifféremment dans les recueils chrétiens et dans les apocalypses juives.

Etienne, juif parlant grec, fut un messianiste forcené. Jean-Baptiste était resté en marge du judaïsme officiel. Etienne fut en rébellion contre lui. Il attendait un Messie qui devait détruire le Temple de Jérusalem et abroger la loi de Moïse (71). On a conservé l'oracle qui a causé sa sa mort :

Voici ! je vois les cieux ouverts
et le Fils de l'Homme debout à la droite du Père (72) !

Il montre avec évidence qu'Etienne, comme Jean-Baptiste,

(69) Ezéchiel, XLVII, 1-8.
(70) G. R. S Mead : *The gnostic John the Baptizer*, London, 1924, p. 9-10.
(71) Si, comme il semble, le discours qui lui est prêté dans les Actes, VII, repose sur un document.
(72) *Actes*, VII, 56.

s'attachait au Messie céleste promis par l'apocalypse d'Hénoch.

Après la mort d'Etienne,la question haletante resta posée. Quand se produira l'événement prodigieux ?

Deux écoles s'opposèrent. Selon la première,il sera soudain, instantané, sans aucun signe avertisseur. On n'aura pas le temps de dire : ah ! Un bel oracle exprime cette pensée par les images les plus saisissantes :

Le royaume de Dieu ne vient pas sur présage.
On ne dira pas : Il est ici ! Il est là !
Car voici ! le royaume de Dieu est parmi vous !

Des jours viendront où vous aspirerez
à voir le premier jour du Fils de l'Homme
et ne le verrez pas.
On vous dira : Il est ici ! Il est là !
Ne bougez pas !
Ne courez pas !

Comme l'éclair fulgurant
du bas du ciel au bas du ciel éclaire,
ainsi sera le Fils de l'Homme en son Jour !

Comme il en fnt aux jours de Noé,
Ainsi il en sera aux jours du Fils de l'Homme.
On mangeait, on buvait,
on prenait femme et mari
jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche.
Vint le déluge : il les tua tous !

Ou comme il en fut au jour de Lot :
on mangeait, on buvait,
on achetait, on vendait,
on plantait, on bâtissait.
Le jour où Lot sortit de Sodome,
feu et soufre tombèrent du ciel et les tuèrent tous !

De même le jour où le Fils de l'Homme sera révélé :
ce jour-là,
si on est sur le toit, les outils dans la maison,
qu'on ne descende pas les prendre !
Si on est aux champs,
qu'on ne revienne pas sur ses pas !

Cette nuit-là
deux seront dans le même lit :
l'un sera pris, l'autre laissé !
Deux femmes moudront ensemble :
l'une sera prise, l'autre laissée !
Où sera le corps, les aigles s'assembleront (73) !

Inutile de guetter les rumeurs et d'observer les astres. Rien n'annoncera le prodige. La vie quotidienne sera tranchée d'un coup. Un jour ou une nuit, à l'improviste, comme un éclair, l'Homme céleste installera le règne de Dieu. Nul n'aura un mouvement à faire. Aussi vite que les aigles autour d'un cadavre, les élus seront transportés au lieu où ils doivent s'assembler.

La croyance opposée eut aussi des partisans. La sanglante guerre contre les Romains et l'holocauste de la ville sacrée firent changer la doctrine. Ces faits stupéfiants devaient être dans le plan divin. On y vit des acheminements à la catastrophe totale. On enseigna que l'arrivée de l'Homme céleste serait l'acte final d'un long drame réglé. Des signes l'annonceront, de plus en plus effrayants. De faux messies paraîtront. Des guerres viendront, des révolutions, des pestes, des famines, des tremblements de terre, des signes dans le ciel (74). Les malheureux s'entasseront jusqu'à ce que soit atteint ce comble des douleurs : Jérusalem cernée par les ennemis, prise, brûlée, rasée. Tout ce qui ne pourra sera égorgé. Que pourra-t-il arriver de plus ? Il restera aux astres à tomber, à la mer à déborder pour qu'enfin surgisse le Fils de l'Homme.

La seconde croyance s'exprime dans des versets de cendre et de sang qui graduent l'horreur :

Prenez garde d'être trompés !
Beaucoup viendront dire : Me voilà !
ou : L'instant approche !
Ne marchez pas derrière eux !

(73) Luc, XVII, 20-35, expurgé de quelques gloses.

(74) Josèphe rapporte (*Guerre des Juifs,* VI, 31) que, pendant le siège de Jérusalem, une comète, qui avait la figure d'une épée, parut sur la ville pendant un an et qu'on vit des chariots pleins de gens armés traverser les nues.

Quand vous entendrez guerres et révolutions,
ne vous épouvantez pas !
Cela doit arriver d'abord,
ce n'est pas sitôt la fin.

Se lèvera nation contre nation,
royaume contre royaume (75).
Grands tremblements, famines ici, pestes là il y aura,
épouvantails et grands signes au ciel il y aura ;
Quand vous verrez Jérusalem cernée de camps,
sachez que sa ruine approche.

Alors, que ceux qui sont en Judée
fuient aux montagnes !
Que ceux qui sont dans la Ville en sortent,
ceux qui sont hors la Ville n'y entrent pas !
Car ce sont des jours de vengeance
pour que soit accompli tout ce qui est écrit.

Malheur à celles qui sont grosses
et à celles qui allaitent en ces jours-là !
Il y aura grande détresse sur la terre,
colère contre ce peuple !

Ils tomberont au fil de l'épée,
ils iront captifs dans toutes les nations.
Jérusalem sera foulée par les nations (76),
jusqu'à ce que soient finis les temps des nations.

Il y aura signes dans le soleil, la lune, les étoiles,
sur la terre épouvante des nations,
traquées par *le fracas de la mer et du flot* (77).

Les hommes expireront de peur et d'attente
de ce qui arrivera à l'univers,
car *les puissances des cieux seront secouées* (78).

Alors on verra *le Fils de l'Homme*
venir dans une nuée (79)
Avec puissance et grand éclat.

(75) Isaïe, XIX, 2,
(76) Zacharie, XII, 3.
(77) Psaume, LXV. 8.
(78) Isaïe, XXXIV, 4.
(79) Daniel, VII, 13.

Quand ces choses commenceront d'arriver,
redressez-vous, levez la tête,
car approche votre délivrance (80) !

Devant l'anéantissement de Jérusalem et de tout espoir humain, fut proféré cet oracle lugubre qui finit par un cri de triomphe. On y voit à quel point fut indomptable la foi en la venue du Messie céleste.

Et quand sera apparu le Fils de l'Homme, que se passera-t-il ? Sur ce point, l'imagination n'a pas varié depuis Le *Livre d'Hénoch*. En un duel suprême, les nations s'asesmbleront et tenteront de lutter contre leur Juge. Celui-ci ne prendra ni épée ni arme humaine. Il ne lèvera pas le doigt. Le souffle brûlant de sa bouche suffira pour tout anéantir. Après quoi, il rassemblera les fils d'Israël dispersés et les élus d'entre les nations.

Voici comment ces choses sont décrites dans une prétendue vision d'Esdras, insérée dans une apocalypse juive postérieure à la destruction de Jérusalem, le *Quatrième livre d'Esdras* (81).

Je vis : Voici ! Un vent s'éleva de la mer,
si grand qu'il soulevait tous les flots.
Je vis : Voici ! Le vent fit sortir du cœur de la mer
comme une apparence d'Homme.

Cet Homme vola avec les nuées du ciel :
partout où se tourna son visage,
tout ce qui était sous son regard trembla.

Partout où atteignit la voix de sa bouche,
tous ceux qui entendaient sa voix fondirent
comme fond la cire à l'approche du feu.

Puis je vis : Voici ! Foule immense d'hommes
s'assembla des quatre vents du ciel
pour combattre l'homme monté de la mer.

(80) Luc, XXI, 8-35. Dans l'évangile de Luc, cet oracle et le précédent, bien que contradictoires, sont mis tous deux dans la bouche de Jésus.

(81) G. H. Box : *The Ezra Apocalypse*, London, 1912. — B. Violet : *Die Apokalypsen des Esra und des Baruch*, Leipzig, 1923.

Je le vis tailler une grande montagne et voler dessus ;
je cherchai à voir d'où, de quel endroit,
la montagne avait été taillée et je ne pus.

Puis je vis : Voici ! Tous les combattants assemblés
s'épouvantèrent,
combattirent pourtant.

Bien qu'il vît la foule monter à l'assaut,
il ne leva pas la main,
ne saisit épée ni arme de guerre.

Je le vis seulement lancer de sa bouche comme jet de feu,
de ses lèvres vent de flamme,
de sa langue ouragan d'étincelles.

Tout se mêla,
jet de feu, vent de flamme, grand ouragan,
fondit sur la foule des assaillants prêts au combat,

tous, et, les brûla :
de la foule sans nombre soudain ne resta
que poussière de cendre, odeur de fumée.

Je vis et fus terrifié.
Puis je vis cet Homme descendre de la montagne,
appeler à lui une autre foule pacifique.

Vinrent à lui visages d'hommes nombreux :
les uns joyeux, les autres tristes,
les uns enchaînés, les autres *portant leurs présents* (82).
De grand émoi je m'éveillai (83).

La vision suit de près les thèmes fixés d'avance. Elle a pourtant un accent original. Mi-réelle, mi-fictive, elle est une sorte d'hallucination préparée.

Le *Quatrième livre d'Esdras* est un écrit tout juif. Mais il n'a pas été gardé par les Juifs. Comme le *Livre d'Hénoch* et comme l'*Assomption de Moïse*, il a été tenu par les premiers chrétiens pour une écriture sainte (84).

Il n'est pas assuré qu'au cours du I[er] siècle il y eût déjà des chrétiens distincts des juifs et des prosélytes juifs. Il y avait des messianistes avancés, des fidèles du Fils de

(82) Isaïe, LX, 5.
(83) *Quatrième livre d'Esdras*, XIII, 2-13.
(84) Il figure encore, en appendice, dans la Vulgate latine. Le nom de Jésus y a été interpolé à VII, 18.

l'Homme. Ils étaient en dehors de l'orthodoxie pharisienne, mais non encore en dehors du judaïsme. C'est pourquoi les documents où s'atteste l'attente du Fils de l'Homme sont indifféremment juifs ou chrétiens. Le Messie céleste devra prendre des traits nouveaux avant que la foi qui s'attache à lui devienne incompatible avec le judaïsme.

Comme le *Livre d'Hénoch*, le *Quatrième livre d'Esdras* ravaude des morceaux de provenance diverse. Après que le Messie céleste a fait sa fulgurante apparition, on s'étonne de lui voir jouer le personnage du Messie terrestre. A la manière du fils de David, il règne sur la Palestine et sur le monde pendant quatre cents ans, après quoi il meurt, tel un homme. Le raccord est des plus maladroits. Le Juge céleste et le roi humain ne sont pas de même nature. Ils tendent néanmoins à fusionner, parce que les songes qui les ont créés l'un et l'autre sont d'égale ardeur. Les espérances intenses finissent par se rencontrer.

Dans cette apocalypse juive, une fusion est ébauchée entre les deux Messies. Une autre, plus intime, plus émouvante, s'opérera dans les écrits chrétiens.

Une curieuse équivoque la prépare. Etrange anomalie, le terme de *Fils de l'Homme*, emprunté à Daniel, désigne justement le Messie qui n'est pas humain, et l'appellation de *Fils de Dieu*, empruntée aux psaumes, celui qui n'est pas divin ! Le *Fils de l'Homme* est un être céleste et le *Fils de Dieu* un roi de la race de David. Comment ces deux titres, bizarrement inversés, ne s'échangeraient-ils pas ? L'imagination religieuse cherche l'assimilation. L'échange des vocables amènera celui des personnalités. Après divers tâtonnements, il se constituera un personnage composite, *Fils de l'Homme* au sens de Daniel, mais aussi au sens vulgaire, *Fils de Dieu* au sens des psaumes, mais aussi au sens absolu. C'est Jésus.

P.-L. COUCHOUD.

LE CONGRÈS MONDIAL DE LA POPULATION

Le Congrès mondial de la Population qui s'est tenu à Genève, du 30 août au 2 septembre dernier, avait été organisé par des groupements anglais et américains. La grande majorité des congressistes appartenaient à ces deux nationalités et défendaient des idées tout à fait opposées à celles des Français et des Belges : ils manifestaient la crainte, non de la dépopulation, mais de la surpopulation. Si, a pu dire M. Isaac, certaines sociétés populaires au temps de la Révolution française siégeaient devant un buste de Rousseau, c'est un buste de Malthus qui aurait dû présider aux discussions du Congrès pour marquer le sens dans lequel on prétendait les conduire. Les congressistes des autres pays étaient, au contraire, divisés dans l'intérieur de chaque nationalité : parmi les Allemands, le D[r] B. Riese se prononçait pour la limitation des naissances, tandis que le D[r] Harmsen soutenait que l'Allemagne devait aujourd'hui craindre le sous-peuplement et que le D[r] Engelsmann représentait l'Association allemande des familles nombreuses. Nous nous proposons d'étudier ailleurs les divergences de vues en Allemagne et dans d'autres pays : il suffira de marquer ici l'opposition qui se manifesta entre les Anglo-Saxons d'une part, les Français et les Belges d'autre part sur les principales questions posées.

I

POPULATION ET SUBSISTANCES

Le professeur Pearl, de l'Université Harvard, voulant appliquer directement la biologie à l'étude des populations

humaines, exposa les expériences qu'il a faites sur des mouches enfermées dans une bouteille avec une quantité limitée de nourriture. Au début, ces mouches se multiplièrent avec la prodigieuse rapidité qui les caractérise, mais une fois la nourriture épuisée, elles furent décimées par la faim et leur nombre cessa de croître. Oserions-nous dire que, sans être biologiste, on aurait pu prévoir ce résultat ? M. Pearl a construit d'après cette expérience une « courbe logistique » de l'accroissement de sa population de mouches et il en a constaté l'identité avec la courbe de l'accroissement de la population aux Etats-Unis de 1790 à nos jours. M. Rappard a fait observer que cette coïncidence n'était point probante, car la courbe de la population américaine serait sans doute très différente si elle commençait avant 1790, c'est-à-dire si le simple hasard n'avait été cause que cette population n'a pas été recensée avant 1790. Et, ajouterons-nous, ce n'est pas le manque de nourriture ni la famine qui ont ralenti dans les dernières décades l'accroissement de la population américaine, mais la restriction volontaire des naissances et la réduction de l'immigration.

M. Fairchild, professeur à l'Université de New-York, en sa qualité de sociologue, se rapprochait plus du problème posé, lorsqu'il essayait de déterminer la population optimum, c'est-à-dire celle qui, pour un état donné de la technique agricole et industrielle, obtient le niveau de vie le plus élevé. Il s'efforçait de montrer que jusqu'à un certain point la croissance de la population provoque un accroissement plus que proportionnel de la production, si bien que le nombre des habitants et leur niveau de vie s'élèvent simultanément. Il présentait à l'appui de cette théorie des graphiques très propres à la faire comprendre, mais non pas à en démontrer la vérité, puisque ces graphiques étaient purement théoriques et ne traduisaient nullement des chiffres réellement constatés. « Plus d'un indice », concluait-il, semble indiquer que les États-Unis ont « peut-être

dépassé déjà » leur point « optimum » de peuplement ; en tous cas ce « point le sera fatalement bientôt ». On éprouve quelque étonnement à entendre dire que les Etats-Unis, avec leurs prodigieuses ressources naturelles et une quinzaine d'habitants au kilomètre carré, soit la densité de population de notre département des Hautes-Alpes, sont actuellement surpeuplés ou risquent de l'être bientôt : il y aurait quelque naïveté à discuter la valeur objective d'une pareille assertion et il suffira de la prendre comme un indice de préoccupations qui contribuent à provoquer aux Etats-Unis la restriction de l'immigration.

Le rapport dans lequel M. East, professeur à l'Université d'Harvard, s'efforçait de prouver que l'accroissement de la population constitue dès maintenant, ou tout au moins constituera dès les années immédiatement à venir, un danger pour l'alimentation mondiale, présentait un intérêt plus général : on nous permettra d'exposer les arguments par lesquels il soutenait sa théorie et les réponses que nous leur avons adressées dans la discussion (1).

M. East prend pour point de départ de son raisonnement l'accroissement récent de la population du globe, passée d'après lui en un siècle de 900 millions à 1850 millions d'hommes. On pourrait discuter ces chiffres : la population actuelle du globe n'est connue qu'à 100 ou 200 millions près, la population il y a un siècle ne peut faire l'objet que d'approximations bien plus larges encore. Mais il n'y a pas lieu d'insister sur ce point : le fait essentiel, c'est qu'il s'est produit depuis un siècle une augmentation de la population exceptionnelle dans l'histoire.

Les résultats en ont-ils été fâcheux jusqu'à présent pour l'alimentation mondiale? M. East ne s'est pas prononcé sur cette question, mais d'autres, qui partagent son sentiment,

(1) M. Brenier, Secrétaire général de la Chambre de Commerce de Marseille, a joint à notre réponse un exposé tout à fait remarquable, appuyé de graphiques très probants parce qu'ils traduisaient des réalités et non des conceptions théoriques : cet exposé doit paraître très prochainement et nous craindrions d'être indiscrets en le résumant par avance ici.

ont prétendu que « des études sérieuses et récentes tendent à démontrer que l'accroissement des ressources alimentaires du globe ne suit pas l'accroissement vertigineux de sa population » (2). Pour réfuter de telles assertions, il n'est pas besoin d'évaluer ce que la terre pourrait produire de denrées alimentaires, mais ce qu'elle en produit effectivement, il n'est pas même besoin de statistiques, il suffit d'une constatation d'évidence : il y a cent ans, le vin et surtout la viande étaient presque le privilège des gens riches ; les classes populaires, c'est-à-dire l'immense majorité des habitants de l'Europe, se nourrissent beaucoup mieux aujourd'hui qu'au début du XIXe siècle ; c'est la preuve que la production des denrées alimentaires a augmenté non seulement aussi vite que la population, mais notablement plus vite. « L'accroissement vertigineux » de la population mondiale depuis un siècle n'a nullement diminué le bien-être des masses : au contraire, il est allé de pair avec l'augmentation de ce bien-être.

En sera-t-il de même dans l'avenir que l'on peut prévoir, d'ici à un demi-siècle ou à un siècle? le problème n'admet pas une réponse aussi précise que la précédente, car il comporte une série d'inconnues, notamment la suivante : le développement de la population continuera-t-il avec la vitesse qu'il présente aujourd'hui ? La plupart des faiseurs d'anticipations l'affirment ou le supposent implicitement, tandis que rien ne le prouve et que même les probabilités sont pour une réduction de la natalité entraînant la réduction ou même la disparition du taux d'accroissement. La science ne peut traiter ce problème d'avenir que sous une forme hypothétique: si l'accroissement de la population continue, quelles en seront les conséquences pour l'alimentation mondiale ? Même ainsi posé, le problème ne paraît pas du tout comporter la solution que lui donne M. East.

La production agricole qui nous procure une alimentation bien supérieure à celle de nos pères est obtenue par l'exploi-

(2) Marcel Paon : *L'immigration en France*, p. 169.

tation d'une partie seulement de la terre cultivable : la répartition de la population sur le globe suffit à le prouver. L'Europe a 460 millions d'habitants pour 10 millions de km carrés, la Chine propre 3 ou 400 millions d'habitants pour 4 millions de km. carrés., et l'Inde 318 millions d'habitants pour 4 millions et demi de km. carrés. En dehors de ces trois régions, on trouve quelques coins de terre bien peuplés, pour la plupart des îles comme le Japon et les Antilles, mais c'est là peu de chose, eu égard à la surface terrestre, qui comprend seulement trois grandes régions réellement peuplées.

Même dans ces régions, il est bien des provinces qui sont mal mises en valeur. Qui douterait que la Russie ne puisse, avec une meilleure éducation technique et un autre gouvernement, nourrir plus de 24 habitants par km. carrés ? Mais il n'est pas même besoin d'insister sur ce point, il suffit de noter que ces trois contrées abritent, sur 18 millions et demi de km. carrés, les 2/3 des hommes. Certes, elles ne nourrissent pas tous leurs habitants puisque l'Europe importe des denrées alimentaires, mais elles leur fournissent l'immense majorité de leurs aliments qui, sauf les exceptions de l'Angleterre et de la Belgique, viennent du sol national bien plus que de l'étranger. En revanche, sur tout le reste des terres émergées, sur 120 millions de km. carrés on ne trouve que 780 millions d'hommes, environ 1/3 de l'espèce humaine pour les 8/10 des terres.

On compte, il est vrai, dans ces terres les 12,7 millions de km. carrés de terres polaires, les 7,5 millions de km. carrés du Sahara et d'autres déserts encore, mais, après toutes les déductions, il reste une grande quantité de bonnes terres qui ne sont pas encore utilisées. Le développement de la population mondiale n'a pas jusqu'à présent excédé les ressources naturelles : il est même resté beaucoup au-dessous ; il pourra continuer longtemps encore avant que se réalisent les dangers qu'on nous présente comme immédiats.

M. East admettrait peut-être cette conclusion, mais il soulève la question de l'avenir lointain : si, dit-il, l'accroissement de la population continue, il viendra un jour où toutes les terres cultivables seront effectivement cultivées et alors tout nouvel accroissement serait désastreux, à moins de découvertes scientifiques révolutionnant la production. M. East cite comme exemple de ces découvertes la synthèse chimique permettant la production des aliments en dehors du monde organique, mais il y voit un rêve qui « restera à l'état de rêve pendant de longues générations à venir ». On se demande sur quelles bases peut être fondée une telle assertion : nombre de découvertes ont été faites depuis un siècle, que de graves autorités avaient jadis proclamées impossibles. Nous ignorons tout de ce que seront les conditions de la production en l'an 2000 ou 2200. Pourquoi prétendre fixer dès à présent le nombre d'hommes qu'elles permettront de nourrir ? Pourquoi regarder comme pressante une question qui est vraiment le type de la question inactuelle ?

M. East ne considère pas seulement la population mondiale dans son ensemble, mais aussi la population de certaines régions, qu'il tient pour surpeuplées. Il compte parmi ces régions l'Europe ou tout au moins une partie de l'Europe, dont 80 millions d'habitants selon lui achètent leur nourriture au dehors. Cet argument a de quoi étonner. Oui, certes, l'Europe achète des denrées alimentaires et les paie en vendant des produits manufacturés : c'est ce qu'on appelle le commerce international qui, comme l'enseignent les ouvrages d'économie politique élémentaire et même le simple bon sens, a été développé par le progrès des communications et permet à chaque pays d'acquérir ce qui lui manque en échange de ce que son sol est apte à produire. Ce commerce est généralement tenu pour avantageux. S'il présente aujourd'hui des difficultés, c'est — sans parler des questions monétaires — que les pays d'outre-mer ont développé leurs industries. Dans l'ensemble du monde, l'in-

dustrie progresse plus que l'agriculture et les villes grandissent aux dépens des campagnes : le mal qui nous menace n'est pas la surpopulation, mais la surindustrialisation. Les peuples civilisés risquent de manquer de cultivateurs bien plutôt que de terres à cultiver et cela par suite, non de leur nombre, mais de leurs conditions morales et sociales.

Il est vrai que M. East ne compte guère sur le commerce international pour assurer l'alimentation. Persuadé que chaque pays doit se suffire à lui-même et conserver ses productions alimentaires pour lui seul, il voit déjà comme peu éloigné « le jour où ces pays (neufs) devront fermer leurs maisons d'exportation et placer des sentinelles aux portes ». — Ce sont les conceptions qui régnaient en Europe au XVIIIe siècle : chaque Etat prétendait conserver son blé pour lui-même, chaque province même se refusait à envoyer ses grains aux compatriotes de la province voisine. On considère généralement Turgot comme un grand ministre pour avoir essayé d'abolir les restrictions à la circulation des grains et on ajoute que la réalisation des projets de Turgot a constitué un des bienfaits du XIXe siècle. M. East s'écarte des idées admises depuis cent ans, pour revenir à des conceptions qu'il croit neuves et qui sont en réalité la reproduction de systèmes depuis longtemps condamnés.

D'autres parties de son rapport donnent également la même impression de retard sur l'état actuel de la science. Il assure que « la civilisation favorise la fécondité », alors que la plupart des démographes contemporains pensent précisément le contraire. Il voit dans l'accroissement des produits alimentaires « un stimulant sur le taux de la natalité » ; c'était l'opinion d'Achille Guillard au milieu du XIXe siècle, quand il créa le mot démographie et plusieurs des termes de cette science, mais depuis qu'on a pu substituer les faits et les statistiques aux conjectures, on ne voit plus là qu'une assertion insoutenable.

Il faudrait une argumentation plus neuve et plus au courant de la science actuelle pour ébranler les conclusions qui paraissent ressortir des faits et qu'on peut résumer dans les termes suivants : 1° L'accroissement de la population au XIXe siècle s'est accompagné de l'augmentation du bien-être ; 2° Il peut continuer avec la même vitesse pendant au moins un siècle sans compromettrs l'alimentation populaïre ; 3° Il est impossible de formuler des prédictions par un avenir plus lointain dont les progrès de la science peuvent bouleverser les conditions ; 4° La mauvaise répartition de la main-d'œuvre entre les pays et surtout entre les professions est la véritable cause des maux que l'on relève actuellement et que l'on attribue de façon erronée à la surpopulation.

II

LES MIGRATIONS HUMAINES

La discussion sur les migrations humaines fut ouverte par un très intéressant exposé de M. Albert Thomas, mais il serait fort malaisé de la résumer brièvement : elle a comporté moins des idées que des exposés de faits très intéressants et qui provoquaient le regret qu'il fût assez difficile de les suivre dans une assemblée nombreuse et « polylingue ». On les jugera mieux par la publication qui doit en être faite. Notons seulement ce que dit M. Theilhaber : la grande émigration de ses compatriotes allemands entre 1880 et 1895 avait, remarquait-il, cessé avant la fin du XIXe siècle et a un peu repris depuis la fin de la guerre mondiale, mais elle est aujourd'hui limitée par un facteur interne : l'Allemagne qui, vers 1880, avait trop de paysans, n'en a plus assez aujourd'hui ; elle compte de nombreux chômeurs mais tous ouvriers d'industrie et ce sont des cultivateurs que demandent les pays neufs.

M. Boldrini a signalé la réduction de l'émigration italienne, tombée en 1926 au minimum de 72.000 personnes,

et M. Corrado Gini, Directeur général de la statistique italienne, a fait valoir les avantages que présenterait pour l'Italie l'accroissement de sa population.

On nous permettra d'insister sur ces assertions, qui confirment les idées que nous avions exposées antérieurement au *Journal de la Société de Statistique de Paris* de mai dernier. Pour déterminer un courant migratoire, il ne suffit pas qu'il se trouve un nombre global d'hommes important dans un pays et faible dans un autre : il faut aussi que le surcroît de population de l'un des deux pays soit appliqué ou disposé à s'appliquer aux occupations qui manquent de main-d'œuvre dans l'autre pays. Les pays de civilisation occidentale, presque tous surindustrialisés, ont de moins en moins de cultivateurs à envoyer au loin, c'est-à-dire de moins en moins de motifs à réclamer de nouvelles terres à cultiver. L'Italie, dont presque tous les émigrants vont à l'industrie ou aux mines, n'a pas à beaucoup près le besoin d'expansion territoriale que proclament ses publicistes, et l'Allemagne, sans émigration aucune, n'est nullement gênée au point de vue économique par la perte de ses anciennes colonies, que M. Theilhaber déplorait avec un singulier illogisme au terme d'un discours qui prouvait que son pays n'était plus apte à peupler aucune colonie.

Ces deux grands pays, malgré leur population croissante, avons-nous cru pouvoir conclure, n'ont pas besoin de colonies de peuplement. D'une façon générale, les peuples occidentaux semblent aujourd'hui hors d'état d'envoyer outre mer des colons proprement dits, des pionniers qui défrichent les terres vierges. Il faut pour cette tâche l'habitude de l'effort physique intense et d'une vie très rude. Seules possèdent cette habitude les populations assez frustes ou, si l'on préfère, douées de qualités que le développement de la civilisation rend de plus en plus rares. De telles populations sont seules en droit de réclamer de nouvelles terres, parce que seules elles sont capables de les mettre en valeur.

D'ailleurs, ces chercheurs de terres nouvelles ne sauraient les trouver là où on prétend souvent qu'elles sont, dans les anciennes colonies allemandes ou dans l'Empire français. Les Européens ne peuvent s'établir en grand nombre que sous un climat tempéré, sur un sol fertile et là où les indigènes sont trop peu nombreux pour cultiver eux-mêmes le sol. Toutes les anciennes colonies allemandes, dont l'Angleterre et ses Dominions ont pris la grande part, étaient situées sous les Tropiques c'est-à-dire sous des climats ne permettant l'établissement que d'un petit nombre de blancs, dans les fonctions de direction : seul faisait exception le Sud-Ouest africain, salubre mais désertique, donc guère plus accueillant à la colonisation. Aussi les colonies allemandes ne renfermaient-elles pas 20.000 Allemands en 1914. Quant aux colonies françaises, toutes sont tropicales, excepté l'Afrique du Nord ; celle-ci présente, sur la côte seulement, un climat tempéré et un sol fertile, mais les indigènes y sont beaucoup trop nombreux pour qu'on puisse y établir des millions d'Européens ; on ne le pourrait qu'à la condition de recourir à l'éviction des indigènes, que les Japonais pratiquent, dit-on, aujourd'hui en Corée, ou à leur extermination, que les colons anglais ont si bien réalisée en Australie et dans l'Amérique du nord. Mais de tels procédés ne seront jamais ceux du peuple français : c'est pourquoi les quelques centaines de milliers de Français installés en Algérie représentent le maximum de ce qu'autorisait une politique respectueuse des indigènes. Il reste à faire un effort semblable au Maroc et il faut compléter celui qui a été engagé en Tunisie, mais ni dans l'un ni dans l'autre de ces pays il n'y a place pour les millions d'émigrants cultivateurs, qui existent d'ailleurs seulement dans l'imagination de quelques journalistes.

En réalité, l'émigration actuelle, dans la grande majorité des cas, ne va pas à la terre. Ordinairement même, elle la quitte. Elle correspond non seulement à un changement de pays, mais encore à un changement de profession ; elle

transforme des paysans en manœuvres industriels. Le développement récent de l'industrie française depuis la guerre a provoqué la formidable immigration qui a porté le nombre des étrangers résidant dans notre pays d'un million à deux millions et demi. Ces immigrés, en effet, vont pour les trois quarts à l'industrie et aux mines, malgré le manque de bras dans notre agriculture. L'émigration actuelle ne se dirige point vers les pays neufs, mais vers les pays de vieille civilisation, lorsque leur main-d'œuvre est trop faible pour assurer leurs progrès industriels. Ce ne sont pas les colonies françaises, c'est la France elle-même qui attire les travailleurs étrangers et c'est l'immigration en France qu'il faudrait sélectionner au quintuple point de vue de la valeur physique, de la valeur morale, des aptitudes professionnelles de la race et des facilités d'assimilation nationale (3).

III

VRAI ET FAUX EUGÉNISME

La question de l'eugénisme et des idées qu'on abrite à tort sous ce nom a tenu une large place dans le Congrès. On sait ce qu'il faut entendre par ce terme : un père qui ne veut donner sa fille qu'à un homme bien portant fait de l'eugénisme sans le savoir, et les éleveurs qui, en réalisant méthodiquement la sélection des reproducteurs, ont fort amélioré les races d'animaux domestiques, furent les inventeurs de l'eugénisme. L'eugénisme est fondé sur la préoccupation de la qualité des hommes ; il n'infirme, pas plus qu'il ne confirme, la préoccupation de la quantité. Si chacun des couples français avait demain 50 o/o d'enfants de moins qu'il n'en a aujourd'hui ou 50 o/o de plus, la population totale diminuerait dans le premier cas et augmenterait dans le second, mais la proportion des bonnes et des mauvaises hérédités y resterait ce qu'elle est aujourd'hui:

(3) Cf. notre étude parue dans la *Revue des Sciences Politiques* d'avril-juin dernier.

les variations de la quantité n'influeraient en rien sur la qualité. L'amélioration de la qualité exige que la reproduction de l'espèce ne soit assurée que par les couples bien portants, mais leur nombre est assez élevé pour donner un chiffre de naissances égal et même supérieur à celui qu'on observe aujourd'hui en Occident, si leur fécondité s'élève assez haut; ainsi le vœu d'une humanité sélectionnée peut se concilier avec le maintien ou même l'accroissement du chiffre actuel de la population. Ce point de vue est celui de la Société française d'eugénique, qui demande une augmentation de la natalité, fournie exclusivement par les meilleurs couples. Miss Stopes elle-même, dont la propagande a cependant donné de tout autres résultats, a posé en principe qu'il fallait moins de naissances indésirables, mais plus de naissances désirables : elle se prononçait donc contre la restriction générale des naissances, que ses cliniques ont tout de même propagée en Angleterre puisqu'elles ont été consultées par quelques femmes stériles qui souhaitaient des enfants et par une immense majorité de femmes qui souhaitaient ne plus ou ne pas être mères.

On le voit, l'eugénisme, théoriquement distinct de la limitation des naissances, y aboutit en fait et presque tous les Anglo Saxons associent l'un à l'autre, même en théorie. C'est déjà un illogisme. Il en est un autre, qui réside dans la définition des familles dont la reproduction n'est pas désirable et que la plupart des Anglo-Saxons estiment être les familles les plus pauvres. On a dès longtemps noté que les pauvres ont plus d'enfants que les riches : cela est vrai en général et sauf beaucoup d'exceptions. Ces taux différentiels de la natalité ont été étudiés au Congrès par M. Carr-Saunders pour l'Angleterre, par M. Grotjahn pour l'Allemagne, par M. Lucien March pour la France et par M. Méthorst pour les Pays-Bas. Nous ne pouvons rapporter ici les faits qu'ils ont mis en lumière, mais il importe de préciser le point de vue anglo-américain sur cette question. Il est, semble-t il, constitué par deux idées. D'une

part, la tendance à tenir le gain de l'individu pour la mesure de sa valeur physique et intellectuelle et des qualités qu'il est capable de transmettre à ses descendants : ainsi jugent H. G. Wells qui, dans son *Utopie Moderne*, veut qu'on déconseille la procréation aux individus n'atteignant pas le revenu moyen, et le major Léonard Darwin, fils du grand naturaliste qui, dans *Eugenics Reform* (4), a demandé que le certificat pré-matrimonial comprît des indications sur le revenu comme sur la santé des conjoints. Il y a dans cette conception un mépris du pauvre et une adoration de la richesse que M. Bonvoisin a justement réfutés par l'énumération des grands capitaines d'industrie sortis de la classe ouvrière française. D'autre part, les Anglo-Saxons sont très frappés par les charges que leur impose l'assistance aux indigents. Mistress Hodson a signalé le fardeau insupportable qu'elle estime peser de ce chef sur les classes productives en Angleterre. La préoccupation qu'elle exprimait était déjà apparue bien des fois dans son pays et il suffira d'en citer l'exemple le plus frappant : en 1803, on discuta en Angleterre les avantages et les inconvénients qu'aurait la reprise de la guerre contre la France — pour la classe riche, alors seule dirigeante et seule prise en considération — et l'un des avantages prévus était que les paroisses, correspondant à nos communes, se débarrasseraient d'une grande partie de leurs indigents en les forçant à s'engager dans l'armée ; ainsi le souci d'alléger les dépenses d'assistance fut un des motifs de la rupture de la paix d'Amiens. Aujourd'hui on n'oblige plus les pauvres à aller se faire tuer ; on veut seulement les empêcher de procréer. Ce remède n'est pas neuf lui non plus : nombre de pays ont jadis interdit le mariage aux indigents. La Bavière notamment l'a fait jusqu'en 1868 : elle réussit alors très bien à empêcher les pauvres de passer par la mairie,

(4) P. 460 : nous précisons la référence, parce que Mrs Hodson a, dans la discussion, contesté qu'une pareille proposition eût jamais été faite en Angleterre.

mais bien entendu elle ne put leur interdire l'élément essentiel et naturel du mariage, si bien qu'un tiers des naissances bavaroises étaient alors illégitimes. Parmi les Anglo-Saxons qui se réclament d'eugénisme, les uns veulent interdire le mariage aux indigents par le refus du certificat pré-matrimonial, les autres le leur permettent, mais avec invitation de le rendre stérile : le mode d'application varie, mais la préoccupation reste la même et elle est ancienne, tandis que la conception moderne est celle des allocations familiales qui augmentent le salaire avec les charges de famille. Le Major Darwin voudrait qu'on défendît aux couples bien portants, mais pauvres de s'unir, parce que leur misère altérerait la santé des enfants qu'ils mettraient au monde ; la majorité des industriels français aident aujourd'hui de tels couples à élever leurs enfants : on jugera lequel des procédés doit être préféré.

Si l'on veut conserver à l'eugénisme un caractère sérieux, il faut, comme nous avons essayé de le montrer, le maintenir dans les limites où les éleveurs l'ont appliqué avec un plein succès et se borner à dire que la reproduction de l'espèce humaine doit être assurée uniquement par les individus ne présentant pas de tares physiques transmissibles par héridité. Tares physiques seulement, car l'hérédité des qualités intellectuelle est trop douteuse pour qu'on en puisse faire état. Même au point de vue physique, il ne faut pas, comme l'ont fait certains, étendre indéfiniment la liste des tares qui doivent interdire le mariage ou la procréation : le professeur Léon Bernard a montré que seules la syphilis et les intoxications atteignant le système nerveux, dont l'alcoolisme est le type, constituaient des contre-indications formelles. L'eugénisme a pour base des préoccupations physiques : on le déforme lorsqu'on leur substitue des préoccupations de classe.

On le déforme plus complètement encore lorsque, comme Miss Stopes, on déclare se préoccuper avant tout de délivrer la femme du fardeau de la maternité non désirée. C'est

proprement jouer sur les mots : l'eugénisme vise à une sélection dans l'humanité, faite au point de vue des intérêts collectifs et non du désir des parents. Il est tel couple — nous pourrions en citer un exemple concret — qui, malgré une hérédité syphilitique, a voulu un enfant, qui est taré, mais qui perpétue le nom et assure la transmission de la fortune. Inversement, et bien plus souvent, on voit des couples très capables d'avoir des enfants sains et utiles à la société n'en vouloir que peu ou point par intérêt personnel. La subordination de ces préoccupations personnelles à l'intérêt collectif est essentielle à l'eugénisme ; il veut les naissances désirables pour la société et non pas les naissances désirées par les époux : la déformation qu'on en fait le détruit véritablement, en le réduisant au rôle de prétexte à l'égoïsme individuel et de pavillon pour couvrir la marchandise.

CONCLUSION

Les dix ou douze congressistes français et les quatre Belges ne comptaient guère par le nombre en face des gros bataillons anglais et américains. Ils comptaient moins encore au point de vue pécuniaire, puisque toute les dépenses du Congrès étaient assurées par les groupements malthusiens ou eugénistes anglo-saxons. Ils n'avaient pour eux que la force de leurs arguments. Si délicat qu'il soit d'apprécier cette force, surtout lorsqu'on a soi-même participé à la discussion, il est bien permis de noter que l'intention première des organisateurs du Congrès était de constituer un organisme de propagande néo-malthusienne, placé sous l'égide de la Société des Nations, et que le Congrès a seulement nommé une commission chargée de l'étude « strictement scientifique » du problème de la population ; le changement n'est pas sans importance et il est dû tout entier aux réfutations que les Français et les Belges ont présentées des théories qu'on leur proposait.

JEAN BOURDON.

LA COULEUR LOCALE AU THÉATRE

CLASSIQUES ET ROMANTIQUES

—

Vers l'an de grâce 1827, écrivait un jour Mérimée, j'étais romantique. Nous disions aux classiques : point de salut sans la couleur locale. Nous entendions par couleur locale ce qu'au XVIIe siècle on appelait les mœurs; mais nous étions très fiers du mot et nous croyions avoir imaginé le mot et la chose.

Mot magique en effet qui, éveillant les visions les plus singulières, enfiévra longtemps les imaginations romantiques. Hantés par le désir de ressusciter les civilisations disparues, écrivains et poètes, bouffis de prétentions historiques, multiplient les notations pittoresques. Au théâtre surtout, « ce point d'optique où, nous dit la *Préface de Cromwell,* tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, doit se réfléchir », cette passion se donne libre carrière.

Dans *Ruy Blas,* proclame avec son assurance olympienne Victor Hugo, il n'y a pas un détail de la vie privée et publique, d'intérieur, d'ameublement, de souci d'étiquette, de chiffre ou de topographie qui ne soit scrupuleusement exact (1).

Point désormais de convention dans les décors et les costumes.

Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde que ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler?

(1) Or, Morel Fatio par exemple, dans ses *Etudes sur l'Espagne,* a relevé, en 68 pages, les erreurs historiques accumulées dans le drame.

Et nous aurons des places publiques où grouillent des foules, où se dressent des échafauds; nous aurons des burgs baignés de lune, des antres ténébreux, des palais étincelants, des jardins aux luxuriantes verdures...

De cette révolution effectuée au théâtre par l'école romantique résultèrent sans doute quelques progrès matériels, mais ses inventions n'eurent pas (comme le laisse entendre Mérimée, avec sa finesse coutumière), toute l'ampleur qu'elle leur attribua.

Même au XVII[e] siècle, on n'ignorait pas les pièces à grand spectacle, les mises en scène fastueuses et compliquées. On s'en rend compte en feuilletant le fameux manuscrit de la Nationale : *Mémoire de Mahelot, Laurent et autres décorateurs de l'hôtel de Bourgogne et de la Comédie-Française.*

Jusque vers 1630, le décor ne différait guère, à vrai dire, de celui employé au moyen âge pour les Mystères : décor à compartiments où l'on voyait d'un côté l'Enfer, de l'autre le Paradis; au milieu, de grossières peintures des lieux saints. C'est ainsi que pour *Ligdamon et Lidias* de Scudéry (vers 1629), « il faut au milieu du théâtre un palais ou sénat fort riche; de l'autre côté, un coin garni de fleurs et dans ledit bois il faut qu'il y ait place pour se promener. A l'autre côté, il faut une prison; sous la prison, un antre d'où sortent des lions; il faut des chaînes et contre la prison il faut un temple ou autel, une barrière garnie de balustres et le tout caché. Il faut aussi une coupe d'argent vermeil doré et une bague en émeraude ».

Ce furent les comédiens italiens, très en avance sur les nôtres, qui introduisirent en France, dès la fin du XVI[e] siècle, une machinerie ingénieuse; ce fut aussi dans les troupes italiennes qu'apparurent les premières actrices. Longtemps en effet chez les comédiens français, les rôles d'ingénues furent joués par de jeunes hommes et ceux des nourrices (jusqu'en 1629) par des gaillards joufflus à bedaine proéminente. Dans les ballets d'ailleurs, jusqu'en

1672, les personnages de femme furent tenus par des danseurs.

C'est surtout de la représentation, en 1641, de la *Mirame* du cardinal de Richelieu que date chez nous le perfectionnement du décor. Tout y atteignit un luxe inouï. On vit notamment sur la scène « de fort délicieux jardins ornés de grottes, de statues, de fontaines, de grands parterres en terrasse sur la mer, avec des agitations qui semblaient naturelles aux vagues de ce vaste élément et deux grandes flottes, dont l'une paraissait éloignée de deux lieues, qui passèrent toutes deux à la vue du spectateur ».

Avec les chefs-d'œuvre classiques, la mise en scène, rendue du reste difficile par les banquettes qui encombrent le théâtre, est extrêmement simplifiée (2). Pour le *Cid,* il ne faut qu'« une chambre avec un fauteuil pour le Roi »; pour *Andromaque,* « un palais à colonne et dans le fond une mer avec des vaisseaux ».

On sait comment Voltaire voulut ensuite, selon le mot de Ducis, « conquérir à la tragédie presque tous les peuples de l'univers et toutes les richesses de l'histoire ». Les soins matériels prennent alors dans l'esprit des auteurs une importance croissante.

Tout ce qui tend, disait Beaumarchais, à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux et l'illusion tient plutôt aux petites choses qu'aux grandes.

On connaît aussi les efforts de Lekain et de Mlle Clairon, puis de Talma, pour donner au costume historique plus de vraisemblance. Mais même sur ce point, qu'on était loin encore parfois, en plein XIXe siècle, de la vérité!

Hélas, écrivait le 7 juin 1872 Théodore de Banville (à propos d'Alfred de Vigny), il avait tant vu comme nous tous David représentant le Cid revenir du combat contre les Maures avec des bas de soie et des souliers de satin blanc à bouffettes de faveurs roses, et Mlle Noblet jouer Chimène en robe de sa-

(2) Il n'en est pas de même pour les divertissements, les intermèdes mythologiques, les ballets, les opéras, où tout : décors, figuration, jeux de lumière, machines, costumes, concourt à surprendre et charmer les sens.

tin blanc avec une rose de biscuit de Savoie sur le coin de l'oreille!

Que de vues justes et prophétiques sur la mise en scène avait d'ailleurs ce rare artiste!

Les salons de la Comédie-Française, écrivait-il en 1881, sont si compliqués avec leurs draperies crues et réelles, si mal accordées à la peinture qu'une fois posés là il faut qu'ils y restent, et nous sentons trop bien que dans ses mobiliers et ses bibelots le drame est irrévocablement captif. — Cependant, dit feu Scribe, il faut bien des tables, des chaises, des canapés, des consoles, des lampes, des coffres, des rideaux, des stores froncés, des portières en peluche, des vitrines, des tête-à-tête, des poufs! — Je n'en vois pas la nécessité, répond Shakespeare.

...Les meubles très rares et les décors extrêmement peu compliqués, une toile de fond, des coulisses droites et des frises représentant le plus souvent une suite du rideau d'avant-scène donnant une indication très suffisante, sont le vrai bagage qu'il faut à Shakespeare et permettent de ne pas lui supprimer un seul de ses changements à vue.

Comme Banville eût frémi d'aise aux représentations de la *Nuit des Rois* au Vieux-Colombier et comme il eût applaudi les belles paroles de Suarès déclarant à propos de ce théâtre :

Le principe du Vieux-Colombier, c'est que la poésie est la reine légitime qui règne et doit régner dans l'œuvre d'art. Quoi qu'on en pense, le drame est une œuvre d'art entre les plus belles et les plus hautes : on ne s'en doute plus, tant le théâtre a tourné au commerce et à l'industrie; tant les œuvres dramatiques du dernier siècle sont basses par la pensée et par la forme.

Depuis cent ans, le poète et la poésie sont le dernier souci d'un théâtre : tout y compte plus qu'elle, tout y a plus de droits que lui. D'abord, le comédien et la comédienne à qui l'on fait croire que les œuvres sont faites pour eux et non pas eux pour les œuvres; secondement, le peintre de décors, puis le marchand de meubles, l'érudit, le meunier de ritournelles, le costumier et la furieuse artillerie des machinistes. En général, le seul artiste de la pièce est le costumier qui ha-

bille nos chères sultanes les comédiennes. Lui, du moins, travaille sur le vif.

Au Vieux-Colombier, Shakespeare a plus de prix que le plus fameux costumier, et Racine passe avant Champmeslé elle-même.

...Croire que le divin Shakespeare consiste aux décors, aux costumes et au talent des acteurs plus qu'à sa divine poésie, c'est une imposture à peu près générale. Le luxe, à bien des égards, est aussi un mensonge quand il se substitue à la poésie dans l'œuvre d'art. L'éloquence en est un autre. Le faux génie, le faux goût, le faux débit, les couleurs fausses, voilà les ennemis que le Vieux-Colombier entend proscrire. Ce théâtre a l'innocence de son nom et des colombes.

...C'est au Vieux-Colombier, pour la première fois, que Shakespeare a vraiment été mis sur la scène, du moins à Paris. Quelques semaines avant l'horrible guerre, la *Nuit des Rois* nous a donné un droit de plus, face à toute la terre, de croire que notre France est le cœur et la tête du monde.

Aujourd'hui en effet, deux systèmes principaux s'affrontent. L'un qui procède à la fois du romantisme, de l'école naturaliste et du théâtre libre, entend utiliser toutes les ressources de la science moderne pour refléter sur la scène aussi exactement que possible, comme le voulait Hugo, le milieu où se déroule l'action. C'est ainsi par exemple que Gémier monte la plupart de ses pièces, réalisant dans *La Bataille* un impressionnant combat naval et nous montrant dans *Le Marchand de Venise* (une de ses meilleures réussites) des mouvements de foules frémissantes et des chatoiements d'étoffes splendides qui enchantent nos yeux.

« Art faux et puéril! s'écrie-t-on d'autre part. Tout au théâtre n'est-il pas convention? et n'est-il pas absurde et chimérique d'y rechercher une précision quasi-photographique, la complète illusion de la vie?

« En multipliant d'ailleurs les accessoires, on nuit au drame; on détourne, on disperse l'attention du public qui, distrait par tel meuble, tel bibelot, tel coin de paysage, oublie bientôt l'essentiel : le jeu même de l'acteur et les

paroles qu'il prononce. Comme tout art littéraire, le théâtre doit procéder par évocations et stimuler l'imagination par d'intelligentes suggestions. Point n'est besoin pour cela de déploiements magnifiques. Soignons les costumes, concentrons sur l'acteur par l'éclat varié des projecteurs électriques les regards des spectateurs et contentons-nous, au surplus, d'un décor sommaire où quelques indications significatives, quelques meubles bien choisis suffiront à créer l'ambiance. » On sait combien dans ce genre approchèrent de la perfection certains décors synthétiques du Vieux-Colombier.

§

Mais les ambitions romantiques ne tendaient pas seulement à rénover les décors, les costumes et tout le machinisme théâtral.

Ce n'est point, écrit V. Hugo dans la célèbre *Préface,* à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre d'où elle se répand au dehors d'elle-même, naturellement, également et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame comme la sève qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps; elle doit en quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant qu'on a changé de siècle et d'atmosphère.

Le drame romantique est donc, par essence, *l'oubli du présent, une évasion totale vers telle ou telle époque passée.* La tragédie classique au contraire adapte le plus souvent la légende ou l'histoire aux mentalités, aux mœurs de son temps.

Prenons pour exemple typique l'*Iphigénie* de Racine, si âprement critiquée en octobre 1910 par M. René Fauchois dans cette conférence de l'Odéon qui suscita, on s'en souvient, tant de manifestations et de polémiques.

De la fable païenne du sacrifice d'Iphigénie, Racine a voulu, ne l'oublions pas, extraire une œuvre vivante, pro-

pre à toucher ses contemporains. Il lui fallut donc apporter aux récits antiques, qu'il connaissait si parfaitement, quelques retouches.

Les rôles d'Agamemnon et de Clytemnestre n'en exigaient guère; mais la rudesse d'Achille devait être tempérée. Dans l'*Iliade,* Achille, on le sait, incarne la jeunesse héroïque. Valeureux, emporté, il hait Agamemnon, qui pendant le combat reste sous sa tente, accapare le butin et lui a même ravi la belle Briséis aux joues écarlates. Bien que placé sous ses ordres, il prodigue au Roi des Rois des insultes telles que « œil de chien, cœur de cerf, brute alourdie par le vin! » Par bienséance, Racine a fait de ce furieux « un charmant cavalier, à la vérité un peu fier de sa race et bouillant comme un jeune homme, mais discret, poli, du meilleur ton, respectueux pour les captives », personnage d'ailleurs plein de flamme et d'éloquence qui, sous ce vernis de politesse, demeure bien conforme à la tradition homérique.

Sa douce Iphigénie fut plus critiquée. Saint-Marc Girardin lui-même, dévot de Racine, lui préférait celle d'Euripide. Le regret de la vie inspire à cette dernière d'émouvantes lamentations. Comme elle aime sa jeunesse et toutes les joies terrestres! La mort lui fait horreur; elle se désespère, adresse à son père des reproches et des injures... L'Iphigénie racinienne est une princesse qui module bien quelques plaintes, mais s'oublie vite elle-même pour ne songer qu'à l'honneur de sa maison (3). « Analysez un peu, s'écriait Hugo, ce galimatias suave : voici une fille qui va tendre sa tête au fer d'un œil content et d'un cœur soumis, du même œil et du même cœur dont elle aurait bien voulu se marier! C'est grotesque! »

(3) Racine a fait de même pour Phèdre : « J'ai pris soin, dira-t-il dans la préface, de rendre Phèdre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque chose de trop bas et de trop noir, pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice qui pouvait avoir des inclinations plus serviles. »

Nous ne le pensons pas. Le rôle peut surprendre; paraître un peu froid, trop surhumain; mais il ne nous déplaît pas de sentir chez l'Iphigénie de Racine la vierge chrétienne qui s'efforce de bien mourir. Tandis que l'héroïne d'Euripide, après avoir clamé sa détresse, s'exalte soudain à l'idée de sa mission. « Je donne mon sang à la Grèce! Immolez-moi! Allez renverser Troie! Voilà les monuments éternels de mon sacrifice! voilà mes enfants, mon hymen, ma gloire! » L'Iphigénie racinienne, évitant de tels transports, ne voulant même pas tirer quelque orgueil de son sacrifice, indique avec réserve, avant d'être conduite au supplice, le réconfort que lui cause la pensée d'assurer par sa mort le triomphe d'Achille et la victoire des Grecs (4).

Dans un but de vraisemblance autant que de bonne composition dramatique, Racine a, en outre, sur bien d'autres points, corrigé Euripide, inventant notamment le personnage d'Eriphile et changeant le dénouement.

Quelle apparence, dit-il, que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine et par une métamorphose qui pouvait trouver quelque créance au temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous?

A vrai dire ce scrupule étonne. Ce qui nous semble absurde dans cette fiction, ce n'est pas seulement son terme, mais son sujet même : l'immolation d'une vierge pour obtenir un bienfait des dieux! Nous ne sommes plus au temps des sacrifices humains. Existe-t-il, pour parler à la Paul Bourget, un récit plus privé de crédibilité?

(4) Gardez-vous, répondait Diderot à Mlle Volland, d'attaquer le caractère d'Iphigénie. Sa résignation est un enthousiasme de quelques heures. Le caractère est poétique et partant un peu plus grand que nature; si le poète l'avait introduite dans un poème épique où cet épisode eût été de plusieurs jours, vous l'auriez vue agitée de tous les mouvements que vous exigez; elle en éprouve bien quelques-uns, mais toujours tempérés par la douceur, le respect, la soumission, l'obéissance; toutes vos objections se réduisent à ceci : Iphigénie et moi sont deux.

En était-il de même à la Cour de Versailles? Jules Lemaître se l'est demandé.

Peut-être, nous dit-il, n'y a-t-il pas entre la civilisation antique et celle de Louis XIV toute la différence que nous supposons. Si les anciens Grecs croyaient que le sacrifice d'Iphigénie pouvait apaiser les dieux, les chrétiens du XVII[e] siècle ajoutaient foi à la vertu expiatrice du sang. M[me] de Montespan, par exemple, malgré sa vive intelligence, pensait que le sang d'un enfant égorgé par un mauvais prêtre pouvait lui assurer l'amour du Roi et la délivrer de M[me] de Fontanges.

Un tel état d'esprit expliquerait en partie le succès de la pièce, car l'émotion qu'elle suscita nous étonne aujourd'hui.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalés
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Boileau n'est pas seul à le constater. Un ennemi juré de Racine, Barbier d'Aucourt, disait d'*Iphigénie* dans sa méchante satire *Apollon charlatan* :

Elle fait chaque jour par des torrents de larmes
Renchérir les mouchoirs aux dépens des pleureurs.

§

Mais que de critiques en revanche, depuis les sarcasmes des Jeune-France, cette façon d'accommoder aux goûts modernes les œuvres antiques valut aux classiques! « Quelle drôle d'idée ces gens-là se faisaient des anciens! » s'exclamait Flaubert. « Ils croyaient vénérer l'Antiquité, mais ils ne la comprenaient guère », déclare M. Paul Souday, hugolâtre éminent, et ce reproche fut si souvent adressé à Racine et aux auteurs de son temps qu'il importe une fois de plus d'en examiner le mérite (5).

Dès le début du XVII[e] siècle, l'étude des langues ancien-

(5) On pourrait surtout citer parmi la foule des critiques P.-L. Courier et les fameuses pages de Taine.

nes était extrêmement en honneur. Elle entrait dans la formation de tout honnête homme.

Il faut, dit Faret aux gentilshommes, dans son *Art de plaire à la Cour*, posséder cette doctrine qui est le plus grand ornement de l'esprit. Quand la connaissance du latin et du grec tombe en un sens exquis, elle produit des effets si merveilleux qu'on dirait que ceux qui la possèdent aient quelque chose au-dessus de l'homme et soient élevés à une condition approchante de la divine!

Passion qui parfois dégénère en manie, devient un des ridicules de la préciosité. Combien de mondains cherchent chez les anciens des inspirations littéraires et des leçons de savoir-vivre, traitant les héros de la Grèce et de Rome en personnages de ruelle et de Cour? Le chevalier de Méré propose Socrate et César en exemples; Mlle de Scudéry travestit en Grecs, Romains, Carthaginois et Persans les chefs de la Fronde, attribuant à Brutus « le plus galant et le plus agréable esprit du monde ». Dans tous les Arts plastiques, l'allégorie sévit. Les Dames se font peindre en Diane, Hébé, Cérès ou Junon, et Théophile Gautier put railler avec quelque raison le mélange de l'Olympe et du Paradis, qui se retrouve partout dans les productions du temps.

Il faut examiner les anges avec beaucoup de circonspection, car ce pourrait bien être de petits amours. Les Vierges ne sont guère que des Vénus qui ont passé une chemise et mis une robe bleue. Le Père Eternel a emprunté ses gros sourcils noirs au Jupiter Olympien, et le Christ en croix a bien souvent l'air d'un Adonis mourant.

Mais si cet amalgame voulu par la mode aboutit fréquemment à d'étranges effets, combien l'amour de l'antique revêt chez les grands esprits du siècle de sincérité et de profondeur!

Ce ne sont point, écrivait Boileau à l'imprudent Perrault, les Schrevelius, les Pararedus, les Ménagius ni, pour me servir des termes de Molière, les savants en *us* qui goûtent davantage Homère, Horace, Cicéron, Virgile. Ceux que j'ai tou-

jours vus les plus frappés de la lecture des écrits de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre, ce sont des hommes de la plus haute élévation. Vous y trouverez non seulement des Lamoignon, des Daguesseau, des Troisville, mais des Condé, des Conti et des Turenne.

Songeons aussi à Racine, tirant un jour à Auteuil des larmes à ses amis en traduisant à livre ouvert des vers de Sophocle.

§

« Pourtant, nous dit-on, cette élite elle-même, ignorant les découvertes récentes de l'histoire et de l'archéologie, se faisait nécessairement des anciens une image mensongère, voyant dans l'antiquité je ne sais quelle idéale Arcadie assez analogue en somme à la société polie. »

— Tout n'est certes pas historique dans les tragédies de Racine. Son Titus, son Achille rappellent souvent Louis XIV et Condé. Mais les détails qu'il emprunte avec tant de noblesse et de tact aux règles de Versailles l'empêchent-ils de saisir les traits éternels de l'humanité? L'homme surtout le préoccupe, l'homme dont les passions demeurent à peu près immuables à travers les lieux et les temps.

Ainsi, remarque Gonzague Truc, la majesté de l'histoire a cédé à la profondeur de la morale; aux agréments de la narration et du pittoresque se sont ajoutées des richesses intimes et les effets d'une prodigieuse connaissance du cœur.

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, dans son œuvre, plus de vraisemblance que dans maintes « réalisations » d'aujourd'hui? L'Orestès des *Erinnyes* est-il plus vrai que l'Oreste d'*Andromaque*?

Les mots ici, disait justement Brunetière, n'évoquent pas seulement des idées ou des sentiments, mais des sensations, des formes, des couleurs, des paysages, un monde entier : dans *Bajazet* celui du sérail, toute la mythologie dans *Phèdre* et tout Israël enfin dans *Athalie*.

Quelle autre couleur locale pourrait-on préférer?

Il est bien remarquable, note Claude Farrère (6), de constater que Racine a été probablement le plus véridique et le plus averti de tous nos auteurs exotiques, et que la couleur locale de sa vieille tragédie laisse loin derrière elle pour l'exactitude toutes les productions postérieures dont les auteurs s'imaginèrent faire merveille en conservant les mots du vocabulaire turc (pour moins de clarté) au lieu de les traduire bonnement en français.

Dans son livre récent, *Jean Racine politique,* Lucien Dubech démontre justement que Racine n'a nullement méprisé la couleur locale :

Loin de faire fi de ce moyen d'action poétique, il mettait toute sa science à en tirer tout le profit et tout l'effet possibles. C'est pourquoi il ne le prodiguait pas. Il ne négligeait aucun élément; il les subordonnait. Le trait qui situe l'intrigue et les caractères dans le temps et l'espace n'est jamais emprunté à l'accessoire matériel. Il l'est parfois à la puissance historique des noms propres; il l'est surtout dans tous les autres cas à la vérité des mœurs.

§

Ainsi, tandis que les chefs-d'œuvre classiques, aussi grands par le fond que par la forme, n'ont rien perdu de leur éclat, le drame romantique tel que l'a conçu Hugo, tout en ayant exercé sur la production théâtrale postérieure une influence opiniâtre (7), ne se soutient plus aujourd'hui que par les artifices du style et la magie des vers.

Théâtre éminemment factice, tant de fois condamné par des censeurs tels que Brunetière, Lemaître, Faguet, Doumic, Lanson, et tant de jeunes critiques plus sévères encore. Contrastes systématiques et bizarres, absence

(6) Préface aux souvenirs de Leïla Hanoum. *Revue de Paris* du 15 mai 1924.

(7) Le plus populaire des romantiques attardés est certainement Edmond Rostand. Si son lyrisme est loin d'égaler celui d'Hugo, ses personnages ont en général plus de consistance. Son *Cyrano de Bergerac* reste la pièce type souhaitée par la *Préface de Cromwell.*

presque total de psychologie, invraisemblance de l'intrigue, grandiloquence souvent inutile, déformation de l'histoire, voilà son essence même. Avouons cependant que cette « couleur locale », qui nous transporte au gré du poète dans un monde mi-historique, mi-imaginaire, plein d'emphase et de tumulte, garde parfois bien des séductions.

Mais que deviendrait-elle sans l'élan des scènes amoureuses, la saveur du dialogue, les morceaux d'éloquence, toutes les magnificences verbales dont Hugo l'a revêtue?

« Point de salut sans la couleur locale », disaient les Jeune-France à Racine qui pourrait répondre, je crois, plus victorieusement que jamais :

« Ils ne songent pas que toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments et de l'élégance de l'expression. »

PIERRE VIGUIÉ.

CUMBERLAND

—

ALEC-AMBROSE

La flèche de Saint-Mary fondait dans le ciel sale. Nous longions les arches de brique du Jewry Wall, au pied d'une tour normande; Alec-Ambrose, les yeux fixés à deux mètres devant le capot de la voiture, triturait, pour nous frayer le passage, le bouton de son claxon à petits coups furieux.

— Vous allez écraser les gens!

— Votre faute... grogna-t-il. Est-ce moi qui vous ai conduit dans cet horrible Leicester?

Aux dernières maisons, il enfonça l'accélérateur. Les granits de Mountsorrel s'enfuirent le long de la route. Sur les hauteurs de Bardon Hill et de Charnwood Forest, l'hiver avait desséché les aubépines.

— Cumberland! Aller au Cumberland! recommença-t-il à mi-voix comme s'il parlait à soi-même. Pourquoi pas à l'Académie Royale de peinture? Oh! je connais vos idées. Vous croyez au choix des lieux comme à celui des partitions; vous cherchez la mer ou la montagne, la neige, la bruyère ou les buis taillés, selon les jours, de même qu'on feuillette tel soir Haendel, Vincent d'Indy ou Poulenc. Musique des paysages... Charmantes billevesées d'amateur...

Le moteur ronfle plus fort. Je vois bleuir à la tempe d'Alec-Ambrose les petites veines et se mouvoir le long de sa mâchoire serrée le pli que je connais bien. Son profil anguleux s'enfonce dans les maisons, fend les arbres.

A peine sa main se meut-elle sur le volant. Des pavés nous secouent.

— Damné pays...

Je n'osai ouvrir la bouche qu'à la sortie de Derby. Vers Duffield, comme nous nous dégagions enfin des fumées, un sourire oblique distendit la bouche d'Alec-Ambrose, lui écrasa le menton. Les cadrans lui montraient la courbe et le chiffre de notre vie.

— Vous ne nous tuerez pas aujourd'hui, Alec-Ambrose?

— Non. Je veux boire du vin mousseux.

Il se mit à sauter dans son siège comme le diable d'une boîte et, pour la première fois depuis deux heures, tourna vers moi sa face qui rayonnait. Ainsi parfois, surgit-il d'une gangue de pensers lourds. Ces réveils, plus encore que ses silences, me le font aimer.

Aux abords de Matlock, j'admirai tout haut les boucles charmantes que la Derwent forme dans les prairies. Il glissa vers moi un regard ironique. « Parlez toujours, semblait-il répondre, je sais que vous pensez à autre chose. » Ou bien, si je m'efforçais encore de louer le contour des collines et de rendre en imagination aux petits bois qui les couronnaient leur verdure d'été, je le voyais faire la moue.

— Campagne sans moelle, sans os, sans tendons! Quels désirs, quelles surprises en attendre? Tandis qu'en Cornouailles, mon cher, de Morvah, de Towednack, chaque sommet vous appelle. On s'y rue : deux murs de granit vous enferment. La crête se dérobe, après le spectacle; et la hauteur suivante, lorsqu'on y parvient, n'est plus qu'un terrain plat. Allez en Cornouailles, vieil homme; c'est un pays qu'on ne voit jamais. C'est un pays qui flotte sur la mer; au centre, il y a une bête embusquée qui le soulève, le déforme et dont on sent la respiration, la nuit, sur la lande. Votre Derbyshire n'est rien.

Il venait de changer de vitesse et de nous jeter dans

un chemin de traverse. Le choc d'un caniveau nous souleva. Une pierre vola dans la haie.

— Où allez-vous?

— Peu importe! Ça monte.

Il s'était mis à siffloter.

— Cet air... cet air de Bax, vous savez, comment était-ce donc?

La côte fut vite gravie. Plus loin, le chemin descendait sous un tunnel d'arbres, vers un gué. L'automobile hésita, flaira et s'élança sur la pente opposée.

— Sentez comme elle nous balance, nous secoue : des mouvements, voilà tout ce qu'il y a dans un tour de monde. Pour le reste, paysages, mœurs, inscriptions, laissez-moi rire! Et qu'on ne me parle pas d'apprendre les langues, de supprimer une de ces résistances d'où naissent nos plaisirs. Il faut combattre, toujours combattre, entendez-vous? et poursuivre ce qui fuit. Notre rage de la vitesse, ce délire, n'est que la joie de nous venger sur l'espace des maux que nous inflige le temps.

— Alec-Ambrose, il me semble que vous devenez obscur.

— C'est que j'ai soif.

Le soleil couchant, à gauche, s'enveloppait dans la brume montante. Nous étions engagés, sur le plateau, dans un réseau de chemins qui nous rejetaient, d'ornières en ornières et de carrefour en carrefour, vers la vallée. Mon ami ne dit plus mot jusqu'à l'auberge de Buxton.

Nous nous assîmes devant le rôti. Alec-Ambrose buvait à petites gorgées dans un pot d'étain brillant où se reflétaient les lampes et ma figure curieuse déformée par la courbe du métal. Il souriait. Il semblait deviner mes pensées, attendait. A la grande table, deux hommes lièrent conversation à voix basse.

Alec-Ambrose, comme tout le monde, sait que ce sont les voisins d'une heure, tous ceux auxquels restent in-

connus les personnages de notre comédie, qui font et reçoivent les plus profondes confidences. Avant de courir les routes, il hantait les express. « Si vous aviez fait un peu d'anatomie, m'a-t-il expliqué, vous sauriez aussi que rien ne vaut le tremblement d'un wagon pour chatouiller les femmes et leur faire raconter leurs amours. Croyez-moi, c'est toujours sur les essieux qu'on entend les plus beaux contes. »

Notre immobilité, notre affection me paralysaient. On déboucha le vin mousseux. Nous le dégustâmes en silence. Au fromage, Alec-Ambrose alluma une cigarette; et comme je ne me décidais toujours point à lui parler de Cécile, les yeux mi-clos, il me raconta une histoire de cette Cornouailles à laquelle je lui faisais si follement tourner le dos.

— En mes jeunes années, me dit-il, j'y possédais une amie, un peu Irlandaise, grave, sévère, qui trompait pour moi un inspecteur des phares dont elle n'était point la femme. Elle avait la peau mate; moi, je peignais des tableaux. Nous nous retrouvions dans une chambre meublée d'un village voisin de Penzance. C'est là qu'un beau jour, elle me parla de saint Buryan...

Cette femme, jadis, avait fait au saint vœu solennel de chasteté, vœu que l'envie de prendre époux la persuada, bien entendu, de rompre. Ambrose me dit quels présages sinistres s'étaient alors succédé. Un orage enfin éclata au moment où les parjures pénétraient dans l'église. Trop tard pour reculer...

— Et qu'arriva-t-il? demandai-je.

— Rien! fit Alec-Ambrose. C'est là précisément que je voulais en venir. Il n'arriva rien du tout. Mon amie s'est mariée; elle a été heureuse; elle a trompé son époux. Mais quand nous rencontrions une statue, une bannière, de saint Buryan, elle me soufflait à l'oreille : « Saluez-la quand même. C'est plus prudent. On ne sait pas... » Et je m'exécutais... Les voyages, mon cher, sont comme

ce saint Buryan : ils font s'élever, des fantômes, des fumées qui ne prennent pas corps; mais on s'embarque toujours, par crainte de méconnaître leur vertu. Allons au Cumberland.

Nous sortîmes. Les lanternes de la voiture tremblotaient dans la nuit. Alec-Ambrose tourna un commutateur : les phares projetèrent leur cône de clarté crue. Je vis mon ami mettre ses gants. Il paraissait joyeux.

— Vous savez que nous en avons encore pour quelques heures. Dormez, si vous le désirez. Moi, je conduis. C'est la nuit que je conduis le mieux. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne pleuve pas, qu'il n'y ait aucun dérapage à craindre. Facilité détestable!

Une minute plus tard, nous roulions à toute vitesse. La route était déserte, le ciel noir, l'air froid. Comme nous traversions d'interminables faubourgs, Alec-Ambrose dit encore :

— Je me souviens du petit lord Milearn, qui vivait en Irlande, dans un parc fermé, au bord d'un étang où nageaient les cygnes... Ce n'est pas cela du tout.

Puis il se tut. Je nouai une écharpe sur ma poitrine et m'enfonçai dans mon siège. Sous sa petite ampoule électrique, l'aiguille des vitesses oscillait paresseusement. Un peu avant Lancaster, la lune se dévoila. La main d'Alec caressait le volant. Sur la vitre du manomètre d'huile, des figures passaient. Je crus distinguer celle de Cécile, désirai m'en emparer; elle fondit dans une sorte de buée où, voulant la poursuivre, je me perdis à mon tour.

— La mer! murmurait Alec-Ambrose.

C'était dans la nuit une étendue sombre, derrière une plage jaunâtre que parsemaient des ombres de barques. De pâles et âpres prairies, peaux trop courtes, tendaient les collines. Nous allions de plus en plus vite. Le moteur et le vent chantaient sur une seule note, comme un insecte, à grands coups d'ailes. Les jambes allongées sous le capot, je m'assoupis.

On me frappa sur l'épaule.

— Eh bien! vous ne voulez plus descendre?

Nous étions arrivés sur la place de Keswick. Un policeman se penchait vers nous. Je me vois encore tirant ma valise de la voiture d'un bras engourdi. Je vois encore le sourire d'adieu d'Alec-Ambrose.

— Le vingt-huit, à trois heures...

Il embrayait, fuyait déjà, droit devant lui. Sa main levée, immobile, me saluait.

Le policeman pressa sur le bouton d'une sonnette de nuit et ne me quitta qu'un garçon d'hôtel, à la figure bouffie, ne fût venu m'ouvrir. On me donna une chambre où je m'endormis aussitôt.

PAYSAGES INTERIEURS

En me réveillant, dans le jour gris, je m'aperçus qu'un des volets était ouvert et qu'en face de ma fenêtre, tout proche, se dressait un bâtiment. Une charrette passa dans la rue. Où me trouvais-je? Le nom de Keswick me revint à l'esprit. Il ne m'apportait aucune image, rien que le tracé noir de ses lettres, en haut d'une carte d'Angleterre. J'y fixais mon regard, espérant en faire jaillir des eaux, des troncs d'arbres, et les êtres vivants qui, à ce moment même, devaient rôder autour de ma chambre, dans les sentiers réels, sous le ciel familier de leur vieille existence. Cet endroit de la mappemonde restait comme une tache d'encre; mais, plus bas, dans les dentelures de la côte écossaise, sous cette courbe pleine du Norfolk, que j'eusse aimé caresser comme l'épaule d'une femme, au bord de la goutte bleue de Killarney, le long de la chenille des Chiltern Hills, sur tous ces chemins, dans les provinces herbeuses, que j'avais parcourues tant de fois de l'ongle sur le papier, avant de les traverser de tout mon corps, sur les collines, sur l'eau, je voyais poindre des fleurs, riches de ton, d'architecture et de parfum, lé-

gères comme des roses gothiques, profondes comme des failles galloises, ornements de cloîtres, âme des cités, figures secrètes des rivières, et qui, s'épanouissant, me soulevaient mollement et m'entraînaient au gré d'une lente songerie.

J'étais accoudé aux pupitres de la bibliothèque bodléienne, devant une boiserie de la Renaissance près d'une vitre où s'encadrait Oxford. Sur l'Isis, sur l'étroite et tortueuse Cherwell, des punts glissaient, oublieux d'Addison, pénétraient les ombres du parc aux daïms, sous la tour de Magdalen, et paresseusement décousaient les prairies du Christ College; les grands masques verdis du Cheldonian Theatre riaient à leur passage. De minces fumées montaient des toits de Capel-Curig et de Bettws-y-Coed sur un ciel de printemps qui renvoyait à la terre ses couleurs violettes. Du haut de la passe de Llanberis, des flancs contournés du Snowdon, des blocs se détachent, roulent, viennent écraser dans Beddgelert le marchand de souvenirs, mon ennemi qui, échappé miraculeusement à la mort, se réfugie en Irlande, au sommet de la tour ronde de Clonmacnoise, dans une touffe de gui, et m'en chasse à coups de pierres, sur les pavés de la vieille place de Kings-Lynn, jusqu'au château de Colchester où les pigeons roucoulent sous les tuiles romaines. Je traversai la futaie d'Arundel, m'assis sur la terrasse du prieuré de Christchurch d'où l'on aperçoit les barques de la Stour, je descendis la rue abrupte de Clovelly, vers le môle de Cromwell et les eaux du canal de Bristol, remontai, le dos de la Manche, les gradins de Blackgang Chine, sous les arbres que nourrit la terre de Wight. Les Broads s'ouvraient devant moi, dédale liquide, où se penchent de lourdes voiles blanches et brunes, de Yarmouth à Norwich, sur la Yare, sur la Bure, parmi les roseaux qu'habitent les oiseaux pêcheurs. J'entrai dans Inverness un soir d'été, repoussai le roi Duncan dans les murs d'où il s'échappe parfois : le son d'un orchestre me frappait

l'oreille; je courus le long de la rivière : on dansait aux îles; trois belles filles enlacées sur une passerelle me regardaient en riant; nous allâmes nous asseoir au bord de l'eau, près d'un rapide où un pêcheur botté attendait, immobile, sa proie; et, dans l'écume, s'avançaient les bœufs, les mêmes bœufs roux que j'avais vu se baigner au pied de l'édifice immense de Durham. Les trois belles filles s'étaient échappées; dans la prairie où je demeurais seul, des arceaux brisés s'entrelaçaient au lierre, proche le marché au beurre et la maison de l'évêque, à Canterbury; mon regard, traversant Trinity Chapel, se reposait sur de nouveaux gazons, de nouvelles verdures, sur des motifs de pierre et de chair qui montaient au ciel, presque aussi haut que Forth Bridge dont l'ombre pèse sur la mer. Je respirai les pins à Poole. Je vis Monmouth veillant sur sa rivière et, à Sligachan en Skye, où hennissent les poneys blancs, les poissons tourner, aveugles, dans des lacs suspendus. Une cloche tintait, du même son que celle du Parlement; du côté de Whitehall, les toits, les clochetons, les dômes emmêlés paraissaient la construction d'un rêve slave. Cécile était assise à côté de moi, si près que je ne pouvais m'empêcher de lui baiser la tempe. La cloche continuait de tinter; il sonnait onze heures à l'église de Keswick.

Soulevé un instant, je me laissai retomber sur mon oreiller. Keswick. Ma chambre est petite, le papier sale. Le bâtiment de l'autre côté de la rue cache le ciel. Cumberland, province choisie entre toutes et qui, soudain, s'est emparée de moi. Maintenant qu'elle frappe à ma porte ces onze coups de gong, qu'il faudrait me lever, la recevoir, je demeure inerte. Il me semble avoir tourné, comme la bille d'un jeu de roulette, sur un grand plateau mouvant aux images de Galles, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Et, la nuit dernière, sans force, je me suis arrêté au cœur et au fond du jeu. Je refaisais les étapes de ma course nocturne vers le Nord, pleine d'Alec-Am-

brose, de saint Buryan, de Cécile. Je ramenais sur moi, dans ce lit, les gerbes de mes souvenirs, comme l'on fait des bouquets pour ceux qui se sont à jamais retirés de la chaîne circulaire du temps. Quel instinct, quel désir secret m'avaient poussé vers de nouveaux paysages?

Souvent, on vit avec un peu de retard, un peu d'avance sur la réalité. Ceux que possède l'imagination des sens et le goût des formes ne regardent pas, n'écoutent pas; ils sont incapables d'observer; l'haleine des choses les imprègne. Veillant dans le sommeil, endormis au jour le plus clair, ils s'emparent de ce qu'ils ne croient pas même discerner dans les fêtes ironiques et somptueuses du monde. Peut-être sommes-nous des puits sombres ouverts à toutes les pluies, d'or ou de boue. Nul ne s'y retrouve qu'avec peine. Mais que nous saisissions dans notre chaos le trait, l'idée, la note nécessaire, des souvenirs remontent plus beaux que ceux qui s'y étaient ensevelis, et tels, en leur second éclat, qu'on n'en peut arracher ni la vérité ni l'imposture sans nous détruire avec eux.

KESWICK ET SES FUMEES

Keswick m'offrit le spectacle et la compagnie qui se pouvaient attendre, au nord de l'Angleterre, d'un bourg desservi par un tortillard local, et obscurci par l'hiver. De bons messieurs, de vieilles dames, des jeunes filles désuètes marchaient à petits pas dans les rues amollies par la dernière bruine. Je les suivais vaguement de l'œil, comme on suit un nuage en attendant qu'il s'évanouisse. E. J. Payne, dans sa poissonnerie, vendait les harengs du lac Fyve et des conserves de saumon de la Colombie Britannique. Smithers débitait d'un air triste les magazines illustrés, les articles de papeterie, et le chocolat. Au carrefour, la police municipale, en imperméable, étendait un bras solennel. J'errais sur la place du Marché, près de ce bâtiment singulier, mi-halle, mi-chapelle, surmonté

d'une tour et dont les adents vert-sombre, mordant sur la chaux des murs, portent des avis officiels et des convocations aux tournois de whist. Je regardais la demoiselle du magasin de nouveautés disposer des camisoles sur un mannequin aussi pâle et aussi mal taillé qu'elle, l'homme du garage compter des bidons de Shell, et, sur les affiches coloriées du cinéma, les généraux autrichiens se gondoler mélancoliquement. J'entrais au bar du Queen's Head : la tenancière, agenouillée devant le bow-window sur les coussins de la banquette circulaire, n'attendait pas de client, regardait au dehors, sans dire un mot; moi-même, n'osant lui parler, je demeurais au coin du feu, à contempler dans leur cadre d'acajou des personnages inconnus, extraits jadis d'un journal victorien; un roulement de tambour me rappelait sur la place : le crieur lisait son annonce; personne ne l'écoutait; je regagnais mon hôtel où un antique serveur, courbé dans son habit sale, présidait aux repas de quelques personnages falots...

De Keswick, à pied, on arrive au lac en quelques minutes. Là, près de l'embarcadère aux planches disjointes, commence un sentier qui suit la rive sous les bouleaux et les mélèzes, et la quitte près de la cascade de Lodore pour rejoindre la route. En hiver, le Lodore Hotel est fermé. Mais, au pub voisin, où plus tard je devais souvent, accoudé au comptoir, écouter sans le comprendre ce parler du Cumberland dont usaient au fond de la salle des paysans barbus assis devant le feu, on sert au passant de la bière, du fromage et des biscuits. Je m'arrêtai le premier jour sur une petite hauteur où, d'un banc de pierre, on voit Derwentwater qui repose, sous une brume transparente, les îles dormantes du côté de Keswick, du côté du val de Borrowdale, étalé à l'abri de quelques bouquets de pins, le delta de la rivière et, près des toits de Grange, le pont en dos d'âne qui donne aux voitures un coup de reins, avec effort, pour les faire passer.

La fatigue de ces collines s'accordait à celle que je m'imaginais éprouver; ces branches pendantes, desséchées par l'hiver et qui, par endroits, masquent le lac à demi, me paraissaient des doigts dressés par la pudeur devant un visage curieux, devant des yeux immenses où nageaient des images renversées, parmi les figures troubles d'un songe. Je me mis à aimer ce paysage comme on peut aimer une étoffe aux dessins fanés, un sonnet rococo, un meuble Louis-Philippe, comme on peut aimer une figure plissée par l'âge pour sa beauté passée, pour l'émotion particulière et un peu ridicule qu'on éprouve, quand on est las, en songeant à tout ce qui a cessé d'être notre plaisir. Je glissais en arrière dans le temps; je me plaçais devant ce petit monde charmant et démodé, en jouais comme d'une boule de jardin, où bientôt apparurent des figures éphémères que j'avais connues.

Dans un flamboiement de cheveux rouges, voici Mae Subtle, acrobate américaine, Mae Subtle dont le nom seul m'eût enchanté, et qui elle-même m'avait conquis l'instant où je la vis courir, renversée, en maillot jaune, sur la scène de l'Hippodrome de Manchester, les pieds et les paumes au plancher, image du délicieux monstre qui rit sur les vieux blasons siciliens. Elle faisait d'autres exercices moins extraordinaires, se battait à l'épée. Son ventre mince parfois claquait comme une lanière de cuir. J'allai la chercher, le soir, dans les coulisses où elle écoutait les discours d'un ecclésiastique en bas violets. Nous soupâmes ensemble dans ma chambre. Mae Subtle sonnait du bout du pied, riait à réveiller tout l'étage; le garçon, en apportant l'ananas, la trouva suspendue par un mollet à l'armoire. Le lendemain, il avait fallu faire en taxi le voyage de Haddon Hall. Je la voyais encore, vêtue d'une robe en peau de tigre, une cigarette à la bouche, sauter par-dessus les boulingrins et saluer gravement l'escalier par où Dorothy Vernon s'enfuit avec le beau Manners, ainsi que l'enseigne le cinématographe.

Et vous, Ivy Prime, n'est-ce pas vous qui vous levez du fond de votre indolence, du fond de l'oubli où j'allais vous laisser? Ivy, fille folle de mélancolie, et qui connaissiez tous les jeunes gens de Henley, Ivy, de Cookham, du Bel Dragon, qui ne sortiez que la nuit; Ivy, dont les chastes robes blanches s'ouvraient du haut en bas sur votre peau nue; et toujours, malgré votre tristesse, vous paraissiez contente de celui qui vous accompagnait. Satisfaite, vous tiriez un trait de canif sur votre canne; une étoile annonçait la fin. Lâche et inconstante Ivy!

Vous, Constance, si droite, déesse pour yachts, que j'avais suivie en vain, six matins d'été, sur la jetée de Shanklin; vous, les sœurs craintives de Tavistock Square, qui rêviez de palmes et de Californies; vous, Joan, née dans un club; et vous, Gertie d'Ockley Hall, à la nuque parfaite, j'accueillais avec joie votre cortège illusoire. Chaque femme est ainsi fleur d'un paysage particulier : le voyageur devrait les assortir aux sites choisis. Nous en avons tous connu qui eussent déparé des prairies, un rivage rouge, ou le sable. Nous en avons connu qu'une plaine de neige eût violemment rejetées. Un jour, elles découvrent qu'elles n'aimaient pas le Dauphiné ou Donegal : elles n'étaient point faites pour eux, et ce sont eux qui les ont repoussées. Joan n'excellait que sur les « links » de Cromer; à Sestri Levante, elle eût été hideuse, les oliviers se seraient brisés sur son passage; et je frémis à ce qu'Ivy eût fait des Pyrénées. Toutes, elles sont enveloppées d'une certaine lumière, de soleil ou de brume, d'un air de paresse ou de force, d'agitation ou de calme, qui s'accorde ou jure avec le décor, comme sied ou messied, à leur taille ou à leur teint, un chapeau, une cape, un velours. C'est myopie de ne se soucier que des tentures de leur salon. Elles ne trouvent toute leur expression qu'au bord d'une fenêtre, la figure posée sur l'écrin d'une campagne, d'une ville, d'un jardin; c'est là que nous devrions les chercher : nous verrions alors que les

ombres de la chair, le pli d'une étoffe, la forme d'un arbre, sont autant d'aspects d'une même splendeur vivante; nous laisserions fleurir moins de ces hérésies qui s'épanouissent abominablement sur les ponts des paquebots; et nous retrouverions peut-être un peu de cette finesse sensuelle, de cette continuité dans l'intelligence, qui engageait les hommes de la Renaissance à placer les personnages de leurs tableaux près d'un fragment de nature, agenouillait les donateurs au seuil d'une porte ouverte, dressait des rochers neigeux derrière une sainte Anne de Léonard, derrière une grande dame de Pinturicchio des peupliers et des pierres, entourait d'oliviers une martyre de Cima, de fleurs et d'arbres en boule les Vierges de Filippino Lippi, semait de fruits, d'animaux symboliques, les fonds de Giorgione et de Bellini et, dans le temps même où souriaient diversement aux embrasures le pays de Sienne et celui de Florence, le ciel de Venise et celui de Bologne, entourait le profil unique d'une Simonetta d'un orage si riche que tous les désirs peuvent encore aujourd'hui s'y satisfaire.

Constance, Mae, Gertie, j'errais de l'une à l'autre, au hasard, attirant pour la reconnaître une ombre que je n'avais jamais cherchée, fleurissant un mensonge, chassant d'un sourire le sourire qui ne plaisait plus, déçu, étonné, goûtant des amertumes anciennes, une illusion redoublée, indécis; ces figures charitables ou moqueuses, je les laissais passer devant mes yeux comme des plaques transparentes qui ne me cachaient ni le pont de Grange, ni l'entrée du val; tantôt les souvenirs s'effaçaient, tantôt ils repoussaient dans son immobilité le paysage présent, mais sans jamais s'y confondre; je ne savais au fond si je désirais me distraire, m'attrister, ou dormir.

NAISSANCE DE CECILE

J'avais quitté le banc de pierre; je marchais sur la route qui rejoint, plus bas, le bord de la Derwent. La colline, ses petits arbustes et ses éboulis la serrent à gauche; à droite s'étend un petit triangle de plaine dont le sommet pointe vers Borrowdale, et dont la base repose au bord du lac, dans la terre humide et les roseaux. J'eus envie de revoir l'eau, que me dérobaient des arbres; en poussant la barrière vermoulue qui barrait l'entrée d'une allée de pins, je lus sur un écriteau cloué au premier tronc : « Pension de Mrs Salter. »

La maison était sur la rive, au milieu des mélèzes, à cinquante pas d'une anse où flottait, sous les joncs, enchaînée à un pieu, une barque verdâtre comme le lac. Collé contre le mur, un escalier montait au rez-de-chaussée surélevé de la pension, vers les volets clos, et le tuyau de tôle que prolongeait une mince fumée, en silence.

Je gravis les marches, frappai à la porte vitrée, tournai le bouton de cuivre. Dans la pièce où je pénétrai se trouvaient plusieurs tables couvertes de toile cirée. Une grosse femme, vêtue de noir, apparut à la porte du fond, qui devait être celle de la cuisine. Pouvait-on me servir du thé? Elle me répondit d'un air maussade que c'était l'affaire d'une dizaine de minutes. Je m'assis, attendis. Le bruit d'un plateau posé sur la table me fit enfin tourner la tête. Sur mon épaule était penché un visage frais de jeune fille.

Alors, pour la troisième fois depuis deux jours, je pensai à Cécile. Ou plutôt je la revis, avec une telle netteté tout à coup que, figure de chair, elle ne m'eût pas été plus présente.

Cécile froissait entre ses mains une écharpe de soie mauve, devant un pélican qui clignotait sur l'herbe. Enfoncée dans son fauteuil, au bord de l'étang de Saint-James Park, en face de l'île aux canards japonais, elle

regardait jouer ses doigts nus; ses paupières étaient baissées; sa figure songeuse reposait sur sa poitrine qui se soulevait doucement; une mèche de cheveux châtains effleurait le haut de la joue et peignait sur ce fruit une ombre soyeuse. Cécile ne disait rien, ne paraissait pas me voir; l'allée où avaient roulé ses gants montrait encore les demi-cercles qu'elle y avait tracés du bout de son parapluie, en m'attendant. D'autres ronds s'élargissaient à la surface de l'étang autour du derrière soulevé d'un canard. Deux ailes battaient; une longue traînée déchirait l'eau. Des mouettes tournaient en l'air, puis se fixaient contre le vent, plumes tendues, comme des oiseaux peints sur la soie ou la nacre. Au bout du parc, au fond du terre-plein désert, devant les pierres de taille de la caserne des Guards, un minuscule personnage se dressait, tunique rouge, culotte blanche, casque emplumé, sabre au point, tout pareil au gardien fabuleux du donjon où j'emporterais Cécile endormie, quand elle aurait fini de jouer avec son écharpe mauve, quand le pélican, sur l'herbe, ne nous regarderait plus.

Les voies du souvenir sont déconcertantes. De minces courants traversent notre oubli, forment des mares stagnantes, se perdent à jamais. Nous en voyons qui se traînent à ciel ouvert et se dessèchent. D'autres passent à quelques doigts de la chambre où nous habitons, sans que nous puissions en retrouver le fil, ni connaître ce qu'ils emportent de nous-mêmes. Des fenêtres nous les découvrent de loin en loin; un jour, sous une piqûre d'épingle, l'écorce crève, une écluse s'ouvre, et le jaillissement du passé nous emplit la mémoire, comme une hémorragie.

Cette invasion subite d'images déjà lointaines, je ne songeais point à en chercher la cause près de moi. Je retrouvais, toute neuve, une heure de l'année paisible que j'avais passée à Londres avec Cécile. Je n'osais remuer;

je retenais mon souffle, de peur qu'elle ne s'envolât, bulle fragile, et n'éclatât tout à coup.

Les deux mains croisées sur sa robe noire, la patronne me considérait avec un étonnement où se mêlait un peu d'inquiétude. Quant à la jeune fille, me tenant sans doute pour infirme ou stupide, elle me versait le lait et le thé. Je pris ma tasse, avalai une gorgée en m'efforçant d'indiquer par mes signes et mes grimaces qu'un embarras de gorge m'enlevait la parole. Sans doute, la jeune fille crut-elle que je m'étais brûlé, car elle réprima un sourire. Sa méprise m'amusa; je le lui fis bien voir, et elle se mit à son tour à rire de tout son cœur en me montrant les plus belles dents du monde.

Le lendemain, je venais m'installer à la pension Salter.

MURIEL

Mrs Salter m'y donna une des chambres du premier étage. On y allumait le matin un feu de charbon qui faisait craquer le sapin de l'armoire et le citronnier de mon lit; le reflet des petites flammes dansait sur les vitres glacées. Je me rasais devant un miroir posé sur la traverse de la fenêtre; tout Derwentwater était là, divisé en six rectangles par les croisillons du panneau supérieur : trois parties de ciel, deux panneaux de collines, et, au centre, l'eau qui guettait en vain le soleil. Des teintes vertes et brumes, brouillées comme les taches d'un lavis, couvraient les arbres, les prairies, la terre, débordaient sur le lac dans les ombres de la rive et se noyaient avec les joncs. En vain eût-on cherché, de l'estuaire à l'horizon, quelque dissonance; une ou deux maisons, perdues dans l'ovale des collines désertes, étaient de la couleur du terrain; à peine, du côté de Manesty, une ferme montrait-elle un coin de mur rose; dans le gris du lac, les îles mortes; de Keswick, on ne voyait que le clocher lointain, émergeant, seul, du pli d'une pelouse.

Ce fut une femme de ménage qui me servit, à une heure, dans la salle à manger. Mais je trouvai le dîner disposé sur la table, dans des plats recouverts chacun d'une assiette. Le balancier de la pendule passait et repassait avec un déclic devant sa fenêtre oblongue. Je n'avais pas faim. Un lourd ennui me pliait sur ma chaise. J'aurais voulu lire en mangeant et ne m'en sentais point capable; j'aurais voulu appeler quelqu'un, et ne voyais que Mrs Salter qui montrait à la porte de la cuisine sa vaste et courte personne, de tristes dentelles sur son corsage noir, ses cheveux poivre et sel éclaboussés de roux, une figure revêche. Il me semble que ma présence l'indisposait, qu'elle comptait tous les pickles dont j'assaisonnais le bœuf. Une personne qui me restait cachée lui parlait. Où donc avais-je entendu cette voix? Cécile peut-être... Ce devait être la jeune fille qui avait ri de moi la veille. Elle entrait :

— Ma mère avait oublié de vous donner le dessert, Monsieur.

Je la remerciai de son attention et ajoutai, comme déjà elle se disposait à se retirer, quelques mots pour la retenir. A peine l'entendis-je me répondre. Sa figure me sembla un peu trop large, le bleu de ses yeux un peu trop bleu, son teint un peu trop vif. Telle qu'elle était là, en sa simple robe de coton bleu, une écharpe sur les épaules et tous ses cheveux clairs ramenés sur la nuque en un lourd chignon, elle me fit un instant penser à ces femmes de Reynolds, au maintien puéril, qui, toujours, tristement, cherchent ce qu'elles ont perdu. Mais dès qu'elle fut sortie, je ne vis plus que Cécile. Je commençais à deviner le secret de sa seconde naissance et de sa vie nouvelle. Dans la voix, dans le rire qui m'avaient plu à la pension Salter, c'était la voix, le rire de Cécile que j'entendais. Et, comme un moment plus tôt la jeune fille à l'écharpe, Cécile s'avançait seule, dans une noire Frith Street, sur le fond plus ténébreux encore de Soho Square.

Il était neuf heures. Des flaques d'eau engluaient le pavé. Cécile marchait d'un pas égal, portant dans ses bras une botte de fleurs rouges où s'illuminait son beau visage tranquille.

Le lendemain matin, je voulus me promener. De Lodore, on ne peut que suivre la route, dans l'un ou l'autre sens. Je choisis le côté de Grange que je connaissais peu. Le village se trouve sur l'autre rive de la Derwent, au milieu de petits arbres qui dissimulent à demi ses maisons éparpillées. Mais, tout près du vieux pont, un cottage me montra son toit de chaume, ses volets verts, ses lattes de bois brun, son mur grumeleux que défendait une haie de buis taillée en créneaux et posée, comme un parapet, entre deux ifs sculptés, au bord d'un quai blanc baigné par la rivière.

Au delà de Grange, les collines se rapprochent, obscurcissent la route et la serrent contre la Derwent qui, en contre-bas, roule son eau violette où penchent les coudriers. Le petit camion automobile qui transporte les personnes et les marchandises entre Keswick et Seatoller arrivait dans un grand bruit de ferraille et de vitres; je répondis du mieux que je pus à un salut qu'on me jeta, mais laissai passer la voiture sans y monter. Elle avait disparu lorsque je débouchai moi-même dans le val de Borrowdale.

Tout y était dans une immobilité profonde : le cercle des hautes collines pelées qui portent leurs torrents comme de minces pendentifs, la rivière pliée sur la terre verdâtre, un mamelon boisé qui soutenait le ciel. Le village de Borrowdale reposait à gauche, sous une girouette à aubes, à l'endroit où je m'attendais le moins à le découvrir. Pas une bête ni un homme dans le val; pas un oiseau ni une fumée dans l'air. Je ne sais quelle angoisse bizarre me fit rebrousser chemin et me hâter. J'arrivai près de la Grange. Au même moment, la jeune fille à

l'écharpe franchissait le vieux pont; je me trouvai tout à coup marchant à côté d'elle.

Il me sembla qu'elle sortait du cottage au toit de chaume. Je me bornai à lui demander, quand nous eûmes fait quelques pas ensemble, si elle ne trouvait pas la maison de Lodore bien isolée. Elle réfléchit un instant.

— Quand ma mère a été malade, il y a deux ans, dit-elle, les gens de Grange sont encore venus lui apporter un cadeau, selon l'usage...

J'espérais qu'elle se mettrait à me parler des propriétaires du cottage, de ses amis, mais elle n'y paraissait point disposée. Du moins voulut-elle s'exprimer à demi mot, car elle ajouta, citant à voix presque basse un dicton du pays :

— Les amis sont loin, quand les voisins sont proches...

Je cherchai son regard : elle me l'avait déjà dérobé; une vague tristesse embrumait son profil.

— Et, bien entendu, dis-je plus loin, un peu troublé, vous habitez toute l'année ici?

— Oui, Monsieur, toute l'année.

Une espèce de buée s'était abattue sur la route. L'herbe du talus en suintait. Nous avions pressé le pas. Dans l'allée de pins, la jeune fille à l'écharpe, sans un mot d'explication, me devança en courant. Elle grimpait l'escalier; et je la retrouvai qui avait déjà enlevé son chapeau, donnait des ordres pour le repas, et m'accueillait comme si nous n'avions pas cheminé de compagnie un instant auparavant.

La servante bientôt entra, tenant une soupière fumante qu'elle emporta dès que je me fus servi.

— Si vous voulez plus de nourriture, me dit miss Salter, ne craignez point de m'en demander.

Je la remerciai de son amabilité.

— Il faut remplir ses devoirs, répliqua-t-elle avec quelque gaucherie.

Elle s'était adossée au buffet et y appuyait les deux

mains, les coudes écartés, dans une pose disgracieuse, comme si, en détresse, elle avait eu besoin d'un soutien. La teinte de ses pommettes s'était avivée. Ses lèvres remuèrent et sans doute se serait-elle enfin expliquée, si la voix de Mrs Salter ne l'avait fait soudain sursauter.

— Muriel!... Muriel!

L'appel venait de l'escalier, suave et modulé, traînant sur la première syllabe une longue intonation mielleuse qui me déplut fort, et me déplut encore davantage lorsque, à voir le visage de la grosse femme apparaître dans l'entre-bâillement de la porte, je pus juger ce que valait un accent si tendre.

Le regard de Mrs Salter me balaya. Muriel s'avançait, balbutiante.

— Rien, mère...

— Rien?

La porte coupa derrière les deux femmes une phrase commencée sur le ton le plus désagréable. Quelques minutes après, la voix de Mrs Salter s'éleva de nouveau dans la cuisine, puis un cri...

Ma chambre enfin me servit de refuge.

PIERRE FRÉDÉRIX

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Abbé Mugnier : *J.-K. Huysmans à la Trappe,* Le Divan. — NOTES ET MAXIMES. Paul Morand : *Le Voyage* ; Fernand Vanderem : *La Littérature* ; François Mauriac : *La Province* ; Fr. de Miomandre : *La Mode*; Jean Rostand : *Le Mariage,* Librairie Hachette. — Henri Béraud : *Le Flâneur salarié,* « Les éditions de France ».

Dans ce petit livre, **J.-K. Huysmans à la Trappe,** M. l'abbé Mugnier nous raconte les prémisses de la conversion d'Huysmans. A l'origine de cette conversion, on trouve certes d'abord l'inquiétude mystique du romancier naturaliste qui était déjà « en route » vers la foi, mais il est curieux de noter que l'intermédiaire providentiel entre le somptueux pécheur et le subtil médecin des âmes fut Mme Berthe Courrière (1), la « Sixtine » de Remy de Gourmont.

L'abbé Mugnier rencontra Mme de Courrière, dans les derniers mois de 1890, à une vente de charité, rue de Grenelle, dans la salle de la Société d'Horticulture. « Ayant appris, par hasard, note M. l'abbé Mugnier, que je m'intéressais à George Sand et que j'avais été à Nohant, elle exprima le désir de me faire une visite pour me parler du sculpteur Clésinger, qu'elle avait connu dans ses neuf dernières années.

« On sait que Clésinger avait épousé Solange Sand, après... J'aurais bien d'amusantes histoires à raconter sur le ménage Clésinger-Sand, mais la famille Sand est tabou pour quelques années encore. »

Cette visite, continue l'abbé Mugnier fut suivie de beaucoup d'autres :

Mme Courrière entrait presque en courant, dans la sacristie de Saint-

(1) Depuis cette époque, Mme B. Courrière avait repris une particule, abandonnée par sa famille, disait-elle, depuis la Révolution.

Thomas-d'Aquin où j'étais alors vicaire, et dont les fenêtres donnaient sur des jardins qu'on ne voit plus.

A peine assise, et sans comprendre que ce n'était pas le lieu de pareilles lectures, elle sortait d'un cabas à tapisserie, qui ne la quittait pas, force journaux et revues, et entre autres le *Mercure de France* où d'un doigt infaillible elle me désignait, sur la couverture, les maîtres littéraires de l'avenir ; ou bien les derniers numéros de l'*Echo de Paris*, qui achevait la publication de *Là-bas*.

Je connais beaucoup, me dit-elle un jour, l'auteur de ce roman, M. Huysmans. C'est un écrivain de grand talent. Il rôde, depuis quelque temps, autour des églises et cherche un prêtre à qui il puisse se confier. Je lui ai parlé de vous. Il serait heureux de vous voir, si vous y consentez.

M. l'abbé Mugnier n'avait pas lu une ligne de Huysmans ; il savait seulement qu'il était du groupe de Médan, mais une telle rencontre était loin de lui déplaire et, ajoute-t-il finement, je mettais aussi « une sorte de coquetterie à montrer que l'Eglise, qui admet toutes les formes de gouvernement, peut vivre en harmonie avec toutes les écoles littéraires ».

Au jour marqué pour le rendez-vous, il vit entrer dans la même sacristie « un homme maigre, la tête non entièrement rasée, la moustache courte, et manifestant l'embarras qu'on éprouve ordinairement dans un endroit qui ne nous est pas familier ». Mme de Courrière s'était discrètement retirée ; Huysmans fixait sur l'abbé ses yeux aigus « dans une sorte d'attaque brusquée » ; mais adoucissant son regard et de sa voix « grêle, sourde, légèrement nasale il m'exposa, sans préambule, ce qu'il venait chercher près de moi » :

« Je vais publier un volume, un volume satanique, plein de messes noires. Je veux en faire un autre qui sera *blanc*. Mais il est nécessaire que je me blanchisse moi-même. Avez-vous du chlore pour mon âme ? » Et il murmura : « J'ai des atavismes religieux. »

M. l'abbé Mugnier avoue qu'à travers ce langage, auquel le séminaire ne l'avait pas habitué, il crut sentir « une âme pleine d'humilité et de vérité ». Ils se revirent fréquemment, tantôt chez l'abbé où, dans les premiers temps, Remy de Gourmont, qui préparait alors son *Latin mystique*, accompagnait Huysmans, tantôt chez le romancier, 11, rue de Sèvres.

Huysmans, « pessimiste maladif, enfantin », ne demandait qu'à se laisser diriger, et il fut facile à l'abbé Mugnier de le conduire

vers N.-D. d'Igny, un couvent de Trappistes où il pourrait méditer et équilibrer sa foi de vieux néophite. C'est de cette Trappe d'Igny que, le 15 juillet 1892, Huysmans écrivait à l'Abbé Mugnier :

Cher Monsieur l'abbé,

Je tiens la promesse que j'ai faite de vous écrire. Je suis à la Trappe ainsi qu'il était arrangé, depuis le 12. J'ai passé par le plus dur moment de ma vie, la confession. C'est fait, je suis liquidé. J'ai communié ce matin, à la messe de l'Abbé Dom Augustin, et je vous écris, poigné par une tristesse infinie, l'idée d'une indignité absolue, d'une âme mal radoubée qui a donné tout ce qu'elle pouvait, mais qui ne tient qu'à force d'étais, et qui oscille dans une mélancolie immense, alors qu'elle devrait être joyeuse d'en avoir enfin fini...

Le confesseur a les idées larges, « mais c'est égal, je me demande comment, si lâche, j'ai eu le courage de subir cette extraction. Le davier m'a fait mal, enfin c'est fait. »

La Trappe est exquise, luxueuse, on est logé comme des princes, mais tout de même, écrit-il, la question nourriture est terrible. En somme, il est « parfaitement heureux, choyé ». Il prend des notes, toujours littérateur, il prie, médite, fume, rêvasse au bord de l'étang, arpente les grandes allées, prend une cure de silence et d'air. Il prépare déjà le livre qui s'appelait tout d'abord la *Bataille charnelle* et qui devint *En route*.

C'est à cette époque, le 8 juin 1895, que Huysmans écrivait à l'abbé Mugnier cette curieuse lettre que je déchiffre sur la page autographiée :

Cher Monsieur l'Abbé

Je voulais vous remercier du souci que vous preniez de ma dolente carcasse, puis... puis... je n'ai eu le temps de rien et je névralgise toujours un peu depuis ce lundi où je passai la journée à étouffer de chaleur dans mon lit.

Je rêve d'un climat triste où le soleil serait aboli — ou devenu comme dans les Rembrandt une simple trouée de poudre d'or. Cela dans un très vieux cloître où l'on ne serait interrompu de ses vies de saints que par une odeur d'encens et de très vieux chants.

Malheureusement, si ce rêve se réalise, il se passera dans un pays où le ciel, d'un bleu perruquier, manque de distinction, dans...

La lettre s'arrête là, et c'est dommage ; c'est en effet très curieux comme déformation esthéthique de la vie: cela correspond,

ainsi d'ailleurs que la plupart des conversions tardives, à une inguérissable défaillance physique.

§

Voici, sous une réjouissante couverture rose, quelques petits livres de maximes. Maximes cueillies à des arbres de la meilleure espèce et qualité. Qui mieux que Paul Morand pouvait penser des pensées sur **Le Voyage**? Mais n'a-t-on pas écrit aussi que la plupart des malheurs qui nous arrivent viennent de ce que nous ne savons pas nous enfermer dans notre chambre.

Fernand Vandérem nous dit toute son expérience de **La Littérature**, son amour aussi :

L'amour des lettres est le seul amour où l'on puisse aimer passionnément, sans perdre, envers l'objet aimé, ni liberté d'esprit, ni clairvoyance.

François Mauriac nous donne sur **La Province** des notes d'une profonde psychologie. C'est sa province à lui, mais nous y retrouvons la nôtre, avec notre enfance et notre vie d'homme déraciné et qui ne fleurit peut-être que parce qu'il a conservé en lui l'atmosphère et la température de sa province natale. Fr. de Miomandre met tout son esprit subtil à épiloguer sur **La Mode**. C'est d'une belle qualité d'ironie. Quant à M. Jean Rostand, il fait du **Mariage** une chose bien compliquée : c'est un résumé de toutes les banalités écrites sur ce sujet depuis Rabelais. Je pense d'ailleurs que ces notes ne correspondent plus aux ménages modernes, qui ont ouvert les portes de leur prison.

§

Le Flâneur salarié, par Henri Béraud. Lorsqu'on songe que la plupart de ces pages ont été écrites sur des formules télégraphiques, on ne peut pas ne pas admirer la maîtrise intellectuelle du journaliste qui n'abandonne ici aucune de ses qualités d'écrivain. Il y a là des notes sur le dernier Conclave, les ministres fusillés à Athènes, des silhouettes de Clemenceau, Fallières, Loubet, le pauvre petit empereur Charles, etc., qui sont et demeurent de très exacts instantanés d'histoire. L'objectif est d'une grande netteté. Alors que beaucoup de petits romans enrubannés de style artiste seront devenus tout à fait illisibles et même ridi-

cules (car il y a aussi une mode de styles littéraires), ces notes directes et sincères demeureront.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Guy Charles Cros : *Avec des mots...* « Cahiers de la Quinzaine. »

« Sur la chanterelle », en conclusion, M. Guy-Charles Cros s'assure que des poètes qu'il aime certains l'aiment aussi, aiment du moins ses vers. Non point peut-être Raoul Ponchon, Tristan Derême (« le plaisant bruit que font ces noms ! »), mais certes, Paul Fort, « subtil oiseau des bois » le console et l'accueille ; aussi Vildrac et tels autres, qu'il sait, ne le rejettent point.

Le Seigneur avait douze apôtres,
on peut se contenter à moins...

Le besoin de tendresse, d'affection sincère, profonde, par le cœur et également par l'esprit, par le cerveau comme par la chair, tient ardemment le poète. Ce besoin insatisfait tour à tour, inquiet, déçu, mal satisfait, las ou trahi, gouverne l'humeur et détermine jusqu'en d'infinies nuances la couleur et la saveur de ses chants. Ne soyons donc pas surpris d'y découvrir, selon les circonstances, tant d'émouvante et grave grandeur, tant de mélancolie, tantôt à peine humectée de larmes légères, tantôt s'emmêlant presque à de la détresse pathétique et effarée. Mais aussitôt un amour, une joie des yeux, un beau rêve, un espoir, un caprice ironique ou pittoresque ranime la foi et rallume la confiance. Tous les tons lui sont familliers, aisés, généreux. C'est bien lui qui **Avec des mots** .. sait tout dire, exalter, pleurer, vivifier et illuminer à son gré. Si incertaine encore, mal dégagée parfois, et pourtant personnelle et troublante qu'ait pu, en ses précédents recueils, apparaître la maitrise de M. Guy-Charles Cros, elle éclate absolue, souveraine, au présent recueil, qui est l'œuvre définitive d'un grand et très personnel poète.

Je cherche où donc depuis Verlaine — oublierai-je mon cher et vieil ami Paul Fort ? ah, certes non ! — où donc depuis ces deux maîtres d'ingénuité spontanée et profonde, une telle simplicité, directe, familière, toute en accents nécessaires, exempts d'efforts ou de recherches visibles, s'est, grâce à un art d'une

souplesse magique, de la sorte incorporée avec de telles délicatesses de la langue et du chant.

Il m'apparaît sans exemple qu'aucun autre, se désintéressant au même point des querelles d'école, des théories, systèmes ou recettes, les sache asservir selon les nécessités avec autant de souplesse et autant d'assurance. Si l'on demandait à Guy-Charles Cros ce qu'il pense des ressources du vers classique, du vers romantique ou parnassien, du vers libre ou du vers polymorphe avec ou sans rimes, assonancés ou non, je gage qu'il répondrait n'en rien penser absolument, et y demeurer tout à fait indifférent. Et il répondrait selon la vérité. Mais en même temps, dépourvu de tout parti pris et possédant inné le pouvoir de toujours exprimer au mieux qu'il soit tout ce dont la passion le dévore et dont l'élan le transporte, ces ressources, que les autres se disputent, se sont si bien assimilées à son insu en lui qu'il en use comme d'inspirations jaillies de son for, vers réglementairement académiques, vers de cadences innovées et vierges, tout cela ordonné bien uniment, amalgamé sans trouble et sans heurt, bref, aussi naturel, aussi pur et nécessaire que les modulations d'un gosier de rossignol.

Une remarquable introduction bio-bibliographique, par M. Georges Batault, occupe du volume les quarante pages initiales. M. Batault met en valeur la consciente fierté de cet artiste du verbe, si déférent au culte de son père inoubliable à quiconque l'a approché ou, seulement, s'est prêté au pathétique de son œuvre ou de sa vie. Un admirable poème (et ne se souvient-on de l'étude si réfléchie non moins que fervente consacrée à ce père par le fils qui à peine l'a connu dans son existence terrestre ?), un admirable poème le remercie de la vie même qu'il lui doit, en remercie aussi religieusement sa mère, et pourtant :

Maintenant je suis seul depuis bien des années
et vos visages et vos gestes sont loin de moi ;
j'ai beau fermer les yeux, je ne vous revois plus,
j'évoque en vain, la nuit, la couleur de vos voix...
Et cependant mon sang est tout nourri du vôtre,
et cependant mon corps est fait de votre chair.

Qu'importe ? tous deux vivent par lui ; ils sont mêlés « à mes mains, à mes yeux, à toutes mes pensées, à mon sourire et à mes pleurs... »

L'amitié, le souvenir d'amis ou de pairs disparus, Alain Fournier, Léon Deubel, ne lui sont pas moins précieux et fidèles. Toutes les tristesses au fond en lui se mêlent à de la joie, et cette joie, c'est l'ivresse heureuse, saine, de vivre, de se fondre aux prestiges de la nature, de l'amour, de l'émerveillement universel, et de se sentir celui en qui chante, se propage et de qui déborde cette extase.

De fugitives désolations sans doute prennent une importance grande à ses yeux, dans son cœur, et le poète se lamente au crépuscule :

J'ai mal ce soir de ton absence,
mal de ta voix, mal de tes yeux. —
Rien ne pénètre mon silence .
ni ce parc, ni le ciel, ni eux...

. . . .

Nous étions deux contre le monde,
deux contre les dieux conjurés...
Maintenant dans le soir qui tombe
je suis seul, sans astre, égaré.

J'ai mal de toi ce soir. — Qu'importe ?
Je t'aurai oubliée demain.
Que la cendre de tant de mortes
pèse vide au creux de mes mains !

On perçoit un peu ici de cette fine ironie qui rétablit l'équilibre, compromis un instant par la prédominance futile d'un chagrin. D'autres fois, l'ironie, s'enflant même (*le poète parle...*) jusqu'à la plus juste indignation, se donne jeu et persifle, et emplit d'un sourire serré un poème tout entier :

Une tristesse de canapé
embrume élégamment mon âme.
— Je reprendrai un peu de thé
à la prière de la dame.

Mais, Dieu, pourquoi ces creux propos,
pourquoi ces caquetages rares ?
On serait si bien au repos
parmi ces bleus coussins épars.

Et que veut-elle absolument
que je lui mente avec tendresse ?

— Nous serons, tout à l'heure, amants
si le désir trop fort l'oppresse...

Mais tais toi encore un moment.

Je me laisse égarer par un ton qui est au poète étrangement particulier. Ce n'est ni le plus ample ni le plus magnanime. J'en reviens à ce qui forme l'essentielle splendeur de son art, une aspiration ardente, une effusion virile de vie parmi l'amour, la nature, l'amitié, une connaissance aiguë de ses propres sentiments et des motifs de ces émois. J'ouvre le livre, et tout de suite lumineux il chante :

Quel cri va, le premier, tuer le beau silence
à cette heure indécise où le pas de la nuit,
furtif comme un baiser, léger comme une danse,
sur les bois s'éloigne et fuit ?

Et dès cette *Aube*, sa fantaisie aidant, le lyrisme le soutient et le guide, il n'a que ce souci ailé :

Avec des mots saisir, en soi et dans le monde,
les furtives pensées et les rythmes tremblants
qui, seuls, arrêtent les secondes,
notre part infinie du temps.

Avec des mots, transmettre un jour aux hommes
qui penseront lorsque nous serons morts,
l'ardeur et la lumière que nous sommes
aujourd'hui, vifs, jeunes et forts.

Avec des mots, chantés à voix profonde et douce,
Avant qu'un peu de terre emplisse notre bouche,
confier à la vie notre lucide amour,
c'est là notre travail sans trêve et notre fête,
notre raison de vivre et de mourir poète,
notre unique et divin recours !

Voilà qui rejoint et confirme le témoignage de notre dignité, invoqué avec splendeur par Baudelaire, et quiconque, comme Baudelaire et comme à présent Guy-Charles Cros, ne porte en son sein cette conviction enflammée ne mérite pas qu'on lui confère, puisqu'il n'a pas compris, le titre suprême de poète.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Roupnel : *Hé, vivant !* Librairie Stock. — Louis Lefebvre : *La baraque*, A. Messein. — Robert Boudry : *Le cochon d'Inde*, Emile-Paul. — Albert Flament : *Fureur d'aimer*, Ernest Flammarion. — Marcel Laurent : *Une ombre sur le miroir*, J. Ferenczi et fils. — Francis Carco : *Les Innocents*, Albin Michel. — Mémento.

Hé, vivant ! Les bons recueils de nouvelles sont trop rares pour que je ne recommande pas tout particulièrement celui-ci, du savoureux romancier de *Nono* et du poète philosophe de *Siloë*. M. Gaston Roupnel, qui est bourguignon, narre avec la verve truculente et la malice des hommes de son sol, l'un des plus favorisés du monde, puisqu'il produit un vin digne de la coupe des dieux. Mais il n'a pas seulement un bon sens pittoresque qui rappelle celui de nos vieux conteurs, il est doué d'une sensibilité charmante et généreuse, et c'est très judicieusement qu'il a divisé son livre en trois parties, pour grouper dans chacune d'elles des histoires d'une même veine ou d'un même caractère, attestant la variété de son talent. Les premières, parmi lesquelles se trouve celle qui a donné son titre au volume, offrent une originale combinaison de réalisme et de lyrisme : les deuxièmes sontd es façons de farces ou de fabliaux — ce qui les distingue des contes de Maupassant, auxquels on peut, néanmoins, les apparenter ; les troisièmes, enfin, se bornent à tirer des faits mêmes un enseignement, en les déformant à peine, dans une intention caricaturale. S'il fallait désigner, parmi ces trois genres de récits, le plus typique sinon le meilleur de chacun d'eux, j'indiquerais successivement : *Le p'tit gars*, d'une psychologie profonde et qui dégage de la réalité le symbole ; *L'accident*, d'une drôlerie irrésistible ; et *l'Irresponsable* qui dénonce cette sensiblerie ou cet humanitarisme de la plupart de nos lois démocratiques, et qui sont la négation de la vraie justice et de la charité (1). M. Roupnel, que sa compréhension spiritualiste de la vie convainc de la valeur de l'idée, lors même que cette idée puise sa force à la source d'une illusion, comme dans *Le p'tit gars*, ne se paie, cependant, pas de mots. On ne lui en fait pas accroire,

(1) Au dire de M. Geo London, qui publie dans *Le Journal* ses impressions de Russie, les Bolchévistes ont, du reste, renchéri sur la mansuétude de ces lois qui protègent les fous dangereux et les alcooliques, en instituant un régime pénitentiaire plein de douceurs pour les condamnés de droit commun, alors qu'ils se montrent implacables pour leurs adversaires politiques.

et il est aussi prompt à rire des ridicules qu'à s'indigner de la sottise et de la méchanceté. C'est un artiste — il écrit dans une langue drue et imagée — mais c'est aussi un moraliste, et, si l'on préfère, un homme qui pense ou qui fait penser.

La baraque. Il ne laisse pas d'y avoir des analogies entre l'art de M. Gaston Roupnel et celui de M. Louis Lefebvre, qui mêle, aussi, avec un sens aigu du comique, le lyrisme au réalisme, en s'efforçant, en général, de dégager de ses récits un symbole. Peut-être cette compréhension particulière du rôle de l'écrivain romanesque prête-t-elle à certaines de ses compositions — non les moins remarquables, d'ailleurs — un caractère hybride, ou trouble-t-elle le jugement du lecteur qui aime savoir exactement de quoi il retourne, et qui, lorsqu'il ne comprend pas tout de suite, a toujours un peu peur d'être mystifié... Cette fois, pourtant, comme dans *Le couple invincible*, c'est délibérément que M. Louis Lefebvre a pris le parti d'écrire une œuvre qui illustre une idée et qui a le rythme d'un poème en prose. Pour qu'on ne se trompe pas sur son intention, ce pieux biographe de Charles Morice a, d'ailleurs, gravé au fronton de son livre l'expression d'un vœu qui tenait profondément au cœur de l'esthéticien de *La littérature de tout à l'heure* : « La baraque de mes rêves... » C'est, en effet, l'histoire de cette roulotte chimérique que Charles Morice ambitionnait de promener par les campagnes et par les villes pour éveiller l'âme du peuple au sentiment de la beauté, qu'il raconte ici. Son héros, Hymnès, montre tour à tour le spectacle aux paysans, aux ouvriers, aux gens du monde. Quel spectacle ? Peu de chose ; presque rien. Une suggestion, plutôt qu'une évocation : de la musique de songe, les ombres de formes harmonieuses, des vers, et pour les rustres, l'intermède d'une farce — voilà ce qu'il donne à entendre et à voir. C'est parmi les êtres les plus près de la nature qu'il recrutera, d'ailleurs, ses seuls adeptes. Un homme et une femme, des fiancés, le suivront chez qui il aura suscité le désir d'une félicité supérieure. Mais il se heurtera, d'autre part, à la haine de l'ouvrier et à l'incompréhension des bourgeois et des snobs. Nous le verrons tomber sous le couteau d'un forcené et mourir, — non — s'évanouir pour renaître comme « l'esprit », un temps éclipsé, reparaît toujours pour, de nouveau briller d'un plus vif éclat. Sa tentative n'aura pas été vaine, si ses adeptes mêmes le quitteront pour

reprendre leur vie de labeur, car il leur aura appris qu'il y a quelque chose au-dessus de l'utile.... Mais on ne résume pas un livre comme celui-ci, qui est une complète réussite, et dont la conception est proprement platonicienne ou dont le dessin semble la projection fluide d'une pensée ; et je ne sais ce qu'il faut louer le plus de la faculté de l'auteur à se mouvoir dans l'abstrait et à trouver les figures qui en sont les signes ou de son courage à s'abandonner sans réserve à sa généreuse inspiration.

Le cochon d'Inde. Rien de plus curieux, et à certains égards de plus pénible que de voir un bon esprit français — et français de culture latine — chercher sa voie à travers les brumes du Nord ou se colleter avec les fantômes de la pensée slave.... Telle est bien, il me semble, l'aventure de M. Robert Boudry qui a voulu écrire une histoire qui fît songer à Dostoïewsky, et dans laquelle, d'ailleurs, figure, à côté du personnage principal qu'il *double*, un peintre russe, non sans analogie avec l'*Eternel Mari* ou l'*Idiot*. Vous devinez qu'il s'agit, dans cette histoire, d'un cas de dépersonnalisation ou d'abdication de la personnalité. Le héros de M. Boudry est un malheureux sans volonté et qui laisse une sorte de sadique faire de lui son esclave, ou son cobaye. Au surplus, les circonstances sont invraisemblables qui président à un envoûtement si radical qu'il se prolonge par delà le trépas de celui qui en est l'auteur... M. Boudry n'a pas le moins du monde le sens de ce que M. Paul Bourget appelle « la crédibilité », et c'est au fur et à mesure des besoins de son récit qu'il invente les événements qui lui permettent de le développer. Mais il a des qualités de psychologue, malgré son inexpérience, et je crois qu'il pourra produire une œuvre de valeur le jour où le souci d'étonner ne dominera pas ses préoccupations d'écrivain ou n'altérera pas sa bonne foi....

Fureur d'aimer. M. Albert Flament, qui vient d'écrire une très attachante *Vie amoureuse de Lady Hamilton*, plus célèbre sous le nom d'Emma Lyonna, s'est attaché dans le présent roman à faire le portrait, que je crois exact, non du don Juan, à vraiment dire, mais de l'érotique forcené. Son Mouravine, qui est slave, incarne le type même de la bête sensuelle, venue d'Orient, et dont le désir, aussitôt allumé, flambe avec une violence irréfrénable, jusqu'à ce qu'il ait dévoré son objet. S'étant mis dans la tête — pour parler par antiphrase — de posséder une femme

trop sensible, que son mari néglige, il n'a de cesse qu'il ne soit parvenu à ses fins. Sa tactique est l'offensive continue, et elle lui procure assez vite la victoire. Mais il a contracté la syphilis avec une fille, et transmet à sa victime ce mal vénérien. Affolée, la pauvre femme se tue. Point de morale à tirer du livre de M. Flament, qui emprunte son titre au vers de Verlaine :

J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire ? Ah ! laisser faire !

et n'est qu'un drame assez brutal, encore qu'il se passe dans le monde, et dans le monde d'avant-guerre, lequel ressemble à s'y méprendre à celui d'aujourd'hui. Mais je reprocherai à M. Flament d'avoir usé d'un procédé un peu gros pour retenir ou forcer l'attention du lecteur, en ouvrant son récit par un prologue qui n'en est que le dénouement. L'impression de mystère qu'il crée est artificielle, et à cause de cela indigne de son art de peintre de mœurs réaliste, peut-être trop entêté de vouloir tout dire.

Une ombre sur le miroir. Une jeune fille, sur le point de se marier, apprend que sa mère qu'elle adore, et avec laquelle elle a toujours vécu sans connaître son père, ni même entendre parler de lui, a commis, autrefois, un crime.... Trompée par son mari, la malheureuse l'a abattu d'un coup de revolver, dans une véritable crise de folie passionnelle. On devine l'effet que cette révélation produit sur la jeune fille qui vénérait sa mère. Mais, mariée à son tour, elle est, à son tour, trompée, et se trouve à deux doigts de renouveler le geste de sa mère... Elle deviendrait, elle aussi, meurtrière, sans la vigilance de celle qu'elle avait trop hâtivement condamnée dans son cœur, et qui arrête, à propos, son bras. On voit assez, par ce résumé, que le roman de M. Marcel Laurent pèche par l'établissement d'un trop rigoureux parallélisme. Il offre de l'intérêt, cependant, et encore qu'un peu confus, par excès de détails, contient des scènes émouvantes et de fines observations.

Les Innocents. Ce roman de M. Francis Carco, dont une première édition a paru pendant la guerre, et qui a vu la censure s'acharner sur lui pour des vétilles, alors qu'elle a laissé paraître *Le Feu* en entier, ou presque, n'est peut-être pas le plus parfait de l'historien de mœurs de la pègre, mais le plus intense ou le plus aigu. M. Francis Carco, que M. Roland Dorgelès a appelé, si je ne me trompe, « le romancier de l'inquiétude », se révèle, ici, vraiment digne de cette qualification. Avec un art remar-

quable, il a su rendre sensible le tourment de son héros, le Mylord, en nous introduisant dans l'âme trouble de ce voyou qui ne parvient pas à se déprendre de l'amour et sur qui semble peser la fatalité, tandis qu'il marche en tâtonnant dans les ténèbres, au devant d'une débile et décevante petite flamme d'ambition, sinon d'héroïsme.... A côté de ce dévoyé, M. Carco a dressé la figure d'une Anglaise écrivain, dont la perversité prend prétexte de la poursuite du vrai pour s'adonner à tous les vices. C'est un type bien curieux et très moderne qu'il a réussi à peindre là, et qui atteste, à lui seul, la valeur de son livre, hardi, certes, jusqu'à la témérité, mais dont ne laisse pas de se dégager une morale.

Mémento — Les lecteurs du *Mercure* m'excuseront de leur signaler sous la rubrique qui m'est, ici, confiée : *Les deux visages de l'amour* (Fasquelle, édit.). Sans doute, trouveraient-ils inconvenant que j'en dise du bien ; mais ils ne seraient pas moins surpris que j'en dise du mal puisque j'en suis l'auteur.... Quand on livre un ouvrage au public on lui reconnaît, par là même, implicitement, une certaine valeur. Peut-être m'accordera-t-on que celui-ci a pour soi d'être décemment écrit, avec soin composé, et surtout « vivant ». On sait trop le cas que je fais de cette dernière qualité pour ne pas m'attendre pour me juger là où j'ai prétendu en fournir le témoignage. Enfin, je crois à l'importance du sujet, et ce récit en est la preuve. Il ne met rien de moins en question, en effet, que l'éternelle rivalité des sexes, sans toutefois recourir à la thèse, puisqu'il s'efforce de dégager pathétiquement sa philosophie de l'action elle-même.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Nicole et sa vertu, 3 actes de M. Félix Gandéra, à l'Athénée. — *Les Affranchis*, 3 actes de Marie Lenéru aux Français.

Nicole et sa vertu. — Thème courant : pour ramener son mari qui, après huit ans d'heureux ménage, a pris pour maîtresse une étoile de music-hall, l'épouse, aussi jolie qu'honnête, se donne les allures d'une cascadeuse, mais sans accroc essentiel pour sa vertu, malgré les apparences. Le rajeunissement le plus saillant du thème consiste en ce qu'elle jette par-dessus bord, en trois semaines, deux à trois cent mille francs de la communauté conjugale, en toilettes, « diams », en peinture d'appartement. Par ce moyen, qui ne conviendrait apparemment ni à la préfé-

rence ni à la poche du commun des maris, elle reconquiert le sien.

Grand étalage de toilettes et de mise en scène, comme c'est la coutume à l'Athénée. Mme Huguette ex-Duflos (*sic*) — oh ! madame, le déplorable écriteau que vous avez aventuré là ! — est tour à tour ingénue, sentimentale, capricieuse et capiteuse. Avec sa beauté blonde d'une blondeur scandinave, elle évoquerait l'un des aspects où l'on songe que pourrait s'incarner la Nora d'Ibsen. M. Debucourt ressemble à Le Bargy. Je dirai encore ma reconnaissance émue à l'administration du théâtre pour ce qu'elle nous garde toujours nos places au premier rang de l'orchestre, en sorte que je n'ai pas perdu une syllabe ni — ce qui vaut beaucoup mieux — une fossette.

§

Sur les mouvements intimes de sa formation, Mlle Lenéru a bâti une transposition dramatique. Cela aurait peut-être mieux trouvé son moyen d'expression adéquat dans le roman. L'animation physique, matérielle, que donne à son ouvrage l'incarnation scénique par des hommes et des femmes en vie, cela permet de mieux constater la pénurie de l'inspiration et de la composition, et l'impuissance patente de l'auteur à se hausser au-dessus des rudiments inanimés de la tradition, des mœurs sociales les plus pauvres d'énergie animale. A l'image de son maître de Curel, à vouloir davantage s'élever, sans l'envergure nécessaire, elle retombe plus lourdement dans le convenu. Et c'est pénible de voir avec quelle présomptueuse inconscience elle ose confronter une idéologie larvaire de néophyte impatient avec les spéculations nietzschéennes.

Ces conditions nous portent à considérer la mémoire de Mlle Lenéru avec une commisération particulière, et lorsque nous savons au surplus qu'elle fut privée, dès sa quatorzième année, du sens de l'ouïe, alors que toute sa sensibilité allait, anxieuse, vers la musique, puis que ses yeux, plus tard, devaient aussi devancer la vie à l'abandonner. Cette jeune femme (elle est morte à 43 ans, en 1918) présente un aspect qui a trop de mélancolie pour qu'il nous soit possible de trouver sa pièce aussi détestable qu'elle apparaîtrait, si l'on se plaçait au point de vue rigoureux que ses puériles prétentions vont pourtant aveuglément provoquer. Quant à traiter par l'ironie, ce qui serait facile —

trop facile — : non, décidément, à ce fifre-là, aujourd'hui, je n'aurais pas de souffle. C'est en somme ce que l'on appelle une œuvre de talent (d'un talent inviable et morne), de belles visées (selon la norme rétroactive et avec pas mal de billevesées). Ma foi, au milieu de toutes les choses du jour — qui sont un alliage de niaiserie et de malpropreté — ça change, après tout !

Il s'agit d'un professeur célèbre (M. Alexandre) dont les œuvres renversent la morale de fond en comble, manière de Nietzsche de pacotille. Marié, père, la pièce nous le montre aimé d'une jeune fille, Hélène (Mme Ventura), vivant sous son toit et travaillant avec lui. Egalement lui-même est épris. Amour sinistre en vérité (*fœtus* point mis au jour) où tout se passe dans la cervelle. L'épouse (Mme Bretty) se trouve atteinte par cet amour pourtant passif. Elle en formule l'observation. Dès lors, la question se pose aux deux amoureux. Le maître voudrait tout sacrifier, tout envoyer au diable, de ses établissements familiaux. Mais la jeune fille, repoussant de devenir la cause des décombres éventuels, se retire de l'aventure après quelques simagrées religieuses, de concert avec cette abbesse (Mme Second-Weber) que les lois ont expulsée, et qui donne, à l'épaule de l'ancienne novice (l'ai-je dit ?) les coups de cordon symboliques d'une certaine discipline. Sur quoi le maître dépité (— c'est bon ! on verra ça !) menace de détruire encore davantage les traditions avec ses gribouillages...

On voit, et la bonne volonté primaire, et la puérilité de telles propositions. Ce sont — ces personnages — gens qui, comme l'auteur, ont pris en lisant Nietzsche un breuvage trop fort pour leur palais et en ont seulement reçu exaltation factice, étourdissement — puis nausée.

La substance de Nietzsche, mal digérée par de courtes âmes et de courtes intelligences en piètre ébullition, leur a donné pas mal de mécomptes — ou bien plutôt : leur en aurait donné, si elles eussent eu quelque clairvoyance. Au lieu de réfléchir et de faire intervenir et la raison sensible, et les pouvoirs de la pensée à recevoir et à comprendre, ces hurluberlus s'inquiétèrent aussitôt du désaccord pratique de ces spéculations avec les mœurs actuelles. Naturellement, ils pataugent au lieu de s'assurer, et ne savent pas comment en sortir. Le hasard les a conduits à un péristyle de pierre dure; à peine engagés, les voilà qui dégringolent.

C'est, en effet, la marque de la plus entière méconnaissance de ce qu'est toute spéculation de qualité que de la vouloir, aussitôt à peine entrevue (au lieu de tâcher à en saisir la matière authentique), la mettre en présence des conditions de l'entrave vulgaire. Ah, combien c'est là besogne de demoiselle en souci de création originale! glaive trempé tombé à quenouille! Chez de tels méconnaisseurs, leur admiration, leur émotion à par exemple quelque Bacchus en bronze de grave structure, c'est en la peignant des couleurs superficielles, incertaines, fugaces et trompeuses de « la vie » qu'ils lui en offrent la religion ! Encore les couleurs de Mlle Lenéru sont-elles les plus décolorées. Je doute, en vérité, si ce n'est pas là d'ailleurs une atténuation à la présomption de son aventure. L'attouchement ingénu, la panique et le reli, n'est-ce pas moins détestable que la surenchère impertinente? N'est-ce pas une position — celle de Mlle Lenéru — moins antipathique que celle de certains excités dont George Brandès m'écrivait autrefois : «... C'est Nietzsche qui a tourné tous ces cerveaux faibles et féminins. Ces hommes et ces femmes n'ont rien compris de lui que l'atrocité. Pour de tels esprits, l'atrocité, c'est de la force — force bien facile à posséder. Tous les esprits vraiment forts sont braves, mais doux? »

Mlle Lenéru était une personne *extrêmement distinguée*, ayant beaucoup lu, beaucoup médité, dans un repli que son infirmité a certainement concouru d'établir. Elle est ainsi restée livresque, sombrement refusée à la consumation. Evidemment, sa production reste en panne quand on l'interroge, et particulièrement sa pièce. La culture philosophique de Mlle Lenéru — qui peut en imposer à la masse des gens — est bien superficielle, bien indigente, pour ceux qui ont quelque initiation. Ses *Affranchis* sont un long dialogue à visée philosophique, mais qui est surtout uniformément guindé, morose. Les personnages, malgré les efforts de l'auteur pour leur donner une apparence de vie, ne sont que des vapeurs lourdes. La thèse, c'est que les *affranchis*, ou amoraux (étant posé que ce ne sont pas tout bonnement de malhonnêtes gens) finissent par sacrifier leurs théories et leurs aspirations ou instincts, quand ils ne pourraient les satisfaire sans se conduire avec vilenie. Ça n'est guère neuf. C'est là « morale » de catéchisme offerte aux petits enfants, avec les raisons péremptoires d'aller au Ciel ou de prendre le chemin de

l'Enfer, ou, plus simplement, avec le choix du martinet ou de la tartine de confiture. Beaucoup de conférences, dans lesquelles surgit de loin une pensée sinon très forte, du moins fortement exprimée. On pourrait d'ailleurs légitimement prétendre que je ravalerais la morale de la pièce en la traitant ainsi ; dire qu'elle ressort de la *morale de l'honneur* : un besoin de dignité personnelle, pour conserver notre propre estime, et celle de nos semblables. Soit une morale de gens d'élite. Mais, à mon sens, morale de soumission, d'à-propos, de simulacre, et que la sonde traverse au passage comme une crême.

Là-dedans, Nietzsche est invoqué à tort et à travers. Ce que cette demoiselle n'a du tout su, c'est qu'avant de faire comparaître un tel auteur dans un ouvrage, il eût fallu d'abord le comprendre. Sur Nietzsche, mes idées sont trop arbitraires, trop farouches, pour que j'en puisse faire état de base ici. Mais je rapporterai ces propos de mon compagnon, qui a fréquenté et interrogé Nietzsche, dans ses ouvrages et dans sa biographie, d'une façon persistante, étroite, attentive, pressante, et selon un critérium beaucoup plus traditionnel et raisonnable que n'est le mien : « très *grosso modo*, me disait-il, voici ce que j'entrevois sur la morale pratique de Nietzsche : si, dans sa pratique, Nietzsche s'est comporté comme l'homme le plus délicat, le plus moral, c'est qu'il avait à un haut degré le *respect* de soi-même; l'instinct de la propriété, le goût de ce qui est noble. Subsidiairement, il a dû lui rester toujours quelque chose de son éducation dans un milieu très honorable et religieux jusqu'au piétisme.

« D'autre part, en aristocrate, en conservateur social (tout naturellement, les esprits les plus libres et les plus hardis — Gœthe, Schopenhauer, Renan, Voltaire — sont conservateurs en politique, les agitations révolutionnaires étant incompatibles avec la liberté philosophique), il sentait à merveille que ses audacieuses négations et théories n'étaient pas un article de propagation. « Un peu de poison, de temps en temps », c'est supportable et peut-être salutaire pour quelques estomacs, mais ça ne vaudrait rien pour la masse — qui, d'ailleurs, serait trop portée à avaler toute la fiole !

« Et puis il est incontestable pour moi (comme je crois, pour H. Lichtenberger et pour d'autres) que la folie de Nietzsche ne s'est pas manifestée tout d'un coup, sans nuls préliminaires. Elle

a eu un *processus* auquel il faut faire une part (difficile à déterminer exactement) jusque dans des ouvrages où on ne l'avait pas discernée tout d'abord. La paralysie générale devait le travailler depuis longtemps, sous une certaine forme de mégalomanie.

« Et quant à sa morale théorique, dans laquelle il faut voir, en partie, un jeu de son esprit — un esprit « plein de contradictions », — il ne la proposait que pour une société utopique (en bas, des esclaves sous la trique : en haut, des *surhommes* n'ayant d'autre loi que leurs instincts, mais des instincts épurés, nobles), société qui ne lui apparaissait guère à lui-même que comme un rêve. Et non seulement il ne voulait pas faire de prosélytes, mais il désavoue nettement (dans *Zarathoustra*, par exemple) ceux qui, dans leurs pratiques, chercheraient à se couvrir de lui. »

Pour en revenir aux *Affranchis*, les acteurs n'ayant en somme qu'à réciter des tirades, la lecture pourrait parfaitement suppléer à la représentation. Mais quand les Français incorporent à leur répertoire une pièce peu connue (les représentations de l'Odéon remontent à 17 ans et elles n'ont pas été nombreuses), c'est comme une nouveauté, un événement en tout cas. Pour une part, je crois que l'exhumation des *Affranchis* ne s'imposait pas. L'ombre les préservait, mieux que ne le font les feux de la rampe. Image du sombre destin de leur auteur dans la vie. Certes, là-dedans, il y a un drame : celui d'une femme qui vise à s'accomplir et échoue. Mais cela beaucoup moins à cause de la solidité de ses entraves, que par le manque de force de ses facultés intellectuelles et morales. Ce que l'auteur a subi sans le comprendre, ni pouvoir fixer.

Mlle Lenéru reste un personnage aventureux dans sa présomption, et passablement étourdi dans ses singulières et hardies illusions sur son labeur. Elle écrit, dans son *Journal* :

Pour moi, ce qui fait la valeur des *Affranchis*, c'est que le drame passionnel et le drame d'idées sont tellement liés que, pas un instant, vous n'en pouvez décomposer l'amalgame.

Si vous ne trouvez pas de passion dans les *Affranchis*, je vous demande de quel droit vous en trouvez dans *Phèdre* et dans *Bérénice*.

Mon Dieu ! Que voilà, dans cet esprit, peu de lumière sur soi, et peu de grâce à nous demander notre avis !

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE DE L'ART. — D. Lapcevic : *La philosophie de l'art classique*, Alcan 1927. — Régis Michaud : *L'Esthétique d'Emerson*, ibid., 1927. — Milda Bites-Palevitch : *Essai sur les tendances critiques et scientifiques de l'esthétique allemande contemporaine*, ibid., 1926. — A. C. Coomaraswamy : *Pour comprendre l'art hindou*, trad. J. Buhot, Bossard, 1926. — Subodh Chandra Mukerjee : *Le rasa, essai sur l'esthétique indienne*, Alcan, 1926.

Le premier des ouvrages que nous avons à examiner eût pu être écrit à l'époque de Winckelmann. L'auteur prétend bien que l'homme moderne doit se former selon le goût moderne, mais il estime que le classicisme gréco-romain doit demeurer notre « régulateur ». Sur des pensers nouveaux nous ferons, sous la loi de « la simplicité noble » et des « motifs éternels », des œuvres classiques. Interprétation selon une conviction *a priori*, et attitude normative : voilà en vérité une **philosophie de l'art**, ni moins, ni plus. Elle n'a rien de neuf, mais bien moins qu'autrefois elle s'impose en un temps où nous croyons à la relativité des formes d'art, à la multiplicité des esthétiques, à la pluralité des classicismes.

L'**esthétique d'Emerson** reflète encore notre tradition classique, mais rajeunie dans le Nouveau-Monde. Ainsi, nous dit-on, le génie est un problème moral. Entendez que le génie consiste à saisir des rapports universels. Parmi les beaux arts, paraît-il, on doit placer l'histoire, réalisation progressive du surhomme. Comprenez qu'elle est *magistra vitæ*, parce qu'elle narre les opérations de l'Esprit universel. Un nietzschéisme latent modernise ainsi de très vieilles thèses. M. R. Michaud a fait œuvre utile en ajoutant à ses travaux antérieurs sur Emerson ce résumé de son esthétique.

Mais voici, grâce à une esthéticienne de Riga, venue à Paris préparer une thèse sous la direction de V. Basch et de H. Delacroix, plus rare, plus forte documentation. Deux tendances se manifestent dans l'**esthétique allemande contemporaine** : les constructions psychologiques de Th. Lipps, J. Volkelt, E. Meumann, J. Cohn ; et d'autre part, la réaction contre ces chercheurs trop imaginatifs encore et trop philosophes : une école possédée de science et d'objectivité, celle de R. Hamann, R. Müller-Freienfels, E. Utitz. C'est ce dernier effort, la *Kunstwissenschaft* (science de l'art), qu'analyse Mlle Bites Palevitch. Il est à croire que les Français jugeront encore farcies de scoslatique des recherches

qui se présentent au delà du Rhin comme positives et critiques. Du moins auront-il, grâce à ce livre, accès à des doctrines vivantes et fécondes dans le pays voisin, trop ignorées dans le nôtre.

L'esthétique, sachons-le bien, ne deviendra science qu'en se faisant comparative. Elle deviendra telle non dans les systèmes philosophiques, ni dans les laboratoires de psychophysique, mais par emploi de la méthode ethnographique et sociologique. Voilà pourquoi une certaine documentation sur des esthétiques sans relation directe à notre classicisme nous apprend plus long, sur l'essence de l'art, que toute autre tentative de spéculation ou d'analyse.

En vain chercherait-on un manuel aussi pratique, à la fois aussi succinct et aussi complet, pour s'initier à l'art de l'Inde que le petit livre de Coomaraswamy traduite par l'orientaliste, dessinateur et graveur Jean Buhot. L'ouvrage a le mérite unique de présenter l'art et l'esthétique en fonction des convictions religieuses qui en effet les ont inspirés. De précieux renseignements iconographiques concrétisent formes et idées, faisant saillir l'affinité qui relie la plastique au rite. Travail excellent et, ce qui ne gâte rien, instrument de travail à la portée de toutes les bourses.

La thèse de Mukerjee sur **l'Esthétique indienne** présente une technicité plus grande ; elle mériterait pourtant d'être lue par nos esthéticiens. Elle ajoute peu à la *Rhétorique sanscrite* de Regnaud, dont la valeur est fort méconnue, et à la thèse allemande de M. Lindenau, qu'ignore l'auteur. Mais les connexions entre le goût (*sara*) à l'indienne et les systèmes indiens de philosophie sont marquées avec justesse. On trouvera là de précieux renseignements sur l'artificialité de l'art, en un pays où pourtant le critère de la jouissance réside en la sensation, non en imagination ou idéation.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A. Brachet: *la Vie créatrice des formes*, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — *Les rayons mitogénétiques.*

Après deux ouvrages remarquables, *l'Œuf et les Facteurs de l'ontogénèse*, *Traité d'Embryogénie*, M. A. Brachet, de Bruxelles, vient de nous donner un livre moins technique, mais

passionnant par les problèmes qu'il soulève : **la Vie créatrice des formes.**

M. Brachet est à la fois un des grands maîtres de l'Embryogénie, ou science du développement des êtres vivants, un professeur remarquable et un esprit philosophique. Il est de ceux qui réfléchissent sur le sens et la fin de la vie, qui cherchent au delà de la physique de la vie l'origine des lois qui régissent les phénomènes biologiques, qui s'efforcent d'en trouver dans une métaphysique l'explication dernière.

Nous n'ignorons pas que beaucoup d'hommes de science répudient la métaphysique parce qu'elle ne serait qu'un vain jeu de l'esprit. Il en est parfois ainsi en effet, mais ce jeu, s'il n'est même que cela, offre tant de séduction, il s'impose aussi avec tant de force dans certaines circonstances de la vie, que bien peu d'hommes échappent entièrement à son emprise ; et nombreux sont les savants eux-mêmes qui, sortis de leur laboratoire et rêvant au sens profond des problèmes qui les passionnent, font quand même de la métaphysique sans le vouloir et parfois sans le savoir.

La « Vie créatrice »! Le titre n'est certainement pas pour plaire aux biologistes physico-chimistes. M. Brachet rassure ceux-ci.

Cette forme « vivante » de l'énergie, telle que nous pouvons la concevoir, n'a aucune analogie avec la force vitale des anciens philosophes, qui n'a plus qu'un intérêt historique ; elle n'est pas non plus l'entéléchie aristotélicienne qui n'est qu'une variante de la première et que des biologistes comme H. Driesch ont remise en honneur dans ces dernières années.

Dans aucune de ses manifestations, la vie ne se montre plus pleinement « créatrice » que quand un individu nouveau se constitue de toutes pièces aux dépens d'un œuf fécondé. Depuis quelques années, soumis aux techniques précises de la chimie et de la physique, l'œuf a cessé d'être la petite cellule d'apparence banale qu'on croyait et s'est montré ce qu'il est réellement : « un centre d'activité vitale intense et créatrice de tout ce qui assurera sa destinée ».

M. Brachet examine successivement les *propriétés de l'œuf*, la *notion des localisations germinales*, la *morphogénèse*. Ce dernier chapitre est un des plus riches en faits nouveaux et en idées fécondes.

La « morphogénèse », c'est la genèse des formes chez l'embryon. L'œuf des Batraciens (Grenouille, Triton), qui se prête

particulièrement aux recherches expérimentales, présente des territoires divers, un déploiement d'énergie variable suivant les régions, et une véritable hiérarchie dans les diverses ébauches embryonnaires. Dans l'œuf de Grenouille, on voit se dessiner de bonne heure un *croissant gris*, que l'on considère, depuis les travaux de M. Brachet, comme le *centre initial* du développement. Son action se propage en effet de proche en proche, et provoque l'entrée en activité des nouveaux territoires. On a constaté que, dans tout développement provoqué, il y a une relation définie d'ordre *quantitatif* entre le facteur qui provoque le développement d'un territoire et la réponse de ce territoire à l'excitation qui lui est transmise. L'idée vient à l'esprit que le croissant gris sécréterait une substance chimique, une « hormone », *en quantité définie*, et qui diffuserait dans les territoires voisins, les incitant à se développer, à se différencier dans un sens donné. Toute lésion du croissant gris entraîne une diminution de la quantité de cette substance, et, par suite, des atrophies organiques. Quelle est cette substance ? M. Brachet la désigne sous le nom de *génétine*. Ce terme, naturellement, ne nous renseigne pas sur la nature de la « substance » ; il est simplement évocateur de ses effets.

L'œuf du Triton, Batracien comme la Grenouille, n'offre pas un croissant gris apparent ; mais, il y a également dans cet œuf un « centre organisateur » ; il donne naissance aux organes dorsaux de l'embryon (cerveau, moelle épinière, colonne vertébrale...) Or, on peut détacher ce centre et le greffer dans une autre région de l'œuf ; celle-ci, au lieu de donner par exemple du ventre, donne alors le dos. Le centre organisateur a donc le pouvoir de changer la destinée de tout un territoire cellulaire, de lui communiquer des potentialités nouvelles. Mais il n'a ce pouvoir que pendant un temps limité.

Quelle est la part du *milieu* dans le développement ? D'après M. Brachet, le milieu ne joue dans le développement qu'un rôle accessoire. Les vraies causes de l'ontogénèse sont dans l'œuf lui-même et elles sont indépendantes, par leur essence, du milieu qui les entoure. Dans d'innombrables cas, cette notion est d'une évidence telle qu'il est presque inutile d'en donner les preuves. Il est vrai qu'en modifiant les qualités du milieu, on altère le développement normal des œufs qu'on y place et on provoque la

formation de monstruosités diverses ; mais les monstres formés sont toujours spécifiques : des œufs de Grenouilles peuvent donner des monstres variés, mais ce sont toujours des Grenouilles, si mal conformées qu'elles soient.

§

M. Brachet, nous venons de le voir, fait intervenir, dans le développement, des substances chimiques ou « hormones », sécrétées par certains centres. Ces substances existent-elles réellement ? D'autres auteurs font intervenir, au contraire, certaines radiations, les **rayons mitogénétiques.** Gurwitsch, biologiste russe, très estimé, paraît avoir réussi à montrer *expérimentalement* que divers tissus embryonnaires, végétaux et animaux, en voie de croissance, émettent un rayonnement capable de provoquer *à distance* des divisions ou, comme on dit, des *mitoses* de cellules. On peut même se demander si une action de cette nature n'intervient pas dans la genèse des tumeurs.

Vers l'extrémité des jeunes racines, il y aurait un centre de rayonnement. En plaçant deux racines perpendiculairement l'une à l'autre, la pointe de l'une peut induire à distance dans l'autre une multiplication cellulaire. Une racine dont la pointe est enlevée perd ce pouvoir, mais, si on l'expose à l'induction d'une ou deux racines normales, elle le retrouve. En triturant un bulbe d'Oignon dans un mortier avec un peu d'eau, on obtient une émulsion qui émet, pendant une demi-heure, des rayons mitogénétiques ; on peut extraire de l'émulsion deux substances (*mitotine* et *mitotase*). Séparément, elles sont inactives. Mélangées, elles émettent les rayons en question. Ceux-ci rappellent, par leurs propriétés, les ultra-violets.

Les racines peuvent induire à distance des multiplications cellulaires chez de jeunes têtards de Grenouille. D'autre part, une purée de cerveau de cet animal peut exercer à son tour un pouvoir d'induction.

Entre deux cultures d'animaux unicellulaires, on peut également observer des phénomènes d'induction.

M. J. Magrou, microbiologiste de valeur, attaché à l'Institut Pasteur et au laboratoire du professeur Gosset, a confirmé récemment (Académie des sciences, avril 1927) les résultats de Gurwitsch. Il a opéré avec le *Bacterium tumefaciens*, agent du

cancer des plantes ; une suspension de cette Bactérie dans du bouillon nutritif était placée dans une fine pipette dont l'extrémité effilée était maintenue à 2,3 centimètres d'une racine; après 3 heures d'exposition, on constate que la région de la racine située vis-à-vis de la pointe de la pipette présente une multiplication cellulaire fort active, nettement supérieure à celle de la face opposée.

On voit quels horizons nouveaux nous ouvrent ces recherches. Mais la vie nous livrera-t-elle ses derniers secrets ?

Oui, répond M. Brachet, dans la mesure où le reste de la nature nous révèle les siens. L'étude des phénomènes naturels permet de découvrir les lois suivant lesquelles ils se produisent ; la mathématique les enchaîne, les coordonne et les formule, mais nous ne savons rien de leur essence même.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS FISCALES

La réévaluation des stocks de matières premières. — Dans l'industrie, le mot stock désigne tantôt le reliquat, après inventaire, des matières premières non encore employées dans la fabrication, tantôt celui des matières en cours de fabrication, ou encore celui des matières fabriquées, mais non encore vendues.

Nous ne nous occuperons que des stocks de matières non encore employées, car ce sont les seuls actuellement visés par l'Administration.

Les stocks de matières premières figurent généralement dans les bilans pour un prix très bas, — et cela s'explique par ce fait que le stock étant, dans une industrie normale, à peu près constant, — les matières premières destinées à le renouveler ne font que prendre la place de celles achetées à l'origine à des prix plus bas et qui, à raison des usages suivis dans l'industrie, ou des règles de comptabilité spéciales à chacune d'elles, sont, la plupart du temps, encore inférieurs aux prix normaux d'avant-guerre. C'est ainsi, par exemple, que l'on a constaté, dans les industries textiles, que le coton était évalué en masse à 0,20 le kilog, alors que le prix moyen oscillait autour de 0,90, entre 1890 et 1914.

L'Administration des Contributions Directes a eu l'occasion, au cours de l'exécution de la loi sur les bénéfices de guerre, de

remarquer ces différences non seulement entre la valeur réelle au taux d'avant-guerre et la valeur comptable, mais entre la valeur d'après-guerre, démesurément grossie en apparence du fait de la dévaluation du franc. Elle a trouvé que ce mode d'évaluation avait pour résultat de fausser en quelque sorte les bilans et de diminuer les bénéfices sur lesquels elle percevait ses taxes, et, à maintes reprises, elle a obtenu des redressements d'évaluation importants.

La loi sur les bénéfices de guerre ayant pris fin, elle a songé à étendre le domaine de ses redressements et elle se propose de les appliquer aux bénéfices commerciaux normaux, avec effet rétroactif à partir de 1921, conformément à la règle de la péremption quinquennale.

Si on songe, d'après l'exemple ci-dessus, que certaines matières comme le coton, évaluées, selon l'usage de cette industrie, à 0,20 le kilog avant la guerre, verront leur prix porté à 0,90 et que ce prix sera multiplié par un coefficient moyen de dévaluation du franc qui varié entre 3 et 5, de 1921 à 1926, on peut mesurer déjà quel trouble et même quel bouleversement cette réévaluation va entraîner dans des bilans qui remontent à cinq ans !

De plus, comme il s'agit d'un rappel sur les exercices clos et que, dans les sociétés anonymes, les actionnaires ont depuis longtemps touché leurs coupons, dont les titres ont souvent changé de mains, on se demande jusqu'à quel point et contre qui l'Administration va pouvoir exercer son recours pour le paiement des suppléments de droits que cette réévaluation va entraîner.

Malgré cela, un accord est déjà intervenu entre l'Administration et l'Union textile au sujet de la perception de ces surtaxes.

Cet accord, qui paraît très modéré, semble bien avoir été destiné à faire « la part du feu » et il ne semble pas, du moins, si on en juge par les diverses protestations de leurs Chambres de Commerce, que les autres industries soient disposées à entrer de leur plein gré dans la voie tracée par l'Industrie textile.

La question entre donc dans sa période de pleine actualité. C'est pourquoi nous allons essayer de l'examiner impartialement : 1° au point de vue de la légalité de l'opération, — 2° de sa justification économique.

I. LÉGALITÉ DE LA RÉEVALUATION. — C'est la première question

que le contribuable se pose naturellement. On doit, de prime abord, reconnaître que l'Administration ne dispose pas, en la matière, d'un texte spécial et précis lui permettant d'appuyer sa prétention d'une façon formelle. La loi française et le code de commerce sont muets au sujet de l'évaluation légale des stocks de matières premières ; alors que le code de commerce allemand, qui est beaucoup plus moderne que le nôtre, décide *qu'en aucun cas le prix d'inventaire des matières premières ne peut dépasser le cours officiel de ces matières au jour de l'inventaire et que si le cours du jour est supérieur au prix de revient, c'est ce prix de revient qui doit être appliqué*. C'est là, on le voit, une règle très modérée qui mériterait d'être suivie en France.

L'Administration française procède donc simplement en vertu des pouvoirs généraux qu'elle tient de la loi organique du 31 juillet 1917, relative aux impôts cédulaires, et des lois subséquentes, d'examiner les comptabilités et d'en retenir les éléments après les avoir redressés, au besoin pour la fixation des bases de la taxation. Elle agit en l'espèce, de la même façon que lorsqu'elle réduit des amortissements qu'elle trouve exagérés ou injustifiés, ou encore lorsqu'elle n'admet pas certains frais généraux, etc...

Elle a donc estimé qu'elle n'avait pas besoin de faire voter une disposition légale particulière à cet objet. Il est à remarquer, du reste, que si les principes résultant des instructions qu'elle a données à ses services sont susceptibles de s'appliquer à toutes les entreprises ayant coutume d'évaluer leurs stocks suivant une méthode critiquable, chaque entreprise fera cependant l'objet d'une vérification spéciale et d'un examen particulier, de sorte qu'il sera toujours tenu compte des circonstances propres à chaque affaire selon la date de sa formation, avant, ou depuis, la guerre.

Mais de toute façon, ce n'est que par la voie contentieuse ordinaire que pourra être discuté le point de vue administratif à l'occasion des reprises d'impositions que ses agents voudront établir.

Ainsi que nous l'avons dit au début, c'est en fait, à l'occasion de l'application de la loi sur les bénéfices de guerre que l'Administration a été amenée à envisager cette réévaluation. C'est donc

de *l'application d'un impôt exceptionnel*, qui a soulevé déjà contre lui de vives récriminations à raison *de son caractère rétroactif*, qu'elle tire les éléments d'une réclamation nouvelle qui aura le *même effet rétroactif*.

Or, la prétention de l'Administration de faire entrer en compte, pour l'assiette de l'impôt, les plus-values sur stocks paraît contraire à l'esprit de la loi des bénéfices de guerre, qui n'y assujettit que les *bénéfices réalisés*. C'est ainsi qu'une marchandise, tant qu'elle est en magasin, ne peut donner lieu à bénéfice puisqu'on ne sait ni quand, ni à quel prix, elle sera vendue, et que, même évaluée à son prix de revient, elle peut toujours entraîner une perte si une baisse des cours vient à se produire.

Ce grief a été maintes fois soulevé à l'occasion des bénéfices de guerre, mais, dans cette matière, la théorie administrative pouvait encore se soutenir, car, au 30 juin 1920, — terme de l'application de la loi, — une liquidation devait intervenir entre l'Etat et les contribuables, qui conduisait à régler la part de chacun comme si l'entreprise avait pris fin. C'est pourquoi, afin d'éviter les embarras financiers qui auraient pu, dans bien des cas, résulter de cette liquidation, on a admis un système d'évaluation aussi large que possible pour les stocks existant à la date précitée.

C'est, d'ailleurs, ce que M. le Ministre des Finances semble vouloir confirmer dans sa réponse à la question écrite d'un Député en déclarant à nouveau que, par application du principe fiscal général en vertu duquel *ne sont imposables que les plus-values effectivement réalisées*, les plus-values constatées par l'effet d'une simple évaluation des immobilisations *doivent, comme n'étant pas réalisées, demeurer en dehors des bases de l'impôt*.

D'autre part, l'Administration fait remonter ses reprises d'impositions à 1921, la plus ancienne des cinq années pour lesquelles elle peut établir des rôles, et calcule le rehaussement dû au titre de 1921 en faisant état du stock existant au 31 décembre 1920.

On est en droit de se demander s'il est normal et même licite de redresser un bilan *de sortie* sans redresser de la même façon le bilan *d'entrée* du même exercice, c'est-à-dire, étant donné que les deux stocks jouent dans la détermination des résultats, la logique et l'équité ne commandent-elles pas que ces stocks soient

évalués dans les mêmes conditions ? Autrement, on aboutit à imposer en une seule fois des plus-values qui ont pu être accumulées au cours de plusieurs années.

Enfin, même dans le cas où les stocks *en quantité* sont restés immuables, si la réévaluation en francs leur est appliquée, l'Administration se met en désaccord avec les principes posés dans la loi du 31 juillet 1920, qui a affranchi *le stock normal* de tout impôt pour ne retenir comme élément taxable que le bénéfice provenant *du stock en excédent.*

On peut objecter que la loi du 31 juillet 1920 vise un régime spécial institué pour l'assiette de la contribution extraordinaire des bénéfices de guerre de la dernière période. Cependant pourquoi se montrerait-on plus strict lorsqu'il s'agit de frapper des bénéfices du temps de paix ?

On voit, d'après ces considérations, que la position légale de l'Administration ne paraît pas très solide. Il ne nous appartient pas cependant de nous prononcer à cet égard, la question étant du ressort des tribunaux. Voyons donc si, au point de vue économique, la réévaluation des stocks peut trouver une meilleure justification.

II. JUSTIFICATION ÉCONOMIQUE. — Si comme l'Administration le soutient, l'évaluation des stocks doit, désormais, être faite aux environs des cours normaux actuels des matières premières, quelle va être la répercussion de cette opération ?

Une observation préalable s'impose : vouloir la réévaluation des stocks en fondant cette opération sur la dévaluation du franc, c'est reconnaître que, légalement, le franc n'a plus sa valeur commerciale, alors que l'Etat continue, devant les Tribunaux à soutenir qu'il a toujours sa valeur légale dans les contrats. Si donc l'Etat, par l'organisme du Ministère des Finances, entreprend cette réévaluation en appliquant des coefficients de dévaluation par rapport au dollar, c'est qu'il nous faut abandonner tout espoir de revalorisation du franc et considérer que la *stabilisation est légalement établie*, car sans cela, à quels mécomptes ne s'exposerait pas l'Administration, d'après son propre système, puisque, après la réévaluation, chaque année, apparaîtront dans les bilans des stocks dévalués en francs commerciaux quoique réévalués en francs légaux, d'où, des moins-values parfois con-

sidérables, dans les bénéfices. Tel serait le revers de la médaille.

Un tel système ne faisait pas courir beaucoup de risques à l'Etat dans un impôt temporaire comme celui des bénéfices de guerre, mais il l'expose au contraire à de singuliers mécomptes dans un système définitif comme l'impôt sur les bénéfices commerciaux.

La situation va être exactement la même pour les particuliers et pour les sociétés, aussi longtemps que la stabilisation légale ne sera pas accomplie. Il est indéniable en effet, que si l'on introduit un pareil trouble dans l'établissement des bilans que l'industriel doit considérer comme définitifs, si sa comptabilité est considérée comme bien tenue, on va faire entrer l'industrie dans une période d'instabilité financière absolument grave.

Au dire de M. Delcourt, Vice-Président de la Chambre de Commerce de Boulogne-sur-Mer, il est impossible d'établir des règles absolument fixes pour l'évaluation des stocks, car tous les industriels véritablement dignes de ce nom considèrent que, dans la période actuelle d'instabilité, *l'évaluation des stocks au prix de revient est une précaution à peine suffisante*. Nous avons, en effet, assisté, ces dernières années à de telles variations des cours des matières, des frais généraux et des cours des changes que l'industriel le plus sérieux s'est trouvé incapable de faire des prévisions raisonnables. Deux exemples de cette vérité sont frappants : la crise de 1921 et l'inventaire de fin 1926.

En 1921, la dépréciation des cours a été de plus de 30 o/o et ceux qui, en 1926, ont fait leur inventaire sur le cours de la livre au 31 décembre, appliqué au coton et à la laine à la même date, ont constaté dès les premiers mois de 1927, des pertes qui, pour la laine, ont atteint 25 à 30 o/o et qui ont été bien supérieures pour le coton.

Par conséquent, les industriels qui n'ont pas fait subir à leurs stocks une dépréciation supplémentaire considérable, que les ciconstances commandaient, ont, loin de vouloir dissimuler des bénéfices, manqué de la plus élémentaire prudence.

Il paraît donc absolument nécessaire que l'industriel continue à avoir la liberté d'évaluation de ses stocks et l'Administration devrait d'autant plus le laisser faire que, fatalement, si l'évaluation des stocks a été exagérée en moins, il sortira, un jour ou

l'autre, un bénéfice. Si au contraire cette évaluation ne dépasse pas la dépréciation subie au cours des années par l'industriel, l'Administration commet une grave erreur économique en prétendant revenir sur les évaluations faites les année précédentes, alors que la suite de l'exploitation industrielle peut les révéler insuffisantes.

Il y a là, d'ailleurs, entre la pratique administrative qui ne connaît que l'individualité des exercices et la pratique industrielle, une antinomie évidente.

Alors que des Etats très industriels, soumis également à une fiscalité écrasante, ont pour la plupart admis la taxation des bénéfices sur une année moyenne et non pas sur un exercice unique, la France continue à appliquer son principe de l'individualité de l'exercice, qui ne permet pas d'opérer une capitalisation rationnelle des affaires et l'évaluation normale de ces bénéfices. Faute de ce faire, la taxation des affaires industrielles françaises sur l'exercice pris en lui-même aboutit fatalement à l'effondrement de la trésorerie des entreprises, et, plus spécialement, des société anonymes. C'est ainsi que l'on a constaté que les impôts perçus au cours de l'année dernière ont, dans un certain nombre d'affaires, pourtant florissantes, dépassé le dividende qu'il était permis d'attribuer aux actionnaires.

C'est donc deux fois le bénéfice normal qu'une société devra faire pour pouvoir rémunérer raisonnablement et non pas richement son capital.

C'est, par conséquent encore, une augmentation considérable du prix de la vie par l'élévation des frais généraux financiers et, comme cette élévation se fait à l'origine de la fabrication, elle subit toutes les aggravations que l'on sait en passant par les intermédiaires jusqu'au consommateur qui en supporte le poids.

Aussi, de même que la loi des bénéfices de guerre est à l'origine de la vie chère, il est à craindre que la pratique de la réévaluation des stocks ne soit le point de départ d'une nouvelle hausse générale de la vie.

Tels sont en résumé les arguments des industriels.

Tout en les tenant pour fondés, il est indéniable que si l'on persiste, avec la stabilisation de fait, à maintenir les évaluations excessivement basses que nous avons constatées, les bilans ne seront jamais redressés et que les entreprises extrêmement floris-

santes vont continuer à jouir d'une situation privilégiée, due à la dévalorisation du franc, sans verser au Trésor le moindre impôt sur l'accroissement de valeur acquis par leurs stocks.

Si on prend comme exemple une affaire bien connue, — les Raffineries et Sucreries Say, — nous nous bornerons à transcrire l'entrefilet suivant, paru dans le journal l'*Information* du 18 août dernier :

Le bilan de la Say est mieux qu'un *bilan or*.... Même degré de sous-estimation en ce qui concerne les matières en traitement. Les 250 à 300.000 sacs de sucre que renferment normalement les usines sont inventoriés à 25 fr. les blancs et à 22 fr. les roux, *ce qui représente 10 0/0 des cours cotés*. Là encore, le bilan est mieux qu'un *bilan or* et nulle société ne pourrait plus aisément établir ses comptes en monnaie appréciée sans avoir à réduire son capital ni ses réserves, au contraire.

. . . .

Naturellement, il peut y avoir dans l'industrie du sucre des hauts et des bas, en raison des larges écarts de cours de la matière ; mais, de toute manière, la Say est placée industriellement et financièrement, de manière à traverser sans encombre les périodes moins favorisées.

Ne dirait-on pas, à lire ces quelques lignes où revient deux fois le mot « bilan or », que ce mot constitue pour les grandes entreprises une « véritable hantise » qui explique mieux que tout autre commentaire la résistance des industriels en présence d'une réévaluation, dont le premier effet serait précisement la fin des « bilan or » ?

Que conclure de tout ceci ? Sinon qu'il est fort difficile d'établir une juste démarcation entre les intérêts généraux représentés par l'Etat — collecteur d'impôts — et les particuliers dont la fortune conditionne celle de l'Etat.

On en revient toujours au problème de la stabilisation légale, car, procéder à la réévaluation des stocks avant de faire la stabilisation, si l'opération est légale, c'est préjuger de la stabilisation ; et si, ultérieurement, elle ne devenait pas réalité, la réévaluation se traduirait par une série d'inévitables injustices au point de vue légal, et par un trouble énorme qui, venant s'ajouter à la crise industrielle déjà née de la préstabilisation, courrait le risque d'être aussi désastreuse pour les industries que pour le Trésor. En un mot, la réévaluation suppose la stabilisation ; elle doit donc la suivre et non la précéder.

ALBERT THIENNEAUT
Docteur en Droit.

GÉOGRAPHIE

J.-B. Charcot : *Rapport préliminaire sur la campagne du « Pourquoi Pas ? » en 1926*, 1 broch. in-8°, Paris, Imprimerie nationale, 1927. — Roald Amundsen et Lincoln Ellsworth : *D'Europe en Amérique par le Pôle Nord*, relation établie par Charles Rabot, 1 vol., Paris, Albin Michel, 1927. — J. Rouch : *Les régions polaires*, 1 vol. de la collection Emile Borel, Paris, Alcan, 1927. — Mémento.

Si notre pays fait médiocre figure au tableau des recherches océanographiques et des explorations polaires, ce n'est certainement pas la faute du Dr Charcot.

Avec un zèle et un enthousiasme d'apôtre, Charcot s'est consacré, depuis un quart de siècle, aux travaux de cet ordre. L'aide gouvernementale, et notamment celle du ministère de la Marine, ne lui a pas manqué depuis sa deuxième expédition antarctique. Mais c'est à lui que revient le grand et le principal mérite de l'effort et des résultats. Il aime à rappeler, non sans fierté, que son *Pourquoi Pas ?* est jusqu'ici l'unique bateau français qui ait dépassé les deux cercles polaires. Maintenant et tous les ans, c'est seulement le cercle polaire nord qu'il franchit, au cours d'explorations qui semblent avoir pour objet d'élucider les problèmes géographiques dans la partie orientale de l'Atlantique nord et dans les mers glaciales voisines. Chaque fois, Charcot se fait accompagner d'un état-major de savants spécialisés.

Le **Rapport préliminaire sur la campagne du « Pourquoi Pas ? » en 1926**, bien qu'il ne donne, avec le récit de l'exploration, qu'un sommaire des observations faites et des résultats acquis, montre que cette campagne a été particulièrement fructueuse. Elle s'est déroulée de Brest et de Cherbourg à l'île Jan Mayen et au Scoresby-Sound, sur la côte est du Groenland, en passant par la côte nord-ouest de l'Ecosse, les Far Oër et l'Islande. Campagne accidentée et diversifiée, sinon agrémentée, par les orages, les coups de vent, les brumes et la lutte contre les glaces. La géographie physique et la géographie humaine y sont également intéressées : car nous apprenons des choses neuves aussi bien sur l'océanographie de la Manche, à son ouvert sur l'Atlantique, et sur la curieuse météorologie de l'île polaire de Jan-Mayen, que sur le sort de la colonie esquimaude du Scoresby-Sound ; cette colonie n'est pas inconnue des lecteurs du *Mercure* ; j'ai eu l'occasion, en 1926, de leur parler des projets et des travaux de l'explorateur danois Mikkelsen.

Reprenons en quelques mots les points essentiels.

Charcot et ses collaborateurs se préoccupent, depuis plusieurs années, de la *géologie* sous-marine. Ils pensent que dans les mers profondes balayées par de forts courants, les sédiments à demi fluides actuels ne se déposent pas partout, et qu'en conséquence il est possible d'atteindre par la sonde la *roche en place* des temps géologiques, ce qui permettrait de reconstituer l'histoire de la terre, au fond de certaines mers, avec la même certitude que sur les continents. Car, malgré tous les rapprochements, toutes les hypothèses et tous les systèmes, les mers actuelles sont la grande inconnue de la géologie.

Il ne me paraît pas que les sondages en Manche, si curieux qu'ils soient, nous apportent des lumières nouvelles. On a bien recueilli des vestiges du crétacé, des nummulites de l'éocène. Mais ce ne sont pas des débris de roches en place. Ce sont des dépôts de transport, aussi bien que les sables et les vases. Qui nous dit qu'ils ont été formés là où nous les trouvons ? Comme le sud-est de la mer du Nord actuelle, la Manche géologique a été un immense estuaire, où ont été apportés par les fleuves et brassés par la marée des dépôts venus de fort loin.

Plus certaines sont les conclusions que l'on tire des observations d'hydrologie et de biologie actuelle. Ces observations concourent à montrer l'*isolement* relatif de la Manche par rapport à l'Atlantique. La Manche a son régime et sa vie à elle, qui ne sont point le régime et la vie du grand océan voisin. Sans doute finira-t-on par le reconnaître, et par cesser de voir dans le figuier légendaire de Roscoff un miraculeux produit du Gulf Stream.

Si nous remontons de vingt degrés vers le nord, dans les parages de l'île arctique de Jan-Mayen, nous sommes, au contraire, en plein régime océanique, avec les rigueurs du voisinage polaire. C'est précisément cette situation de contact qui rend intéressante la météorologie de Jan-Mayen, et qui explique la fondation de l'observatoire installé sur ce point par les Norvégiens. On sait les progrès que fait faire à la météorologie scientifique l'école norvégienne de Bjerknes. Mais, si déductive et calculatrice que soit cette école, c'est tout de même sur l'observation qu'elle doit se fonder. Jan-Mayen est un poste bien choisi pour cela.

Non seulement la météorologie, mais la politique et l'aventure

ont leur place sur cet îlot glacé. Le gouvernement danois, inquiet à cause du voisinage du Groenland, suit d'un œil soupçonneux les travaux des Norvégiens. Au moment du passage de Charcot, un jeune Américain, avec deux compagnons, jouait à l'explorateur à la base du Beerenberg, le volcan de Jan-Mayen.

Après sa visite à cette île, Charcot se fraya un passage vers la colonie esquimaude du Scoresby-Sound, à travers les glaces flottantes du détroit de Danemark. On sait, même en France où il n'y a plus ni baleiniers, ni phoquiers, que la navigation à travers les glaces exige beaucoup d'expérience, de sang-froid et d'énergie ; elle exige aussi un solide bateau. Charcot et son compagnon Mikkelsen avaient les qualités morales requises ; le *Pourquoi pas ?* avait les qualités matérielles. L'expédition arriva sans encombre au Scoresby-Sound. Elle y trouva, en fort bon état, dans la baie de Rosenvinge, la colonie d'Esquimaux établie sur ce point en 1925. Non seulement cette colonie ne manquait de rien, mais elle avait trouvé au Scoresby-Sound un terrain de chasse et de pêche d'une richesse insoupçonnée. Il est d'ores et déjà certain que l'expérience tentée par le gouvernement danois et par Mikkelsen est en bonne voie de réussite. Cette côte orientale du Groenland, qui paraissait le domaine de la mort depuis l'épidémie mystérieuse où disparurent, au siècle dernier, les tribus d'Esquimaux, se repeuple de l'unique manière dont peuvent se repeupler ces régions, c'est-à-dire au moyen de familles arctiques déjà adaptées au climat.

Je n'ai fait que mentionner quelques-uns des résultats de la campagne du *Pourquoi Pas ?* Il y en a bien d'autres. Le travail annuel de Charcot est donc des plus féconds, malgré quelques réserves comme celles que j'ai indiquées. Il est propre à consoler l'explorateur français de certains déboires comme les explorations scientifiques françaises en ont toujours connu, tandis que les explorateurs étrangers ne connaissent pas les déboires de cette sorte, ou peut-être jugent à propos de n'en point parler.

Un peu avant le départ de Charcot, du 11 au 13 mai, en quarante-huit heures, l'explorateur norvégien Amundsen, l'Américain Ellsworth et le colonel italien Nobile, sur le dirigeable *Norge*, franchissaient d'un seul vol le bassin arctique, du Spitzberg à l'Alaska, en passant au-dessus du pôle Nord. C'est cette audacieuse et rapide randonnée que raconte le volume rédigé par

Charles Rabot, **D'Europe en Amérique par le Pôle Nord**. Le succès du voyage semble établir, au point de vue technique, la supériorité du dirigeable sur l'avion, pour les explorations de cet ordre. On se souvient qu'Amundsen, en 1925, avec deux avions, n'était parvenu qu'au 87°40' de latitude, et qu'il était revenu non sans peine, en laissant derrière lui un de ses avions. Le *Norge*, au contraire, a accompli son vol, du Spitzberg aux côtes de l'Alaska, sans accident ou incident notable, sauf, si l'on veut, l'amusante histoire des drapeaux norvégien, américain et italien jetés par les explorateurs sur la glace du Pôle Nord. Il paraît que le drapeau italien était immense par rapport aux deux autres (nous l'avons su depuis, le livre n'en dit rien). Dame ! au temps de Mussolini, un Italien ne saurait voir trop grand...

Au point de vue scientifique, l'intérêt essentiel de cette expédition consistait dans la vue à vol d'oiseau de la mer de Beaufort, que des hommes contemplaient pour la première fois. Cette mer de Beaufort, c'est l'espace blanc que portent toutes les bonnes cartes de l'Océan arctique, au nord de l'Amérique boréale et à l'ouest des îles Parry. A la réserve de la zone littorale de l'Amérique, la mer de Beaufort est complètement inconnue ; certaines observations de marées faisaient croire à quelques-uns qu'une terre étendue devait exister dans ces parages. Les observateurs du *Norge* n'ont vu aucune terre ; rien qu'une banquise absolument compacte et soumise à des mouvements plus lents et moins violents que d'autres parties de la banquise polaire, à en juger par la rareté des crevasses. Il n'y a donc point de continent nouveau dans ces régions. Qu'il y ait des terres éparses, de petite étendue, la chose n'est pas impossible. D'abord, le *Norge* n'a pas survolé toute la mer de Beaufort, il n'a fait qu'y tracer un itinéraire. Ensuite, pour des observateurs en dirigeable, des terres basses et petites peuvent parfaitement se confondre avec la banquise. Comme je l'ai indiqué, une vraie et utile exploration de l'Océan arctique ne peut se faire qu'à une condition ; disposer de beaucoup de temps et d'un bon navire qui se laisse dériver dans les glaces, comme fit Nansen sur le *Fram*.

Les lecteurs curieux d'une vue d'ensemble sur les zones glacées de la terre auront intérêt à parcourir le nouveau livre de J. Rouch, **Les Régions polaires**. L'auteur, qui est un spécialiste de la météorologie, donne naturellement une grande place aux

phénomènes de l'atmosphère. Personne ne jugera cette place excessive, car c'est surtout par les faits de température, de pression, de courants aériens et d'électricité atmosphérique que les régions polaires sont importantes dans l'économie générale du globe. On s'habitue aujourd'hui à parler du *front polaire* et du *front équatorial* et à chercher, dans l'équilibre instable de l'un à l'autre, la clef de nos oscillations climatiques. Mais, en cette affaire comme en toute autre du domaine de l'observation, aucune idée générale ne vaut si elle n'est appuyée par les faits, en aussi grand nombre que possible. Ce qui nous manque encore pour ces zones polaires où les explorateurs passent tout au plus deux ou trois saisons consécutives, — et ne le font qu'à force d'endurance, — ce sont les observations continues. C'est ce qui donne une si grande importance aux observatoires installés à demeure à la lisière des régions glacées, comme celui de Jan-Mayen dont je parlais tout à l'heure, ou, dans l'atmosphère sud, celui de l'île Laura, dans les Orcades du Sud.

MÉMENTO. — J'ai lu avec plus d'étonnement que d'intérêt une élucubration mystique, sociologique et prophétique de M. Paul Salkin, conseiller à la cour d'appel de Katanga, au Congo belge : *L'Afrique centrale dans cent ans* (Payot, Paris). Bien que ce livre soit préfacé par M. Maurice Delafosse, professeur à l'Ecole coloniale, qui le présente comme « une étude de sociologie coloniale », il m'est impossible de le prendre au sérieux au point de vue de la géographie, non plus qu'à aucun autre. — La révolution qui a agité l'immense Russie jusque dans ses profondeurs est sans doute bien loin de son terme. Pourtant, l'ensemble des Républiques soviétiques traverse aujourd'hui une phase relativement stable, ce qui donne un certain intérêt à sa géographie politique. On la trouvera exposée d'une manière complète et bien informée dans le livre d'Aurelio Palmieri, *La geographia politica della Russia sovietista* (Publications de l'Institut pour l'Europe orientale, Rome, 1926).

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS COLONIALES

André Dubosq : *Le Problème du Pacifique*, Delagrave. — Jacques Crokaert: *La Méditerranée américaine*, Payot. — André Gide : *Voyage au Congo*, Nouvelle Revue française.

Les milieux coloniaux français suivent de près l'évolution de l'angoissant « Problème du Pacifique ». De plus en plus, les questions de politique étrangère se confondent avec l'action colo-

niale. Or la question du Pacifique intéresse l'avenir même de notre Indochine et le sort de nos établissements situés dans l'Océan qu'au dix-septième siècle on appelait la Mer du Sud. Mais le problème n'est pas sans être des plus complexes ; beaucoup en ignorent toutes les données, certains n'en connaissent qu'un aspect, et ainsi nombre de gens ne peuvent se faire cette opinion nécessaire qui doit inspirer notre politique coloniale en Extrême-Orient et dans le Pacifique.

Nous possédons heureusement depuis peu un substantiel précis, raccourci riche par sa concision même, de ce problème capital. En effet, M. André Dubosq vient de publier, sous le titre de **Le Problème du Pacifique**, une fort remarquable étude. Cet ouvrage montre, en un impressionnant résumé historique, que l'humanité est maintenant entrée dans « l'ère du Pacifique », qui a succédé à « l'ère de l'Atlantique », cette dernière ayant elle-même remplacé, dans l'essor de l'expansion mondiale, « l'ère de la Méditerranée ». M. André Dubosq, qui est un spécialiste des choses et des hommes de l'Extrême-Orient, a mis en relief le fait dont l'importance ne doit échapper à personne, à savoir que le centre même du problème du Pacifique, c'est la Chine ou, à mieux dire, les espoirs qu'offre le marché chinois.

Ce sont les Etats-Unis qui ont ouvert, si l'on peut s'exprimer ainsi, le problème du Pacifique. Celui-ci, comme nous le montre l'auteur, n'est-il pas né, en effet, de l'âpre effort des visées américaines sur les différents pays dont les rivages sont bordés par l'immense océan ? La politique de Washington est des plus nettes en ce sens; la prise des Hawaïs, l'occupation des Philippines, l'arrêt de la marche russe comme celui de l'expansion japonaise, l'adoption de la formule de la « Porte ouverte » en faveur du commerce américain, en furent les premières étapes. M. André Dubosq nous indique ensuite comment Roosevelt, par le traité de Portsmouth, enraya les effets de la victoire japonaise de 1905 sur les Russes et comment l'Empire du Soleil Levant, grâce à l'alliance anglaise, grâce aux victoires de 1914, reprit pied en Chine et comment il apparut que « le Pacifique n'était pas l'océan réservé aux Etats-Unis. L'ère du Pacifique ne serait pas nécessairement une ère de domination américaine. »

L'auteur du *Problème du Pacifique*, analysant les origines de cette question mondiale, apporte de troublantes précisions sur

l'acuité du problème. Tout d'abord et avec beaucoup de franchise, il ne nous cache pas qu'une de ses causes principales est « l'écroulement en Asie du dogme de la prépondérance européenne ». L'Américain a cherché à se substituer à l'Européen et, d'autre part, a voulu fermer au jaune les territoires « blancs » du Pacifique. M. André Dubosq, et ceci n'est pas la partie la moins intéressante de son ouvrage, a dégagé de la « donnée russe » du problème l'évolution, mal définie encore, qui porte Moscou à « un accord des trois puissances extrême orientales », la Russie, le Japon et la Chine ; fait qui explique peut-être la portée réelle l'effort bolchéviste en Chine.

Du point de vue colonial français, le Problème du Pacifique se résume à notre politique intérieure et extérieure indochinoise et M. André Dubosq ne cache pas que notre colonie asiatique nous rend solidaires des différents acteurs de la grande partie engagée et dont nous ne sommes qu'au début : « La France ne fera plus de politique en Extrême-Orient sans l'Indochine. C'est par l'Indochine qu'elle devient un des éléments du problème; c'est par l'Indochine qu'elle jouera son rôle. Ceux qui pensent que, pour des raisons diverses que nous ne discuterons pas, mieux vaudrait tirer un profit immédiat de la cession de notre grande possession d'Extrême-Orient, savent-ils bien que, le jour où nous en serions démunis, c'en serait fait de la France dans ces régions ? Histoire, traditions, œuvres, influence, prestige : tout y passerait ». L'évolution actuelle du problème du Pacifique est telle qu'il ne saurait, désormais, être question de se rallier au fameux : « Lâchons l'Asie, gardons l'Afrique » ; le développement naturel et formidable de la politique mondiale crée en effet pour les grandes nations des devoirs internationaux.

Si le problème du Pacifique est dans une large mesure une question américaine, combien davantage l'est celui de l'expansion des Etats-Unis dans la mer des Antilles. Cette question de politique coloniale extérieure nous touche, par ailleurs, de très près, car, malgré des démentis périodiquement répétés, l'ombre de l'aigle américain plane sur notre Martinique et sur notre Guadeloupe. Un écrivain belge qui s'est spécialisé dans l'étude de la colonisation comparée, M. Jacques Crokaert, vient de nous apporter sur ce point des observations fort utiles dans son ouvrage intitulé **La Méditerranée américaine**.

M. Jacques Crokaert établit dans son ouvrage un rapprochement des plus intéressants entre la « Méditerranée européenne » et ce qu'il dénomme fort justement la « Méditerranée américaine » ; climat, flore, lumière, tout appelle la comparaison ; l'Histoire elle-même, si elle a connu les pirates barbaresques, a également enregistré les exploits des flibustiers des Antilles, et si, fait plus marquant encore, l'impérialisme anglais a pour base le bassin méditerranéen, l'impérialisme américain a comme principale assise les mers antillaises. C'est dans la Méditerranée américaine que semble prendre corps la rivalité coloniale et mondiale entre John Bull et l'oncle Sam.

D'un autre côté, les possessions qui constituent la guirlande des Caraïbes sont, selon l'heureuse expression de l'auteur, un « microcosme colonial » :

La coexistence de tant d'éléments hétérogènes donne aux Antilles un intérêt tout particulier. Voici donc une série d'îles, dotées d'un climat, d'une structure physique semblables, produisant des richesses identiques, mais qui par un sort providentiel ont, au cours des siècles, été colonisées par les peuples les plus divers. Dans chacune de ces îles, chaque peuple a apporté son originalité, faisant ainsi des Antilles un véritable microcosme colonial. Nulle part au monde de semblables conditions ne sont réunies. On a dit avec raison, il y a vingt ans, que la Belgique est une terre d'expériences sociales. On peut dire avec autant de raison que les Antilles sont une terre d'expériences coloniales.

Voilà ce qui rend l'ouvrage de M. Jacques Crokaert particulièrement attachant pour ceux qui collaborent de près ou de loin à notre effort outre-mer. Mais ce qui l'est plus encore, c'est l'exposé impartial des vues américaines sur la Martinique et la Guadeloupe ; l'auteur, dans les chapitres qu'il a consacrés à la mainmise des Etats-Unis sur le canal de Panama et à la politique d'hégémonie des Etats-Unis sur la mer des Caraïbes, ne cache pas ces noirs desseins :

La Martinique, écrit-il, est donc française, profondément française. Le restera-t-elle longtemps encore ? Cette question ne laisse pas de préoccuper les Martiniquais. Dès 1923, M. Reed, sénateur du Missouri, déposa sur le bureau du Sénat à Washington une motion invitant le Président des Etats-Unis à examiner si la cession des Antilles françaises et anglaises ne pourrait pas être envisagée pour la liquidation des dettes de guerre. Depuis lors, plusieurs membres du Congrès améri-

cain ont posé la question d'une manière pressante. (M. Fisch, notamment, en février 1927.)

Le cabinet de Paris a affirmé que nous ne céderions jamais une partie de notre patrimoine extérieur, mais, dans l'avenir, quel sera le sort des Antilles françaises, en face de l'immense Amérique ? Bien présomptueux serait celui qui pourrait formuler une prophétie !

Le livre de M. Jacques Crokaert est une mine fort riche de documentation et ses pages, écrites d'une langue alerte, sont pleines d'aperçus neufs d'où se dégage une impression fort nette du magnifique essor des Etats-Unis, essor dont, pour l'heure, nous ne voyons que les premières conséquences. C'est un ouvrage qui fait penser et qui met au point maintes questions de politique coloniale et étrangère auxquelles, absorbés par les difficultés journalières, nous ne donnons pas l'importance qu'elles ont.

Il sort du cadre de la chronique coloniale de signaler les œuvres de nos écrivains notoires et, à première vue, **Le voyage au Congo**, de M. André Gide, relève de la critique littéraire, mais, cependant, ce livre a eu un profond retentissement dans les milieux coloniaux français et parmi les « congolais », dont plusieurs ont compté dans les effectifs de l'épopée africaine aux côtés de Brazza, de Maistre, de Crampel, de Gentil. Par ailleurs, les polémiques ardentes, soulevées ces derniers temps par le « scandale du chemin de fer de l'Afrique Equatoriale », ont donné un caractère de politique coloniale à certains passages de l'ouvrage de M. Gide. Enfin, ce voyage, l'auteur l'a fait en terre française, dans une colonie où il a été en contact avec nos sujets et où il a vu à l'œuvre nos administrateurs, nos gouverneurs, nos commerçants.

Les milieux coloniaux attendaient, non sans une réelle impatience, les conclusions que formulerait l'écrivain sur notre colonisation congolaise. Ces conclusions ont été un dur réquisitoire contre le régime des grandes concessions qui n'avait cessé, du reste, d'être battu en brêche depuis plusieurs années et qui ne subsiste que par suite de multiples contingences qu'il serait parfois pénible d'exposer ici. Après Challace, et à plus de dix ans de distance, André Gide a jeté un cri d'alarme. Le monde colonial a compris que l'œuvre colonisatrice française doit être avant tout « humaine » et basée sur la collaboration des éléments

indigènes et blancs. Est-ce le cas du Congo sous l'actuel régime des concessions ? M. Gide ne le pense pas. Aussi, par suite même de la publication de son *Voyage au Congo*, l'auteur s'engage sur un terrain nouveau, celui de la sociologie coloniale. C'est là un problème immense qui pourra, désormais, absorber ses qualités combatives. En tout les cas, le *Voyage au Congo* est, et sera de plus en plus, le centre d'âpres discussions et, comme tel, marque dans le mouvement des idées sur le terrain colonial.

MAURICE BESSON.

LES REVUES

La Revue Européenne : un poème de Mme Mercédès Lecorand. – *La Revue de Paris* : un poème de M. Francis Carco. — *L'Opinion* : avant-projet d'un voyage Terre-Lune et retour. — *La Nouvelle Revue française* : Arrivée en Russie de M. Luc Durtain. — Mémento.

« Géographies » rassemble dans **La Revue européenne** (septembre) un choix de pièces brèves, signées Mercédès Lecorand. Ces poèmes sont d'une couleur, d'un accent que l'on devine justes. Ils associent les images et les sentiments par petites touches toujours délicates.

COLWYN BAY

T'aimer
c'était si facile
et c'était si doux !
Nous jouions à pile ou face
pour savoir laquelle des deux
oublierait l'autre la première.
Nous partagions au lunch
avant la promenade
le même pot de marmelade,
et le soir
nous disions ensemble nos prières.

Quarante pieds chaussés de noir,
Quarante mains gantées de filoselle
font, le dimanche après midi
sur la digue de Colwyn Bay,
un pensionnat de demoiselles.
Béatrice, Irène, May,
Winnie, Cissie et Bessie,
je vous vois toutes de profil

à la table du réfectoire,
avec vos yeux d'aquarelle
et vos rubans de moire dans les cheveux.

Toi, tu étais parmi elles
la plus belle,
et je t'aimais
avec une telle dévotion
que j'avais mis sous globe,
pour ne les point froisser,
le clinquant,
les fleurs de papier,
le fer-blanc, le faux or
et tout l'artificiel trésor
de ton cœur de jeune fille
de bonne famille.

C'est de l'impressionisme élégant, à la mode du jour. Laforgue, Jules Renard, Saint-Pol-Roux, sont de bons maîtres fidèlement suivis et rarement cités par leurs nouveaux disciples.

§

M. Francis Carco donne à **La Revue de Paris** (1er octobre) des « Poèmes retrouvés » qu'il date de 1905 à 1923. Ils semblent déjà de tous les temps. Même un sectaire amateur de poésie pure ne pourra se défendre de les aimer, s'il les lit sans témoin. La nature est une merveilleuse inspiratrice. Carco sait voir et sait écouter :

LES TILLEULS, LES LILAS D'ESPAGNE...

Les tilleuls, les lilas d'Espagne et les sureaux,
Sous l'averse chaude d'avril,
S'épanouissent. Quand le soleil brillera-t-il ?
Ah ! quand chanteront les oiseaux ?

L'herbe envahit le jardin tout entier.
Le chat s'endort dans le grenier.
J'entends grincer la pluie en haut du toit.
La girouette
Tourne sur elle trente-six fois
Et puis s'arrête...

Qui marche dans l'herbe mouillée,
Qui secoue l'arbre chargé d'eau,
Qui fait, par ses vieux gonds rouillés,
Rouler la porte et qui touche au marteau ?

Un volet bat. Du plâtre tombe dans les orties.
L'horloge sonne étourdiment
Et, tout en écoutant le vent,
Je sens, contre les murs et les feuilles, la pluie
Continuer son rauque et doux crépitement...

§

S'agit-il encore de la traversée d'est en ouest de l'Atlantique ? M. Rémi Ceillier examine dans **L'Opinion** (3 et 17 septembre) « un avant-projet de voyage dans la lune ». Il ne faut plus songer au canon imaginé pour cela par Jules Verne : si long fût-il, le tube de ce canon serait encore trop court. Le wagon-fronde ne serait pas plus réalisable pratiquement.

Reste le procédé de propulsion continue par réaction, énonce M. Cellier. Il a été très étudié depuis plus de quinze ans par un ingénieur français, bien connu par ses remarquables travaux sur l'aviation, M. Robert Esnault-Pelterie, qui a publié à plusieurs reprises des mémoires et des communications sur ce sujet à la Société française de physique et à la Société astronomique de France.

C'est une fusée qui passerait de notre planète à son satellite :

Quelle peine pour obtenir que l'envol de la fusée l'emmène à de grandes distances ! En supposant qu'on obtienne une vitesse d'écoulement des gaz enflammés égale à 2.000 mètres par seconde, pour emporter *un* kilogramme seulement de poids mort, il faudrait brûler 304 kilogrammes de matière gazogène. Remarquons qu'un kilogramme, pour échapper à la Terre, exige près de six millions et quart de kilogrammes, ce qui équivaut à près de 15.000 grandes calories : or, un kilogramme du plus violent explosif qui soit (oxygène-hydrogène) n'en fournit pas 4.000. M. Esnault-Pelterie calcule qu'avec ce mélange, il faudrait que l'enveloppe ne pesât qu'un gr. 1 pour échapper à l'attraction terrestre, si l'on veut partir à une vitesse assez modérée pour ne point écraser les voyageurs par l'inertie de leur propre masse. Il admet, comme limite à ne point dépasser, une accélération de 11 mètres par seconde, c'est-à-dire : supérieure d'un dixième seulement à celle que nous donne la Terre, donnant ainsi à un homme de 70 kilogrammes la sensation d'en peser 77, alourdissement tolérable. Si l'on voulait bien accepter d'être emporté avec une accélération double de celle qui règne en chute libre sur la Terre (c'est-à-dire d'avoir la sensation que l'on saute avec une personne sur les épaules), et que de plus on pût expulser le jet de gaz enflammés à une vitesse de sortie de 10 kilomètres par seconde, un wagon-fusée pesant avec ses voyageurs une tonne exige-

rait un approvisionnement de 67 tonnes de mélange explosif. Mais peut-on obtenir des résidus gazeux de combustion animés d'une pareille vitesse, c'est-à-dire munis d'une telle énergie ?

Cela ne serait plus une impossibilité, depuis que le physicien Irving Langmuir a « obtenu de l'hydrogène *atomisé*, c'est-à-dire dont les atomes ne sont pas conjugés deux à deux en édifices moléculaires ». Toutefois, « la fusée à hydrogène atomique n'est pas près de fonctionner », nous dit M. Ceillier. Il résume ainsi le travail de M. Esnault-Pelterie.

M. Esnault-Pelterie a dressé un avant-projet fort étudié pour le trajet Terre-Lune et même Terre-Lune et retour, si l'on vise avec 9°6' d'écart par rapport à la ligne joignant les centres des deux astres : la fusée passerait alors à environ 20.000 kilomètres derrière la lune, et, ayant décrit une boucle, reviendrait sur terre après une semaine de croisière interastrale. Mais une très faible erreur de vitesse au départ, en plus ou en moins, emmènerait indéfiniment la fusée ou la ferait tomber sur le sol lunaire.

En lui donnant l'accélération de 11 mètres-seconde qu'il ne veut pas dépasser par égard pour notre organisme, M. Esnault-Pelterie amène sa fusée à près de 6.000 kilomètres du sol en un peu plus de vingt-quatre minutes. Sa vitesse est suffisante en ce moment pour qu'il n'y ait plus besoin de continuer sa combustion. La fusée progresse sur son élan pendant quarante-huit heures et demie, et sa vitesse, qui peu à peu a décru jusqu'à 2 kilomètres à la seconde, remonte jusqu'à 3 parce que la Lune commence à l'attirer de plus en plus : il est temps de freiner, ce qui s'exécute en remettant le feu, mais avec les fusées orientées en sens inverse : les 250 derniers kilomètres s'accomplissent ainsi en un peu moins de quatre minutes, et les voyageurs viennent atterrir, je veux dire « allunir », en douceur. Le voyage a duré en tout quarante-huit heures cinquante-huit minutes.

Le retour serait beaucoup plus facile, parce que la Lune n'attire que six fois moins que la Terre ; mais la durée du fonctionnement du moteur, en deux phases, durerait au total, comme précédemment, vingt-huit minutes, et le voyage autant qu'en sens inverse.

§

M. Luc Durtain conte son « Arrivée en Russie » dans **La Nouvelle Revue française** (1er octobre). « Tout ce monde en cette fin d'hiver, chaudement vêtu », écrit-il de la population moscovite. D'autres l'ont dite misérable et grelottante. Le voyageur n'ose appeler « la nouvelle bourgeoisie » une classe en

formation « au-dessus de l'étiage populaire » et qu'il nous montre ainsi :

Faut-il y ranger les intellectuels ? Non, pour la plupart. L'intellectuel est, dans la foule, reconnaissable à cette grimace crispée, à ce visage de papier froissé que jette derrière soi l'esprit en travail, à ses mains blanches ; non pas au costume et au genre de vie, qui sont le plus souvent ceux de l'ouvrier. Mais les professions libérales, médecins, hommes de loi, universitaires, et certains artistes heureux, mais les *spetz*, spécialistes, chèrement payés, techniciens, directeurs d'usine, ressemblent assez, extérieurement, à l'employé aisé de nos capitales. Les *nepmen*, allure modeste, œil au guet, affectent volontiers une mise négligée ; pourtant le drap estsérieux, les chaussures solides. Les femmes de *nepmen*, les seules, avec les actrices et les étrangères, à jeter dans cet ensemble, qui serait assez celui de nos quartiers pauvres, un peu de luxe, d'ailleurs discret : fourrures chères, choisies parmi les les moins visibles, bottes de feutre élégantes, voire, parfois, bas de soie. Enfin les fonctionnaires importants du régime, soigneux de leur personne, tenue correcte et austère, geste assuré. Pour les enfants de cette nouvelle classe-là, c'est à peine si on les distingue des autres. Symptôme frappant : les façons et les vêtements des jeunes plus égalisés que ceux des parents.

Les Asiatiques abondent à Moscou. « Effet de cette politique d'expansion en Asie à laquelle les puissances de l'Ouest ont imprudemment acculé l'U. R. S. S. !... » remarque M. Luc Durtain. La Place de la Révolution lui semble « un soukh de Constantinople ». Où, maintenant, situer Moscou et « le pays dont il est le résumé et la capitale ? » Notre confrère répond :

Ni en Europe, tu viens de le constater. Ni hors d'Europe, nous l'avons reconnu. Cet amalgame, unique au monde, de nouveauté hardie et d'habitudes archaïques, l'étendue, la diversité d'un pays qui, détaché des autres civilisations par l'étrange abîme de ses frontières, compte cent cinquante millions d'habitants et occupe un sixième des terres émergées : est-ce que tout cela ne légitimerait pas, au regard de la géographie, la reconnaissance, à titre provisoire, d'un sixième continent ? De même que l'on dit : Amérique du Nord et Amérique du Sud, de même, si nous disions : *Europe* et *Autre Europe ?*

Dans le temps, M. Luc Durtain situe cette autre Europe « par miracle, moitié dans le passé, moitié dans l'avenir ».

Mémento. — *Revue bleue* (17 septembre) : « Rothschild et Méhémet-Ali », par M. Auriant. — De M. G. d'Espagnat : « Impressions du Maroc ». — M. Valmy-Baysse : « Le grand magasin moderne ».

Revue de l'Amérique latine (1er octobre) : M. Dantès Bellegarde : « Le pan-américanisme en action ». — Fragments du « Pays pourpre », de M. W. H. Hudson.

L'Europe nouvelle (24 septembre) : « La Société des nations en 1927 ».

La Revue de Paris (1er octobre) commence un curieux récit de « La fin de Raspoutine », par son meurtrier : le prince Youssoupoff, et un roman de M. E. Gascoin : « M. Rouju, nouveau jeune ».

Les Adolescents publient, sans autre date que l'année, un cahier sur le romantisme, où l'on constate un gentil essai d'impartialité.

La Revue Universelle (1er octobre) *** : « Insuffisance de la protection contre les gaz », cri d'alarme en prévision de la guerre chimique que serait la prochaine guerre. — « Le Napus », roman d'anticipations par M. Léon Daudet.

Revue des Deux Mondes (1er octobre) : « Le jardin de Picpus », par M. G. Lenôtre. — « Venise d'été », la suite des belles promenades de M. Henri de Régnier dans Venise. — « Itinéraire de Paris en Ukraine », fragment d'un précieux inédit de Balzac que publiera *in extenso* le VIIe des *Cahiers balzaciens* de M. Bouteron.

La Revue Mondiale (15 septembre) : M. G. Ferrero : « Suffrage universel et Dictature » — « Artisans allemands d'une entente avec la France », par M. E. Chantriot.

La Revue de France (1er octobre) : M. Pierre Borel : « Maupassant avant la gloire », avec des inédits. — « La marche indienne », la fine comédie de M. Franc-Nohain.

Nouvelle Revue (15 septembre) : « Mounet-Sully », par M. Albert Dubeux.

Les Marges (septembre-octobre) publie les réponses à une enquête ouverte par M. Eugène Montfort sur ce point : « Allons-nous vers le crétinisme ? » « Il est possible qu'elle soit utile ». Par ces mots, M. Montfort conclut le résumé des correspondances qu'il a imprimées. L'abus des sports et l'abus de la sottise par le cinéma sont un danger pour l'intelligence française, il n'y a aucun doute.

La Revue hebdomadaire (1er octobre) : « Samuel Coleridge », par M. John Charpentier. — « Ferdinand Ier de Roumanie », par M. de Saint-Aulaire.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Quelques épisodes de la vie de Marcellin Berthelot (*La Chronique Médicale*, octobre).

Au sujet du centenaire de Marcellin Berthelot, qui naquit à Paris le 25 octobre 1927, le Dr Cabanès nous donne dans la

Chronique Médicale, quelques épisodes peu connus de la vie de Berthelot.

Dans l'éloge que prononça jadis le professeur Deboue, nous dit-il, le panégyriste a fait une part des plus parcimonieuses à l'anecdote. L'homme n'y prêtait guère, et tous ceux qui l'ont connu l'ont représenté comme assez distant, quoique très bienveillant à l'égard de quiconque l'approchait : « On ne lui a gèure connu qu'un ami, avec lequel il vécut toujours dans l'intimité la plus parfaite, ce fut Renan ; encore leur liaison fut-elle d'une nature toute spéciale » :

Renan venait de quitter Saint-Sulpice et d'entrer dans une petite pension de la rue Saint-Jacques, où il donnait des répétitions : c'est à ce moment que les jeunes gens se rencontrèrent.

Le lien de profonde affection qui s'établit entre M. Berthelot et moi, a écrit Renan, fut certainement du genre le plus rare et le plus singulier. Le hasard rapprocha en nous deux natures essentiellement objectives, je veux dire aussi dégagées que possible de l'étroit tourbillon qui fait de la plupart des consciences un petit gouffre égoïste, comme le trou conique du *formica-leo*. Jamais il n'y eut entre nous, je ne dirai pas une détente morale, mais une simple vulgarité. Nous avons toujours été, l'un avec l'autre, comme on est avec une femme qu'on respecte. Nous rougirions presque de nous demander un service, ce serait à nos yeux un acte de corruption, une injustice à l'égard du reste du genre humain.

Animés d'une égale passion pour la vérité, les deux jeunes gens résolurent de se donner une entr'aide mutuelle : tandis que Berthelot enseignerait à Renan les sciences naturelles, Renan lui expliquerait l'exégèse et lui apprendrait l'hébreu, que le savant ne devait plus oublier. On conte que la semaine qui précéda sa mort, Berthelot s'occupait à déchiffrer un grimoire alchimique en langue hébraïque, qui lui avait été envoyé du Maroc.

L'insuccès de la Révolution de 1848 attrista Berthelot, qui voyait avec tristesse ajourner ses espérances. Après avoir travaillé avec passion au laboratoire du chimiste Pelouze, rue Dauphine, *il fit des études médicales* ; mais il ne conquit le diplôme de docteur en médecine qu'en 1865.

Dès janvier 1851, il était entré comme préparateur dans le laboratoire du chimiste Balard, au Collège de France : il avait un traitement de 800 francs par an et, pour vivre, il dut donner des répétitions privées ; neuf ans, il resta dans cette situation modeste ; c'est dans ces conditions qu'il réalisa les expériences sur la synthèse chimique, qui rendirent son nom fameux dans le monde entier.

En 1860, les principaux professeurs du Collège de France prirent

l'initiative de demander pour lui la création d'une chaire de chimie organique à M. Duruy, ministre de l'Instruction publique. Berthelot occupa depuis, cette chaire sans interruption, et se refusa toujours à la quitte, pour des situations plus brillantes ou plus lucratives ; il ne passa pas un jour à Paris sans aller à son laboratoire.

J'ai visité autrefois, écrit le chimiste Armand Gautier, ce laboratoire, vaste salle froide et humide, mal éclairée, avec tout juste une hotte et une large table. Je le voyais l'hiver, courbé par le rhumatisme et perclus de douleurs, travailler sans feu, car la nature et la précision de ses recherches ne lui permettaient pas de chauffer la salle où il faisait ses mesures. Il passait ses soirées et ses nuits à calculer. Il m'a raconté un jour qu'il avait dépensé plus de trente mille feuilles de papier pour le calcul des expériences de cette époque.

Une des conséquences les plus importantes de ses recherches fut de transformer l'étude empirique des matières explosives en une science rigoureuse, fondée sur l'évaluation exacte de leur énergie, et d'amener à la découverte de poudres nouvelles, prévues par le calcul avant d'être réalisées par la pratique.

Les artilleurs du monde entier se servaient à ce moment de la vieille poudre noire, dont l'emploi, perfectionné par l'expérience des siècles, leur donnait toute satisfaction. L'attention de Berthelot fut appelée sur ces problèmes par le siège de Paris, durant lequel il présida le Comité scientifique de Défense nationale. Il leur appliqua les méthodes précises de la thermochimie et, dès 1873, annonça que la théorie faisait prévoir l'existence de poudres deux fois aussi puissantes que la poudre noire.

Les spécialistes se récrièrent ; mais, nommé président de la commission des substances explosives, Berthelot commença une série de recherches, qui vérifièrent ses vues de la manière la plus éclatante. En collaboration avec M. Vieille, il mesura la vitesse de propagation des phénomènes explosifs, au moyen d'appareils qui permettaient d'évaluer le dix-millième de seconde. Ces recherches aboutirent à l'invention de la *poudre sans fumée;* preuve irrécusable de la justesse des prévisions qui avaient servi de point de départ, elle assura, durant plusieurs années, à l'armement français, une supériorité qui, au moment critique de la tension franco-allemande, consécutive à l'incident Schnæbelé, contribua sans doute à nous épargner une guerre.

Ces recherches de Berthelot n'allaient pas sans danger. A ses débuts, une explosion qui brisa la cornue dans laquelle il essayait de faire cristalliser le carbone, pour obtenir le diamant, lui coupa un œil en deux ; heureusement, son père se trouvait dans la pièce voisine ; des applications immédiates de glace réussirent à empêcher la perte complète de l'organe, qui resta cependant très affaibli... etc.

On a coutume, continue le Dr Cabanès, de louer surtout en

Berthelot l'homme de science, l'expérimentateur, le chimiste ; en réalité, il était omniscient et aurait pu à son gré devenir un philosophe remarquable, tout comme un historien ou un littérateur.

De la forte éducation classique qu'il avait reçue, il lui resta toujours l'amour des littératures anciennes. Il lisait couramment Platon dans le texte grec, et quand il allait à la campagne, il emportait deux vieilles éditions de Lucrèce et de Tacite, qu'il avait conservées depuis le collège, et dont il savait d'ailleurs de longs passages par cœur.

Sa prodigieuse mémoire lui rendait toujours présent l'ensemble de l'histoire universelle ; quelques semaines avant sa mort, entrant à l'Académie, où l'on discutait des détails oubliés de l'histoire de la Perse ancienne, il surprit tous ses collègues en rétablissant deux dates secondaires du règne de Chosroès.

Ses études terminées, il hésita sur le choix d'une carrière ; il pouvait aborder l'histoire, l'archéologie, la philosophie, et y devenir un maître ; guidé par les traditions et les souvenirs de famille, il préféra les sciences.

S'il n'est pas possible d'indiquer dans cette brève notice la multiplicité des voies dans lesquelles s'orienta sa pensée, nous ne saurions omettre de signaler l'œuvre, à la fois historique et philosophique, qui eût suffi à garder son nom de l'oubli, et qu'il accomplit cependant comme un délassement à de plus absorbants travaux.

Au cours d'un voyage en Egypte, en 1869, sa curiosité fut particulièrement éveillée par « le mélange de procédés techniques, de découvertes expérimentales et de fictions mystiques », contenus dans les doctrines des alchimistes grecs. Ceux-ci n'étaient-ils pas les ancêtres ou les précurseurs de la chimie ?

Grâce à de profondes connaissances des langues anciennes, et aussi à la collaboration d'orientalistes qualifiés, Berthelot put traduire et interpréter les papyrus grecs conservés aux bibliothèques de Londres, Venise, Leyde et Paris. L'établissement du texte grec et la traduction de ce texte en français furent confiés à un érudit modeste autant que savant, le regretté Ruelle, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, qui se livra à cette besogne ingrate avec tout son zèle, toute sa conscience. Plus tard, Berthelot publiait des traités d'alchimie arabe avec M. Houdas, et d'alchimie syriaque avec M. Rubens-Duval. Le dernier volume de cette série paraissait en 1906, sous le titre d'*Archéologie, Histoire des Sciences*.

Berthelot ne se contenta pas de réviser les traductions et de les interpréter à la lumière de la science moderne ; il y joignit un nombre considérable d'analyses chimiques de métaux antiques, témoignant ainsi de la continuité du présent avec le passé, dont on ne doit jamais

faire table rase, et dont, seuls, les ignorants méconnaissent les leçons et le haut enseignement.

Voici, en outre, ce que Berthelot écrivait après le douloureux désastre de 1870 : « Je respecte l'Allemagne et sa science, tout en maudissant l'ambition impitoyable de ses chefs » ; et, précisant sa pensée :

Je suis partisan des relations intellectuelles les plus étroites possibles entre la France et l'Allemagne. Mais ces relations ne peuvent devenir intimes qu'à une double condition : à savoir que chaque nation renonce à toute prétention de prépotence intellectuelle ou autre chez ses voisins, et que l'Allemagne cesse de proclamer dans le monde le droit antique de la force et de la conquête, en restituant aux populations annexées par la violence le droit moderne de choisir leurs destinées. C'est l'abus qu'elle a fait de ses victoires qui entretient l'antagonisme des peuples et menace l'avenir de nouvelles catastrophes.

R. DE BURY.

ART

L'œuvre de graveur de James Ensor, Galerie Alice Manteau. — Exposition René Harboë, La Palette française. — Exposition d'aquarelles de Paul Signac, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition de dessins de K.-X. Roussel, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition de dessins de Guys, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition de dessins d'Henri Matisse, Galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Utrillo, Galerie Bernheim-Jeune.

James Ensor est la personnalité la plus en vue de l'art pictural belge actuel. Sa célébrité s'est faite sur place, par l'assentiment de ses compatriotes. Il y a fort longtemps qu'il n'a point exposé à Paris, et, depuis d'anciens numéros de la *Plume*, on en a peu parlé ici. C'est un peintre robuste et violent, et qui marche dans son propre chemin. Il n'est point sans affinités avec le passé. Il a certainement admiré infiniment Breughel et Jérôme Bosch et van Hemskuke. Il est probable qu'à un certain moment Rops l'a séduit. Mais ces influences se sont fondues dans une manière propre très particulière où des sincérités et des minuties de primitif, dans le détail, s'allient à une fièvre de conception dont il sait garder le rythme précipité dans son art pictural et aussi dans son métier méticuleux de graveur.

C'est de l'aqua-fortiste que nous nous occuperons aujourd'hui. La Galerie Alice Manteau expose les cent-dix pièces de l'œuvre gravé d'Ensor. Elle produit de lui quelques études réalistes, directes, des portraits écrits avec un beau relief physionomique

dans des jeux de valeurs et de contrastes très tempérés. Il y a là un grand souci de vérité, de justesse, d'exactitude de portraitiste. Quand c'est son propre portrait qu'Ensor grave, le lyrisme se décèle. Ensor se résume en se retraçant.

Puis quelques beaux pays marins; des barques de pêche enlevées en vigueur sur la plage blonde. Le travail des ciels est très curieux. Calligraphique au premier regard, il s'inscrit en lignes très justes, en directions vraies. L'apparente curiosité du trait ne nuit pas à sa robustesse. Ensor a toujours vécu près de la rue du Nord; il sait la transparence mouvementée du ciel et du nuage sur la dune. C'est une jolie vision qu'il donne du petit village de Mariakerke blotti au fond de l'horizon, de la plage de la Panne, du port d'Ostende avec un grand pan de large, inscrit du pied des gros bateaux.

Mais la partie la plus caractéristique et la plus spéciale de cette œuvre gravée consiste en évocations littéraires et philosophiques.

Il en est de satiriques où la mort ou la détresse ouvrent brusquement la porte de chambres où boivent des masques recroquevillés de terreur. Il en est où sur le bétail humain, défilant en troupeau dans les rues de la ville, la mort, d'une adresse simiesque, surplombant le flot des passants, s'élance du beffroi aux pignons.

Ensor, dans son art, n'a pas été insensible à ce mouvement littéraire consistant à mêler le décor actuel à la légende religieuse, d'après les vieux peintres flamands et dont l'expression a été donnée par Eugène Demolder dans ses contes d'Yperdamme. Certaines de ses planches sont d'ailleurs antérieures, telle sa vision de la cathédrale de Sainte-Gudule. Parfois, comme dans son Christ calmant la tempête, il appelle au renfort de l'hagiographe le peintre de marines. C'est d'un très beau paysage blond et majestueux qu'il sertit le miracle. Le plus souvent, dans ses transpositions, le satirique garde tous ses droits. L'entrée de Jésus à Jérusalem finirait certainement en kermesse. Voici toujours le défilé des pompiers, et des charcutiers et tant de bannières, au-dessus des faces ahuries. Détails pittoresques et belle ordonnance, tel est l'aspect de ces remarquables eaux-fortes où le métier clair met de la visibilité dans la complexité qui est la marque même de l'artiste.

§

René Harboë a débuté par de bons tableaux où il manifestait une habileté singulière, à grouper sur des fonds très sobres des ensembles de figures féminines. Il entoure, cette fois, ses grands tableaux de nombreuses études, presque toutes données à la silhouette et au visage de la jeune fille ou de la femme qui unissent à la liberté du faire de jolies qualités de sincérité et d'élégance vraie. Une belle étude de nu, puis des aspects de liseuses, de couseuses. Les lignes du personnage sont heureusement accompagnées d'accessoires très légèrement traités, esquissés dans leur tache de couleur, de façon à n'être qu'un accompagnement discret à la forme soigneusement décrite, qui est le thème du tableau.

Aussi quelques paysages, arbres verts, eaux calmes, ciels paisibles, pleins de douceur et de silence.

Ce jeune peintre a un don de personnalité. Il construit réellement, ce qui le distingue nettement parmi la jeune école des constructeurs. Il a l'équilibre et l'ordre dans la composition.

§

Galerie Bernheim-Jeune, une belle série d'aquarelles de **Paul Signac**. C'est toujours cette exacte, subtile et multiple notation de tous les reflets et de toutes les lumières, une polyphonie vive et joyeuse dont l'œil à quelque distance reconstitue la réalité. Le peintre a évoqué des ponts de Seine aux structures apparemment légères dans la symphonie variée du ciel, des eaux et des maisons du quai. Ailleurs, des envols de couleurs vives viennent se plaquer comme des papillons multicolores sur la pierre grise et rose des églises. Sur la mer étale et jaunâtre, des barques glissent.

Signac a aussi peint des fleurs à l'aquarelle, ses bouquets composés simplement de quelques fleurs exubérantes, qui s'enfuient, d'un large mouvement, hors des vases et des cruches aux panses bariolées.

§

Les dessins de **K.-X. Roussel** sont moins connus que ses peintures. On en expose une bonne série, où des portraits très étudiés, d'un trait léger et plein, s'imposent à l'attention, et parmi

ces portraits celui du peintre par lui-même, avec tout son aspect un peu mélancolique et méditatif. Il y a aussi des dessins où s'est fixée pour la première fois l'imagination d'une toile, des paganismes, avec, au centre, des figures de déesses ou de nymphes nues dans des paysages très sobrement indiqués.

§

Des dessins aussi d'**Henri Matisse**, presque dessins au trait, mais d'un trait si précis avec le plus grand souci de l'arabesque, de la volute de l'ensemble, des nus souples, des mauresques, de celles qu'il arevêtues, dans ses toiles, de si jolis et justes prestiges de couleur.

§

Une assez copieuse exposition de dessins de **Guys**, de deux sortes.

Des Guys hippiques, avec la netteté des petits chevaux attelés correctement aux voitures légères, des militaires à cheval, des groupements d'officiers supérieurs à chapeau à claque, qui donne la date avec la longue tunique, Crimée, Italie, camp de Châlons.

Plus abondants les dessins de filles : quelques grisettes à robes lourdes, décolletées, en bonnet, dans la gamme de la Mlle Bistouri de Baudelaire, un grand souci de parure, le sourire amène et étudié ; la volonté chez l'artiste de traduire nettement une grâce un peu lourde, mais réelle.

Une foison de danseuses à robes longues, qu'elles pincent de deux doigts pour quelque quadrille, danseuses de Mabille ou du bal d'Idalie. Ce ne sont point des professionnelles de la danse. Ce sont des habituées des bals. Leur chorégraphie est plutôt une série d'attitudes, pas très variées. Les plis de la robe lourde donnent à leur silhouette quelque chose de naïvement sculptural. Guy note avec soin leur manière de mettre leur charme en évidence. Celle-ci qui s'élance, la tête un peu penchée de côté, semble bien désirer qu'on admire la régularité mobile de ses traits. Un petit couple d'amoureux, un gandin à chapeau cylindrique se penchant sur une grisette à petit chapeau à bavolet, toute frémissante, les deux personnages indiqués en quelques traits sans souci d'ombres ou de décor, est une jolie page. On peut compter ce petit dessin parmi les mieux venus de Guys. Cela a été dessiné avec plaisir, et certainement en quelques

minutes. Il n' y a point la trace de mises, au point successives de Guys. Cela tient du croquis et c'est d'une irrésistible véracité, de la franchise la plus heureuse, servie par une parfaite certitude de moyens.

§

Des toiles d'**Utrillo** : des anciennes et des récentes. Dans les récentes, une atmosphère plus chaude, résumant le ciel à une plaque bleue d'une tonalité résumante ; au-dessous, un bouquet de couleurs vives, réalisé par des silhouettes de passantes, aux jupes violentes, à l'apparence trapue. Elles dévalent dans les petites rues de Montmartre, longent les palissades des derniers terrains vagues de la butte, ou circulent devant les éventaires de quelque coin de foire ou d'une rue à marché. Aussi, dans la belle lumière d'un dimanche après-midi, elles partent en danse devant la boutique d'un marchand de vin que le peintre traite avec plus de détails dans la variation des couleurs que ces passantes. C'est toujours la rue qui est l'héroïne, le thème principal ; la figuration n'est que l'épisode coloré.

Plus ancienne et d'un faire, dans son frémissement, plus homogène, cette vue étonnante du métro Lamarque, avec son enfoncée de rue blême et bleuâtre, sous un ciel jaune paille se fortifiant pour entourer des petites feuilles, se décolorant au fond de l'horizon. Plus ancienne aussi, une exquise petite toile, le Lapin agile et ses entours, murs gris étayés de contreforts verdissant ici, azurés là, sous un ciel de matin printanier, ému et frais.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le classement du gisement de Glozel. — La commission internationale. — A la Société préhistorique française. — Au sujet des variations de l'abbé Breuil. — Discussion scientifique sur l'alphabet de Glozel. — Rapport technique sur la dissolution osseuse. — Cendres contenues dans les urnes de Glozel. — La fosse ovale était-elle un four de verrier ? — Une lettre du comte Bégouen. — Une réponse de M. Cazedessus au comte Bégouen. — Revue de la presse.

Le classement du gisement de Glozel. — Par une lettre adressée au Dr A. Morlet et publiée par les journaux du 6 octobre, M. Herriot, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, fait savoir qu'il a décidé d'ouvrir une instance de

classement pour le gisement de Glozel et les objets en provenant. Cette instance produit pour six mois tous les effets du classement. Les travaux pourront se poursuivre, mais exclusivement sous la surveillance d'un délégué de l'Etat. Le ministre a désigné pour cette mission M. Peyrony, correspondant de la Commission des Monuments historiques, conservateur du Musée préhistorique des Eyzies, qui sera assisté par M. Champion, chef technique de l'atelier du Musée National de Saint-Germain.

Le Dr A. Morlet a répondu au ministre, par une lettre datée du 6 octobre et publiée également dans la presse, qu'il n'avait aucune objection contre le classement de Glozel, mais qu'il avait tout lieu de craindre que la décision prise de lui enlever la direction scientifique des fouilles l'ait été sur l'intervention du Dr Capitan, vice-président de la Commission des Monuments historiques, devenu l'ennemi de Glozel et l'âme de la conspiration contre l'authenticité des découvertes, pour n'avoir pas pu se les approprier.

Si M. Capitan, écrit le Dr Morlet, n'a jamais rien compris à la question de Glozel, il ne m'en a pas moins proposé, à Paris, de reprendre avec moi notre premier fascicule, en ne touchant pas au texte « qui était bien », m'assurait-il, mais en mettant « comme dans son *Manuel de Préhistoire* » les figures à la fin, et surtout son nom avant le mien.

C'est à la suite de mon refus, monsieur le ministre, que le vice-président de la commission des monuments historiques s'est employé, à chaque instant, auprès de tous, à « naufrager » Glozel.

Le Dr Morlet ajoute qu'il a accepté la venue à Glozel d'une commission internationale de préhistoriens et qu' « il est triste de dire que c'est là le seul moyen de conserver intacte cette belle station à la France ».

Livrée au docteur Capitan, directement ou *indirectement* — comment, en effet, M. Peyrony, pour qui j'ai la plus grande estime, pourrait-il défendre Glozel contre le docteur Capitan, alors qu'il n'a pas su défendre ses propres trouvailles et ses propres œuvres qui portent le nom de Capitan et de Breuil *avant celui de l'auteur* ? — la station de Glozel sera déchiquetée, et bientôt anéantie, sous prétexte de séparer les pièces fausses des pièces authentiques.

A ce propos, M. Espérandieu, membre de l'Institut, a adressé au Dr Morlet la lettre suivante:

Nimes, le 10 octobre 1927.

Cher docteur,

Je pensais bien que la mesure qui vient d'être prise vous déplairait. Comme vous, je crois que la bonne foi de M. le ministre de l'Instruction Publique a été surprise.

M. Champion est de mes amis et j'ai la plus grande estime pour M. Peyrony, qui est, en réalité, le véritable découvreur des gravures et peintures de Combarelles, de Font de Gaume, de Bernifal, de la Calérie, etc. Je ne puis aucunement douter de leur indépendance, et M. Peyrony a, du reste, déjà prouvé la sienne en signant un rapport qui vous est favorable. Mais il est à craindre qu'on n'essaie, sinon d'avoir barre sur eux, du moins de les assister de quelque manière. Et ce serait alors, comme vous le craignez, le gisement de Glozel livré à vos pirs ennemis. De cela, je comprends très bien que vous ne vouliez pas.

Puisque vous avez accepté la nomination d'une commission internationale, il me semble que son rapport devrait précéder le classement. Si les objets étaient reconnus faux, il n'y aurait pas à les classer. Mais il ne se peut pas qu'on essaie, par des pratiques dont la mauvaise foi ne serait pas exempte, de rendre vaine la désignation de la Commission dont il s'agit.

En tout cas, si quelque Commission purement française devait être nommée pour s'occuper des fouilles de Glozel, j'estime qu'aucune des personnes qui, ouvertement à ce jour, ont bataillé à leur sujet ne devrait en faire partie.

Veuillez bien agréer, cher docteur, l'expression cordiale de mes sentiments tout dévoués. ESPÉRANDIEU.

M. J. Loth, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, a écrit de son côté au Dr Morlet :

Saint-Malo, 11 octobre.

Mon cher docteur,

Vous avez raison de faire appel du ministre mal informé au ministre mieux informé. Je suis vos fouilles depuis le début de 1926, je pourrais dire jour par jour ; j'y ai assisté à deux reprises. Rien ne justifie l'espèce de méfiance que paraissent trahir à votre égard les mesures que vient de prendre le ministre de l'Instruction Publique au sujet du gisement de Glozel. Vous réunissez à un haut degré les qualités requises pour la direction des fouilles : une méthode irréprochable, une honnêteté scrupuleuse et, comme le prouvent vos publications de la seconde moitié de l'année 1926 et surtout celle de 1927, une indiscutable compétence.

A mon avis, logiquement, il fallait d'abord laisser la commission

internationale dont vous avez accepté si volontiers le contrôle terminer son examen. Ensuite serait venu le classement, œuvre éminemment utile, mais épineuse, pour laquelle le concours de MM. Peyrony et Champion vous eût été précieux.

Ce qui me paraît surtout inadmissible, c'est la présence d'une sorte d'inquisiteur gouvernemental pendant que vous procéderez aux fouilles : c'est à la fois inutile et blessant. Vous avez sauvé Glozel et conservé à la France une station d'une importance sans pareille pour l'histoire de la civilisation à l'époque préhistorique en Europe. Vous avez poursuivi votre œuvre avec une fermeté d'âme incomparable, méprisant les attaques d'adversaires, ou mal informés, ou mal intentionnés. Les injures, les attaques sournoises et lâches ne vous ont pas été épargnées.

L'heure de la justice, mon cher docteur, je n'en doute pas, ne tardera pas à sonner. Personne, croyez-le bien, n'en sera plus heureux que moi et ce me serait une réelle satisfaction que d'y avoir, en quelque mesure, contribué.

Bien à vous.

J. LOTH.

§

La commission internationale. — Voici la lettre adressée à M. Louis Marin, ministre des Pensions, Président de l'Institut international d'Anthropologie, par le Dr A. Morlet.

Vichy, le 12 octobre 1927.

Monsieur le ministre,

Je viens de recevoir avec le plus vif plaisir le texte officiel, que vous avez bien voulu me transmettre, du vœu adopté à l'unanimité par l'assemblée générale des membres de l'Institut international d'Anthropologie, tenue à Amsterdam le 24 septembre 1927.

Dès que je connus la nouvelle par les journaux, je télégraphiai à l'Agence Havas que j'acceptais sans réserve la commission proposée.

Depuis j'ai dit et redit que j'appelais de tous mes vœux cette commission internationale qui offrait seule des garanties d'objectivité.

Aujourd'hui, je vous prie instamment d'intervenir auprès de M. Herriot pour qu'il maintienne, en ce qui le concerne, l'invitation à ladite commission qui, sans cela, pourrait s'abstenir par déférence pour le Ministre français.

Vous connaissez l'acharnement de certains Français à détruire une station préhistorique qui sera un jour l'orgueil légitime de la France. C'est à notre patrimoine national que l'on touche. Je vous supplie, monsieur le Ministre, de hâter la venue de la commission internationale qui, il est triste d'avoir à le répéter, peut seule le conserver intact à la France.

Dans cet espoir, je vous prie, etc.

Dr A. MORLET.

La commission internationale a été désignée et comprend huit membres : MM. Hamal (Belge), Pittard (Suisse), Bosch Gimpera (Espagnol), Absalon (Tchèque), Miss Garrod (Anglaise), Forrer (Strasbourg), Peyrony (les Eyzies), Favret (Epernay).

§

A la Société préhistorique française. — La Société préhistorique française communique le texte suivant que nous reproduisons à titre documentaire :

Le conseil d'administration de la Société préhistorique française, réuni le 11 octobre 1927, au siège social de la société, 250, rue Saint-Jacques, Paris, estime que les commissions d'enquête n'ont jamais donné de résultats concluants.

Toutefois, si l'on désire, pour le gisement de Glozel, nommer une commission de contrôle, la Société préhistorique française, qui compte plus de 600 membres, estime qu'elle doit y être représentée largement.

En présence des arguments très graves qui ont été formulés contre l'authenticité des trouvailles de Glozel, des méthodes de contrôle toutes spéciales devraient être employées.

Il ne suffit pas d'explorer de temps à autre une infime parcelle de terrain ; il est absolument nécessaire de fouiller en entier le terre-plein constituant le gisement, et cela sans interruption aucune et en dehors de la présence de toute personne étrangère à la commission : le terrain est d'ailleurs peu étendu et les fouilles ne portent que sur une profondeur peu considérable.

§

Au sujet des variations de l'abbé Breuil. — M. le professeur Loth, membre de l'Institut, a adressé au Dr A. Morlot la lettre suivante :

Saint-Malo, le 11 octobre.

Mon cher Docteur,

La lettre de M. l'abbé Breuil à M. Vayson de Pradenne, publié dans l'*Homme Préhistorique*, p. 205, dont je viens de prendre connaissance, m'étonne par ce qu'elle ne dit pas, et par ce qu'elle dite Elle appelle un complément et, peut-être, à mon avis, une rectification.

Ayant une haute estime pour la science de M. Breuil (je le lui ai prouvé dans une circonstance mémorable), je tenais à avoir son avis sur Glozel, mais j'estimais qu'une étude des objets découverts sur les lieux mêmes était préalablement indispensable.

Je l'y décidai, non pas en invoquant l'autorité de M. S. Reinach, mais après lui avoir mis sous les yeux le rapport de MM. Depéret et

Viennot, qui avaient étudié la station au point de vue géologique et n'hésitaient pas à la placer à une époque antérieure à l'époque du métal. Notre visite eut lieu en octobre 1926. Nous reçûmes de vous le meilleur accueil. La fouille eut lieu par un temps exécrable, comme le dit l'abbé, et ne fut guère fructueuse. Il est exact aussi qu'en raison du temps, l'éclairage pendant l'examen des collections fut défectueux, *mais ce que l'abbé oublie de dire,* c'est qu'il fut cependant très suffisant, *puisqu'il n'hésita pas à se prononcer sur la chronologie de la station : comme moi, il la plaça dans l'ensemble à l'époque néolithique.* Je crois même qu'il déclara qu'il n'y avait pas de doutes à cet égard. En tout cas, vous en fûtes agréablement surpris et je me souviens parfaitement que vous lui dites à peu près textuellement : « Il y a deux mois, vous n'étiez pas du tout de cet avis, puisque vous écriviez à Mme Déchelette *une lettre de dix pages pour lui démontrer que, Glozel était de l'époque gallo-romaine.* » L'abbé en resta quelque peu interloqué. Je vins à son aide en vous faisant remarquer qu'à cette époque l'abbé n'avait pas lu votre troisième fascicule et que les deux premiers pouvaient laisser place au doute et prêter à la discussion.

Dans son rapport, il place Glozel à l'époque *néo-énéolithique*. Quand il vint m'en apporter un exemplaire, je lui fis remarquer qu'il était impossible de tracer une ligne de démarcation bien nette entre le néolithique et l'énéolithique, telle station pouvant dans l'ensemble appartenir au néolithique et contenir des objets de l'époque du métal.

L'abbé, dans sa lettre, déclare qu'il cesse de s'intéresser à Glozel, qui sort de sa spécialité puisque la station n'a rien à faire avec le Paléolique et le Mésolithique, pas plus qu'avec le *romain.*

Des archéologues scandinaves, très compétents en matière de renne ne sont pas de cet avis ; on pourrait aussi alléguer l'identité d'un certain nombre des caractères de Glozel avec des caractères gravés sur des objets quaternaires, mais passons.

Il y a en tout cas de la marge entre le romain et le méso, ou paléolithique, et il peut se présenter, dans un si énorme espace de temps, des périodes qu'un préhistorien n'a pas le droit de négliger.

L'abbé Breuil lui-même n'est-il pas l'auteur d'un important travail, accompagné de nombreuses gravures sur *L'âge du Bronze dans le bassin de Paris* ?

Ce que l'abbé Breuil dit de la céramique de grès appelle une remarque. Au cours de la fouille opérée devant nous, j'ai constaté et fait soigneusement remarquer à l'abbé, ainsi qu'à vous-même, que les débris de cette céramique ne se trouvaient que dans la couche végétale superficielle ou immédiatement au-dessous, *y attenant* ; jamais dans la couche archéologique proprement dite.

L'abbé Breuil ne vous accuse pas de faux, et je suis persuadé qu'il

est convaincu du contraire, mais il autorise, dans une certaine mesure, vos ennemis à le croire. C'est une attitude qui m'étonne de sa part et que j'estime indigne d'un homme de son caractère.

Bien à vous.

J. LOTH.

§

Discussion scientifique sur l'alphabet de Glozel. — M. Waltz, le distingué linguiste, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, vient de verser aux débats un document nouveau de la plus grande importance. Il s'agit d'un signe ibérique presque inconnu qui se retrouve dans l'alphabet de Glozel. Voici la lettre qu'il vient d'adresser à ce sujet au Dr A. Morlet :

Clermont, le 7 octobre 1927.

Monsieur,

En examinant l'alphabet glozélien que vous avez publié dans vos deux brochures : *Nouvelle Station Néolithique, IVe fascicule*, et *Formation indigène de l'alphabet de Glozel*, j'ai été frappé de la similitude que présente un des signes que vous classez sous le n° 29 (cinquième et dernier signe (fig. 1 *a*) avec un caractère inédit de l'alphabet ibérique que j'ai relevé dans une inscription céramique sur un tesson que j'ai trouvé à Meca en 1899 et qui a été publié par M. Pierre Paris dans son *Essai sur l'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, t. II, fig. 202.

Voici le schéma exact de ce caractère (fig. 1 *b*). M. A. Evans

d) N° 23 (alphabet de Glozel)
a) N° 29
b) (signe ibérique de M. Waltz)
c) (iod)

(*Scripta Minoa*, t. I, p. 96 sq.), induit en erreur par une légère inexactitude de dessin dans le livre de M. P. Paris, y voyait un *iod* (fig. 1 *c*). Cette assimilation me paraît impossible, comme je l'ai montré dans des *Notes d'Archéologie ibérique* (*Bulletin Hispanique*, 1913, p. 433). Mais je ne crois pas non plus qu'on puisse l'identifier avec un A, et dans votre alphabet je le rapprocherais plutôt du signe 23 (fig. 1 *d*),

dont il paraît être une légère modification, que du signe 29 (A et ses variétés).

En tout cas, je ne connais pas un autre spécimen de ce caractère, dans aucune écriture. Non seulement il ne figure pas dans les alphabets ibériques dressés par Ph. Berger dans son *Histoire de l'Ecriture*, mais il n'est même pas mentionné dans les tableaux qu'en donne M. Flinders Petrie dans *The Formation of the Alphabet*.

Il s'agit donc, à mon avis, d'une lettre encore inconnue, donc très peu employée, de l'écriture ibérique. Quant à sa similitude avec un signe glozélien, je ne me considère pas comme qualifié pour en risquer une explication, et je vous laisse le soin de juger s'il faut y voir ou non un nouvel argument en faveur de l'origine néolithique des alphabets méditerranéens.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE WALTZ
Professeur à la Faculté des Lettres
de Clermont-Ferrand.

§

Rapport technique sur la dissolution osseuse. — M. Butavand, ingénieur des Ponts et Chaussées, nous adresse la note suivante :

Nice, le 28-9-27.

Monsieur le Directeur,

Les adversaires de Glozel invoquent le fait que les tombes ne contenaient pas de squelettes entiers. Cependant, on a retiré de la première tombe deux portions de diaphyses fémorales, 2 molaires, une portion importante de pariétal, et, de la seconde, la partie moyenne du maxillaire inférieur et deux morceaux de pariétaux.

Tout fossoyeur, tout chimiste, savent que, dans les terrains naturels humides, les os disparaissent en se fondant dans le sol. L'explication du fait est facile, et je m'excuse de donner quelques renseignements sur ce sujet macabre, tout en renvoyant à la célèbre étude de Duclaux sur la putréfaction. Le squelette sec d'un adulte pèse de 5 à 6 kilogs, contenant 30 o/o de matière organique, 50 o/o de phosphate, 11 o/o de carbonate de chaux, etc.... On sait que l'eau chargée d'acide carbonique transforme le carbonate de chaux en *bicarbonate soluble*. On sait que les acides forts, voire aussi l'acide carbonique dissous, transforment le phosphate tricalcique des os en phosphate *acide soluble*. Or, la putréfaction, qui peut se poursuivre pendant cinq ans pour les corps enfouis, produit dans sa première phase, qui a lieu en milieu acide, une foule de substances parmi lesquelles de l'*acide carbonique*, des acides gras, et même de l'acide azotique. Si le corps est dans un milieu très sec, les quelques dizaines de litres d'eau qu'il contient sont absorbés très rapidement et le corps est desséché avant que la putréfaction ne

batte son plein. L'acide carbonique comme les autres acides manquent alors de ce support qu'est l'eau, qui leur permet le contact intime avec les parties minérales à attaquer et qui, surtout, permet aux produits solubles d'être évacués.

Mais si le corps est dans un milieu humide, si les eaux d'infiltration se renouvellent, la dissolution et le lavage méthodique des parties minérales se poursuivent jusqu'à l'épuisement, sans parler de l'accélération qui pourrait être due aux agents microbiens dans la déphosphatisation par analogie avec la dénitrification...

Les objets en os travaillé, débarrassés de la matière organique du périoste, et éloignés des chairs en décomposition, échappent à cette action dissolvante. En fait, les objets de cette nature recueillis à Glozel ne portent en général que de légères traces superficielles de corrosion.

Le terrain de Glozel est incontestablement humide. Une source existe à l'amont immédiat ; les traces d'infiltration sont évidentes et la présence de racines profondes en témoigne. La surface striée des dépôts limoneux dans les tombes décèle le travail de l'eau souterraine.

La pénurie d'ossements au gîte de Glozel est normale. C'est la mise au jour d'un squelette bien conservé qui devrait être considérée comme un cas de suspicion, à moins que par l'emplacement très spécial du lieu ou par sa disposition, le terrain ambiant ne fût dans un état de permanente et évidente siccité.

Veuillez agréer, etc.

F. BUTAVAND.

§

Cendres contenues dans des urnes de Glozel — L'analyse des deux échantillons de cendres, n° 1 d'aspect noirâtre, n° 2 gris clair, a donné comme résultats :

	Echantil. n° 1		Echantil. n° 2	
Acide phosphorique.	P^2O^5	19,4 o/o	P^2O^5	72, o/o
Chaux..................	CaO	19.1 o/o	CaO	6,7
Oxyde de fer.........	Fe^2O^3	6 3	Fe^2O^3	11,4
Alumine...............	Al^2O^3	6,1	Al^2O^3	10,8
Potasse................	K^2O	1,6	K^2O	5,6
Acide carbonique....	CO^2	6,1	CO^2	Néant
	Insoluble	31,7	Insoluble	62,1

L'examen de ces analyses conduit à une première remarque importante, à savoir que l'acide phosphorique et la chaux se trouvent dans un rapport assez voisin de celui qui correspond à du phosphate de chaux, avec cependant un léger excès d'acide phosphorique, le rapport de l'acide phosphorique à la chaux, dans

chacune des cendres, étant respectivement de $\frac{19.4}{19,1}$ pour le n° 1 et $\frac{7,2}{6,7}$ pour le n° 2 ; le calcul donnerait pour le même rapport dans du phosphate de chaux supposé par les valeurs de $\frac{19,4}{22,9}$ et $\frac{7,2}{8,5}$. D'autre part, les autres éléments constitutifs de ces cendres, fer, alumine, silice et silicates formant la partie insoluble aux réactifs, indiquent la présence de matière terreuse mélangée au phosphate de chaux.

Les deux échantillons présentent des compositions assez différentes, surtout en ce qui concerne leur teneur respective en phosphate de chaux ; la cendre n° 1, la plus intéressante, est assez riche en phosphate, la cendre n° 2 beaucoup plus pauvre ; mais si cette dernière en contient 2 fois et demi moins que la première, cela tient à ce que la quantité de terre qui y est mélangée est sensiblement le double ; et comme l'acide phosphorique et la chaux y sont encore dans le même rapport que dans la cendre n° 1, c'est encore à du phosphate de chaux qu'on a à faire.

L'origine de ce phosphate ne peut être attribuée ni à la constitution des substances végétales seules, telles que le bois, ni à la présence de la terre ; les cendres de bois sont en effet pauvres en acide phosphorique (3,5 o/o en moyenne) et très riches en chaux (30 o/o), en outre le rapport de ces deux éléments est tout à fait différent de celui trouvé dans les cendres examinées.

Quant à la terre qui y est mélangée, son origine géologique de nature granitique implique une pauvreté naturelle en chaux et acide phosphorique, les terres granitiques ne contenant en moyenne que 0 gr. 05 o/o d'acide phosphorique.

De ces considérations il résulte que le phosphate de chaux trouvé ne peut appartenir qu'à des cendres d'os qui trouvent leur origine naturelle dans l'incinération de cadavres.

L'incinération de la chair peut à la vérité apporter aux cendres une certaine quantité d'acide phosphorique venant s'ajouter à celui fourni par les os ; ce fait est du reste en parfaite concordance avec l'analyse et peut expliquer le léger excédent d'acide phosphorique, par rapport à la quantité nécessaire à la formation de phosphate de chaux.

Les cendres de l'échantillon n° 1 présentent encore une particularité intéressante due à la présence du charbon de bois, très nettement visible au microscope. On trouve là l'indice de matières végétales, telles que bois, ayant servi à l'incinération, et dont une partie a subi une combustion incomplète. La potasse trouvée confirme cette hypothèse, sa présence étant constante dans les cendres de bois.

COUTURIER
Prof. de Chimie agricole,
Faculté des Sciences de Lyon.

§

La fosse ovale était-elle un four de verrier ? — Le Dr A. Morlet a déjà traité cette question dans une chronique de Glozel (15 décembre 1926) et avait conclu par la négative.

Aujourd'hui, les lecteurs du *Mercure* trouveront ici l'étude qu'en ont faite avec leur haute compétence, reconnue de tous, Mme Massoul, attachée à la Conservation du Louvre, et M. Massoul, spécialisé dans les études de la céramique.

Glozel a-t-il possédé un four de verrier? Ce problème est assez difficile à résoudre, car l'emplacement qui est donné comme étant celui de ce four est maintenant vide des objets qu'il contenait. Il n'y a plus qu'une grande fosse ovalaire et peu profonde (0 m. 40) dont les parois calcinées sont formées par la couche géologique ; celle-ci est composée d'une matière argilo-sableuse qui est devenue rouge sur une assez forte épaisseur, particularité indiquant l'action d'un grand feu. Des murs formés de galets et de petites briques à cupules limitaient autrefois cette fosse, dont les deux extrémités étaient obstruées chacune par une grosse pierre. Nous avons vu une de ces briques qui était très cuite et qui avait un de ses bords recouvert d'un enduit vitrifié ; par contre, le fond de la fosse, formé de dalles argileuses placées sur un lit d'argile calcinée, ne comportait aucune trace de vitrification. Dans le fond d'un vase trouvé à un niveau supérieur, existe un culot de verre de 1 cm. environ d'épaisseur. Deux petits vases de verre (?) d'un galbe assez lourd étaient placés à ce même niveau, ainsi que 5 débris de la même matière. Des gouttes de verre de formes diverses ont été recueillies près de la fosse. Pour que ces éléments puissent servir à étayer l'hypothèse d'un four de verrier, il eût fallu trouver aussi des vestiges d'instruments de métal, indispensables à la fabrication du verre. De plus, le fond du vase qui contient du verre est cuit au point d'être devenu un grès cérame et cependant ses parois intérieures ne sont pas recouvertes de coulées de matières vitreuses : aucune trace de verre n'est apparente

au-dessus du culot qui se trouve dans le fond. D'autre part, l'extérieur de ce vase, qui devrait être couvert de scories ou de laitiers plus ou moins vitrifiés en raison de son contact permanent avec le combustible, est au contraire absolument net. Ce serait étrange, si nous avions affaire à un creuset de verrier ! Enfin, la découverte d'un seul creuset peut paraître invraisemblable, quand il s'agit d'un atelier qui a pu durer plusieurs années.

La forme de la fosse étant celle d'une sépulture, n'aurions-nous pas là une fosse à incinérations ? A ce sujet, il serait intéressant d'analyser chimiquement les gouttes de matière vitrifiée recueillies à cet endroit ; leur coloration blanchâtre et leur opacité sont peut-être dues à la présence de phosphate de chaux, provenant de la calcination des os. Quant à l'enduit vitreux qui recouvre les briques à cupules, il pourrait provenir de la fusion des cendres du combustible, mélangées à des éléments se trouvant sur le lieu même (argile ferrugineuse, débris de roches feldspathiques, etc.)

Le vase contenant un peu de verre a pu dominer le bûcher où ses parois auraient été constamment léchées par les flammes. Sa destination aurait été de renfermer des offrandes dont la calcination pouvait fournir des cendres que l'extrême chaleur du bûcher aurait fini par fondre à la longue en présence de poussières argileuses ou siliceuses accumulées.

Une autre hypothèse se présente : cette fosse aurait servi de base à un bûcher brûlant jour et nuit en l'honneur d'une divinité, et le vase, comme dans l'hypothèse précédente, pouvait contenir des offrandes qui, réduites en cendres, auraient formé un culot de verre.

Dans les deux cas, les parois seules de la fosse auraient été recouvertes d'un enduit vitrifié, tandis que le fond, protégé par un apport constant de cendres nouvelles, n'en aurait reçu aucune trace. Par contre, dans l'hypothèse du four de verrier (four à fritter), il est inexplicable que le four ne soit recouvert d'aucun enduit vitrifié.

Reste la présence de deux vases de verre (?) et de quelques débris ; c'est là une bien maigre récolte pour des fouilles pratiquées auprès d'un atelier de verrerie qui a pu durer plusieurs années. Les déchets de fabrication donnent habituellement des monticules formés par des objets brisés ou déformés. Les objets de verre trouvés à la partie supérieure de la couche archéologique pourraient être de date tardive et avoir été importés. Quant aux gouttelettes de matière vitrifiée, elles peuvent ne pas être tombées d'un creuset de verrerie ; des cendres se liquéfiant par endroits, en présence de matières leur donnant de la fusibilité, ont pu déterminer la formation de ces sortes de larmes de verre. Il semble donc que les Glozéliens n'aient pas fabriqué de verre.

Nota. — Un échantillon de terre, prélevée à Glozel dans la couche

archéologique et soumis à un feu très violent, est devenu un grès, ce qui s'explique par la nature d'un terrain contenant des éléments granitiques en décomposition.

§

Une lettre du comte Bégouen. — Nous avons reçu la lettre ci-dessous :

Toulouse, le 15 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

La lettre que M. le commandant Espérandieu m'a fait l'honneur de m'adresser, le 21 septembre, ayant été publiée par le *Mercure de France*, il me semble que ma réponse doit l'être également. Vous en trouverez ci-après copie.

Recevez, etc.

COMTE BÉGOUEN.

A M. le commandant Espérandieu, de l'Institut.

Toulouse, 15 octobre 1927.

Monsieur et cher confrère,

N'ayant pas fait suivre mon courrier pendant que j'étais en Hollande et en Belgique, je n'ai eu votre lettre qu'à mon retour. Excusez le retard de ma réponse.

Comme vous, je déplore la campagne manifestement tendancieuse qui a lieu depuis plusieurs mois à propos de Glozel — et j'ajouterai injurieuse ; car on ne peut formuler la moindre critique, sans être copieusement insulté.

Comme vous, j'estime que la plus large publicité doit être donnée aux débats et *toutes* les pièces du procès mises à jour.

Comme vous le dites fort bien, la lutte n'est pas égale, lorsque l'un des partis manque à l'obligation morale qu'il a contractée, et produit, sans rien dire de leur réfutation, des affirmations audacieuses.

Il est regrettable que telle soit la façon d'agir du Dr Morlet. Par exemple, il a fait paraître le procès-verbal, signé de vous, de l'ouverture d'une tombe ; mais il a négligé de dire que vous êtes *le seul* des *cinq personnes présentes* à avoir signé. Il me semble qu'il eût été bon de faire connaître également les noms des *quatre autres* témoins et les raisons qu'ils ont eues pour ne pas joindre leurs signatures à la vôtre. Je sais bien que l'un d'eux — il me l'a écrit — est comme vous persuadé de l'authenticité du gisement. Mais les autres ? Leurs doutes ne sont-ils pas la raison de leur abstention ? L'un d'eux n'a-t-il pas cru entrevoir *la preuve de la fraude* ?

Enfin, je ne doute pas que la vérité se fasse bientôt jour, grâce à la commission d'études votée par l'I. I. A. à Amsterdam. Il y a *un an* que je la réclame. Si le Dr Morlet, au lieu de se fâcher et de m'injurier, l'eût acceptée alors, bien des polémiques regrettables ne se seraient pas produites, bien des froissements eussent été évités, et nous saurions enfin à quoi nous en tenir, sur le *mystère de Glozel*.

Je ne doute pas qu'alors vous vous soumettrez comme moi, à l'évidence des faits.

Croyez, Monsieur et cher confrère, à mes sentiments les plus distingués.

COMTE BÉGOUEN.

P. S. — La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ayant été rendue publique, celle-ci peut l'être également.

§

Une réponse de M. Cazedessus au comte Bégouen. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Lafitte-Vigordane, 5-10-27.

Le comte Bégouen altère si bien la vérité que je rougis pour lui. Il m'était totalement inconnu lorsque je fouillais à Ganties. Je ne pouvais donc l'inviter à venir contrôler mes travaux. C'est lui qui me visita de sa propre initiative. Jamais non plus je ne l'ai prié de revoir mon mémoire sur la Spugo. C'est encore lui-même, sans attendre mon assentiment, qui le prit chez l'imprimeur de la *Revue de Comminges* où il devait paraître. J'avoue que mon premier ouvrage préhistorique n'était pas parfait ; mais de là à me faire écrire que les Magdaléniens fondaient le fer, il y a loin. Je disais — j'ai le manuscrit primitif sous les yeux :

Les bolas sont en calcaire. Une cependant est en métal et ressemble à une sorte de boulet. Cette trouvaille extraordinaire a été faite pourtant en pleine couche archéologique, sous une énorme stalagmite, parmi les silex, gravures et rejets de cuisine. De quel pays inconnu les Magdaléniens le portèrent-ils à la Spugo ?...

Est-il question de fusion dans ces quelques mots ?

Au reste, je vous adresse le dit manuscrit avec les quatre pages de notes de la main de M. Bégouen, notes où il m'indique de petites corrections à opérer dans mon travail. La lecture de ces documents vous édifiera sur l'amour de la vérité du personnage. Mais là ne se borne pas sa perfidie. Plusieurs années après la publication de mon mémoire, *devenu ainsi un peu son ouvrage*, il s'avisa de le critiquer acerbement dans la *Revue Anthropologique*. Il concluait que j'étais un excellent terrassier plutôt qu'un préhistorien. Certes, si j'avais comme lui des mains patriciennes, aurais-je pu mener à bien mes nombreuses découvertes, notamment celles d'Acheuléen à Beauchalot, d'une couche magdalénienne à la Tourasse, d'un atelier aurignacien et d'un dépôt solutréen en Ariège ? Mais pourquoi pensez-vous, monsieur le Directeur, cette attaque intempestive ? Tout simplement parce que ce noble esprit, mû par un sentiment de vengeance, ne pouvait me pardonner d'avoir révélé que Casteret n'était pas son élève (1).

(1) Avant la découverte de la Hountaou, Casteret n'était rien en préhistoire,

Il ne pouvait me pardonner également les lettres cinglantes que je lui adressai quand il me spolia au Tarté ; il ne pouvait me pardonner mes protestations lors de l'omission totale et volontaire de mon nom dans toute les conférences et publications qu'il égrena aux quatre vents après la découverte de la Hountaou. Il a beau affirmer que mon rôle fut des plus effacés dans cette découverte. Sans moi pourtant, Casteret n'eût jamais trouvé ni dessins ni modelages. M. Bégouen le sait parfaitement. Il n'ignore pas aussi que le professeur Boule, dans *L'Anthropologie*, et le comte de Saint-Périer, dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, lui ont durement reproché une telle injustice, et que M. Gaston Neumeyer, par une retentissante enquête, publiée dans plusieurs numéros de *Paris-Soir* d'avril 1924, rétablit de façon irréfutable la part qui revient à chacun des trois auteurs de la découverte.

Passons maintenant à la question du Tarté, la plus grave à mon avis. Dans le numéro du *Mercure* du 1er octobre dernier, M. Bégouen écrit ineffablement :

A propos de Tarté, il reconnaît (il, c'est moi) qu'avant les fouilles correctes et loyales de sir Basil Thomson, il y a eu de sa part saccage du gisement. Cela seul importe.

Peut-on imaginer réponse plus piètre et pirouette moins élégante? C'est que le bât blesse, le bon apôtre, et l'empêche de se mouvoir avec une pleine aisance. Pour sortir d'embarras, il est contraint de faire des coupures qui défigurent le sens de mon texte. Je me permets de le rétablir intégralement.

L'ancien propriétaire vida la grotte pour en vendre la terre comme engrais. Harlé continua la dévastation. Il mit là plusieurs ouvriers inexpérimentés qu'il allait voir seulement une fois par semaine pour les payer et prendre leurs récoltes.

En janvier 1924, je louai verbalement la grotte. Chaque jeudi, parfois le dimanche, jusqu'à la mi-juin, j'y travaillai régulièrement 7 heures. Le comte Bégouen eut vent de mes abondantes trouvailles. Comme je suis, depuis la découverte de la Hountaou et certain démenti que je lui infligeai dans *Paris-Soir*, en butte à sa haine, haine qui s'est encore de façon perfide étalée récemment dans la *Revue Anthropologique*, il résolut de m'éloigner du Tarté. Il dépêcha au propriétaire, à diverses reprises, l'Anglais sir Basil Thomson qui, bien stylé d'avance, sut, contre toute probité, arracher au propriétaire un bail de 3 mois sur papier timbré. Dès lors, cet étranger acheva, avec une équipe de manœuvres, le saccage du gisement. Il vida — parce que j'avais dit que je comptais découvrir des tombes et des gravures sur parois — la galerie du S. au milieu de la salle, recouvrant ainsi certains coins vierges et l'amoncellement des pierres provenant des couches détruites, que je m'apprêtais à examiner une à

pas même alors l'élève de M. le comte Bégouen. (Jean Cazedessus, lettre à M. Gaston Neumeyer, *Paris-Soir* du 8 avril 1924.)

une pour rechercher les gravures qui, apparemment, avaient échappé aux premiers prospecteurs...

J'ajouterai ceci. Le bail fut signé par un préparateur du Muséum de Toulouse, la fouille étant faite soi-disant au profit de cet établissement. Or, qu'est-il rentré dans ses vitrines ? Un morceau de brèche et la plupart des silex sans intérêt que j'avais entassés sur un point de la grotte. A-t-on jamais vu un musée français confier l'exploration d'un gisement à un étranger ? Sont-ce bien là des *fouilles loyales et consciencieuses ?* Les lecteurs du *Mercure* apprécieront.

Enfin, avant de conclure, puisque M. Bégouen m'a attribué la ridicule croyance que les Magdaléniens fondaient le fer, je puis bien aussi faire ressortir sa parfaite compétence en préhistoire. C'était vers la fin de septembre 1923, à la Hountaou. Nous étions là 10 personnes derrière le Docteur Capitan, qui relevait les dessins magdaléniens des parois. Tout à coup M. Bégouen dit :

— Ce sont des dessins aurignaciens.

— Allons, allons, Bégouen ! répondit le Docteur d'une voix bourrue.

M. le comte garda le silence comme un élève en faute.

Et maintenant, qu'il continue, s'il veut, à répandre ses inexactitudes, je ne les relèverai plus, il n'en vaut pas la peine.

Je vous prie, etc. JEAN CAZEDESSUS.

§

Revue de la presse. — On ne saurait citer ici tous les articles parus sur « l'affaire » ou « le « mystère » ou « l'énigme » de Glozel, notre but n'étant d'ailleurs pas d'établir une bibliographie glozélienne complète. L'intervention de M. Dussaud a mis Glozel au rang des « actualités », de sorte que tous les journaux ont dû s'en occuper plus ou moins. Parmi les articles publiés en septembre et octobre (jusqu'au 15 seulement), on n'a indiqué ci-dessous que ceux qui apportent des faits nouveaux : visites personnelles à Glozel, examen direct des collections Fradin et Moriet, interview des savants engagés dans la controverse.

Ces témoignages nouveaux, dus à des non-spécialistes sans doute, mais à de bons observateurs par profession (aussi ai-je tenu à citer leurs noms), constituent un important argument en faveur de l'authenticité de Glozel ; plusieurs reporters avouent qu'ils ne se sont rendus à Glozel que très sceptiques ou s'attendaient à découvrir aisément la supercherie; tous, en présence des faits, se sont inclinés et ont franchement pris position dans le débat, au risque d'être traités d' « hallucinés », comme l'ont été les savants proglozéliens.

Vu la complexité des problèmes et le va-et-vient des polémiques, on a renoncé à tenter ici un classement systématique des articles, et ceci d'autant moins que, si les descriptions de Glozel et des trouvailles coïncident, les interviews par contre ne coïncident pas. A quelques jours d'intervalle, chaque savant interrogé avait d'autres arguments à présenter, ou les mêmes, mais sous une autre forme.

Simple historique des fouilles et de « l'affaire » dans la *Tribune de Genève* du 27 septembre, par Jean Lefranc ; la *Liberté* du 30 septembre, par Paul Mathiex; *Le Temps* du 7 octobre, par Pierre Mille (spirituel et érudit) ; le *Monde Illustré* du 15 octobre, avec excellentes photos du terrain de fouilles, de l'une des tombes et d'une vitrine d'objets.

Bonne série d'articles, présentant les divers aspects du problème, dans *Paris-Matinal* : 26 septembre, historique impartial par Miguel Zamacoïs ; puis, par P. Fourcade : le 2 octobre, historique de l'affaire : le 4 octobre, interview de Jullian ; le 5, arguments des pro-glozéliens (avec photos de vases) ; le 6, arguments des anti-glozéliens ; le 7, état de l'affaire et bonne photo d'objets ; le 11, lettre de Morlet à Fourcade ; embarras d'Herriot.

Autre série d'articles, de Guy Mounereau, dans *L'Echo de Paris* : du 1er octobre, description de Glozel et historique de la controverse ; 2 octobre, interview de Morlet.

L'Illustration du 8 octobre rappelle l'article Labadié, analyse les opinions en présence et reproduit le rapport Mayet, qui affirma l'authenticité.

Comœdia, qui a publié en fac similé la lettre « anonyme » de Dussaud, a envoyé à Glozel Marcel Sauvage dont le récit, avec deux photos, a paru le 4 octobre. Il conclut, après étude minutieuse du terrain, en faveur de « la virginité des différentes couches » et de l'authenticité des trouvailles.

Bonnes observations directes dans *Aux Ecoutes* du 15 octobre, qui annulent le titre de l'article et le cul-de-lampe.

Le correspondant à Paris du *Times* a consacré, le 6 octobre, un long article à la controverse : historique, présentation des deux thèses ; puis :

Le Dr Morlet conduit dans le *Mercure de France* une très adroite controverse ; ses contradicteurs doivent au moins admettre que, quelles

que puissent être les limites de ses connaissances en préhistoire, il possède une admirable adresse en matière de polémique. C'est alors que le ministre de l'Instruction publique est intervenu. Sans aucun doute, il suffira d'un examen fort bref pour résoudre le problème.

Dans le *Journal des Débats* du 7 octobre, Bégouen se félicite du « classement » ordonné par Herriot, et ajoute :

Lorsque, ce qui ne tardera pas, la commission internationale nommée à Amsterdam sur la proposition de Mendès-Corréa (partisan de Glozel) et de moi (adversaire) fonctionnera, elle trouvera sa mission facilitée par la présence des représentants du Ministère. Lorsque ces deux éléments de contrôle et de travail auront fonctionné, tout homme de bonne foi n'aura qu'à s'incliner devant leur verdict.

Il se refuse, en *P. S.*, à répondre à Salomon Reinach, dont le *Mercure* a publié la lettre aux *Débats* dans le numéro du 15 octobre.

Dans *Le Journal*, Paul Bringuier a, le 19 septembre, décrit sa visite à Glozel et présenté les arguments des Fradin et de Morlet; le 21, interview de Salomon Reinach; le 5 octobre, exposé des arguments Dussaud et l'interprétation par le mot GLOZEL des caractères d'une brique (voir ci-dessous à *Intransigeant*). Le 12 et le 13 octobre, interview de Vayson de Pradenne, qui proclame que tous les pro-glozéliens ont été « intoxiqués sentimentalement », fait la psychologie de « l'esprit mystérieux de Glozel » et conclut :

Je ne sais rien des faussaires et je ne m'en occupe pas... je souhaite seulement que les Fradin se tirent de l'affaire les mains nettes et le Dr Morlet sans ridicule.

Dans le *Tidens Tegn* du 30 août, donc bien antérieurement à l'affaire Dussaud-Capitan-Breuil-Bégouen, avait paru un long compte rendu par A. Sommerfeldt, professeur à l'Université d'Oslo, des fouilles exécutées par le professeur A. Björn, dont le certificat d'authenticité a été publié par le *Mercure* du 15 octobre. M. Sommerfeldt conclut, après étude des pièces du procès et critique des opinions en présence :

L'authenticité des trouvailles est au-dessus de tout doute. Mais comment doit-on les expliquer ?

L'Œuvre, sous la signature d'Henri Simoni, a publié deux interviews techniques, le 23 septembre de Dussaud, qui déclare que « la farce de Glozel a assez duré », et promet des révélations

sensationnelles ; le 3 octobre de A. van Gennep, qui, se plaçant surtout ici au point de vue ethnographiqne, affirme l'authenticité et le néolithisme des découvertes ; le 4 octobre, nouvelle interview de Dussaud, qui avoue la lettre anonyme et annonce la publication prochaine d'une brochure.

L'Intransigeant a donné le 5 une curieuse interview de Dussaud, qui ne nie pas l'authenticité des objets, mais seulement celle des découvertes. Le reporter L. G., ahuri, ne conclut pas. Mais le 6 octobre, Jean Labadié, auteur de l'article de l'*Illustration* déjà signalé ici et d'un bon article paru dans le *Journal de Genève*, discute l'argumentation étrange de Dussaud et analyse quelques-uns des facteurs psychologiques de l'affaire ; le 6 octobre, texte de la lettre de Morlet à Herriot et interview de Salomon Reinach qui rappelle que la fausse lecture GLOZEL sur une brique a été déjà éliminée dès l'été 1926 (lettres particulières Morlet, Jullian, Reinach, van Gennep, qui avec ce même procédé a pu lire sur une autre ligne, en arabe, *Mhmd*, donc *Mohammed*) ; le 9, lettre-réponse de Vayson de Pradenne, qui traite Labadié de calomniateur.

Dans le *Petit Journal*, Paul Lordon a résumé les articles déjà anciens de Camille Jullian dans la *Revue des Etudes anciennes*, critiqués ici même par Morlet.

Jean Cabrerets, dans le *Quotidien* du 5 octobre, publie une lettre à lui adrèssée par Morlet, décrit sa visite à Glozel, expose la genèse de l'affaire Dussaud et prend résolument parti pour l'authenticité.

Bons articles dans le *Figaro*, par Charles Chassé. 27 septembre : Il arrive à Glozel « en complet état de scepticisme », après avoir lu les article de Morlet et les chroniques dans le *Mercure*, et très frappé par les dénégations de Dussaud. Description du pays ; portrait de Fradin, très favorable ; rappel des premières fouilles et du rôle néfaste de Capitan. 28 septembre : description du champ et des trous de fouilles, constatation psychologique excellente : « le Dr Morlet n'est pas un archéologue de carrière ; c'est un *jaune* ». Donc, on lui en veut. Bonnes observations sur l'exclusivisme des savants (cas Dussaud ; cas Jullian) ; après examen critique des faits et des arguments, Charles Chassé se prononce pour l'authenticité.

Le *Carnet de la Semaine* du 20 août a découvert que le Mu-

sée Guimet avait acheté des « briquettes » à Glozel, et demande si ce seront « des pièces à conviction pour un procès très parisien ».

Le *Soir* de Bruxelles du 13 octobre publie l'opinion de E. Boisacq, professeur à l'Université de Bruxelles, qui laisse entendre que la « mystification » et les « faux » de Glozel sont dus à Lequeux, celui-là même qui a fait les faux de Spiennes et du Maroc. Mais un autre journal de Bruxelles a fait observer, le 14 octobre, qu'il y a erreur chronologique, attendu que Glozel était découvert près de deux ans avant les faux de Spiennes.

Dans le *Primeiro de Janeiro* des 5, 7, 9 et 11 octobre, le professeur Mendès-Corréa décrit son séjour et ses fouilles à Glozel, puis les séances et l'attitude à l'égard de Glozel du Congrès d'Anthropologie d'Amsterdam. Il eut à lutter contre une véritable conspiration.

> Un éminent préhistorien français, célèbre par ses études sur l'art préhistorique en Espagne et en France, me déclara, dit-il, d'une manière catégorique, incisive : c'est un bateau coulé.

Quel est ce préhistorien ? La suite du compte rendu nous apprend qu'après avoir fait admettre l'authenticité des objets d'Alvao, M. Mendès-Corréa se vit en butte, pour Glozel, aux objections de Bégouen, Capitan et Breuil, qui, ce jour-là, fit, paraît-il, complètement volte-face et nia l'authenticité de Glozel. Il ajoute que le trio ne lui en voulut pas de « la franchise avec laquelle il manifesta sa divergence de vue ». Parbleu ; s'il avait été Français !

La série des 4 articles se termine ainsi :

> Glozel triomphera. C'est toujours la vérité qui triomphe !

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE

Lieutenant de vaisseau Paul Müller : *Jérusalem révélée*, M. P. Trémois, 185, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Maurice Levaillant : *Les tombes célèbres*, Hachette.

La fin de la guerre et l'occupation des pays d'Orient, au moment où les Turcs s'opposaient aux troupes françaises et anglaises, ont rendu à l'actualité, s'il est permis d'ainsi dire, le territoire de Jérusalem.

C'est là que nous conduit le petit volume de M. le Lieutenant

de vaisseau Paul Müller, qui a au moins le mérite d'être exact, précis et de savoir surtout ce qu'il veut dire.

Voyageur et pèlerin, à la recherche des lieux évangéliques, il visita cependant la Terre Sainte surtout en curieux. Longeant la mer depuis Beyrouth, il s'arrête d'abord à Saint-Jean d'Acre, que Beaudoin Ier, roi de Jérusalem, prit en 1104 et qui devint alors le lieu de débarquement des pèlerins et des Croisés.

Après divers incidents, le voyageur, dans une « immonde Ford, conduite par un petit chauffeur indigène de mauvaise mine et en compagnie d'un placide Oriental », fila sur Nazareth après avoir longé la chaîne du Carmel. Nazareth est maintenant une petite ville de 7.000 habitants, au lieu de la bourgade de jadis. On passe à Naplouse, en pleine fête musulmane ; et enfin on arrive à Jérusalem, où le Père Supérieur des Augustins se met à la disposition de M. Paul Müller pour la visite des endroits célèbres de la ville. On se dirige d'abord vers le Saint-Sépulcre, ensemble assez confus de constructions élevées sur les lieux qui furent le théâtre de la Passion et où fut enseveli le Christ. Après une suite de murs encaissés, on débouche sur une petite place où l'on descend par une série de marches. Une assez longue description de l'église est donnée ici, mais sur laquelle nous ne nous arrêterons pas. M. Müller va visiter, entre temps, Nazareth et Bethléem où il y a une basilique, qui est une des plus anciennes de la Palestine. Dans les ruelles de la petite ville, on vend toute une bondieuserie de chapelets, objets divers de piété. L'église a pour crypte le lieu même de la Nativité. Pour l'église, qui fut peut-être construite par sainte Hélène, il est remarquable que les invasions et les luttes sanglantes l'aient laissée à peu près intacte. Une chose est certaine, la basilique que nous voyons aujourd'hui date au moins du VIIIe siècle. Elle a cinq nefs séparées par des colonnes en calcaire rouge du pays, lisses comme du marbre. Elle se trouve d'ailleurs partagée, comme de coutume, entre les diverses confessions. Il y a de fréquentes bagarres. Cependant, M. Paul Müller, dans la ville Sainte, visite le Haram-ech-Chérif, l'enceinte sacrée où, sur l'emplacement du temple de Salomon, se dresse la merveilleuse mosquée d'Omar qui fait de Jérusalem, après la Mecque et Médine, la ville la plus sainte pour les Musulmans. Tout proche se trouve le « mur des Pleurs », contre lequel viennent toujours se lamenter les Juifs.

Hors la ville, M. Paul Müller nous parle du torrent du Cédron, du tombeau des Rois et de quelques autres ornant la vallée de Josaphat, qui sont là dans l'attente du jugement dernier ; tout près de l'ancien cours, maintenant tari, se trouve le tombeau de la Vierge et, à quelques pas, la Grotte de l'Agonie. Une basilique de l'Assomption, probablement construite sous Théodose, entre 431 et 451, consacre le culte de la Mère de Dieu.

Un peu plus loin est le tombeau de Jacques-le-Mineur, etc... Voici encore les ruines de l'ancienne basilique du Gallicantus — sous laquelle se trouve la prison où aurait été enfermé Jésus après son arrestation. Mais il faut toujours faire remarquer que les bouleversements topographiques subis par Jérusalem rendent souvent difficile l'identification des lieux où se déroula le grand drame chrétien.

Tout au long du volume, M. Paul Müller discute beaucoup en somme les pages de Pierre Loti sur Jérusalem, qu'il suit pas à pas, intéressé par les doutes du célèbre écrivain qui fixa là, en des pages émouvantes, son impuissance de croire.

§

Dans la collection de la Société des Promenades-Conférences « Pour connaître Paris », qu'édite la maison Hachette, je signalerai volontiers, comme une curiosité, l'intéressante monographie de M. Maurice Vaillant : **les Tombes célèbres**. C'est un guide succinct et qui dit l'essentiel sur la question. Nous passons sur les sépultures de la période chrétienne primitive, dont le cimetière du faubourg Saint-Marcel, sur la Bièvre, paraît avoir été le plus important. L'évêque saint Marcel lui-même y fut enseveli et l'on y retrouva quatre étages de sépultures.

Nous ne mentionnerons pas les inhumations dans les églises ; mais nous arriverons à un cimetière célèbre entre tous dès le XIIe siècle, celui des Saints-Innocents, qui ne fut désaffecté qu'à la veille de la Révolution et où l'inhumation des corps, depuis des siècles, était devenu un véritable danger public.

On sait que ledit cimetière était entouré d'un cloître qui devint bientôt une sorte de *Campo Santo*, et qu'on y avait peint une des Danses des morts les plus célèbres du moyen âge. Parmi les plus anciens cimetières de Paris, on peut citer celui de Saint-Joseph, qui servait d'annexe au cimetière de la paroisse

Saint-Eustache et où fut enterré Molière (21 février 1673). L'église du couvent des Célestins, qui offrait nombre de monuments célèbres, disparut en 1849. Saint-Eustache fut surtout le lieu de repos de la grande bourgeoisie. On sait que le peintre Lebrun et sa mère reposent à l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, etc...

Le volume de M. Maurice Levaillant nous conduit ensuite au cimetière de la Madeleine et à la Chapelle Expiatoire ; puis au cimetière Sainte-Marguerite, à celui de Montmartre où sont venus reposer nombre de personnages connus de la période romantique ; enfin au Père-Lachaise qui est le grand cimetière de l'époque actuelle et à propos duquel le petit volume de M. Maurice Levaillant donne un itinéraire permettant de visiter ses coins pittoresques et ses tombes les plus célèbres.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le cyclone du « Saint-Géran ». — La description de la tempête qui causa la perte du *Saint-Géran*, dans *Paul et Virginie*, est bien connue. Le cinéma n'a pas manqué de s'en emparer. Un trois-mâts, décoré avec élégance, et spécialement construit pour reconstituer cet épisode, a été volontairement jeté à la côte aux environs de Brest, par mauvais temps, et la mort de Virginie a été représentée dans des conditions assez réelles et fort dramatiques.

Il m'a paru intéressant de rechercher si, au point de vue purement météorologique, cette description classique de tempête correspondait à la réalité.

L'Ile-de-France (aujourd'hui Ile Maurice), où se passe le roman de Paul et Virginie, subit chaque année plusieurs cyclones, ainsi que beaucoup d'autres régions tropicales ; ces violentes tempêtes ont été connues dès le XVIIe siècle : le célèbre voyageur anglais Dampier en a donné, en 1687, une description saisissante, souvent reproduite. Mais ce ne fut vraiment qu'au XIXe siècle qu'on en connut les lois. On lit aujourd'hui, dans tous les traités de météorologie, que les cyclones appartiennent à la classe des tempêtes tournantes, parce que le vent, autour du centre du météore, tourne dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère austral, dans le sens inverse dans l'hémisphère boréal. Le vent augmente d'intensité depuis la périphérie du météore jusqu'au-

près de la partie centrale. Les cyclones ne restent pas stationnaires ; ils parcourent souvent plusieurs centaines de milles en exerçant leurs ravages. Lorsque le centre est passé, les vents soufflent d'une direction opposée à leur direction première.

A l'approche d'un cyclone, il fait souvent très beau et très calme, calme trompeur qui précède la tempête. Le temps est lourd, oppressant, causant une impression physiologique très nette, qui n'échappe pas aux marins habitués à observer les phénomènes atmosphériques. Ce calme est troublé parfois par des bouffées d'air subites, qu'on appelle des *rafales sourdes*. Puis des cirrus, nuages élevés en filaments blancs, envahissent le ciel. A ces cirrus succèdent des cirro-stratus, voile blanchâtre donnant au ciel un aspect laiteux. Le passage de la lumière du soleil ou de la lune à travers ces nuages produit des halos solaires et lunaires, grands cercles lumineux, considérés à juste titre, dans tous les pays du monde, comme des signes précurseurs du mauvais temps. Le ciel, au lever et au coucher du soleil, a des teintes cuivrées caractéristiques. Des nimbus très épais ne tardent pas à déverser de véritables trombes d'eau. Parfois, on aperçoit assez longtemps à l'avance à l'horizon cet amas de nimbus, qui constitue ce qu'on appelle la *panne d'ouragan* : de nombreux navigateurs l'ont comparée à une terre lointaine. Alors qu'on est encore dans le calme précurseur de la tempête, on voit se détacher de la panne d'ouragan des petits nuages déchiquetés, appelés fracto-nimbus, qui courent très rapidement sur le ciel. Enfin, à la périphérie du cyclone, des brouillards très denses sont fréquemment observés.

Non seulement les cyclones créent, par la violence du vent, une mer démontée, mais ils produisent dans la masse de l'Océan un ébranlement profond, qui se répercute à distance sous forme de houle. Cette houle sourde, allongée, se propage souvent jusqu'à une distance de 2.000 kilomètres du centre du cyclone et, en arrivant au rivage, elle brise en énormes volutes, envahit les terres et détermine des raz de marée désastreux. En outre, les surélévations du niveau de la mer sont cause de très violents courants.

Les cyclones ne s'observent pas à toute époque de l'année. Dans l'Océan Indien Austral, la saison des ouragans a lieu du mois de décembre au mois d'avril. Le mois de janvier est le mois où

l'on en observe le plus, un au moins par an ; au mois de décembre, on en observe un tous les deux ans.

Telle est, dans ses traits essentiels, la description classique d'un cyclone tropical.

Voyons maintenant le récit de Bernardin de Saint-Pierre. Nous bornerons nos citations aux passages se rapportant à la météorologie.

Et d'abord, comme l'auteur l'affirme dans le préambule de son ouvrage, il a vu les lieux qu'il a décrits : « J'ai servi, dit-il, dans l'Ile-de-France, comme ingénieur du roi. » Il a publié d'ailleurs, sous le titre : *Voyage à l'Ile-de-France*, son journal de voyage, qui contient des remarques curieuses sur les sciences physiques et naturelles.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer.

Nous sommes donc bien en pleine saison des ouragans de l'Océan Indien Austral, ainsi d'ailleurs que Virginie l'avait écrit à sa mère :

Virginie mandait à sa mère que sa grand'tante l'avait renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'Ile-de-France que dans la saison des ouragans.

Bernardin de Saint-Pierre n'a-t-il pas poussé le souci de l'exactitude jusqu'à choisir une date où l'on a observé réellement un ouragan à l'Ile-de-France ? Il ne m'a pas été possible de vérifier le fait, car je n'ai pas trouvé de liste de cyclones suffisamment complète remontant jusqu'à l'année 1744. Il est assez curieux que l'auteur ait donné une pareille précision à l'événement : c'est la seule date complète qui figure dans tout le roman. On pourrait croire qu'il a choisi cette date du 24 décembre pour faire mourir Virginie, qui meurt le lendemain, le jour de Noël, mais il ne fait aucune allusion à cette coïncidence.

Les signes précurseurs du cyclone sont minutieusement notés. D'abord il fait calme.

Le pilote rapporta au gouverneur que le *Saint-Géran* ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors.

La mer est grosse, bien qu'il fasse calme. Bernardin de Saint-Pierre y insiste à plusieurs reprises.

Le capitaine... s'était opposé au départ de Virginie, à cause de l'éloignement de la terre et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

Plus loin :

C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'Ile appelé la Poudre d'Or : on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'Ile d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise. »

Plus loin encore :

Les flots se brisaient avec un bruit épouvantable ; ils couvraient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

Plusieurs navigateurs ont en effet signalé la phosphorescence de la mer comme un signe de tempête. Aux Antilles et à la Barbade, on dit communément que la mer « étincelle » avant les ouragans. Un journal de bord, cité par Piddington (*Guide du marin*, 1859) s'exprime ainsi : « La mer se couvrit pour ainsi dire d'une matière phosphorique en feu. »

Les courants sont forts et imprévus.

Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'Ile par les courants.

Le courant met donc le *Saint-Géran* en mauvaise posture, avant le commencement de la tempête proprement dite. Ce n'est pas là un fait invraisemblable : Piddington cite de nombreux cas de courants capricieux à l'approche d'une tempête. « A l'Ile de la Réunion, écrit Rambosson (*Histoire des Météores*), un très fort courant agit sur les navires mouillés sur les rades et indique déjà à peu près de quel côté menace le cyclone dont on a reconnu l'existence. »

Le temps est lourd. On observe des halos lunaires. Des nuages rapides passent sur le ciel.

Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'Ile. Il faisait une

chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs.

On peut observer en effet trois halos : un de 22 degrés de rayon, un autre de 46 degrés et un autre de 90 degrés, ce dernier d'ailleurs assez rare.

Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'Ile, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre.

Un peu plus tard, le cyclone s'est approché, le brouillard est épais.

Vers les sept heures du matin... nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau.

D'autres signes précurseurs sont soigneusement notés :

Un des plus anciens des habitants s'approche du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent. Les oiseaux de marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien ! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des pailles-en-cul, des frégates, des coupeurs d'eau et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'Ile.

Déjà Pline, dans son *Histoire Naturelle*, livre XVIII, s'exprimait d'une façon analogue ; « Les bruits des montagnes et les mugissements des forêts fournissent des présages, ainsi que les feuilles qui frémissent sans que l'on sente un souffle dans l'air. » Quant aux oiseaux de mer qui se réfugient dans l'Ile, c'est un présage bien connu sur les côtes : si les goélands et les mouettes volent à l'intérieur des terres, c'est signe de tempête, ainsi que l'annonce le proverbe maritime bien connu :

Nombre d'oiseaux de mer se réfugiant à terre,
Tempête va venir d'une forte manière.

Puis c'est l'arrivée de l'ouragan, par une rafale soudaine.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes.

Ce bruit épouvantable n'est pas mis simplement pour l'effet romantique. Le bruit que l'on entend pendant un cyclone a été décrit de plusieurs manières par les navigateurs. Thom dit : « Un silence solennel suivi par un cri effrayant et par un murmure sourd dans le lointain. » Biden dit que les rafales sont « comme des décharges successives et violentes d'artillerie ou le rugissement des bêtes féroces ». Cattermole : « Un rugissement continuel dans l'air. » D'après Piddington, les expressions ordinairement employées dans les journaux de bord sont : « Un bruit sourd, sifflant, rugissant, foudroyant, hurlant et perçant ». Il semble hors de doute, dit encore Piddington, que, tant au commencement des violents cyclones qu'au passage de leur centre, on entende des bruits particuliers.

Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan ! » et, dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'Ile d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière... Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'Ile d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de 6 pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie

azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Virginie, comme on le sait, ne peut être sauvée et meurt bientôt. Il n'est plus question alors de la tempête, dont le rôle dans le roman est terminé, sauf cependant encore cette notation exacte :

Nous cherchâmes le long du rivage si la mer n'y apportait point le corps de Virginie ; mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture.

Les citations que nous venons de faire suffisent à montrer que cette description de tempête, par ailleurs fort belle, est loin d'être fantaisiste, même dans ses moindres détails.

Si l'on songe que *Paul et Virginie* a été écrit en 1786, avant qu'il existât dans les traités de météorologie une description très exacte des cyclones tropicaux ; que, pendant la première moitié du XIXe siècle, on discuta encore sur leurs caractères, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, du talent littéraire de l'auteur ou de la précision de sa documentation. Nous ne pourrions pas en dire autant de toutes les descriptions de tempête de notre littérature, dont quelques-unes sont plus célèbres cependant que le cyclone du *Saint-Géran*.

J. ROUCH.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C.-F. Ramuz : *Aline*, histoire, Paris, Grasset. — Noëlle Roger : *Le Livre qui fait mourir*, Paris, Calmann-Lévy. — Pierre Girard : *Connaissez mieux le cœur des femmes*, Paris, Kra. — François Fosca : *Derechef*, Paris, Kra. — Léon Savary : *Manido chez les Genevois*, Lausanne, Editions Spes. — Léon Bopp : *Interférences*, Paris, Renaissance du Livre.

Aline, que Bernard Grasset vient de rééditer, parut pour la première fois en 1905, à Lausanne. On peut considérer cette « histoire » comme le premier livre de C.-F. Ramuz. Auparavant, celui-ci n'avait publié que le *Petit Village*, léger recueil de poèmes en vers libres, et des morceaux disséminés dans diverses revues. Il a l'air de désavouer aujourd'hui l'œuvre de sa jeunesse, puisque, dans une lettre à son éditeur qui sert de préface à la nouvelle présentation, il écrit :

... C'est vous qui prenez la responsabilité de cette réimpression.

Moi, je me laisse faire ; je ne sais plus, c'est trop vieux. Je ne vois pas en quoi cette « histoire » peut encore intéresser vos lecteurs. J'étais un tout petit garçon quand je l'ai écrite ; elle est pleine d'ingénuité.

L'écrivain a sans doute raison de préférer à cette humble et lente nouvelle les ouvrages plus puissants, plus massifs et plus neufs qu'il a donnés depuis. L'éditeur, pourtant, n'a pas tort de faire connaître *Aline* au public français. A sa place, c'est même par là que j'aurais commencé ma campagne en faveur de Ramuz.

L'idylle — ou l'élégie — paraît assurément mince et banale : une pauvre fille des champs, amoureuse d'un garçon riche, et qui, abandonnée avec son enfant, va se pendre. Mais justement parce qu'elle est de tous les temps et de tous les pays, je la crois capable d'émouvoir tous les cœurs. Le « Français moyen » qui n'a jamais ouvert un volume ds Ramuz se rebiffera moins vite devant *Aline* que devant les *Signes parmi nous*, *Joie dans le Ciel* ou l'*Amour du Monde*. Il sentira palpiter dans ce petit livre l'âme d'un pays et d'une race. Il en aimera les descriptions, soudaines et brèves, dont la netteté, la couleur, le relief demeurent surprenants. Il aimera surtout l' « ingénuité » que l'auteur lui-même, à vingt-deux ans de distance, accorde à son *Aline*.

Retenons l'aveu de Ramuz. Ne reconnaît-il pas à la fois que cette ingénuité donnait à ses premiers chants leur charme essentiel et que, plus tard, il s'en est sciemment éloigné ? Nous l'avons parfois accusé d'artifice. S'il n'y avait pas *Aline*, il faudrait l'articuler, ce reproche, avec bien plus de véhémence : *Aline* aide à comprendre qu'il y a, dans la suite de l'œuvre, autre chose que le procédé. Pour éprouver, à travers un masque souvent rébarbatif, ce que l'art de Ramuz contient de force et de grandeur constantes, il n'est pas inutile d'avoir contemplé le visage naïf, d'avoir suivi la silhouette frêle de sa première héroïne.

Celle que nous appelions autrefois « la tendre Noëlle Roger » se pose décidément en rivale de M. André de Lorde. Avez-vous jamais eu peur, au Grand-Guignol ? Moi, j'ai essayé, mais sans succès. **Le Livre qui fait mourir** se heurte dans mon cœur insensible à la même résistance. La secte syrienne des Adumites s'engage, paraît-il, à cacher aux profanes le vrai caractère de sa religion. Ses livres sacrés ne doivent jamais tomber sous

des yeux indignes. Malheur à qui voudrait forcer le secret! Cette donnée permet à Mme Noëlle Roger de tuer successivement : un négociant français de Syrie (empoisonné) ; un vice-consul (poignardé) ; un professeur de langues orientales (supprimé adroitement et sans bruit à l'instant même où, du haut de la chaire, il allait révéler au monde savant le credo adumite) ; enfin, sa petite fille et collaboratrice (mystérieusement étranglée). Pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Quelques meurtres de plus, qu'est-ce que cela pourrait bien nous faire ? L'auteur a sans doute compris qu'il serait difficile de prolonger pendant trois cents pages ce petit jeu. Son récit s'arrête donc à la page 94. C'est l'*Hôte invisible* qui se charge de compléter le volume. Cela se passe en Angleterre et débute comme les innombrables histoires de revenants qui se racontent dans les châteaux de ce pays. Les manoirs d'outre-Manche ne sont, comme chacun sait, ni les refuges du sens critique ni des lieux de rendez-vous pour les délires de l'imagination : leurs légendes se recommandent aux suffrages des amateurs par une scrupuleuse obéissance aux lois éprouvées du genre. En lisant l'*Hôte invisible*, vous apprendrez que, si tous les héritiers du comté de Stamford sont, jusqu'à leur majorité, gais comme des écureuils et, plus tard, tristes comme de vieux chiens perclus, c'est encore à cause d'un livre : contrairement à l'opinion commune, il n'y a pas de fantôme au château, mais on s'y transmet, de père en fils, un vieux grimoire et ce bouquin, servant la vengeance d'un ennemi mort depuis des siècles, intoxique littéralement ceux qui s'acharnent à le vouloir déchiffrer.

M. Pierre Girard se complaît à des fantaisies plus légères. « Je considère tout ce que j'ai fait, proclame Giraudoux, comme une espèce de divagation poétique. » M. Pierre Girard pourrait adopter ce propos. Sans renier son maître, il s'en éloigne en amalgamant à l'absurde une logique, une limpidité dont l'auteur d'*Elpénor* n'a jamais paru soucieux. **Connaissez mieux le cœur des femmes** est une bouffonnerie bien plaisante, lestement menée et finement écrite. Ces marionettes extravagantes, ces cocasses pantins, personne ne s'étonnera qu'ils ne soient pas de chair et d'os, personne n'en fera reproche au conteur. Comme il s'est amusé à leurs cabrioles, on se divertira en voyant l'inénarrable Paterne rudoyer Patsy, qui voudrait de la tendresse, et soupirer aux pieds de Speranza quand il faudrait la battre. Le

livre fermé, si l'on veut bien réfléchir un instant, on lui trouvera, sous son air de belle humeur, la portée d'un apologue et plus de sens peut-être qu'il n'est gros. Entre autres leçons graves, données avec un sourire, j'y découvre celle-ci : quand on a vécu comme Paterne — « jusqu'à trente-trois ans, il n'avait pas eu la permission de parler à table, de fumer le matin et de lire autre chose que les romans de M. Estaunié », — c'est un grand malheur de découvrir sur le tard les ivresses de la liberté.

S'il voulait tirer de son dernier roman une moralité, M. François Fosca dirait sans doute : « Je plains davantage encore l'homme qui s'entête, la quarantaine passée, à ressusciter une existence d'amant ». **Derechef** brode quelques variations neuves sur le thème du *Démon de Midi*. Pour M. Fosca, nul ne peut vivre deux jeunesses, ni en art ni en amour.

Jacques Malestré, peintre mondain et beau garçon, a connu, comme homme et comme artiste, toutes les bonnes fortunes. Puis il s'est marié, embourgeoisé. Bon mari, bon père, satisfait de ses travaux — qui sont honorables, sans plus, — il a renoncé à l'aventure. Aux vacances, il passe quelques semaines, sans sa femme, chez des amis, à la campagne, pour faire le portrait de la maîtresse de maison. Une jeune fille s'y éprend de lui. Non par vertu, mais par crainte des complications, Jacques essaie de se dérober. Noémi, qui, à Genève, s'adonne aussi à la peinture, plante un jour son chevalet à côté du sien. Ils s'aperçoivent bien vite que, sur le chapitre du métier, l'entente n'est guère possible : elle, « moderne », trouve le quadragénaire pompier ; lui la juge pourrie de cubisme et d'expressionisme. Elle l'aime néanmoins. Pourquoi ? Parce qu'elle a trouvé dans les tiroirs de son beau-père défunt, qui fut l'ami de Jacques, de nombreuses lettres du peintre ; par cette correspondance, elle connaît tout le passé, toutes les maîtresses de ce don Juan. Son imagination, elle l'avoue, a travaillé là-dessus. Flatté dans son orgueil de mâle, troublé par ce rappel des amours abolies, le faible Malestré vacille. A Paris, où elle va poursuivre ses études, Noémi, vierge, le prend plutôt qu'elle ne se donne à lui. Pour lui plaire, pour se défendre contre les « jeunes » de Montparnasse qu'elle l'a conduit à fréquenter, il cherche à rajeunir sa manière. Peine perdue : à leurs yeux à tous, il restera toujours un « vieux ». Mais Noémi est enceinte. Elle en informe son amant. L'attitude de Jacques la

renseigne sur la lâcheté de l'homme. Elle avale de la céruse et meurt. Lui, rentrant le soir dans le lit de sa femme, qui ne sait rien, se répète : « Demain, je lui dirai tout demain, mais pas ce soir... »

On ne devrait jamais parler de la moralité d'une histoire. Devant les mêmes faits, mettez, au lieu d'un Jacques Malestré, un gars comme Casanova, ou Shelley, ou Byron, ou Musset, ou Stendhal : autant de dénouements, autant d'enseignements divers.

Ce que j'ai préféré dans ce livre, je crois bien que ce sont les dialogues sur l'esthétique, les impressions de musées et de salons, la peinture de certains milieux artistes du Paris actuel. François Fosca, peintre et critique d'art, s'y montre vraiment à son aise. Il avait témoigné, dans *Monsieur Quatorze*, d'une extraordinaire aptitude pour le roman picaresque. Dans d'autres œuvres, *Derechef* en particulier, il décrit d'un trait juste, avec beaucoup de grâce et d'adresse, les mœurs et les paysages. Je le crois moins doué pour le tragique bourgeois et réaliste : la mort de Noémi ne m'a guère plus touché que, dans les *Dames de Boisbrûlon*, le meurtre et le double suicide de la fin. Fosca est un artiste trop intelligent pour qu'on ne lui dise pas dans quels parages on croit apercevoir les écueils sur lesquels il se peut jeter.

Pour la même raison, j'avoue d'emblée à Léon Savary que **Manido chez les Genevois** me paraît très inférieur à *Joachim Ascalles*.

Il s'agit d'un conte satirique : le modèle en est connu et justement admiré. Comme Voltaire promenait Candide à travers le siècle de Louis XV, Savary conduit à Genève Manido, prince ichasien, pour lui faire connaître à la fois les mœurs des indigènes et celles de la Société des Nations. Je ne le blâmerai pas de brocarder les unes et les autres, mais je m'étonne que, féru de préceptes classiques, il ait piétiné ceux de la distinction des genres et de l'unité d'action. Entre la grande comédie politique et le petit pamphlet — avec ses allusions, ses clefs, son accent local — il fallait choisir. L'auteur a hésité, musé, tourné en rond et, sans prendre un parti, a fini par s'asseoir, découragé, à égale distance du quai Wilson et de l'Hôtel de Ville. Au surplus, il écrit toujours un français parfaitement pur et ses ironies restent souvent bien savoureuses. Le roman qu'il annonce sera, je n'en veux pas douter, une revanche mémorable.

A deux cent cinquanteexemplaires sur vélin de Rives, M. Léon Bopp publie **Interférences**, « romance critique ». Faut-il en interférer, pardon ! en inférer qu'il attache plus de prix à ces quelques pages qu'à son *Jean Darien* ou à son gros bouquin sur Amiel ? Il n'aurait pas tort. Le document est précieux à plus d'un titre.

Le sujet ? Un jeune écrivain, au sortir d'une dispute avec son éditeur, se fait écraser par un taxi. En rangeant ses papiers, un de ses camarades découvre la lettre, inachevée, qu'il se proposait d'envoyer à une petite amie. Le mort y raconte comment il a écrit, au dernier moment, les vingt pages qu'on lui avait commandées sur la Provence. Au récit d'une promenade en mer avec la jeune femme à qui elle est destinée, sa lettre mêle des réflexions sur le mécanisme psychique de l'auteur et sur l'art menteur de la littérature. Elle s'accroche à chaque instant à des « interférences » qui tantôt détournent notre homme de son dessein et tantôt l'y ramènent.

Ce bref essai, qui atteint à peine à la longueur d'une longue épître, m'a vivement intéressé. On y trouve, sans doute, bien des « topos » qui sentent fort leur Ecole Normale. Mais l'observation psychologique y est vraiment déliée. « J'ai poussé si loin l'autoscopie mentale que l'explication de mes pensées précède leur naissance, les bloque et les fusille souvent... Tu vois, Lucette, toutes les tendances qui interfèrent en moi : rêve, critique, nécessité, liberté, hasard, que sais-je encore ? Je suis un microchaos... Je me sens disjoint par ces jugements divers qu'on formule sur moi ». Des phrases comme celles-là rappelleraient, si l'on était tenté de l'oublier, que M. Léon Bopp a beaucoup fréquenté Amiel. Mais il est singulièrement plus dégourdi, plus rapide, plus sportif, pourrait-on dire, que les gens de la rue d'Ulm et le « penseur de Genève ». Et il a du style.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

La jeune poésie. — Une édition et une traduction de *Don Quichotte*. — Juan Chabás : *Sin velas, desvelada*, Gili. — Mémento.

On assiste à un enivrant réveil de la poésie espagnole. Celle-ci n'est plus réfugiée dans les cénacles de Madrid ou dans le hasard qui peut faire naître en un point isolé de la péninsule telle per-

sonnalité puissante et solitaire. C'est de tous les coins des provinces les plus provinciales, dans une ville d'université, dans un port méditerranéen que surgissent les revues et les plaquettes : et l'on songe, — alors que chez nous le problème poétique ne se pose plus, ayant cédé le pas à la peinture, au roman et au cinématographe, — à l'effervescence des années symbolistes.

Deux grandes tendances se font jour, qui souvent se mêlent chez un même poète : l'une savante, l'autre populaire. La première correspondrait assez, pour les esprits amoureux de simplification et de classification, à la muse castillane ; la seconde à la muse andalouse. La première prolonge la tradition cultiste et gongoresque et y adjoindrait une influence *afrancesada* ; les poètes qui la suivent aspirent à l'épuration, à une certaine clarté subtile, à un intellectualisme plein de coquetteries, à un dessin net, capricieux, à la fois simple et apprêté, toutes choses où l'on ne saurait manquer de discerner la marque de M. Cocteau et celle de M. Valéry (car si ces deux noms marquent pour nous deux poétiques différentes, ils peuvent, dès qu'on se place dans une perspective étrangère, servir à désigner un même effort, très essentiellement et exclusivement français.) Les œuvres de l'autre école, ou du moins de l'autre mouvement, sont plus savoureuses, plus étoffées ; le sentiment et la musique y ont plus de part, et cet instinct de la romance que les Arabes ont transmis à Gustavo-Adolfo Bécquer et à Juan Ramón Jiménez.

Deux bulletins poétiques sont nés, l'un à Murcie (*Verso y Prosa*), l'autre à Huelva (*Papel de Aleluyas*), tout vibrants de ces deux aspirations. Le premier a consacré au centenaire de Góngora un de ses numéros, où l'on pouvait lire un admirable article de José-Maria de Cossío, le plus ferme esprit qui soit parmi les connaisseurs et amateurs de l'art classique espagnol, un esthéticien qui sait dissocier les formes, les analyser et les sentir. C'est aussi sous l'égide de Góngora que le maître de cultisme Gerardo Diego a dédié un long poème au jeune maître andalou Rafael Alberti.

Il y a plus de pétulance dans la présentation des numéros de *Papel de Aleluyas*. Trois poètes dirigent cette petite feuille : Rogelio Buendía, Adriano del Valle et Fernando Villalón qui consacra un volume à chanter les grâces spontanées de son Andalousie. Le premier numéro est hérissé de cris d'enthousiasme pous-

sés par Ramón, lequel y donne aussi, pour la joie du lecteur, la délicieuse histoire, dessinée et versifiée, d'un miroir, d'un homme et d'un lapin. Tout, d'ailleurs, dans cette jeune publication, annonce la ferveur et l'optimisme. Il semble qu'après les amères méditations de l'école de 98, la poésie ait délivré la conscience espagnole, lui permettant enfin de respirer à l'aise et d'une façon désintéressée. L'esprit qui anime les jeunes revues d'aujourd'hui est un éclatant symptôme de cette révolution[1]; en tout cas, dans *Papel de Aleluyas*, cette note vibre de la façon la plus éclatante, comme elle vibre dans les chroniques-affiches de ce trépidant Gécé (Giménez Caballero), le directeur de la *Gaceta Literaria*, à qui Adriano de Valle consacre une chaleureuse page de son *Papel*.

Litoral est une revue de Malaga, qui se recommande par le soin exquis et vraiment neuf de sa présentation. Des poèmes de Jorge Guillén et de Luis Cernuda y défendent, sans aucun compromis, la plus pure doctrine intellectualiste. De très beaux dessins accompagnés de courts poèmes, par Moreno Villa, poète, dessinateur et aussi l'un des meilleurs critiques d'art d'aujourd'hui, rappellent ces livres de devises et d'emblèmes de l'ancienne poésie. Tout s'accorde ici, perfection décorative du trait, acuité de la pointe, profondeur de la pensée, grâce du crayon, dans un équilibre où l'on peut ne se maintenir qu'en joignant à la plus exquise culture un goût délicat des choses qui émeuvent. Il faut citer aussi les noms de Juan Chabas, Vicente Alixandre et de ce Damaso Alonso dont nous avons déjà parlé à propos de son merveilleux commentaire des *Soledades*.

Litoral publie également des volumes, parmi lesquels nous avons déjà cité *La Amante* de Rafael Alberti et *Caractères* de José Bergamin. Ajoutons : *La Rosa de los Vientos*, du jeune Andalou José María Hinojosa, poète aisé, plein de charme et d'humour, à la guitare bien accordée, auteur, également, de *Pœsia de Perfil*, — et *Uelta* d'Emilio Prados, poète volontaire, tendu, parfois trop abstrait, mais dont les vers sont pleins de découvertes et d'approfondissements. Nous aurons certainement l'occasion de retrouver tous ces poètes et de mieux définir chacun d'eux.

On m'apprend, au dernier moment. la naissance à Séville d'une nouvelle revue : *Mediodia*.

§

La maison d'édition « Saturnino Calleja » tenta généreusement d'élever le livre espagnol à la hauteur du livre anglais, français ou allemand. Un de ses plus beaux efforts est certainement ce **Don Quijote** en deux volumes que M. Rafael Calleja vient de faire paraître et dont la typographie est d'une égalité et d'un équilibre parfaits.

J'avais signalé en son temps la **traduction** de la 1re partie du **Quichotte** par MM. Jean Labarthe et Xavier de Cardaillac (Toulouse, Edouard Privat, et Paris, Henri Didier). C'est M. de Cardaillac, seul, qui a achevé cette redoutable entreprise et qui publie aujourd'hui la seconde partie. Sa traduction est exacte et transparente ; un commentaire l'accompagne, qui ne laisse rien à désirer. C'est un travail très complet et très remarquable. Désormais, ce *Don Quichotte* en 4 volumes remplacera la traduction de Viardot, laquelle, d'ailleurs, si elle renfermait de nombreuses erreurs et de nombreuses obscurités, ne manquait ni de style, ni de saveur, ni d'élégance.

§

Un des jeunes poètes précédemment nommé, Juan Chabas, vient de publier son premier roman, **Sin Velas desvelada**. La prose semble exercer moins d'attrait que la poésie sur la jeune génération. Nous avons pourtant parlé ici de l'admirable *Vispera del Gozo* de Pedro Salinas. Et il nous faudra consacrer une étude quelque jour à Antonio Espina et à ces sortes de moralités légendaires où excelle Benjamin Jarnès. Mais le genre de ces ouvrages se rapproche davantage de l'essai poétique que du genre romanesque. Au contraire, — malgré, encore, certains alanguissements et certains retards très littéraires, — c'est à un véritable roman que nous avons affaire avec le livre de Chabas, roman exquis, d'ailleurs, et dont la tendresse attentive n'est pas sans rappeler, discrètement, l'art de Charles-Louis Philippe. C'est la touchante et délicieuse histoire d'une jeune fille paralytique, que son infirmité tient à l'écart des grossièretés, mais aussi de toutes les possibilités du réel. Autour de ce sujet, l'auteur s'est essayé à de ravissantes divagations sur le voyage, les sensations marines, la plénitude des existences immobiles, toutes choses qui, d'ailleurs, demeurent assez liées au récit pour que celui-ci consti-

tue l'essentiel du livre et retienne l'intérêt du lecteur. On peut donc être assuré que Chabas sera romancier, écrira des romans, démentira les prédictions de ceux qui, en Espagne comme en France, veulent voir dans le roman une forme destinée à une mort prochaine.

Mémento. — La maison d'édition *Atenea* continue son excellente collection d'auteurs étrangers avec le *Reflux* de Stevenson et le roman d'Anita Loos, *Gentlemen prefer blondes*, dont le succès en Amérique a été si considérable et qui est encore inconnu en France. C'est Ricardo Baeza, délicat connaisseur des lettres étrangères, qui présente au public espagnol ce livre singulier et divertissant qui, avec ceux de Sherwood Anderson et de Scott Fitzgerald, nous découvre une société nouvelle et des mœurs inconnues.

JEAN CASSOU.

LETTRES SUÉDOISES

Ivan Oljelund : *I ny jord* (Dans la terre neuve) ; *Med stort G* (Le nom de Dieu avec majuscule) ; *Doctor Biblicus*. — Sven Lidman : *Pasiphaé* ; *Impéria* ; *Silfverstååhl* ; *Sásom genom eld* (Comme par le feu).

Notre Strindberg est encore le plus grand nom de la littérature suédoise. Sur lui est fondée, à peu près, toute la nouvelle littérature du drame et du roman. L'imitation, l'opposition et la discussion ont créé une tradition nationale qui nous a manqué jusqu'à ces temps derniers. Le pouvoir de cette tradition nouvelle s'est montré avec une force imposante dans la littérature de l'après-guerre. La classe ouvrière a tenté la fortune de l'artiste ou de l'artisan dans les genres divers de la plume, et si la presse et les marchands-libraires d'hier avaient le jugement définitif, nous aurions gagné toute une mine d'or poétique dans un moment.

Il est vrai que les écrivains nouveaux et naïfs d'une classe nouvelle ont une spontanéité et un courage que le scepticisme a épuisés souvent chez les plus cultivés. Dans un temps comme le nôtre, l'intérêt et la curiosité des classes bourgeoises ne peuvent qu'être très vifs au sujet de la classe ouvrière. C'est là une des causes du grand succès obtenu par les livres de forme lyrique, dramatique ou épique, qui ont été publiés depuis quelque temps par des auteurs sortis de la classe des travailleurs industriels. Il va sans dire que ces ouvrages nouveaux et ces jeunes présentent un intérêt historique et psychologique qui dépasse leur mérite

purement littéraire. Pour le sociologue et le psychologue des classes, ce sont des documents humains indispensables. Que valent-ils en tant que littérature ?

On ne doit pas être accusé de snobisme si l'on n'accepte pas sans réserve le don de cet Eldorado. C'est presque une loi biologique, semble-t-il, que les ouvriers ou paysans ont besoin de l'étape d'une génération pour gagner les hauteurs du Parnasse. La classe du petit curé ou de l'instituteur a été en Suède le relais le plus commun. Et cela n'a rien à faire avec les conditions économiques, l'éducation populaire étant obligatoire depuis un siècle, et les mécénats étant nombreux lorsqu'il s'agit de l'avenir d'un jeune homme qui promet. Il est vrai que la terre neuve est le sol où pousse plus rapidement la récolte. Mais ce sol est peu critique, il manque de discernement pour ce qu'il produit, et les mauvaises herbes y prospèrent plus encore que les céréales. L'avenir jugera donc si les écrivains d'origine et de profession ouvrières pourront survivre.

Le plus typique et le plus sympathique de ces auteurs est Ivan Oljelund. Né en 1892, il a eu l'éducation de la jeunesse ordinaire des ouvriers manuels. En 1916-18, il a été rédacteur d'un journal anarchiste et fut condamné en 1916 à une année de prison pour agitation antimilitariste. Déjà, par son interrogatoire et ses réponses courageuses, sans ostentation ni échappatoire, il gagna les sympathies de tout le monde. Son année de prison fut pour lui le point tournant. Les prisons suédoises sont humaines et légères, et il eut le loisir nécessaire pour des études approfondies. Il a médité les questions religieuses et sociales, et il les a vues sous un aspect tout autre qu'auparavant. Les ouvriers suédois de sa génération, en tant que classe, étaient des antichrétiens et antireligieux, comme ils étaient des révolutionnaires antipatriotes et antitraditionalistes. Mais le premier livre de M. Oljelund, **Dans le sol neuf**, où il nous dépeint le temps de son internement et ses difficultés de jeune arbre privé de lumière et de liberté, est le livre d'un apostat de l'incroyance prolétaire. Comme Strindberg dans les livres des dernières décades de sa vie, il s'est mis « en route pour Damas », il est en train de se convertir et de devenir bourgeois. Naturellement, ce livre n'était pas agréable pour ses anciens amis, mais son apostasie ne fut pas la seule. Les Jandel, Dan Anderson, Lagerkvist,

voilà des prolétaires ou des fils de prolétaires qui ont choisi un autre chemin que leurs frères ou pères. Ils sont des apostats, plus ou moins. Et Oljelund, dans ses livres des années suivantes, a persisté dans son hérésie. **Le nom de Dieu avec majuscule** est déjà l'aveu d'un croyant. Et dans **Le docteur Biblicus,** drame qui a pour sujet la personne de Martin Luther, sa nouvelle (ou ancienne) croyance a atteint au plus haut enthousiasme.

Sans doute, la conversion d'Oljelund est sincère, elle n'est pas calculée. Sa progression est persuasive. Et les trois livres sont des documents intéressants. Ils ont eu un succès assez considérable pour les proportions suédoises. Le style est simple, mais expressif. De la première jusqu'à la dernière page, les trois livres se lisent presque d'une traite. Mais tout lecteur suédois ne peut se défendre de cette impression : j'ai lu ces confessions, et avant tout j'ai rencontré ce style, ces arguments, ces phrases chez August Strindberg. Le jeune auteur est excusable. Il ne voit pas qu'il est tout imprégné de Strindberg. Comme la classe ouvrière en général, il a admiré Strindberg comme un demi-dieu. C'est malgré lui qu'il l'a reproduit dans sa vie comme dans sa manière d'écrire. Il suffit de comparer le drame *Le Docteur Biblicus* au drame correspondant de Strindberg, *Le Rossignol de Wittenberg*, pour saisir les ressemblances. Même sujet, mêmes intentions techniques, même conception du réformateur et de son temps, et c'est une entreprise audacieuse, de la part d'un jeune homme, de se hasarder à une concurrence avec le génie du grand maître. Au génie éprouvé, dont chaque mouvement de style est une révélation, on pardonne ce qui serait impardonnable à l'homme ordinaire et moins riche. A Strindberg nous pardonnons un style historique qui chez lui a un charme irrésistible, mais en manque chez un autre. Ce rossignol de Strindberg ne chante et ne parle pas, il tonne du commencement à la fin ; — le docteur de M. Oljelund naturellement tonne aussi, mais son tonnerre, qui dure trop longtemps et paraît inoffensif, devient un tapage très ennuyeux. Les répliques de Strindberg semblent des coups de poing, et une page de M. Oljelund ressemble aussi à un combat à coups de poing, mais sans risques. Les personnages de M. Oljelund, comme ceux de Strindberg, sont des contemporains de l'auteur ; le coloris ancien n'est qu'un vernis très léger. On pardonne et accepte cette manière d'écrire un drame historique, quand on est dédommagé

par la richesse verbale, l'abondance lyrique ou philosophique de l'auteur. Mais quel jeune homme aurait une richesse suffisante pour nous dédommager du manque de vraisemblance et d'habileté technique !

Les deux autres livres nous satisfont mieux que le drame historique. La voix de Strindberg nous y poursuit aussi. Mais on y entend la voix d'un écrivain nouveau, qui a le cœur ouvert et quelque chose dans le cœur. Tout ce qu'il dit est pour lui nouveau, ces paroles sont les cris d'une souffrance personnelle, ou commune à lui et à sa classe. Souvent il nous touche, souvent il nous fait admirer son esprit frais et sincère. Ces lignes nous donnent l'impression d'un coup d'œil dans une fleur qui va s'épanouir. Le lyrisme est tout ou presque tout. *Dans la terre neuve* a une action mince. *Dieu avec majuscule* manque presque complètement d'action, et ces livres sont à regarder comme des causeries sur la religion et d'autopsychologie. Leur plus grand intérêt réside en leur authenticité juvénile et en leur caractère de documents sur le temps et sur une classe. Le bourgeois étonné ouvre ses yeux tout ronds et contemple un de ces révolutionnaires si redoutés qui s'est converti et qui parle ou semble parler comme nous autres bourgeois. Le cœur du bourgeois soudain se sent délivré d'un lourd poids. Vraiment, le temps du prodige n'est pas passé, mais le temps du romantisme révolutionnaire est fini pour cette génération des travailleurs suédois. Bien que les livres d'un Oljelund paraissent chez un éditeur socialiste, les journaux du parti sont moins enthousiastes que la presse bourgeoise. « Un auteur réactionnaire », voilà le titre qui surmonte les colonnes critiques des feuilles du « parti ». Les titres des feuilles réactionnaires sont beaucoup plus bienveillants.

Si la critique impartiale ne peut jusqu'ici se joindre aux applaudissements quant à la valeur purement littéraire de ses ouvrages, on a le droit de se réjouir de la vitalité, du courage et du bon sens de ce jeune auteur. Il a du talent, certes, et s'il peut quitter le genre un peu usé des confessions sensationnelles et se résoudre à peindre la réalité concrète, ce qu'il a vu, entendu, éprouvé, nous pourrons saluer en lui un nouvel écrivain d'avenir.

L'influence de Strindberg se fait remarquer aussi chez l'auteur bourgeois Sven Lidman — dans sa vie et dans sa conversion des

dernières années plutôt que dans ses premiers livres. Lidman est le contraste absolu d'Oljelund. Né en 1882, il est bourgeois d'origine et d'éducation. Il a étudié à l'Université d'Upsala, mais il a bientôt abandonné le droit pour se faire officier de réserve, et s'est mêlé au monde de la haute finance, où il s'est marié. Sa carrière d'écrivain, commencée en 1904, a été variée et finalement aussi surprenante que celle d'Oljelund.

Les premiers livres de Lidman contenaient des vers magnifiques, pompeux, passionnés et sensuels. La liberté de son genre érotique fut chose inouïe en son temps et en Suède, bien que Strindberg et Fröding nous eussent accoutumés à la franchise. Mais Strindberg regardait l'érotisme, comme il a regardé le monde entier, du point de vue utilitaire et social, et Fröding luttait en héros contre une hérédité dangereuse. Le jeune Lidman est l'individualiste sans peur et sans égards. La jouissance est sa religion et son testament. Ses poèmes sont des bacchanales, et leur sujet souvent est l'embarquement pour Cythère. Notre Bellman a chanté le même sujet, mais Bellman ne perd jamais la tête, ce que fait parfois notre contemporain. En Finlande, Gripenberg et Procopé ont été analogues, mais jusqu'ici il n'a pas eu son maître en ce genre. Aussi fut-il encouragé par la critique alors dominante d'un Oscar Levertin, grand poète et professeur de faculté à Stockholm. Levertin était le dictateur littéraire de son temps. Hélas! dans un petit pays, il y a toujours un dictateur littéraire, mais Levertin a été le plus compétent, le plus habile et bienveillant, il aimait vraiment la poésie et ne haïssait pas les poètes; — pourtant, il n'a jamais compris Strindberg.

Après les volumes de poèmes (**Pasiphaé**, *Primavera*, *Les puits* et *Le feu et l'autel*), Lidman a essayé le genre dramatique avec **Impéria** (1907) et *Les souverains* (1908). Ces drames n'ont pas eu de succès, mais ils émanèrent du même esprit, presque borgiaque de renaissance sensuelle et cruelle, que les poèmes, et soulignèrent le caractère passionné et exalté de leur auteur.

Au drame succéda le roman, et avec sa prose Lidman a conquis le grand public bourgeois. Le romancier ne sait pas plus que le lyrique le grand art de la concentration. Mais certain public et surtout certaine critique aiment l'abondance des mots et des images. Et Lidman raconte très vivement et clairement. Son pathos — car il est toujours pathétique — n'est plus celui de Cythère,

c'est un nouvel enthousiasme pour la patrie, les idées conservatrices, le militarisme, la classe supérieure et la politique extérieure. Son roman le plus renommé fut **Thure Gabreil Silfverstââhl**, où il confesse ses sympathies et antipathies politiques très marquées. Il se montre chauvin jusqu'à demander la mort d'un roi vieux qui n'a pas voulu déclarer la guerre contre un de nos voisins. Ce roman parut dans les années agitées qui suivirent la dissolution de l'union suédoise-norvégienne. L'esprit exalté, presque pervers, est le même que dans les poèmes. Mais il serait injuste d'identifier la prose de Lidman avec le roman chauvin *Silfverstââhl*. Ses autres romans nous montrent notre écrivain plus calme et objectif, et avant le commencement de la grand guerre on avait toutes raisons d'espérer de son talent incontestable des œuvres mûries.

Les passions de la Grande Guerre s'étant déchaînées, la mentalité d'un Silfverstââhl s'empare de son esprit une fois de plus. Mais la psychose de guerre fut une maladie très multiforme, et peu d'hommes y ont échappé. Personne n'avait prévu le destin funeste du poète Sven Lidman. Ce fut une catastrophe qui mit fin à sa carrière d'écrivain, ou l'ajourna. La Grande Guerre paraît avoir produit une révolution intérieure, une crise nerveuse, en ce poète sensible et passionné. Jusqu'alors profane et mondain, il fut pris de scrupules religieux. Le roman **Comme par le feu**, qui possède des parties brillantes, nous raconte sa conversion à une religiosité aussi exaltée et outrée que le sensualisme de sa jeunesse et le chauvinisme de son âge plus mûr. On a parlé d'hystérie, et ce mot caractérise sans doute des parties de son œuvre, depuis ses débuts. Et les livres qui ont succédé sont des spécimens psychopathologiques. Ce sont des livres d'édification qui ne prétendent à aucun autre public que celui des sectes religieuses. Le poète inspiré, le dramaturge et le romancier mondain, s'est fait prédicateur d'une secte qui attend le jour du dernier jugement et l'avènement du Christ.

La carrière du poète bourgeois montre des similitudes ou des points de contact avec celle du jeune ouvrier, et dans leur phase dernière — jusqu'ici — tous deux sont influencés par Strindberg, lui aussi un converti de ses hérésies de jeunesse. Lidman et Oljelund sont des enfants d'une période trop dure pour la plupart des hommes, Les changements se sont succédé avec une rapidité

qui a bouleversé les âmes peu vigoureuses. On ne peut pas dire que l'homme de la classe supérieure se soit montré intellectuellement supérieur. Oljelund est le mieux équilibré des deux. Ses livres de confession jamais ne s'égarent dans un déluge de paroles dénuées de sens. Mais si le jeune ouvrier est plus solide et a le meilleur maintien, l'homme de l'ancienne culture est plus original et nouveau dans ses livres de piété. La conversion de M. Oljelund paraît être le résultat d'une discussion théorique, sa nature est plus calme et raisonnée, et son changement signifie sa libération des liens d'une secte étroite et étouffante. Maintenant, il est homme libre et pourra penser, dire et écrire ce qu'il voudra ; Lidman a renoncé à sa liberté et dignité d'homme libre. Mais c'est parce qu'il s'est transformé tout entier. Sa conversion est celle de saint Augustin, dont il a traduit *Les Confessions* en suédois. C'est conversion du cœur qui, malgré tout, nous impose le respect.

Aussi Lidman a-t il maintenu sa domination sur une part de ses anciens lecteurs, bien différents du nouveau public qu'il a conquis. Mais son abdication littéraire est une perte pour notre culture. Espérons que cette conversion subite, qui se prolonge déjà depuis sept ans, ne sera qu'une phase dans l'évolution de son esprit, et que le romancier vigoureux et lyrique sortira de son extase de prédicateur pour petite secte. Sven Lidman nous doit les œuvres superbes que promettaient, malgré toutes les convulsions juvéniles, ses commencements si pleins de talent.

K. G. OSSIANNILSSON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Ouvrages de critique. —Ricardo Saenz Hayes : *Blas Pascal y otros ensayos*, J. Samet, Buenos-Ayres. —Luisa Luisi : *A traves de libros y de autores*, « Nuestra America », Buenos-Ayres. — E. Suarez Calimano : *21 Ensayos*, « Nosotros », Buenos-Ayres. — Julio Noé : *Antologia de la Poesia argentina moderna*, « Nosotros », Buenos-Ayres. — Félix Lizaso y J. A Fernandes de Castro : *La Poesia moderna en Cuba*, Hernando, Madrid. — Mémento.

Les auteurs déjà connus et bien des jeunes publient sans cesse des **Ouvrages de Critique** intéressants. Je laisserai pour une autre chronique les premiers, dont je me suis déjà occupé, et je parlerai ici de quelques jeunes, ne pouvant m'occuper à la fois de tous.

Ricardo Saenz Hayes, Argentin, rédacteur à *La Presse* de

Buenos-Ayres, est un esprit cultivé, qui écrit sur les lettres étrangères d'une manière synthétique, mais avec sûreté et sagacité. Les courts essais qu'il publie dans son journal sont d'excellentes pages de critique d'information. De sorte qu'il accomplit une besogne de diffusion de culture précieuse en nos jeunes pays. Il a pu constituer ainsi des recueils bien intéressants ; d'abord, *De Stendhal à Gourmont*, que je n'ai pas reçu. A présent, **Blas Pascal y otros ensayos**, où il nous parle de quelques maîtres européens, notamment français. A l'auteur des *Provinciales* il consacre un travail d'une certaine étendue, dans lequel il étudie son esprit à travers sa vie et son œuvre, avec autant de finesse que d'amplitude. Les admirateurs de Pascal s'efforcent de le dépouiller de son pyrrhonisme et de nier l'authenticité du « Discours sur les passions de l'amour », tandis que ses détracteurs, tel que Condorcet, le considèrent comme un déséquilibré. Saenz Hayes le présente tel qu'il fut : « amant et ascète, rationaliste et mystique », c'est-à-dire « comme la plus étonnante synthèse d'humanité ». Avec une égale perspicacité, il étudie la personnalité dolente et tourmentée de Chateaubriand. Son enfance solitaire et sa jeunesse au milieu de l'incendie de la Révolution modelèrent sans doute le caractère désespéré de cet écrivain. Mais comme il connaissait aussi le triomphe et la joie, notre critique pense avec raison qu'il doit y avoir dans son œuvre beaucoup d'attitude littéraire.

En traitant de Molière, Saenz Hayes se demande s'il interprétait intégralement la société de son époque. Sans doute, il a magistralement dépeint la noblesse. Mais quand il représente quelque type populaire, comme le mendiant en *Don Juan*, il ne paraît pas le traiter avec cette sympathie qui est la base de la compréhension. M. Joubert inspire une grande admiration à notre critique, et il lui consacre des pages ferventes et d'autant plus remarquables que cet auteur n'est pas bien connu dans nos pays. Saenz Hayes s'occupe en outre de deux grands auteurs anglais. Examinant « l'énigme shakespearienne » dont la critique d'aujourd'hui s'est tant préoccupée, il ne croit pas que les hypothèses de A. Lefranc et C. Demblon soient acceptables, car il n'est pas rare de voir l'auteur différer de son œuvre à cause de ce bovarysme mental si fréquent. Mais devant la découverte de l'autobiographie de Bacon, publiée par le *Mercure de France*, il se

voit forcé de laisser sans réponse l'interrogation de cette énigme. Quoique Byron soit bien connu en Amérique, notre critique étudie son attitude exceptionnelle devant la vie, jugeant sans doute que sa rébellion héroïque ne peut laisser d'intéresser toujours. Mais Saenz Hayes nous parle aussi de quelques grands maîtres espagnols. Il rappelle avec une émotion contagieuse la rivalité qui divisait Cervantes et Lope de Vega, à cause de leur destin si différent, pour nous les montrer enfin réconciliés dans la douleur. Il commente le cas étrange de Gracian, qui compte tant d'admirateurs, et néanmoins a subi deux siècles d'oubli, et qui n'a jamais pu être traduit fidèlement, de sorte qu'à l'étranger il reste encore à le découvrir. Saenz Hayes apparaît en ce livre comme un artiste autant par sa sensibilité que par le style. Ainsi, il a pu nous donner un ouvrage d'imagination, *El Viaje de Anacarsis*, roman d'un Argentin qui fait un voyage en Europe et mène à Paris la vie frivole de ses compatriotes, mais qui étudie et réfléchit en même temps. Livre agréable dans lequel il y a des observations, et surtout des idées qui dénoncent l'esprit critique de l'auteur.

Luisa Luisi, Uruguayenne, qui s'était montrée déjà poète délicat, s'est révélée comme critique fervente et sagace dans un fort volume d'essais : **A traves de libros y de autores**. Bien qu'elle nous prévienne, dans la préface, que sa critique est toute impressionniste et qu'elle n'écrit que pour exalter ce qu'elle admire, elle sait dégager la signification des auteurs et parfois placer une observation et même une critique. Mais elle met dans son travail un tel enthousiasme que son jugement s'exprime en un style fougueux, tout de ferveur et de spontanéité. Ainsi elle étudie principalement les bons écrivains de son pays. Elle consacre de nombreuses pages, vibrantes d'admiration, à l'œuvre du romancier Carlos Reyles. Ce vigoureux et fécond écrivain s'est adonné, cependant, à prouver en ses romans ses idées qui ne sont pas les meilleures, se montrant inapte à interpréter la vie sans y intervenir, comme le fait tout bon romancier. Notre critique, qui a le tort de considérer le roman du point de vue sociologique, aperçoit néanmoins quelque chose en ce sens, et nous dit que c'est dans son dernier livre que Reyles se montre le plus artiste, parce que moins idéologue. Les chapitres qu'elle consacre à M. Ballesteros et à V. Salaverri sont d'un ton admiratif bien justifié. Ballesteros a le don de savoir saisir la vie et la beauté autochtones. Mais je pense qu'il est

plus avisé quand il s'inspire de la tradition que quand il veut interpréter le conflit entre celle-ci et le progrès : l'art durable ne peut s'épanouir dans un état social transitoire. Salaverri se distingue par sa faculté de surprendre la réalité vivante et par sa forme d'un raccourci parfois excessif. Mais c'est dans ses derniers ouvrages qu'il a manifesté toute la force de son talent. Néanmoins, le meilleur travail de ce volume est celui qui est consacré à Delmira Agustini, cette pure poétesse qui vécut dans l'exaltation et mourut d'une façon tragique. Notre critique admire en elle son étonnante intuition, qui lui fait atteindre parfois les cimes de la pensée, et ses images ardentes et précieuses, qui ont quelque chose de la pierrerie vivante de Baudelaire. Sans doute, Delmira Agustini a été la première poétesse excellente qu'ait eue l'Amérique espagnole. Mais Luisa Luisi n'oublie pas les jeunes poètes et nous parle également de Juana de Ibarbourou, de F. Silva Valdes, de Sabat Encasty, les considérant comme la personnification de la grâce, du pittoresque ou de la profondeur dans les lettres nationales. Je n'ai pas reçu les livres de Silva Valdes, mais j'ai ceux d'Ercasty et j'en parlerai. Enfin, notre critique consacre quelques pages ferventes à l'admirable romancier chilien Eduardo Barrios et une étude non moins enthousiaste au noble poète mexicain E. Gonzalez Martinez. Mais, ici, son idée erronée de considérer la poésie du point de vue des idées le conduit à l'étrange conclusion de croire le poète de *La Muerte del Cisne* supérieur à Ruben Dario. La littérature uruguayenne avait déjà de beaux lyriques et romanciers. Dorénavant, elle possède en Luisa Luisi un excellent critique.

E. Suarez Calimano, Argentin, qui rend compte des livres dans la revue *Nosotros*, est un jeune critique de qualités peu communes. Bien que très cultivé, il juge d'après un critérium simplement humain, et, bien qu'il soit au courant des nouvelles tendances littéraires, il ne sacrifie pas à la mode et dédaigne les querelles de cénacle. Ses travaux ont ainsi une amplitude rare et une tournure bien personnelle. Dans le recueil qu'il vient de publier : **21 Ensayos**, il s'occupe de quelques écrivains actuels des principales républiques hispano-américaines, ainsi que d'Espagne. Parmi les Argentins, il nous parle de J. L. Borges, approuvant son action novatrice, de A. Lagorio, mettant en lumière son talent vigoureux et inquiet, de F. Lopez Merino, louant

sa poésie simple et sincère. Je ne connais pas l'œuvre de Borges, mais j'ai de Layorio un livre dont je m'occuperai, et je suis parfaitement d'accord avec le critique. Parmi les Chiliens, il apprécie surtout le romancier Eduardo Barrios et le prosateur lyrique Pedro Prado, qui sont précisément entre les meilleurs écrivains de ce pays. Il parle également avec gentillesse de la poétesse Maria Monvel. Mais en traitant de Gabriela Mistral, agacé par le bruit excessif que l'on a fait autour de son nom, il s'égare : Gabriela Mistral représente dans nos Lettres une valeur si pure, si nette, qu'il n'est pas possible de le nier sans injustice. Par contre, notre critique parle de deux Cubains : Hernandez Cata et Carlos Loveira, avec une générosité qui l'honore. Les études qu'il consacre aux Mexicains Gonzalez Martinez et Alfonso Reyes sont justes, bien qu'à mon avis Reyes soit plus personnel dans *El Plano Oblicuo* qu'en tous ses poèmes. Ce qu'il dit de trois Uruguayens : Salaverri, F. Manzzoni, Juana de Ibarbourou, est de même plein de lucidité, bien que, à mon avis, ce qui est censurable dans les poétesses, ce n'est pas la sensibilité, mais le narcissisme, plus commun chez elles que chez les hommes. Des trois Espagnols dont il parle : Araquistain, Alfonso Danvila, A. Quesada, le second, continuateur du maître des *Episodios Nacionales*, lui fait écrire des pages révélatrices. Suarez Calimano montre en ces travaux une sagacité et une indépendance bien rare chez un jeune. Ainsi, il approuve le dessin novateur de Borges et reconnaît la faculté rénovatrice du Péruvien A. Hidalgo, mais censure l'arbitraire de l'orthographe du premier et discute l'originalité de l'esthétique du second. Il montre en outre un esprit hispano-américain qui n'est pas commun parmi les écrivains argentins. Il s'intéresse également à tous les bons auteurs du Continent. Et s'il croit que nos républiques constituent aujourd'hui divers groupes, l'un formé par l'Argentine, le Chili, l'Uruguay, l'autre par le Pérou, la Bolivie, l'Equateur, etc. (division bien plus exacte que celle qui prétend les répartir en pays de l'Atlantique et pays du Pacifique) il pense que, dans quelques années, elles ne formeront plus qu'un seul grand peuple. Des critiques tels que lui sont les meilleurs facteurs de ce rapprochement, et des livres comme le sien sont déjà l'expression de cette unité.

Julio Noé, que j'ai déjà présenté ici comme l'un des bons

critiques de l'Argentine, nous a donné une grande **Antologia de la Poesia Argentina** (1900-1925). C'est un tableau aussi vaste qu'important, où figurent de nombreux poètes, en général réellement intéressants. Entre les aînés se distinguent L. Lugones, A. Estrada, Diaz Romero, A. Ghiraldo, entre les jeunes, E. Banch, E. Montagne, R. A. Arrieta, E. Fernandez Moreno, E. M. Barreda, A. Storni, E. Capdevila, et parmi ceux qui se sont fait connaître plus récemment, E. Martinez Estrada, F. Bernardez, O. Girondo, L. Borges, etc. Sans doute, il aurait mieux valu commencer le choix avant 1900 et y comprendre Leopoldo Diaz, qui a été le premier moderniste argentin, et aussi Almafuerte qui, par certains aspects, est moderne. Mais telle quelle, cette anthologie est très suggestive et son compilateur a rendu là un grand service aux lettres de son pays. De leur côté, F. Lizaso et J. A. Fernandez de Castro, Cubains, nous ont donné une anthologie de leur pays : **La Poesia moderna en Cuba**, qui est en quelque sorte la continuation de l'excellente anthologie de Chacon y Calvo, que j'ai signalée ici. Ils ne nous présentent pas un ensemble de poètes aussi considérable que le fait l'ouvrage de Noé, mais ils nous font connaître certaines figures saillantes de la période moderniste, comme Julian del Casal, J. Marti, Juana Borrero, B. Byrne et quelques nouveaux venus intéressants comme A. Acosta, R. Boti, J. M. Poveda, M. Brull, etc. Ils y ont joint une longue introduction et des portraits minutieux, qui font de cette anthologie un modèle du genre.

Mémento. — Jose Antuña : *Litterae*, Maison d'Editions franco-ibéro-américaine, Paris. Etudes pleines de ferveur sur certains écrivains hispano-américains et sur certaines questions littéraires ou esthétiques dont nous espérons parler en détail. — Alberto Guillen : *Deucalion* (sans éditeur), Lima. Dans la préface, un littérateur péruvien résidant à Paris, pour répondre aux allusions que nous avons faites ici aux erreurs de son travail sur Ruben Dario (allusions toutes littéraires et sur le ton que nous employons toujours) nous lance sans répit le mot immonde que le populaire a toujours à la bouche ; c'est une explosion délétère qui éclabousse ce livre au point d'en rendre la lecture impossible ; ce gaillard salit son ami. Je m'occuperai des autres livres de Guillen. Sous le titre de *Ulises*, vient de naître à Mexico une revue de lettres et d'idées bien intéressante, dirigée par deux des meilleurs jeunes écrivains : Salvador Novo, Xavier Villaururtia. Dans les premiers

numéros, notons une étude sur « Antonio Caso », par L. Ramon, un curieux poème de C. Pellicer, de subtiles proses de Novo et de Villaurrutia. *Amauta* est une revue de culture moderne, de réforme nationale et d'hispano-américanisme, pleine d'intérêt, qui paraît à Lima ; elle est dirigée par Carlos Ariestegui. Malheureusement, son directeur, aussi bien que B. de la Parra del Riego, directeur de *Guerrilla*, une autre revue jeune intéressante, et de nombreux intellectuels, viennent d'être emprisonnés par le gouvernement qui veut les forcer à se taire. Comme on a également emprisonné peu après à Cuba et en Bolivie beaucoup d'intellectuels, *Nosotros*, de Buenos-Ayres, dit que tout cela est dû à la pression exercée par la diplomatie des Etats-Unis sur les gouvernements de ces pays. Nous protestons ici contre de tels attentats aux droits de la pensée et de ses représentants les plus sincères, les jeunes.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Non, l'Action Française n'a bien servi ni l'Eglise, ni la France, Editions de la Vie Catholique. — Ernest Judet : *Le Vatican et la Paix*, A Delpeuch. — Marguerite G. Sarfatti : *Mussolini, l'homme et le chef*, A. Michel. — Sultane Petroff : *Trente Ans à la Cour de Bulgarie*, Berger-Levrault. — Raymond Duguet : *Moscou et la Géorgie martyre*, J. Tallandier. — M. Wullens : *Paris, Moscou, Tiflis*, Les Humbles.

De « pieux fidèles », parfois des prêtres, demandant sans cesse si l'*Action française* n'avait pas été l'objet d'une « injustice » quand le Pape l'a condamnée, pour prouver que **Non, l'Action Française n'a bien servi ni l'Eglise, ni la France**, *La Vie Catholique* publie un gros volume in-12, précédé d'une introduction de M. Francisque Gay. On y trouve tous les avertissements dont l'*A. F.* avait été l'objet. Une première condamnation fut prononcée en janvier 1914 et en avril 1915 par la S. Congrégation de l'Index contre « les livres vraiment très mauvais et méritant censure » de M. Maurras et dont jusqu'alors il avait été bien difficile d'écarter les jeunes gens, l'auteur leur étant recommandé comme un maître... et comme le chef de ceux dont on doit attendre le salut de la patrie.

A cause de la guerre, la condamnation ne fut pas publiée. Des interventions se produisirent ; en particulier, le « pieux » cardinal de Cabrières fit espérer à Pie X la conversion prochaine de M. Maurras. Mais le Pape se refusa obstinément à recevoir « l'auteur blasphématoire d'*Anthinéa* : « Je ne recevrai pas cet homme après ce qu'il a dit de Notre-Seigneur », déclara-t-il.

Rome en serait peut-être restée à cette condamnation secrète si *Les Cahiers de la Jeunesse catholique*, la revue de l'Université de Louvain, n'avaient appelé leurs jeunes lecteurs à répondre par voie de referendum à cette question : « Parmi les écrivains des 25 dernières années, quels sont ceux que vous considérez comme vos maîtres ? » Les jeunes catholiques prouvèrent combien ils étaient sensibles à l'attrait du talent : M. Maurras eut le plus grand nombre de voix, P. Bourget vint ensuite, le card. Mercier en dernier lieu. Commentant ce résultat le 5 juillet 1926 dans les *Cahiers*, l'abbé Jacques Leclercq déclara qu'il n'y avait « qu'un seul *phare* capable d'éclairer la jeunesse catholique appelée à gouverner son pays et que ce *phare* était M. Maurras, *un géant de la pensée* ».

Cette apothéose provoqua en Belgique de nombreuses protestations ; on rappela ce que le card. Mercier avait dit à M. Maurras : « Vous n'entendez pas servir l'Eglise, mais vous servir d'elle. Or, il faut la servir. » Pie XI dira plus tard à Mgr Baudrillart et à Mgr Audollent : « Ce sont les Belges qui m'ont donné l'éveil. » Après « avoir pris personnellement une connaissance minutieuse de tout le dossier... au risque d'arriver en retard », le Pape donna un avertissement à l'*A. F.* par sa lettre au card. Andrieu (25 août 1926). Mais elle « s'obstina dans sa révolte ». A toutes les questions posées, la Secrétairerie d'Etat répondait : « L'existence du parti monarchiste n'est pas en cause » ; seulement, l'*A. F.*, elle, « par ses procédés habituels, injures grossières, abominables calomnies lancées sans aucune espèce de preuve, tentait d'intimider le Vatican ». Le Pape « qui aime la France (avec quel accent il le dit, le répète, le prouve !) » dut donc condamner solennellement l'*A. F.* le 20 déc. 1926.

L'*A. F.* continuant à « opposer aux enseignements de Rome les sophismes ridicules (!!) et ennuyeux (!!!) d'un athée », *La Vie catholique* laisse entendre que quand « les moyens de persuasion seront épuisés, l'excommunication viendra ».

Le livre se termine par l'exposé des « raisons doctrinales de la condamnation ». Il a été confié à des plumes élégantes et courageuses, qui n'hésitent pas à défendre Briand, Delcassé, etc., contre M. Maurras.

Il n'y a pas que *La Vie Catholique* qui défende les Papes contre l'*A. F.* : M. Ernest Judet, dans **Le Vatican et** la

Paix, a cru devoir faire de même. Son livre est un mélange de considérations de toutes sortes sur l'histoire des rapports de l'Eglise et de la République depuis Léon XIII jusqu'à Pie XI. Rappelons que M. Judet a habité plusieurs années en Suisse pour se soustraire à une accusation de trahison dont le principal témoin à charge était notre ministère des Affaires étrangères. Cela ne l'empêche pas d'être bien dur envers MM. Maurras et Daudet.

Mme Marguerite G. Sarfatti est un écrivain d'un talent prestigieux, qui était chargée de la critique d'art à l'*Avanti* quand Mussolini en prit la direction en décembre 1912. Elle fut vite conquise par lui et vécut depuis lors dans sa confidence ; elle est l'un des amis dévoués avec lesquels il discute ce qu'il va faire et auxquels il dévoile une partie de ses pensées secrètes. Dans **Mussolini, l'homme et le chef** (excellemment traduit par Maria Croci et Eugène Marsan), elle décrit d'une façon saisissante le passé du *Duce*.

Quoique suivant Mussolini dans les différentes étapes de sa vie depuis sa naissance jusqu'en 1926, le livre de Mme Sarfatti n'est pas une biographie à proprement parler, c'est plutôt un hymne perpétuel à la louange de celui qui a réussi. Suivant elle, « l'alacrité universelle » de l'avoir comme chef fait que

l'Italie a aujourd'hui un air de fête... Non qu'il soit infaillible... mais il sait se tromper grandement, en grand homme, c'est-à-dire qu'il est toujours prêt à supporter les conséquences d'une erreur... « Ses sottises même lui sont utiles », disait un professeur... C'est qu'il s'était fait aimer. Dès le début de son action, on l'adora

J'ai quelque peine à croire qu'un homme qui a pris César pour modèle puisse jamais bien mériter de l'humanité, mais je dois avouer que Mme Sarfatti trace de Mussolini un portrait aussi séduisant qu'intéressant. Son livre contribuera à maintenir et à développer l'enthousiasme pour cet homme remarquable, qui semble avoir si fort le désir de mettre l'Europe à feu et à sang.

Fille d'un médecin bulgare qui avait étudié à Paris, Sultane Mintchévitch épousa Ratcho Petroff qui était chef de l'état-major de l'armée bulgare lors de la victoire de Slivnitza en 1885. Quand en 1887, Ferdinand de Saxe-Cobourg monta sur le trône, elle commença les **Trente Ans à la Cour de Bulgarie**, sur lesquels elle vient de publier ses souvenirs. Ils sont d'une lecture fort agréable.

Bien curieuse, la version que donne Mme Petroff de la chute de Stamboloff. Le prince Ferdinand venait de se marier (1893). Quand il revint en Bulgarie, les relations entre le premier ministre et lui commencèrent à se tendre. Stamboloff « ne se gênait pas pour reprocher au prince son désir de jouer au grand monarque ». Stantchoff, le secrétaire privé du prince, et sa femme, en ayant exprimé leur indignation, Stamboloff les força à quitter la Cour. Mais le ministre de la Guerre (Michaïl Savoff) et Ratcho Petroff se rangèrent aux côtés du prince pour faire opposition à Stamboloff : l'opposition reprit courage. Savoff vivait en mauvaise intelligence avec sa femme, « une brave et insignifiante épouse ». Une nuit, Savoff envoya chercher Petroff. A son retour, ce dernier raconta pourquoi à sa femme : « Savoff m'a appelé pour poser ma signature sur les aveux de sa femme, qui aurait avoué devant témoins avoir été la maîtresse de Stamboloff. » — « J'espère que tu ne l'as pas fait ? » — « Non, ma signature était déjà de trop, le lieut.-col. Kovatcheff et un prêtre s'étaient déjà acquittés de cette mission. On a eu besoin de moi seulement pour constater que les aveux de Mme Savoff n'avaient pas été arrachés de force ! » Finalement, Petroff avoua à sa femme « que jamais Stamboloff n'avait eu de relations d'aucune sorte avec Mme Savoff ». Le mari de celle-ci fut provoqué en duel par Stamboloff, mais le duel n'eut pas lieu et Savoff fut forcé de démissionner et de partir pour l'étranger. Stamboloff n'en put d'ailleurs profiter, car le prince lui imposa Petroff comme successeur de Savoff. Un peu après, Petroff ayant refusé d'employer l'armée contre l'opposition révoltée, Stamboloff fut contraint de démissionner à son tour.

En 1901, Petroff fut nommé président du Conseil, mais démissionna peu après, pour ne pas être obligé à réintégrer dans l'armée bulgare les officiers qui avaient émigré en Russie.

En 1903, il fut de nouveau nommé président du Conseil. Un jour, vers 2 heures, il arrive pressé, agité, bousculant tout le monde. « Le roi Alexandre de Serbie et la reine Draga ont été lâchement assassinés cette nuit dans leur palais », crie-t-il à sa femme. « Je suis en train de batailler avec le Prince et le ministre de l'Intérieur Petroff ; je veux leur faire comprendre qu'il faut absolument marcher sur la Serbie... Malheureusement, le Prince... pointilleux à l'excès sur les questions d'honneur et de

loyauté, ne peut admettre que l'on donne le coup de grâce à un ennemi agonisant. Comme si l'on devait lui en savoir gré ! Il n'y a pas de place dans les Balkans pour deux peuples slaves ; ou nous ou eux, il faut en sortir. » — « Hurrah, bravo », s'écria sa femme, « ne cède pour rien au monde ». Une heure plus tard, le ministre de la Serbie, Pavlé Marincovitch, vint trouver Mme Petroff et lui demanda : « Quelle sera la décision du Prince, nous donnerez-vous le coup de grâce ? » Elle répondit évasivement et il partit consterné. Le lendemain matin, Petroff dit à sa femme : « Je laisse agir le Prince et Petroff à leur guise ; l'avenir se chargera de prouver que c'était moi qui avait raison. » Le soir, Marincovitch s'écriait : « Quel prince que le prince Ferdinand ! Jamais la Serbie ne pourra payer la dette de reconnaissance qu'elle lui doit ! »

Après la chute de son ministère, Petroff fut mis en accusation par la Chambre à cause de ses actes comme ministre. Son rôle, à partir de ce moment, devint plus effacé. Aussi, pendant la première guerre balkanique, dut-il se contenter du poste d'attaché aux fils du Roi.

A la fin de cette guerre, Ludovic Naudeau vint à Sofia. Il conta à Sultane la faute commise par M. Guechoff, alors ministre des Affaires étrangères, lorsque M. Tardieu lui avait proposé d'abonner son ministère à 10.000 numéros du *Temps* dans un but de propagande française en Bulgarie. M. Guechoff avait refusé. M. Tardieu en avait gardé jusqu'au bout rancune à la Bulgarie, qu'il tenait pour responsable de cette mesquinerie. M. Naudeau ne cacha pas non plus que M. Paléologue, qui était à l'époque ambassadeur à Pétersbourg, travaillait, lui aussi, de tout cœur contre la Bulgarie. Il ne pardonnait pas au Roi la leçon qu'il en avait reçue quand il était ministre à Sofia :

Le Roi, dans une conversation intime, s'était plaint à lui de la reine Eléonore. Il avait cru pouvoir parler en toute confiance à un homme qui se flattait d'être un ami du grand-duc Vladimir [cousin de la Reine]. Il s'était trompé. A peine arrivé à Paris, en effet, M. Paléologue raconta cette historiette avec force commentaires au directeur d'un journal socialiste. Celui-ci en profita pour faire paraître quelques jours après un article aussi spirituel qu'ironique à ce sujet... Le Roi en voulut à M. Paléologue de son indiscrétion, ce qui était fort naturel, et lorsque celui-ci partit définitivement de Sofia, le Roi, non seulement ne le décora pas, mais ne voulut pas le recevoir.

Après la signature de la paix avec la Turquie, quand la guerre entre anciens alliés devint imminente, Ratcho Petroff reçut le commandement de la 3e armée, qui se massait sur le front serbe. Il se rendit au Palais pour prendre congé des princes. Une heure après, il revint, maussade. « Les nouvelles sont-elles vraiment mauvaises ? » lui demanda sa femme. — « Peu rassurantes, répondit-il. Le Roi s'est vu contraint de télégraphier au généralissime Michaïl Savoff d'envoyer deux divisions pour garder la Capitale, qui reste à découvert alors que l'armée tout entière, inactive, campe dans la vallée malsaine de la Maritza, et Savoff a répondu par le télégramme le plus arrogant que l'on puisse imaginer. Textuellement : « Votre Majesté n'est pas sans savoir « que ses connaissances dans l'art militaire sont nulles et que « moi seul répondant du commandement de l'armée, suis à « même de m'occuper de directives à lui donner. » Le Roi est hors de lui. Il était fermement décidé à convoquer le Conseil de guerre pour faire juger Savoff. Nous l'en avons à grand'peine dissuadé, mais il a enlevé le commandement à Savoff et l'a confié au gén. Fitcheff, chef de l'état-major. »

Peu après, Ferdinand « se laissa persuader par les créatures de Savoff, qui l'assuraient que la disgrâce de ce dernier mettrait le désarroi, la révolte dans toute l'armée, dévouée, disaient-ils, à son chef ». Il renomma Savoff. Fitcheff reçut contre-ordre et démissionna. Le comte Tarnowsky, ministre d'Autriche, persuada alors à Daneff (qui venait de remplacer Guechoff) de soutenir les Macédoniens en lui promettant deux divisions pour le cas de danger : « La guerre entre alliés commença... Deux télégrammes adressés au Gouvernement roumain l'obligèrent à mettre fin aux hostilités. L'un... envoyé par Sazonoff... laissait percer l'indifférence... l'autre, signé François-Joseph, était rédigé dans ces termes énergiques : « Votre entrée dans la Capitale bulgare « amènerait l'abdication de la dynastie des Cobourg ; je m'y oppo- « serai de toutes mes forces. »

Pendant la guerre mondiale, Ratcho Petroff fut nommé gouverneur de la Macédoine. Un jour, le général Kovatcheff vint trouver sa femme et lui dit : « Le président du Conseil Radoslavoff est très courroucé contre Petroff. Il a décidé de le faire passer en Conseil de guerre... Il s'était entouré de brasseurs d'affaires et de femmes serbes... » Petroff étant revenu à Sofia,

des explications orageuses eurent lieu entre les époux. Mme Sultane partit avec sa fille pour l'Allemagne. Quelques semaines plus tard, ayant appris la défaite de Bitolia, elle rentra. Arrivée à Nisch, on lui dit que le wagon chargé des effets de Petroff avait été, sur l'ordre de Radoslavoff, perquisitionné et Mme Balakoutchitch, femme du ministre de Serbie actuellement à Berlin, arrêtée. « J'avais entendu parler de Mme Balakoutchitch uniquement par Ratcho », écrit Mme Petroff, « et toujours dans les plus mauvais termes... Il la soupçonnait d'être au service de l'espionnage serbe ! » Quand Petroff rentra, il nia tout. Sa femme résolut de connaître la vérité. Elle alla trouver Momtchiloff, le président de la Chambre. Il la lui dit. Elle était telle qu'elle dut demander le divorce, que le tribunal prononça sans même l'interroger, tant c'était superflu. Un jour vint où Mme Petroff, voyant son chien qui la regardait avec ses bons yeux, s'écria : « Satan ! Tu n'es qu'un chien, tu ne peux pas comprendre... Luxe, maison, fortune, j'ai tout abandonné, et voilà pourquoi mes enfants. mes parents, mes amis, m'ont délaissée. »

Dans un volume orné d'héliogravures, M. Duguet parle de **Moscou et de la Géorgie Martyre.** Les Géorgiens avaient cru aux belle paroles des Bolcheviks sur le droit des peuples à l'indépendance et organisé une république *socialiste*. Mais Moscou avait besoin du pétrole de l'Azerbaïdjan. En avril 1920, il envahit traîtreusement cette province. La Géorgie mobilise pour se défendre. Comme à ce moment là le gros des troupes rouges est occupé contre la Pologne, après quelques hostilités, Moscou conclut la paix avec la Géorgie et abandonne l'Azerbaïdjan, où s'avançaient à ce moment les troupes géorgiennes victorieuses.

Puis, ayant conclu la paix avec la Pologne, Moscou, sans déclaration préalable, dans la nuit du 11 au 12 février, fait envahir un territoire contesté et recommence la guerre. Malgré de brillants faits d'armes où les Géorgiens firent preuve de leur héroïsme traditionnel, les Rouges, aidés des Turcs avec lesquels ils s'étaient alliés, réussirent à conquérir la Géorgie. Alors commença pour celle-ci une première période de terreur ; des milliers de malheureux furent massacrés. Une insurrection en 1924 entraîna une recrudescence d'atrocités. On estime que le début de cette deuxième période coûta la vie à plus de 7.000 victimes.

Paris, Moscou, Tiflis, est le titre donné par un instituteur,

M. Maurice Wullens, au récit du voyage qu'il a fait en Russie aux frais des instituteurs soviétiques. Naturellement, il a enregistré comme parole d'évangile les mensonges que le guide bolchevik lui a dits. C'est ainsi qu'il note que « le géorgien interdit sous le tsarisme, rétabli théoriquement sous les Mencheviks, est redevenu la langue officielle du pays depuis la révolution bolchevique ». Or, il est faux que le tsarisme ait interdit le géorgien et les Mencheviks n'employaient pas d'autre langue. La proportion des nationalités dans les Facultés ouvrières (1000 Géorgiens, 400 Russes, 200 Arméniens) prouve que les Russes sont extraordinairement favorisés, car ils ne sont en Géorgie qu'une minorité insignifiante. Mais M. Wullens admire tout. Les établissements d'instruction où étudient les jeunes bolcheviks n'ont-ils pas été enlevés « aux jeunes bourgeois » ! Un instant seulement, il éprouve une désillusion : une Française tenant un café lui dit que son fils ne peut pas aller à l'école « parce que son père n'est pas syndiqué ». Quoique « les lamentations de la brave femme ne le troublent pas trop », M. Wullens se promet « d'élucider cela ». A Moscou, il pose la question à Lounatcharsky, qui lui répond : « C'est possible. Quand il n'y a pas de place, il vaut mieux accepter le fils d'un balayeur que celui d'une « riche » commerçante. » Notre compatriote n'était d'ailleurs pas riche, mais ruinée.

Dans une école primaire, M. Wullens note qu'on donne l'éducation sexuelle « sans limites, à partir de 13-14 ans ». On a même fait plébisciter les étudiants sur les rapports sexuels. Parmi les garçons, 58,8 o/o furent pour ceux de longue durée, 12 o/o de courte durée, 21,4 o/o pour le mariage, 10,4 o/o pour les rapports libres, sans terme fixé, 2,9 o/o pour ceux de hasard, 2,4 o/o eurent des avis divers (très peu pour la prostitution). Chez les étudiantes, les chiffres furent : 67,3 — 6,9 — 14,3 — 8,9 — 1,7.

Mémento. — *La Pologne restaurée*, par Cas. Smogorzewski (Paris, Gebethner), est un excellent manuel de l'histoire de la renaissance de la Pologne et de son organisation actuelle. — *La Bulgarie sous la terreur du bourreau Liaptchev* (Prague, le Drapeau Paysan), est dédiée à la Ligue des Droits de l'Homme. C'est un « appel à l'opinion politique du monde entier » contre le gouvernement fasciste de la Bulgarie. Ceux qui l'ont rédigé enfoncent une porte ouverte en travaillant à prouver « que le cabinet Liaptchev-Bourov ne ressemble en rien à un gouvernement normal issu d'élections libres », mais ils oublient que parmi les adversaires de ce cabinet il y a tous les révolutionnaires (et en par-

ticulier les bolcheviks qui feraient cent fois pire). — *L'Expansion allemande* (*la pénétration pacifique en Espagne*) (Barcelone) : remarquable description des efforts des Allemands, surtout depuis la guerre, pour conquérir de l'influence en Espagne ; c'est surtout par l'enseignement qu'ils cherchent à y arriver. — *Le Drame irlandais et l'Irlande nouvelle* par M. Paul-Dubois (Paris, Perrin), raconte d'une façon captivante les luttes de l'Irlande de 1914 à 1926. — *Le Rattachement de l'Autriche à l'Allemagne*, par B. Auerbach (Berger-Levrault) : histoire détaillée, mais à laquelle manque le chapitre le plus important, celui de l'attitude de l'Italie à l'égard de cette question qui intéresse nos voisins beaucoup plus que nous. — *Le Contrôle militaire interallié en Allemagne (sept. 1919- janv. 1927)*, par Paul Roques : historique précis et minutieux. — « *Estat Català* ». *La Catalogne rebelle* (Agence mondiale de librairie) : compte rendu *in extenso* du procès de janvier 1927, précédé d'un historique du séparatisme catalan. — 2e *Semaine de Défense Laïque* (Paris, 18, rue Darcet) : compte rendu dont la partie la plus intéressante est celle des débats sur « l'Ecole Unique » ; M. Bascan, rapporteur, nie que la réalisation de cette réforme « exige le monopole de l'enseignement ». — Ch. Daniélou : *Le Carnet d'un Parlementaire*, (E. Figuière). Ancien député, l'auteur veut faire « participer son lecteur à la vie intérieure de ce Parlement si injustement décrié » ; son petit livre, recueil d'anecdotes intéressantes et bien contées, dissipera tout au moins bien des préjugés. M. Daniélou, ancien sous-secrétaire d'Etat, regrette la suppression des sous-secrétariats d'Etat ; « ils étaient, dit-il, la véritable école pour les futurs ministres ».) — Ed. Helsey : *La France, l'Allemagne et la Paix* (l'Artisan du Livre), cherche à prouver que l'Allemagne veut sa revanche et explique comment elle s'y prépare ; croit d'ailleurs qu'avant de passer à l'action, elle doit se débarrasser au moins de deux obstacles : le plan Dawes et l'occupation de la rive gauche du Rhin ; conseille de resserrer nos liens avec l'Angleterre et de regagner l'amitié italienne. — Alfred Rühl : *Vom Wirtschaftsgeist im Orient*, Leipzig (Quelle u. Meyer), veut montrer, par l'exemple de l'Algérie, que l'activité économique des Musulmans n'est pas basée sur la morale, mais guidée par la religion : la réciprocité y remplace la concurrence. — *Le Problème bessarabien, mémorandum adopté le 22 juin 1927 par la Conférence des Associations d'émigrés bessarabiens* affirme de nouveau que la population de la Bessarabie (3 millions) n'a jamais exprimé la volonté de s'unir à la Roumanie et que 38 députés seulement du Sfatul Tseri (sur 162) votèrent l'annexion ; la domination roumaine se serait établie et maintenue par la terreur ; 20.000 personnes auraient été fusillées et 300.000 auraient dû fuir ; proteste contre le protocole bessarabien de la Conférence des Ambassadeurs, parce qu'il a voulu solutionner la question bessarabienne *en*

l'absence de l'U. R. S. S. — Louis Ripault : *Pendant la tourmente, 1914-1918 : France et Pologne* (A. Quillet) ; recueil des articles de l'auteur de 1916 à 1923. — André N. Mandelstam : *La Société des Nations et les Puissances devant le problème arménien* (A. Pédone) : histoire détaillée et documentée de ce lamentable avortement. — André Duboscq : *Le problème du Pacifique* (Delagrave). C'est aussi le problème de la Chine ; on aidera à le résoudre en aidant au rétablissement de l'équilibre extrême-oriental par la confection d'une Chine indépendante ; les hommes doivent s'efforcer de faire taire leur égoïsme et de s'entretenir dans le sentiment plus élevé de la justice humaine et de l'intérêt solidaire total de la collectivité des vivants. — Jacques Crokaert : *La Méditerranée américaine, l'expansion des Etats-Unis dans la mer des Antilles* (Payot), « vaste fresque évocatrice » du passé et du présent des pays que baigne cette mer et dans lesquels les Etats-Unis prétendent avoir des intérêts sur lesquels ils basent une modification de la doctrine de Monroe.

EMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Charles Terrasse : *L'art des châteaux de la Loire*. Avec des illust. Renaissance du livre. 15 »

Art

Pierre du Colombier : *Albert Durer*. Avec de nomb. reprod.; Albin Michel. « »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Choisnard : *Les preuves de l'influence astrale sur l'homme*; Alcan. 10 »

Léon Denis : *Le génie celtique et le monde invisible;* Edit. Jean Meyer. 10 »

X : *Vers l'inconnu et l'invisible*, études scientifiques dictées par Mo 4-5, génie familier, auteur inconnu dictant de l'inconnu à l'interlocuteur Perjoz; Perjoz, Chambéry. 15 »

Ethnographie, Folklore

Paul Pourot : *La chanson, le masque, la danse*. Origines et histoire de la chanson, du carnaval, de la danse et des noëls; Figuière. 10 »

Histoire

André Piganiol : *La conquête romaine*. (*Peuples et civilisations*, histoire générale sous la direction de MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac, tome III); Alcan. 40 »

Luis Ulloa : *Christophe Colomb catalan*. La vraie genèse de la découverte de l'Amérique, avec un Appendice sur les Colombo et les Colomo castillans et sur le passeport donné à Colomb en avril 1492 pour se rendre dans l'Inde; Maisonneuve. 85 »

Woodrow Wilson : *Georges Washington fondateur des Etats-Unis, 1732-1799*, édit. française avec notes et éclaircissements par Georges Roth. Préface de Charles Cestre; Payot. 25 »

Littérature

Calpurnius : *Six églogues*, interprétées en vers français par Ernest Raynaud; Garnier. 12 »

Pierre Courthion : *La vie de Delacroix* : (Coll. Vies des Hommes illustres); Nouv. Revue franç. 12 »

Virginie Demont-Breton : *Les maisons que j'ai connues.* II : *Nos amis artistes;* Plon. 12 »

Emile Dermenghem : *Thomas Morus et les utopistes de la Renaissance;* Plon. « »

L. Dumont-Wilden : *La vie de Charles-Joseph de Ligne, Prince de l'Europe française.* (Coll. le roman des grandes existences); Plon. 15 »

Gustave Dupin : *Les chroniques d'Ermenonville*; Delpeuch. 12 »

Prof. Sigmond Freud : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, traduit de l'allemand et annoté par Marie Bonaparte; Nouv. Revue franç. 12 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Quelques créatures de ce temps*, édit. définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 12 »

René Guyon : *La cruauté;* Alcan. 12 »

Henri-Robert : *Malesherbes.* (Coll. les grands cœurs); Flammarion. 12 »

Maurice Kahn : *Anatole France et Emile Zola.* Avec une lettre autographe d'Anatole France, reproduite en phototypie par Daniel Jacomet; Lemarget.

Jean Larnac : *Colette, sa vie, son œuvre*; Kra. 15 »

Docteur Eugène Lomier : *Anatole France à Saint-Valéry-sur-Somme.* Préface de Théo Varlet; Revue des Indépendants. « »

André Maurois : *Quatre études anglaises.* (Mme du Deffand et Horace Walpole. Lord Byron et le démon de la tendresse. De Ruskin à Wilde. La jeune littérature anglaise); Cahiers de la quinzaine, 18e série, n° 9, L'artisan du livre. « »

Alexandre Mercereau : *Evangile de la bonne vie*; Figuière. 12 »

Comtesse Ostrorog : *Pierre Loti à Constantinople.* Préface de Mme Juliette Adam; Figuière. 10 »

Charles Péchard : *Les zigzags de l'amour*, souvenirs d'un commissaire de police; Monde moderne. « »

Charles Péguy : *Morceaux choisis : Poésie.* Avec un portrait de l'auteur par Pierre Laurens; Nouv. Revue franç. 12 »

Schiller : *Œuvres choisies.* I: *Poésie, théâtre, histoire, esthétique.* II : *Wallenstein.* Introduction, traduction et notes par I. Rouge; Renaissance du livre. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Généraux Hirschauer et Klein: *Paris en état de défense, 1914.* Préface de M. le Maréchal Joffre. Avec 13 illust. h. t. et 4 plans; Payot. 25 »

Jacques de Visme : *Carnet de route*, 1914-1916. Avec un portrait; Berger-Levrault. « »

Poésie

A. M. Gossez : *Le roseau vert*; Figuière. 5 »

Philéas Lebesgue : *Fenêtres sur le monde*; Figuière. 5 »

Juliette Portron : *Les heures multicolores*; L. d'Artrey, 17, rue la Rochefoucauld, Paris 10 »

Jean-Joseph Rabearivelo : *Sylves*; Imp. de l'Imerina, Tananarive. « »

Politique

Perry Belmont : *Egalité politique et tolérance religieuse.* De Roger Williams à Jefferson; Payot. 20 »

Anatole de Monzie : *Destins hors série*; Edit. de France. 12 »
Raymond Poincaré : *Paroles françaises*; Figuière. 6 75
Georges Scelle : *Une crise de la Société des Nations. La réforme du conseil et l'entrée de l'Allemagne à Genève, mars-septembre 1926*; Presses universitaires. 10 »

Questions médicales

Charles Claoué : *Oreille interne.* Etude anatomo-pathologique et clinique. Technique microscopique et expérimentale. Avec 103 fig.; Maloine. 30 »
Dr J. Héricourt : *Le terrain dans les maladies.* Préface du professeur Charles Richet; Flammarion. 12 »
Paul Moinet : *Au temps des Césars, médecine et chirurgie*; Soc. d'impress. typographiques, Nancy. « »

Questions religieuses

E. Eberlin : *Les Juifs d'aujourd'hui.* (Coll. *Judaïsme*, sous la direction de P.-L. Couchoud); Rieder. 10 50

Roman

Henri Bachelin : *Le taureau et les bœufs;* Nouv. Revue critique. 10 »
Binet-Valmer : *La femme blessée*; Flammarion. 12 »
André Castagnou : *Diana*; Plon. « »
John Charpentier : *Les deux visages de l'amour*; Fasquelle. 12 »
Gaston Chérau : *La maison de Patrice Perrier*; Nelson. 7 »
Joseph Conrad : *Gaspar Ruiz (A set of six)*, traduit de l'anglais par Philippe Nel; Nouv. Revue franç. 15 »
Jean de Criteuil : *Le roman d'un prêtre, l'amour et le sacerdoce*; Edit. de l'Epi. 10 »
Charlotte Davy : *Une femme.* Préface de Henri Barbusse; Figuière. 12 »
Albert Erlande : *Edmée Combres.* (Coll. *Cahiers d'Occident*); Libr. de France. « »
Lucienne Favre : *L'homme derrière le mur.* Préface de Pierre Mac Orlan; Crès. 12 »
Paul Fontan-Bagnères : *Couladère*; Figuière. 10 »
E. M. Forster : *Route des Indes*, traduit de l'anglais par C. Mauron; Plon. 15 »
René Gast : *Lolita*, roman algérien; Albin Michel. 12 »
Louis Grevel (Doug) : *Le Challenge Maxwell*, roman sportif. Préface de René Gouzy; Attinger. « »
Pierre Humbourg : *Escale*; Nouv. Revue franç. 12 »
Georges Imann : *Le cœur et les chiffres*; Grasset. 12 »
Lily Jean-Javal : *L'inquiète*; Plon. 12 »
Louis Lefebvre : *La baraque*; Messein. 9 »
Valentin Mandelstamm : *Le crack*; Calmann-Lévy. 9 »
Montherlant : *La mort de Peregrinos*; Hazan. « »
Suzanne Normand : *Cinq femmes sur une galère*; Crès. 12 »
Armand Praviel : *La seconde Marie-Antoinette*; Edit. de France. 12 »
Henri-Jacques Proumen : *La suprême flambée*; Renaissance du livre. 12 »
Ludovic Réhault : *Le génie, l'amour, l'argent*; Edit. Radot. 10 »
Italo Svevo : *Zéno*, traduit de l'italien par Paul-Henri Michel; Nouv. Revue française. 15 »
Willy : *Le fruit vert*; Querelle. 12 »
Léontine Zanta : *La part du feu*; Plon. 12 »

Sociologie

Vicomte Georges d'Avenel : *Histoire de la fortune française. La fortune privée à travers sept siècles*; Payot. 25 »
F. Jollivet-Castelot : *Principes d'économie sociale non matérialiste*; Giard. 5 »
Jacques Valdour : *Les méthodes en science sociale*, étude historique et critique; Rousseau. 30 »

Théâtre

Robert de La Villehervé : *Œuvres, Théâtre*, I; Ollendorff. 20 »

Varia

Les cent vues de Paris. Une carte h. t. 130 reprod. photographiques choisies et commentées par Robert Bonfils; Larousse. « »

G. Clerc-Rampal et Victor Houet; *Le yachting de rivière*, suivi de *Comment vivre à bord d'un yacht de mer ou de rivière*; Soc. édit. géographiques, maritimes et coloniales. 25 »

L. Deflaulière : *Hygiène et menus de réforme alimentaire.* 750 menus d'hygiène gastronomique ; L'Eleveur . 8 »

Léon Gosset : *Quartier latin et Luxembourg.* (Coll. *Pour connaître Paris*). Avec des illust; Hachette. « »

André Hallays : *Le Val-de-Grâce et Port-Royal.* (Coll. *Pour connaître Paris*). Avec des illust.; Hachette. « »

Pierre Mac Orlan : *La Seine.* (Coll. Visages de Paris); Lafitte. « »

Georges Montorgueil : *Le vieux Montmartre.* (Coll. *Pour connaître Paris*). Avec des illust.; Hachette. « »

Au Poète Emile Despax, mort pour la France, 1881-1915, ses amis. Inauguration du monument à Emile Despax, à Dax, Landes; Imp. Dumolia, Dax. « h. c. »

Mme Maurice Pierre-Delagrave: *Les loulous de Poméranie*, origines et standards; L'Eleveur. 10 »

Horacio Quiroza : *Contes de la forêt vierge*, traduction de Francis de Miomandre. (Coll. La joie de nos enfants, de 8 à 16 ans); les Arts et le Livre. 7 50

Pierre Rémond : *Le règlement pacifique des conflits internationaux par la Société des Nations, 1920-1926.* Préface de Marius Moutet; Revue Mondiale. « »

Voyage

Albert Londres : *Marseille, porte du Sud*; Edit. de France. 12 »

Lieut.-Col. E. F. Norton : *La dernière expédition au Mont Everest*, avec la coll. des autres membres de l'expédition, traduit de l'anglais par G. Léon. Avec 15 photog. dans le texte; Payot. 32 »

Ferdinand Antoine Ossendowski : *Le Maroc enflammé*, traduction de M. Robert Renard; Flammarion. 12 »

Henry Vallotton-Warnery : *Sur une six-roues, de Paris au Caire par Constantinople et Bagdad.* Préface du général Weygand; Berger-Levrault. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Tombeau d'Emile Verhaeren. — Un buste d'Emile Verhaeren à Paris. — Le 25e anniversaire d'Emile Zola et le Manifeste des Cinq. — Bossuet, Emile Zola et la Municipalité de Dijon. — Nouvelle inauguration du monument Arthur Rimbaud. — L'acte de mariage d'Augustin Thierry. — A propos d'une biographie de Maupassant. — Une lettre de M. Perrée. — A propos de P.-J. Toulet. — Le « Mercure » et le « Moniteur ». — En Afghanistan. — A propos de documents lamartiniens. — En commémoration du Père Hyacinthe. — Sur un pseudonyme de Catulle Mendès. — F. de Lagenevais. — Descendants ou homonymes. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Le Tombeau d'Emile Verhaeren. — Le Comité de la Commémoration Verhaeren, présidé par M. Louis Piérard, membre de la Chambre des Représentants, président du Club des Ecrivains belges, avait organisé pour le 9 octobre une cérémonie à l'occasion de la translation du corps d'Emile Verhaeren à Saint-Amand-lez-Puers, son pays

natal. Le monument, œuvre de M. Van der Swaelmen, architecte, est constitué par une massive base de ciment en avancée sur la rive droite de l'Escaut et capable de résister aux crues du fleuve et aux poussées des marées ; le tombeau de granit noir s'y érige ; on y accède par un large escalier d'une quinzaine de marches ; ces quatre vers du poème *L'Escaut* y ont été gravés :

> Le jour que m'abattra le sort,
> C'est sur ton sol, c'est sur tes bords,
> Qu'on cachera mon corps,
> Pour te sentir, même à travers la mort, encore !

Le « Passeur d'eau » est exactement en face : c'est le paysage que le poète a eu devant les yeux durant toute son enfance et une partie de son adolescence, et qu'il a tant aimé.

La cérémonie est fixée à trois heures, mais dès deux heures c'est déjà la foule, et voici qu'arrive la flottille de jolis bateaux que le « Royal Antwerp Motor Club » avait gracieusement mis à la disposition des personnalités invitées. Ils sont partis d'Anvers à 10 h. 30, et ont remonté le fleuve par un temps admirable et sous un ciel d'une luminosité merveilleuse. Ils jettent l'ancre et forment sur l'Escaut un élégant ensemble. Une multitude de petites barques venues d'amont et d'aval les entourent bientôt, et à trois heures, à terre comme sur l'eau, la foule est considérable. On se demande par quels moyens tant de gens ont pu se réunir en ce lieu qu'on n'atteint pas facilement, puisque, dit-on, quelqu'un qui a eu la pensée touchante d'apporter des fleurs du Caillou-qui-bique, où vécut le poète, a dû partir la veille pour arriver à temps. Le service d'ordre est fait par des soldats à cheval et à pied.

Un peu après trois heures paraissent le roi et la reine, acclamés par leur peuple. La musique d'un régiment joue la *Brabançonne*, et ce sont les discours. M. Jaspar, premier ministre, et M. Camille Huysmans, ministre des Sciences et des Arts, parlent au nom du gouvernement (M. Huysmans est flamand), M. André Fontainas au nom des écrivains français et belges. *L'Escaut*, poème d'Emile Verhaeren, est lu par M. Maurice Gilbert, avocat.

Le roi et la reine, dans un geste émouvant, déposèrent des fleurs sur le tombeau du poète.

Au cours de cette cérémonie ont été exécutés par la musique du 5e régiment de ligne : Marche funèbre de la *Symphonie homérique*, 2e partie (Mortelmans) ; Offertoire (César Franck) ; De Schelde (Mesdagh).

§

Un Buste d'Emile Verhaeren à Paris. — La presse a prématurément annoncé que l'inauguration d'un buste de Verhaeren, dans le petit square de l'église Saint-Séverin, aurait lieu le 20 octobre : elle est

fixée au jeudi 10 novembre, à 15 heures. Le lieu est bien choisi, en bas du quartier des écoles, à l'écart d'un parisianisme mondain auquel la haute figure du poète ne se mêla jamais.

Le buste, par le sculpteur belge César Scrouvens, est en bronze. Il pose sur une stèle de pierre dressée en bordure du vieux cloître attenant à l'église. Il a été offert à la Ville de Paris par MM. Alphonse Carpentier, ancien sénateur de Liége et de Bruxelles, président d'un comité franco-belge formé d'amis belges et français d'Emile Verhaeren, et Grimoin-Sanson, qui partage la vice-présidence du comité avec M. Arthur de Rudder, homme de lettres belge. La Ville a assumé les frais de la stèle et de l'inauguration. C'est en son nom que seront établies les invitations.

La cérémonie est placée sous le patronage de M. Herriot, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ; M. Camille Huysmans, ministre des Sciences et des Arts de Belgique ; M. Henri Carton de Wiart, ministre d'Etat ; M. l'Ambassadeur de Belgique en France ; M. l'Ambassadeur de France en Belgique ; M. Louis Delsol, président du Conseil municipal ; M. Paul Bouju, préfet de la Seine.

Après les discours, des artistes de la Comédie-Française feront entendre des œuvres de Verhaeren et d'autres poètes.

Une très grande salle d'une école située en face du square Saint-Séverin a été mise à la disposition du Comité, de sorte que le mauvais temps n'est pas à redouter.

§

Le 25e anniversaire d'Emile Zola et le Manifeste des Cinq. — La commémoration, à Médan, du vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Emile Zola marquera sa date dans l'histoire anecdotique du naturalisme. L'un des signataires du manifeste des Cinq contre *la Terre (Figaro,* 18 août 1887), M. Lucien Descaves, qui venait pour la première fois à Médan, a fait élégamment amende honorable publique — « acte de contrition », a-t-il dit — en se déclarant heureux de réparer ainsi une « injustice commise dans le feu et l'aveuglement de la jeunesse ».

Voici les principaux passages de son discours :

Un jour, quatre de mes amis et moi, nous nous sommes conduits à l'égard de Zola en enfants prodigues. Nous avons secoué le joug paternel et nous sommes partis en faisant claquer notre fouet de postillons émancipés.

Quelle imprudence de notre part ! Pouvions-nous mieux reconnaître que nous étions les disciples de Zola — qu'en le reniant !

Quoi qu'il en soit, l'un après l'autre, avec la fierté d'un repentir sincère, nous lui sommes revenus...

Je puis bien dire aujourd'hui que nous fûmes un peu surpris du renfort qui vint d'Anatole France. Nous en avions besoin, car la presse en général nous donna les étrivières. Mais enfin, Anatole France était plus loin de nous que Zola .. L'auteur du *Crime de Silvestre Bonnard* écrivit néanmoins : « Le 9 Thermidor qui renversa la tyrannie de M. Zola fut l'œuvre des Cinq. La terreur naturaliste était vaincue. »

Il allait un peu fort, le bon Maître. Il écrasait nos cinq doigts entre l'enclume et le marteau.

Mais, le moment venu de racheter sa diatribe, Anatole France lui-même trouva mieux que nous le mot expiateur en faisant honneur à Zola d'avoir été « un moment de la conscience humaine ».

Notre escapade commune était, quant à moi, d'autant plus sotte, que mon premier roman, je l'avais dédié à Zola. Si bien qu'en faisant aujourd'hui amende honorable, je rejoins mon berceau...

Je ne rentre pas dans le giron du naturalisme ; mais j'exprime à son chef toute la reconnaissance que nous lui devons, car il nous a faits ce que nous sommes, à son image, des hommes de bonne volonté et de bonne foi.

Le discours au nom des « Amis d'Emile Zola » a été prononcé par M. Gabriel Reuillard, et un poème inédit de M. Jacques Feschotte a été déclamé par Mlle Madeleine Roch.

§

Bossuet, Emile Zola et la Municipalité de Dijon. — Nous rappelant que les noms des rues à Dijon avaient fait l'objet de nombreuses discussions de la part de la municipalité, en 1904, en 1921 et en 1926, nous avons demandé à un érudit dijonnais, M. Rabbe, du *Progrès de la Côte-d'Or*, de nous renseigner sur les différents changements se rapportant à la rue Bossuet et à la place Emile-Zola, deux grands hommes, dont un Dijonnais, dont les anniversaires sont commémorés cette année.

Voici les précisions que nous tenons de M. Rabbe :

La *rue Bossuet*, ainsi dénommée depuis longtemps, s'étend du « Coin du Miroir », carrefour au centre de la rue de la Liberté (la grande artère dijonnaise) jusqu'à une petite place située derrière le chevet de la vieille église Saint-Jean.

Cette place porta jadis pendant des siècles le nom de place Saint-Jean. Il y a une vingtaine d'années, comme le fait se retrouve dans tant de villes où l'on débaptisa les rues qui portaient des noms de Saints, une délibération du Conseil municipal, en date du 11 octobre 1904, approuvée par un décret du 29 décembre de la même année, donnait à la place Saint Jean le nom de *place Emile-Zola*. Mais il y a six ans, alors qu'on érigeait contre le chevet de l'église Saint-Jean la statue de Bossuet (dont la maison natale se trouve tout à côté, au n° 12 sur cette même place) le Conseil Municipal décidait, par délibération du

24 mai 1921, de nommer — logiquement cette fois — la place Emile-Zola *place Bossuet*, nom qu'elle a maintenant.

Par la même délibération de mai 1921, le Conseil, voulant conserver le nom d'Emile Zola, transférait cette dénomination à une autre place, située à environ 150 mètres de là, et redonnait le nom de place Emile-Zola à ce qui s'appelait depuis un temps presque immémorial place du Morimont (place où depuis le moyen âge avaient lieu les exécutions).

Et, comme dans toutes les villes, les *vieux* Dijonnais parlent toujours de la place Saint-Jean et de la place du Morimont, ou mieux du Morimond, plus justifié par le nom d'origine. — L. DX.

§

Nouvelle inauguration du monument Arthur Rimbaud. — On sait que le buste d'Arthur Rimbaud, érigé en 1901 à Charleville, a été détruit par les Allemands durant l'occupation de cette ville pendant la guerre. Le buste, œuvre de Paterne Berrichon, était en bronze, et les Allemands s'en sont emparés, comme de tous les autres monuments de bronze des territoires envahis, pour en faire des munitions. Un nouveau buste du poète, dû au sculpteur ardennais Alphonse Colle et exécuté d'après l'ancienne maquette de Berrichon, a été inauguré à Charleville le 23 octobre au cours d'une « journée Arthur Rimbaud », organisée par la Société des Ecrivains Ardennais, dont le président est Ernest Raynaud et le secrétaire général Jean-Paul Vaillant.

L'inauguration a eu lieu sous la présidence de M. Charles Boutet, maire de Charleville. Les discours ont été prononcés par MM. Ernest Raynaud, Lucien Hubert, sénateur des Ardennes, Ernest Delahaye et Charles Boutet. Parmi les assistants à la cérémonie figuraient Mmes Gustave Kahn, Ernest Raynaud, Gobron ; MM. Albert Messein, André Payer, Louis Piergunet, et les deux nièces du poète, Mmes Tessier et Lecourt.

La cérémonie fut suivie d'un banquet qui eut lieu sous la présidence de M. Paul Bouët, préfet des Ardennes, et où des toasts et discours furent prononcés par MM. Thomas Braun, délégué de la Belgique, Julien Maigret, au nom des écrivains coloniaux, Paul Bouët et Lucien Hubert. M. Rémy Bourgerie lut le *Bateau ivre*.

Après une visite au Musée municipal, où le Conservateur, M. Manquillet, avait réuni une exposition de souvenirs de Rimbaud, on se rendit en cortège à la maison natale du poète, puis sur sa tombe.

§

L'acte de mariage d'Augustin Thierry. — Grâce à l'obligeance de M. H. de Beauséjour, un érudit fort apprécié en Haute-Saône, j'ai pu retrouver l'acte de mariage d'Augustin Thierry. Sa

publication mettra fin à des erreurs, devenues classiques, en ce qui concerne le célèbre historien. Dans une note, parue au *Mercure* du 15 décembre 1924, j'en ai moi-même commis trois : le mariage eût lieu à Luxeuil non à Vesoul; la fiancée d'Augustin Thierry avait 29 ans et non 32 ; elle s'appelait de Quérangal et non de Quérandal.

Voici l'acte en question :

L'an mil huit cent trente un. à deux heures de l'après-midi, du six novembre par devant nous François Léopold Grégoire Desgranges maire par intérim, officier de l'état-civil de la ville de Luxeuil, chef-lieu de canton, arrondissement de Lure, département de la Haute-Saône ; sont comparus Monsieur Jacques Nicolas Augustin Thierry âgé de trente-six ans, membre de l'Institut, de l'ordre royal de la Légion d'honneur, né à Blois, le dix mai mil sept cent quatre vingt quinze, domicilié à Paris, fils majeur de Monsieur Jacques Thierry, propriétaire domicilié à Blois, consentant ainsi qu'il résulte de sa procuration passée à Blois, le vingt quatre septembre dernier, devant Monsieur Guillaume Adolphe Brimon, notaire au dit Blois, dûment en forme, laquelle sera annexée au présent acte ; et de feue dame Catherine Leroux ,son épouse, décédée à Blois, le huit du mois d'octobre mil huit cent vingt-neuf, comme il est constaté par l'acte de décès délivré à Blois, sans date, des père et mère d'une part.

Et Mademoiselle Suzanne Julie de Quérangal âgée de vingt-neuf ans, née à Paris, le deux février dix-huit cent deux, rentière domiciliée à Luxeuil, fille majeure de Monsieur Maurice Julien de Quérangal, contre-amiral en retraite, officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, demeurant à Paris, consentant ainsi qu'il résulte de sa procuration passée à Paris le cinq septembre dernier devant le sieur Piet et son confrère, notaires à Paris laquelle sera annexée au présent acte, et de feue Dame Julie Lecointe, décédée à Paris, le onze juin mille huit cent trente, comme il est constaté par l'acte de décès délivré à Parir, le cinq septembre dix huit cent trente un, des père et mère d'autre part.

Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux, et dont les publications ont été faites devant les principales portes d'entrée de nos hôtels de ville tant à Luxeuil qu'à Paris, savoir la première à Luxeuil le dimanche vingt trois octobre, à l'heure de midi, et à Paris le dimanche seize octobre, sans heure, et la seconde à Luxeuil le dimanche trente octobre, à l'heure de midi, et à Paris le dimanche vingt trois octobre, sans heure.

Aucune opposition au dit mariage ne nous ayant été signifiée, faisant droit à leur réquisition, après avoir donné lecture de toutes les pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre six du code civil des français, intitulé du mariage, avons demandé au futur époux et à la future épouse s'ils veulent se prendre pour mari et pour femme : chacun d'eux ayant répondu séparément et affirmativement, déclarons au nom de la loi que Monsieur Jacques Nicolas Augustin Thierry, et Mademoiselle Suzanne Julie de Quérangal sont unis par le mariage.

De quoi avons dressé acte en présence de Monsieur Amédée Simon Dominique Thierry, âgé de trente quatre ans, préfet du département de la Haute-Saône, demeurant à Vesoul, frère du futur, de Monsieur Guillaume François Bruneau, âgé de quarante quatre ans, receveur général de la Haute-Saône, domi-

cilié à Vesoul, ami du futur, de Monsieur Jean-Jacques Joseph Grasson, âgé de cinquante-six ans, lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, résidant à Luxeuil, ami de la future et de Monsieur Charles François Léon Marie Thérès Durand, âgé de vingt-cinq ans, secrétaire intime de Monsieur le préfet du département de la Haute-Saône, demeurant à Vesoul, ami de la future. Lesquels après qu'il leur en a été donné lecture l'ont signé avec nous et la partie contractante, à l'exception du futur qui a déclaré ne pouvoir signer pour cause de cécité absolue.

Suivent les signatures. Le mariage religieux eut lieu également à Luxeuil, comme en témoignent les registres de la paroisse, le lendemain sept novembre.

L. BARBEDETTE.

§

A propos d'une biographie de Maupassant.

Cher Directeur,

Vous avez inséré dans le numéro du 1er octobre une nouvelle lettre de Mr Sherard, soucieux de « rectifier une assertion erronée ».

Libre à lui d'essayer de faire diversion, mais il convient de ne pas laisser s'égarer le débat.

Permettez-nous de répéter que le seul point à retenir c'est que nous avons démontré, et fait avouer à Mr Sherard, qu'il a pris dans le livre de M. Albert Lumbroso ce qui concerne Boule de Suif ; mais alors que M. Lumbroso ne manque pas de noter que « ces renseignements ont été fournis par M. Edmond Perrée », Mr Sherard s'abstient de citer aucune source, s'appropriant ainsi le résultat de recherches déjà faites.

Que Mr Sherard ergote désormais tant qu'il voudra, le fait demeure qu'il a avoué son emprunt sans référence.

Nous avons donc obtenu le résultat que nous poursuivions et nous en avons maintenant fini avec cette affaire.

Croyez bien, cher Directeur, à nos sentiments dévoués.

HENRY D. DAVRAY,
LÉON DEFFOUX.

§

Une lettre de M. Perrée.

1er octobre 1927.

Monsieur,

Dans une lettre que publie le *Mercure* de ce jour, M. Sherard demande où j'ai trouvé les documents qui m'ont servi à écrire la petite biographie de « Boule de Suif ».

Cette question, je l'attendais.

Mais je ne suivrai pas M. Sherard dans le domaine de l'incorrection où il semble maître. Les amis de « Boule de Suif » qui m'ont documenté ne m'ont pas demandé le secret. J'estime néanmoins qu'il serait

peu délicat de citer leurs noms en raison de la situation qu'ils occupaient. D'ailleurs plusieurs d'entre eux sont morts (Adrienne Legay aurait aujourd'hui 85 ans).

Quant à l'identification de *Boule de Suif*, je n'en ai jamais réclamé la priorité. Ce que j'ai dit, et dont M. Sherard a dû convenir, c'est qu'il s'est borné à traduire l'article du *Temps*, après en avoir pris copie dans Lumbroso.

En vous priant, etc.

E. PERRÉE.

§

A propos de P.-J. Toulet.

13 octobre 1927.

Mon cher Directeur.

Rentré à Paris après une longue absence, j'ai trouvé, parmi le courrier qui ne m'avait pas suivi, le numéro du 1er février du *Mercure de France* où a passé l'article consacré par mon vieil ami, Louis Martin, aux deux années passées par P.-J. Toulet à Alger de 1887 à 1889 : heureuses années qui ont jeté sur nos vingt ans une clarté qui nous enchante encore.

Martin a réussi à donner à ce départ ailé de notre adolescence toute sa couleur. Mais sa mémoire l'a trahi en ce qui touche notamment l'arrivée de notre ami et les circonstances d'où est née cette amitié.

Toulet arrivait de l'Ile Maurice, où son père s'était remarié, et rejoignait Caresse-en-Béarn où il possédait un rendez-vous de chasse, alors habité par un de ses oncles. Mais, parti avec une troupe de baladins qui rentrait en France, il oublia vite les Pyrénées pour suivre l'étoile de la troupe que le ciel d'Alger réclamait. C'est ainsi que, déjà prince de toute élégance spirituelle, notre ami se payait le luxe de débarquer parmi nous à la façon d'un Hamlet de *Moralités légendaires*, converti aux grâces d'une Ophélie de théâtre. Celle-ci l'avait d'ailleurs déjà quitté pour un riche commerçant de la rue de la Lyre lorsqu'il se présenta à nous, un matin, quelques jours après son débarquement, à notre table du restaurant Pautrier. Quelle bonne grâce cavalière il mit à solliciter sa place parmi nous ! « Je ne crois pas me tromper, dit-il, en assurant que je me trouve parmi des étudiants. Etudiant moi-même — ès humanités — et à peine débarqué d'un voyage lointain, me sera-t-il permis de m'asseoir, messieurs, parmi vous ? » On s'écarta. Il s'assit. Le soir, nous nous tutoyions. Il est vrai de dire que l'après-midi s'était passée chez lui, dans sa chambre des Tournants Rovigo, où il nous avait lu, de sa chère voix qui s'est tue, de sa voix légèrement voilée, quelques-uns de ses vers que, peu de temps après, nous connaissions tous par cœur et qui, à évoquer ces heures de lumière, remontent vers ma mémoire comme un chant nostalgique...

Orientales fleurs, les roses du matin
Illuminaient le Temple au métal de son faîte,

Que tu pleurais encor ta prochaine défaite,
En criant vers le Père oublieux et lointain !...
O Christ à barbe d'or, amant des jours de fête...
. . . .

Mais je ne voudrais pas donner à cette lettre l'importance d'une étude. J'ai cru bon, mon cher Directeur, — et en marge des émouvants souvenirs de Louis Martin — de situer dans leur vrai jour, avec leur allure un peu romanesque, le départ de Toulet de l'Ile Maurice.

Aimes-tu les jours d'or, dénués de mystère,
Les rayons alourdis desséchant les rameaux
Et, sous le morne ciel que jamais rien n'altère,
La campagne immobile en sa robe d'émaux ?

Viens, la varangue fraîche embaume et fera taire,
En mon cœur inquiet, la voix des anciens maux !
Viens...

et son arrivée devant la Cité blanche où il passa près de nous — ô Cotoni, ô Pierre Gavault, où êtes-vous, et vous, Suzanne, au rire d'or ?.. — deux des plus merveilleuses années de sa précieuse existence :

Alger, ville d'amour, où tant de nuits passées
M'ont fait voir la henné de tes roses talons !...

. . . .

Dans un article prochain — prélude à un *P.-J. Toulet ou le dernier dandy* — je saurai compléter les souvenirs de Louis Martin, auxquels je dois une très pure et très profonde émotion.

Je vous prie d'agréer, etc. JOSEPH CASANOVA.

§

Le « Mercure » et le « Moniteur ». — Un écho récent du *Mercure* (numéro du 1er août) cite une étude sur le *Journal officiel*, dans laquelle M. Maurice Leblond donna pour « aïeul » à l'*Officiel* le *Mercure de France* (l'ancien, bien entendu).

« Rien n'est plus vrai », écrit M. Maurice Leblond. Rien n'est plus discutable, au contraire. Et cela pour la bonne raison que le *Mercure*, — *galant* d'abord, puis, après avoir plusieurs fois modifié son titre, *de France* à partir de 1724 seulement, — n'étant né qu'en 1672, il lui eût été difficile de rendre compte des Etats généraux de 1614. Il y eut bien cependant, et c'est ce qui a dû créer la confusion, un *Mercure françois* en trente-cinq volumes (le dernier est de 1646) qui relate les événements de 1605 à 1644, comme avait fait Palma Cayet dans ses *Chronologies* (*novenaire* et *septennaire*), parues en 1605 et 1608 et relatant, sous forme d'annales, l' « histoire de la paix » entre la France et l'Espagne, de 1598 1604, puis, remontant plus haut, le règne de Henri IV, de 1589 à 1598. Mais ce *Mercure* et ces *Chroniques* n'é-

taient que des espèces d'annuaires n'ayant pas le caractère d'actualité d'un périodique.

Quant à la *Gazette nationale,* ou *Moniteur universel,* créée par Panckouke le 24 novembre 1789 (et non 1781), plus jeune de trois mois que les *Débats,* elle ne devint officielle que le 7 nivôse an VIII (28 décembre 1799) ; et ce n'est qu'à partir du 1er janvier 1811 qu'elle se qualifia *Moniteur universel.*

On trouvera des détails sur ces différentes publications, dans la *Bibliographie de la Presse* de Hatin (qu'il est d'ailleurs prudent de contrôler) et dans un article du *Mercure de France* lui-même, de janvier 1764. — J.-G. P.

§

En Afghanistan.

Kaboul, le 10 septembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 15 juin 1927, à la rubrique « Géographie », a paru le compte-rendu d'un ouvrage de M. Raymond Furon sur l'Afghanistan. Je ne veux pas entrer dans tous les détails de cet article, je désirerais seulement mettre au point quelques affirmations qui ne sont plus conformes à la réalité : « Le plus simple bien-être est inconnu même dans les familles soi-disant aisées de Kaboul, — mobilier, chose à peu près inconnue — automobiles, à condition d'être rustiques... »

M. Furon est arrivé avec moi à Kaboul en janvier 1923, membre de la Mission scolaire que je dirigeais ; il collabora à l'œuvre d'Enseignement que nous organisâmes alors : un collège de langue française qui compte actuellement 450 élèves et une vingtaine de professeurs dont 6 Français et 2 Persans. Il quitta le collège et l'Afghanistan dès novembre 1924. Son court séjour dans le pays n'a pu le rendre témoin des progrès accomplis jusqu'à ce jour. Mais s'il revenait pour être des nôtres, dès maintenant il ne reconnaîtrait guère la Ville qu'il a quittée il y a seulement trois ans. Sous l'impulsion du roi Amanoullah Khan, un progrès extraordinaire s'est accompli, il n'y a plus guère de maisons à Kaboul — même habitées par des familles peu aisées — qui soient complètement dépourvues de mobilier : une fabrique spéciale de meubles a été créée qui, en plus des artisans du bazar, fournit à la clientèle des tables, des chaises, des armoires, des fauteuils, etc., etc... de tous styles, et de tous prix, et exécute aussi des meubles d'après nos catalogues européens.

Je juge erronée l'affirmation que le plus simple bien-être était inconnu en 1924, même de la plupart des familles soi-disant aisées de Kaboul. Je me rappelle entre autres une visite que je fis à cette époque dans une famille qui habite un village des environs immédiats de Kaboul, un grand confort y existait déjà — confort entendu d'une autre manière

que nous, peut-être, mais qui comportait cependant déjà de quoi satisfaire un Européen.

En ce qui concerne les automobiles qui circulent, il en est de toutes marques, dont la plupart n'accepteraient pas sans maugréer l'épithète de rustique qui leur est accolée dans le texte : Rolls Royce, Delage, Citroën, Fiat, Woolseley, Renault, Peugeot, etc., etc...

Je ne puis guère m'étendre sur les autres progrès déjà réalisés : l'électricité répandue dans toute la ville et les bazars — un petit chemin de fer reliant Kaboul à Dar oul Aman (la nouvelle capitale en voie de construction), — une fabrique de ciment, une manufacture d'allumettes, une savonnerie, etc. D'ailleurs, tous les ans une exposition des arts et manufactures et des produits agricoles permet de juger par étapes des améliorations apportées dans toute l'économie du pays. Sa M. Aman Oullâh Khan, qui est l'animateur de la transformation radicale du pays, n'a pas non plus négligé les autres nécessités d'un Etat indépendant. Il a organisé l'instruction publique dans tout le pays, fondé de grandes écoles, fait adopter le système métrique, etc., etc.

Mais cela est hors de mon sujet, qui était seulement d'affirmer que le bien-être n'est plus inconnu ici, qu'il se répand de plus en plus et même très vite.

Un séjour de près de 5 ans à Kaboul m'a mis à même de suivre tous ces progrès de très près et ce m'est un agréable devoir d'en porter ici témoignage.

L. TÉNÈBRE
Directeur du Collège Amâniyeh
de Langue Française.
Kaboul, Afghanistan.

§

A propos de documents lamartiniens.

Paris, 18 octobre 1927.

Cher monsieur le Directeur,

Je connais trop la loyauté et la courtoisie du *Mercure* pour ne pas douter que vous voudrez bien faire accueil à cette petite note :

Dans sa Revue des journaux de votre dernier numéro, votre distingué collaborateur M. R. de Bury évoque l'hypothèse du mariage secret de Lamartine avec sa nièce Valentine, et cite à ce propos l'article récemment paru dans le *Temps* sous la signature de M. G. Montorgueil. Or, ledit article utilise, tant en ce qui concerne le curieux propos attribué au grand-oncle du Baron Carra de Vaux, que pour la lettre inédite de Valentine de Cessiat relative à la correspondance de Lamartine, des documents cités par moi pour la première fois dans la *Revue mondiale* du 1er octobre 1926. A vrai dire, M. Montorgueil cite incidemment mon nom comme le confrère qui aurait reçu les confidences du Baron Carra de Vaux. Mais ce que l'honorable rédacteur du *Temps* néglige de pré-

ciser, c'est que ces documents ne constituaient que des pièces justificatives pour une étude documentée sur Valentine de Cessiat, parue dans le même numéro sous ma signature, c'est-à-dire un an à peu près avant l'article de mon confrère du *Temps*. Il vous paraîtra juste, j'en suis certain, que je veuille simplement revendiquer l'antériorité pour un travail consciencieux, surtout devant un public aussi averti que celui du *Mercurede France*.

En vous remerciant d'avance de vouloir bien donner l'hospitalité à ces quelques lignes, je vous prie, etc.

MAURICE WOLFF.

§

En commémoration du Père Hyacinthe. — A la veille de la guerre, un comité international s'était constitué à Genève pour ériger un monument à la mémoire du Père Hyacinthe. De précieuses adhésions étaient venues aux initiateurs, des horizons les plus divers de la pensée contemporaine. Après plus de douze ans, à l'occasion du centenaire de Hyacinthe Loyson, l'idée a été reprise. Un médaillon, œuvre du sculpteur James Vibert, sera placé à l'intérieur de l'église Saint-Germain, où le Père Hyacinthe officia comme curé de Genève.

§

Sur un pseudonyme de Catulle Mendès.

Alger, le 7 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

Je viens seulement de lire, dans les échos de votre numéro du 1er août 1927, l'article de M. Pierre Dufay intitulé *Une fête chez Nina de Villard* (pp. 761-763). Analysant un article paru en juillet 1876 dans la *République des Lettres* (directeur Catulle Mendès) sous la signature de Jean Prouvaire, l'auteur réfute l'erreur du Dictionnaire des pseudonymes de Georges d'Heilli, qui attribue ce nom de plume au félibre Auguste Fourès, et émet l'opinion que ce masque pourrait bien dissimuler la personnalité du directeur lui-même, de Catulle Mendès. Je suis heureux de pouvoir apporter une confirmation au témoignage de M. Pierre Dufay sur ce petit point d'histoire littéraire. J'avais moi-même identifié déjà Jean Prouvaire-Mendès dans mon étude sur *La genèse de l'Annonciateur*, de Villiers de l'Isle-Adam, parue dans *la Revue d'histoire littéraire de la France* (nos 1 et 2 de 1926, p. 59).

Recevez, etc.

E. DROUGARD,
Professeur au Lycée d'Alger.

§

F. de Lagenevais. — Dans l'écho sur Buloz signé C. P. (*Mercure* du 1er août, p. 759), il est dit que Pontmartin signa du pseudo-

nyme « F. de Lagenevais » à la *Revue des Deux Mondes*. C'est une erreur. Ce pseudonyme était celui de Henri Blaze de Bury, qui signa aussi ses premiers articles, dans la revue de son beau-frère, du pseudonyme germanique Hans Werner. Ange-Henri Blaze était fils de Joseph Blaze, dit Castil-Blaze, de célèbre mémoire dans les fastes de la musique. Sa mère, d'origine anglaise, s'appelait Bury, d'où le nom composé qu'il se donna en même temps qu'un air de noblesse. — J.-G. P.

§

Descendants ou homonymes. — A Béziers, en face de l'église de la Madeleine, où furent brûlés, au XIIIe siècle, 30.000 Albigeois, se trouvent maintenant deux boutiques. Sur l'enseigne de l'une on lit : *Fruits et Primeurs. Maison Sarrail.* Sur l'enseigne de l'autre : *Fruits et Primeurs. Maison Doumergue.*

§

Erratum.

Bordeaux, le 19 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

La plus légère erreur, — fût-elle de typo, — concernant notre Bon Maître, me semblerait impie, si nous la laissions subsister. Seul, un mouvement de respect m'engage donc à vous signaler un *lapsus* qui a échappé à l'aimable et distinguée auteur de l'article « Aviation et littérature » de votre n° 704, du 15 octobre 1927.

Il est rappelé, page 332, 3e alinéa, qu'Anatole France admirait l'aviation en 1912, mais qu'il « la détestait en 1925 ».

Hélas ! à cette dernière date, nous avions déjà, pour jamais, fini de savourer des chefs-d'œuvre nouveaux de M. Bergeret, qui s'était doucement éteint à la mi-octobre 1924.

Tous vos lecteurs, qui ont dû, hier, 18 octobre, se remémorer pour la troisième fois le souvenir de ses émouvantes funérailles, auront, sans doute, rectifié d'eux-mêmes et peut-être recevrez-vous mille et mille lettres comme celle-ci. Mais le devoir des uns dispense-t-il les autres...?

Veuillez croire, etc.

J. MORRAIN.

§

Le Sottisier universel.

Nous sommes presque assaillis par d'innombrables abeilles... Les vindicatifs diptères s'acharnent et nous poursuivent. — G. M. Haardt et L. Audouin-Dubreuil (Expéd. Citroën Centre-Afrique), *La Géographie*, n° 3-4, 1926.

BEETHOVEN (Van), pseudonyme. Voy. SEYFRIED. — QUÉRARD, *La Littérature française contemporaine*, 1827-1840, tome I (1840).

Cette documentation ne l'empêchait nullement de produire en même temps

des vers, des chansons, des virelais, vantant les joies de l'amour, de la jeunesse et de la passion, comme le fera Pétrarque pour Françoise de Rimini. — JULES CHANCEL, *Dimanche illustré*, 16 octobre.

Le vieux pilote grimaça, ravi. Notre petite Basilissa est assez belle pour cela, marmonna-t-il en expectorant sa chique qu'une mouette saisit au vol. — MYRIAM HARRY, *La vie amoureuse de Cléopâtre*, p. 31.

Rollinat, fils d'un ancien représentant du peuple, est né à Châteauroux. Il fréquentait assidûment chez George Sand qui baptisa son fils... — HORACE VALBEL, *Les chansonniers et les cabarets de Paris*, p. 86.

Après une heure de travail, pendant laquelle je risquai vingt fois d'être emporté, je parvins à couper le mât... Vers midi, je descendis pour essayer de retrouver une carte. Quand je revins, les mains vides, elle me dit : « Terre ! » et me montra, dans le lointain, une ligne sombre et courte... Grimpé au sommet du mât, j'agitai longtemps des lambeaux de linge. — ANDRÉ MAUROIS, *La Nouvelle Revue Française*, 1er octobre.

10532. ORLÉANS (Duc d'). A travers la banlieue. — Du Spitzberg au Cap Philippe (Mai-Août 1905). *Paris, Plon.* 1907, pet. in-4, cart. bradel demi-perc. brune, tête dor., non rog., couv. ill. cons. (210) 50 fr.

Catalogue n° 423, octobre 1927, de la Librairie Charles Bosse, 16, rue de l'Ancienne-Comédie Paris.

M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, s'est écrié en public : « Le communisme, voilà l'ennemi ! » Le bronze de Gambetta, sur le Carrousel, a dû en frémir... Ce n'est donc plus le cléricalisme? — *L'Avenir*, 1er octobre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CXCIX

—

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, p

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cr *s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger* *çaises.*

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè chèques multiples. Au reçu du premier versement, un compt averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cour en tous genres accompagnées de leur montant (plus

MONTANT DES PROVISIONS A L

(*Port recom*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an, des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe.....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des livre tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cra

E LIVRES

de la Sorbonne, Paris-V^e^

t », fonctionne depuis **4 ANS** *à la satisfaction générale,*
ent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-

la PROVISION qui supprime les frais de mandats ou
ant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son ompte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont oujours exécutées *par retour du courrier.*

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais es renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour asser des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, ux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de cience, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

Office sert pour tous pays les commandes de livres

CE DE LIVRES POUR UN AN
ompris)

t Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
t Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
t Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

ais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul-
» doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. M'adresser uniquement les livres que je commanderai.

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, **roman.** Volume in-18........ 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18........ 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16........ 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, **avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure.** Volume in-18........ 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 12 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 12 »
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 12 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 12 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 12 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 12 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18 .... 12 »
Sixtine. Volume in-18 .... 12 »
Histoires magiques. Volume in-18 .... 12 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 12 »
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 12 »
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 12 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 12 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 12 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 12 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 12 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18 12 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 12 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 12 »
Le Problème du Style. Volume in-18 .... 12 »
Promenades Littéraires. 7 volumes in-18 à .... 12 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 .... 2 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18. 12 »
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 12 »
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 12 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 10 50
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 12 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8 .... 15 »
Lettres intimes à l'Amazone. Volume in-8 .... 15 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'instinct sexuel.* Vol. in-8 ..
Promenades Philosophiques. 3 volumes in-18 à .... 12 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 12 »

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 12

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 12 »

Confession de Minuit. Vol. in-16.......... 12 »

Des Hommes abandonnés. Vol. in-16....... 12 »

Deux Hommes. Vol. in-16.................... 12 »

Le Prince Jaffar. Vol. in-16.................. 12 »

La Pierre d'Horeb. Vol. in-16................ 12 »

Journal de Salavin. Vol. in-16................ 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.................................... 12 »

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »

Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12 »

Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16....... 12 »

Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16........ 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16................................ 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.......... 12 »

a Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie

, Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16........... 12 »

Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18............. 7 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

L'Immoraliste. Vol. in-18 .... 12 »

La Porte étroite. Vol. in-18 .... 12 »

LITTÉRATURE

Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale. Vol. in-18 .... 12 »

Nouveaux Prétextes. Vol. in-18 .... 12 »

Oscar Wilde (IN MEMORIAM) (Souvenirs). Le « DE PROFUNDIS ». Vol. in-18 .... 5 »

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3, r

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le Cr *s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger çaises.*

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le systè chèques multiples. Au reçu du premier versement, un comp averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes cour en tous genres accompagnées de leur montant (plus

MONTANT DES PROVISIONS A

(Port recom

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois....................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an, des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe.....

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des livre tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le Cra

E LIVRES

e de la Sorbonne, Paris-V^e^

llot », fonctionne depuis 4 ANS à la satisfaction générale, ésirent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-

e la PROVISION qui supprime les frais de mandats ou urant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

l'Office sert pour tous pays les commandes de livres).

FICE DE LIVRES POUR UN AN
lé compris)

ce et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
ce et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
ce et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

... de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

ançais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul- llot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot
3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

2

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16........... 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16............. 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16......................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16.................... 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.................. 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16................. 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 12 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 12 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16....... 12 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.............................. 12 »

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16... 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16............. 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18............ 7 50

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, **roman.** Volume in-18 .... 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16 .... 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure*, **1915-1917, avec** un portrait de l'auteur par Lita Besnard, **reproduit en héliogravure.** Volume in-18 .... 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉD ONS DV MERCVRE DE FRANCE

OEUVR DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

De l'Angelus de be à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-16........ 12 »

Le Deuil des Prim es. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-16....... 12 »

Le Triomphe de la (*Jean de Noarrieu. Existences*) Vol. in-16 12 »

Clairières dans le 1902-1906 (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. P s diverses. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-16........ 12 »

Les Géorgiques chré nes. Vol. in-16........ 12 »

La Vierge et les Son Vol. in-16........ 10 50

Le Tombeau de Jea La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16........ 10 50

Choix de Poèmes, avec Étude de Léon Moulin, et une Bibliographie; portrait de l'aut ar Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16.. 12 »

Le Premier livre des Q ains. Vol. in-8........ 5 »

Le Deuxième livre des Q ains. Vol. in-8........ 5 »

Le Troisième livre des ains. Vol. in-8........ 5 »

Le Quatrième livre des rains. Vol. in-8........ 5 »

Ma France poétique. Vol. .... 12 »

ROSE

Le Roman du Lièvre. (*Le an du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Ch Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Lar Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame Warens aux Charmettes et à Chambéry.*) Vol. in-16........ 12 »

Ma Fille Bernadette. Vol. in-........ 12 »

Feuilles dans le vent. (*Médita . Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.*). in-16........ 12 »

Le Rosaire au Soleil, roman. in-16........ 12 »

Monsieur le Curé d'Ozeron, r . Vol. in-16........ 12 »

Le Poète Rustique, roman. Vol. 6........ 12 »

Cloches pour deux mariages. (ariage basque. Le Mariage de raison). Vol. in-16........ 12 »

Les Robinsons basques, roman. n-16........ 12 »

Trente-Six Femmes. Vol. in-16........ 12 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND ON

Francis Jammes et le Sentiment la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrai autographe. Vol. in-16. 2 50

CHEMIN DE FER DE PARIS A LÉANS

HIVER 1927-19

Comment se rendr au Maroc

En utilisant le Réseau d'Orléans, on peut se rend Maroc par divers itinéraires, savoir :

1°) **Par Bordeaux-Casablanca.** — Départ rdeaux trois fois par mois. Traversée en 3 jours.

2°) **Par Gibraltar-Casablanca.** — Relatio pides entre Paris et Gibraltar. Service hebdomadaire de Gibraltar à Casablanca, de mer environ.

3°) **Par Algésiras-Tanger.** — Sud-Express Paris et Madrid. Entre Madrid et Algésiras, train rapide quotidien (service domadaire de luxe). Traversée quotidienne Algésiras-Tanger en trois heures. D ger à Casablanca par Rabat, train avec voitures Pulman et service automobile quo

4°) **Par Toulouse-Casablanca** (**par avio** - Trains express jusqu'à Toulouse; voie aérienne de Toulouse à Casablanca.

5°) **Par Port-Vendres-Oran-Oudjda.** - ins express jusqu'à Port-Vendres par Limoges-Toulouse ; service hebdomadair paquebot rapide entre Port-Vendres et Oran. Entre Oran et Oudjda, Oudjda et Fez et Casablanca trajet par voie ferrée (voie de 0 m. 60 entre Oudjda et Fez) ou par ; service automobile entre Oudjda et Casablanca.

Pour tous renseignements, notamment su délivrance des billets directs et l'enregistrement direct des bagages, s'adresser :

A PARIS : A l'Agence spéciale de la d'Orléans, 16, Bd des Capucines ; aux bureaux de renseignements de la Gare du d'Orsay, et 126, Bd Raspail.

L'AMÉRIQE DU SUD

Viâ Brdeaux

Il est rappelé au Public les facili ertes pour les relations avec l'Amérique du Sud viâ Bordeaux.

Sur présentation d'un billet de p des Compagnies *Sud-Atlantique* et *Chargeurs-Réunis*, conjointement avec illet de chemin de fer pour Bordeaux, les bagages sont enregistrés directemen aris-Quai d'Orsay pour la destination définitive, après visite par la Douane. gistrement est fait à Paris-Quai d'Orsay la veille du jour fixé pour le départ d uebots de Bordeaux. Des dispositions spéciales sont en outre prévues pour amene voyageurs, sans changer de voiture, jusqu'au quai d'embarquement.

Dans le sens du retour, les bag à destination de Paris peuvent être enregistrés directement à bord du paquebot, a on arrivée à Bordeaux. La visite de ces bagages par la Douane n'a lieu qu'à la ga Paris-Quai d'Orsay, et tout est fait pour faciliter aux voyageurs le plus possible, e à l'aller, la traversée de Bordeaux.

CHEMINS DE FER DU MIDI

Le train le plus rapide de France

C'est un record que détient actuellement la Compagnie du Midi.

En effet, le Sud-Express tractionné électriquement, qui part de Bor-deaux à 17 h. 37, arrive à Dax à 19 h. 06, depuis le 1er octobre, effec-tuant le parcours Bordeaux-Dax (147 k. 500) en 1 h. 29, à la vitesse d 99 k. 400 à l'heure.

Le Sud-Express, sur la section Bordeaux-Dax, est donc maintenant l train le plus rapide de France.